

LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE

Feuille d'édification chrétienne.

Que le Seigneur veuille diriger
vos cœurs à l'amour de Dieu et à
l'attente de Christ !

2 Thess. III, 5.

Cinquième année

1864.

VEVEY

P. Recordon.

VEVY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

TABLE DES MATIÈRES.

du cinquième volume.

Pages.

I. ETUDES ET MÉDITATIONS SUR L'ÉCRITURE.

Épître aux Romains, chap. X et XI.	4
Notes sur les Sacrifices	41
Lettre sur Galat. V, 17 et Rom. VIII, 13	61
Psaume CXXX.	141
Proverbes IV, 7.	147
Psaumes XXVII, 1.	241
Pensées sur Apocal. IV	301
Méditations sur la seconde venue de Christ. — I, — 1	
Thess	321
Genèse XVIII.	347
Notes sur Apocal. V	381, 401
Méditations sur la seconde venue de Christ. — II, —	
Ephés. I	421, 441
Jésus, la résurrection et la vie	455, 461

II. CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES SUJETS BIBLIQUES.

Le pécheur et la rédemption, 1 Pierre I, 17-25	69
L'affranchissement en Christ.	81, 101, 121
La mer d'airain (2 Chron. IV)	151
La Tempérance ou la domination de soi-même	161
« Dieu est lumière » (1 Jean I, 5).	181
« Tes péchés te sont pardonnés ».	198
Le pardon des péchés	201
Le dévouement chrétien	221
Guilgal (Josué V)	249
Les Fêtes juives (Lévit. XXIII)	261, 281
Les deux Brigands sur les croix	285
Comment un pécheur peut-il être justifié?	297
Le Tribunal de Christ	341
Comment devez-vous être sauvé?	355
La Volonté de Dieu.	361

	Pages.
Le Vase d'albâtre	369
Le Repos de Dieu, le repos du chrétien	406

III. EXPLICATIONS DE PASSAGES.

Le Jeûne d'après l'Écriture	159, 170
Matth. XI, 11	190
Matth. XI, 12. — XVI, 19. — XVIII, 18.	339
Matth. XIX, 30.— Luc XIV, 9 — Matth. XVIII, 15-17. cf. 2 Thess. III, 12-15	386
Matth. V, 13	440

IV. VARIÉTÉS, FRAGMENTS ET PENSÉES.

Quelques paroles pour les nouveaux convertis.	21
Une parole d'exhortation	28
Le Seigneur nous enseigne avec amour	55
Le secret du bonheur	58
Fragment sur Luc XV.	179
Examen de soi-même	200
Pourquoi je suis sûr d'être sauvé?	319
L'Évangile de Genèse III, 15.	473
Paradoxe	77
Correspondance	78
Aphorismes	60, 80
Extrait	200
Fragments	220, 400
Pensées	240, 420, 476
Cantique	300

LE
MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Épître aux Romains.

Chapitre X, XI.

Dans les chapitres IX, X et XI de cette épître, nous apprenons comment l'Esprit, par le ministère de l'apôtre Paul, concilie la fidélité de Dieu quant aux promesses qui sont le privilège particulier des Juifs, avec la vérité générale présentée dans ce livre, savoir que la grâce de Dieu n'a pas égard à l'apparence des personnes, tous les hommes étant également pécheurs par nature ; et qu'ainsi il y a une seule et même justice pour tous. En effet, si les choses sont telles, il se présente une difficulté à laquelle il fallait répondre. Les promesses avaient été faites à Israël. Abraham avait reçu des promesses, non pas seulement des promesses conditionnelles, mais des promesses inconditionnelles. Comment Dieu concilierait-il ces promesses absolues et inconditionnelles, faites aux Juifs, avec une doctrine qui ne tenait plus compte de ceux-ci, si ce n'est pour les traiter comme des pécheurs d'entre les nations ?

Le St-Esprit, par le moyen de l'apôtre, résout

cette difficulté au chapitre IX, en nous montrant les Juifs forcés de reconnaître, que s'ils revendiquaient les promesses sur le principe de la descendance, ils étaient obligés d'accorder le même privilège à *Ismaël* qui était fils d'Abraham aussi bien qu'Isaac, et aussi aux Édomites qui descendaient du fils *aîné* de Jacob, mais que les Juifs abhorraient (vers. 6-13). D'autre part, si les Juifs revendiquaient les promesses sur le principe de l'obéissance, ils avaient évidemment perdu tout droit à le faire, lorsqu'au mont Sinäï, ils avaient élevé le veau d'or pour se prosterner devant lui ; et Dieu, afin de pouvoir les épargner, avait dû recourir à son droit souverain (vers. 14-18). En conséquence, si les Juifs ne reçoivent pas ces promesses sur le principe de la grâce souveraine, ils sont perdus ; s'ils sont épargnés et bénis par grâce, Dieu montrera sa souveraineté en amenant aussi les nations (vers. 19-26). Enfin, et c'est ici le troisième point de l'instruction de l'apôtre, au chap. IX, Paul montre que les Juifs ont heurté contre la pierre d'achoppement (vers. 27-33). Dans les chapitres X et XI, il continue à démontrer que Dieu n'a pas oublié ses promesses ; qu'il les accomplira aux derniers jours, alors qu'Israël, recevant tout absolument de Dieu, sera béni sur le même principe que les nations, sans avoir aucun droit par promesse ou autrement.

Au premier verset du chapitre X, Paul exprime son affection pour Israël. Puis il ajoute, en faveur des Israélites, tout ce qu'il peut dire pour eux : « Car je leur rends témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance. Car ignorant la justice de Dieu, et cherchant à établir leur propre justice,

ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu » (vers. 2, 5).

Depuis le commencement de l'épître, l'apôtre avait mis en avant la justice qui est sur le principe de la foi. Non-seulement Israël, pour ce qui regarde la justice, n'avait pas pu établir sa propre justice, mais il avait persisté à faire une justice de ce en quoi il avait failli ; et lorsque Dieu envoya sa justice dans la personne de son Fils, Israël le rejeta, cherchant ainsi à établir sa propre justice, en refusant celle de Dieu. La justice de la loi (vers. 5) n'avait pas accompli ce que l'homme désirait ; c'est pourquoi, au verset 6, la justice qui est sur ce principe de la foi, est introduite, parlant ainsi : « Ne dis pas en ton cœur : qui montera au ciel, — c'est à savoir pour en faire descendre Christ ; ou, qui descendra dans l'abîme ; — c'est à savoir pour faire monter Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle ?

« La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur, » c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (vers. 6-9). Ici, dans la résurrection nous trouvons le grand principe de la justice par la foi, qu'Israël avait rejeté. Israël, comme nation, avait totalement failli, quant à sa propre justice, car il avait rompu le lien le plus élevé et le plus intime entre lui et Dieu, en élevant et en adorant le veau d'or. Dès lors, pour obtenir la bénédiction, il ne lui restait que cette justice, par la foi, dont Moïse lui avait parlé, comme nous le voyons au chap. XXX du Deutéronome.

Au chapitre XXVII du même livre, Moïse avait

placé, de la part de Dieu, le grand principe de la justice légale, devant les Juifs, comme observateurs de la loi : s'ils n'y persévéraient pas, la malédiction les attendait. Remarquez ici que les malédictions ordonnées par Moïse dans ce chapitre⁴ furent prononcées sur le mont Ebal, la montagne des malédictions (vers. 15 et suiv.), tandis que les bénédictions, annoncées au vers. 12, ne furent jamais formulées, car elles ne pouvaient pas l'être, Dieu lui-même y mettant obstacle, parce que ceux qui étaient sous la loi n'avaient pas gardé la loi, et se trouvaient nécessairement sous sa malédiction. Le véritable effet qui résulte du fait qu'on se trouve sous la loi, c'est qu'on est maudit. Où trouvons-nous la bénédiction que Moïse avait ordonnée au vers. 12? Nulle part. Mais le fait que la malédiction est sur le mont Ebal, est notre sécurité, car Christ a porté la malédiction, ayant été fait malédiction pour nous, et nous sommes au delà de la malédiction, là où elle ne peut jamais nous atteindre : Nous n'avons plus rien à redouter, car « Christ est la fin de la loi, en justice à tout croyant » (vers. 4). Le chapitre XXVIII place devant nous les principes du gouvernement de Dieu au milieu d'Israël, faisant dépendre le sort du peuple de sa conduite présente. « Si tu obéis exactement à la voix de l'Eternel ton Dieu, et que tu prennes garde de faire tous ses commandements que je te prescris aujourd'hui, l'Eternel ton Dieu te rendra haut élevé par-

⁴) Le lecteur attentif se convaincra facilement qu'au chapitre XXVIII, commence une nouvelle partie du sujet renfermé dans les chapitres XXVII à XXIX; et que le chap. XXVII forme un tout indépendant.

dessus toutes les nations de la terre. Et toutes ces bénédictions-ci viendront sur toi, et t'atteindront, quand tu obéiras à la voix de l'Eternel ton Dieu » (vers. 1, 2). « Mais si tu n'obéis pas à la voix de l'Eternel ton Dieu, pour prendre garde de faire tous ses commandements et ses statuts que je te prescris aujourd'hui, il arrivera que toutes ces malédictions-ci viendront sur toi, et t'atteindront » (vers. 15). Ensuite, au chapitre XXX, Moïse suppose que le peuple a encouru toutes les conséquences de l'obéissance ou de la désobéissance : il avait été amené, sous le gouvernement de la loi, dans le pays ; et il a complètement failli ; il a attiré sur lui la malédiction de la loi. Le verset 28 du chap. XXIX, nous le montre arraché de sa terre par la colère, la fureur et la grande indignation de Jéhovah, à cause de son infidélité, et au verset 29, qui forme comme le résumé de tout ce qui précède, nous lisons : « Les choses cachées sont pour l'Eternel, notre Dieu ; mais les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants à jamais, afin que nous fassions toutes les paroles de cette loi. » Les choses révélées étaient celles selon lesquelles les enfants d'Israël étaient appelés à agir. Ils avaient été placés dans le pays pour y être obéissants, afin de faire toutes les paroles de cette loi, et pour en jouir et y être bénis, à la condition d'être aussi obéissants. Leur réjection complète en fut le résultat ; ils furent arrachés de leur terre. Telle est la règle de conduite pour Israël. Mais au-dessus de tout cela il y avait une autre chose, — une chose secrète dans le cœur de Dieu, — c'était la grâce. Au vers. 1, Dieu avait dit : « Or il arrivera que lorsque toutes ces choses seront venues sur toi, soit la bénédiction, soit la malédiction que je t'ai représen-

tées, et lorsque tu les auras rappelées dans ton cœur, parmi toutes les nations vers lesquelles l'Eternel ton Dieu t'aura chassé » (Deut. XXX, 1). Nous sommes ici en présence de quelque chose de tout différent. Tout l'effet du gouvernement de Dieu avait eu son accomplissement. Les choses qui avaient été révélées aux enfants d'Israël, comme devant être leur règle de conduite, ne sont plus reconnues désormais; et un autre genre de bénédictions est présenté. Tout ce qu'ils auraient dû obtenir par leur conduite était perdu; mais il y avait au delà de tout cela cette chose secrète, savoir, les pensées de Dieu en grâce. Par conséquent le chapitre XXX nous présente la justice qui est par la foi; car si Israël, chassé loin de son pays, se retourne jusqu'à l'Eternel, l'Eternel aura compassion de lui, et mettra fin à sa captivité, et le rassemblera d'entre tous les peuples, parmi lesquels il l'avait dispersé. Toute question de justice par la loi a ainsi pris absolument fin. S'il reste quelque espérance pour le Juif, c'est sur un autre principe, le principe de la justice qui est par la foi. Or, dès que l'on introduit la justice qui est par la foi, Christ est « la fin de la loi en justice à tout croyant » (vers. 4). La justice par la loi n'existe plus, Israël en a porté la malédiction; et Paul démontre qu'Israël est placé sur une voie nouvelle, où il a affaire avec Dieu, sur le principe de la justice qui est par la foi et qui est Christ lui-même.

« La parole est près de toi » (vers. 8, et Deut. XXX, 14). Vous n'avez pas à aller à Jérusalem ou à passer la mer pour la trouver, car « la parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur, c'est-à-dire, la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que si tu

confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (vers. 9). Du moment que vous saisissez la loi dans ce sens spirituel, vous trouvez Christ, ce que l'apôtre confirme par cet autre passage de l'Écriture : « Quiconque croit en lui ne sera pas confus » (vers. 11 et Esaïe XXVIII, 16). Et quand Dieu amène le Juif sur ce principe, il introduit aussi le Gentil : « Car il n'y a pas de distinction de Juif et de Grec, car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent, » « car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (X, 12, 13). Or s'il est dit « *quiconque*, » il ne peut plus y avoir désormais aucune différence entre Juifs et Gentils.

Remarquez le beau et touchant rapport qu'il y a entre ce passage et le commencement de l'épître. L'apôtre, au chap. III, avait réduit les hommes à un seul et même niveau, comme étant tous également pécheurs : « Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (chap. III, 23). Ici, il les élève tous à la hauteur de la grâce salutaire de Dieu qui peut prendre et bénir un Gentil ; et comme il n'y a plus désormais aucune différence entre Juif et Grec, il n'y en a plus non plus devant Dieu : « Car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent ; car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » Le « *quiconque* » du verset 11 est encore une fois répété ! La puissance de Dieu est merveilleuse dans ces paroles qui disent quelle plénitude de bénédiction il y a dans son cœur pour les pauvres pécheurs !

Mais « comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru ? Et comment croiront-ils en celui dont

ils n'ont point entendu parler? Et comment entendront-ils parler sans quelqu'un qui prêche? » (vers. 14.) Ici Dieu se place sur un autre terrain, sur lequel, par une grâce extrême, il cherche à exciter les Juifs à la jalousie. Ce qui excluait les Juifs, ce n'était pas seulement la réjection de Christ dont ils s'étaient rendus coupables, mais leur réjection des Gentils comme étant d'un même corps, le corps de Christ; ils refusaient la grâce aux Gentils. La même vérité ne nous est-elle pas présentée dans la parabole du Roi qui demande compte de leur administration à ses serviteurs (Matth. XVIII, 23, 35)? — Le Juif refuse de faire grâce au Gentil. « Méchant esclave, je t'ai remis toute cette dette, parce que tu m'en avais prié; n'aurais-tu pas dû aussi avoir pitié de celui qui est esclave avec toi, comme moi aussi j'ai eu pitié de toi? » N'est-ce pas encore ce que Paul dit dans la première épître aux Thésaloniciens, chap. II, 16 : « Qui nous empêchent de parler aux nations, afin qu'elles soient sauvées, pour combler ainsi toujours la mesure de leurs péchés? » Christ vient, accomplissement de toutes les promesses; et ils le rejettent. Non-seulement ils ont failli quant à la justice, auparavant; — mais maintenant ils rejettent le Messie. Or, Christ sur la croix avait prié : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc XXIII, 34); et cette prière de Christ fut exaucée pour ce qui regarde Dieu, et Pierre dit : « Je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi, » repentez-vous donc et Christ reviendra (Actes III, 17 et 19-21). Mais avant que Pierre pût terminer son discours, les sacrificateurs survinrent et le firent taire, et ainsi ils ne rejetèrent pas seulement Christ

lui-même, mais le témoignage de l'Esprit Saint quant à sa seconde venue. C'est de ce péché qu'Etienne les accusa : « Vous résistez toujours à l'Esprit Saint ; comme vos pères, vous aussi, vous faites » (Actes VII, 51), et alors au lieu que Christ revienne vers eux sur la terre, Etienne va vers Christ dans le ciel.

Si vous considérez Christ sur la terre, comme homme, — quoiqu'il soit « Dieu béni éternellement, » — dès qu'il prend sa place comme homme au milieu des hommes, le St-Esprit vient sur lui et le scelle. Le St-Esprit vient et rend témoignage à ce qui se trouve sur la terre. Lorsque Christ parle à Natanaël, il en est autrement : « Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme » (Jean I, 52). Dans ce passage-ci, nous voyons Christ comme le Fils de l'homme, et les anges le servent ; dans le précédent, le ciel s'ouvre, et le St-Esprit descend et scelle Jésus comme le Fils de Dieu. Dans ce que le Seigneur dit à Natanaël, il nous montre le ciel s'ouvrant et le Fils de l'homme sur la terre, l'objet du service des anges. Mais au chap. VII des Actes, le ciel est ouvert à Etienne et le Fils de l'homme est vu dans le ciel. Le ciel ne s'ouvre pas pour qu'un sceau soit mis sur le Fils de l'homme ici-bas, mais pour nous montrer le Fils de l'homme dans le ciel. Le ciel n'est pas ouvert maintenant pour que les regards se portent sur ce qu'il y a ici bas, mais le ciel est ouvert pour l'Eglise, pour qu'elle contemple ce qu'il y a là-haut. Telle est la position de l'Eglise, maintenant l'Eglise est remplie du St-Esprit, afin qu'elle regarde dans le ciel et qu'elle ait communion avec Christ à la droite de Dieu.

Mais les Juifs arrêterent ce témoignage du St-Esprit; ils jetèrent Etienne hors de la ville et le lapidèrent, amenant ainsi sur eux-mêmes leur réjection définitive; et partout, tout le long du livre des Actes, notamment au chap. XXII, vers. 21-22, nous les voyons rejeter toujours la grâce envers les Gentils. Paul, dans ce chapitre XXII, raconte les détails de sa conversion, et quand il arrive à ces paroles : « Va, car je t'enverrai au loin, vers les nations », nous lisons : « Et ils l'écouterent jusqu'à ce mot, et ils élevèrent la voix disant : Ote de la terre un tel homme, car il ne convient pas qu'il vive. » Paul était le ministre de la grâce, mais les Juifs ne voulaient pas entendre parler de grâce, « pour combler ainsi toujours la mesure de leurs péchés; or la colère est venue sur eux au dernier terme » (1 Thess. II, 16).

Le même esprit fut manifesté en Saul de Tarse, car nous le rencontrons pour la première fois, gardant les vêtements des hommes qui lapidaient Etienne, alors que le ciel ouvert montrait Christ à l'Eglise, et mettait fin à la grâce pour le Juif, comme tel. Plus tard ce même Saul fut arrêté sur la route de Damas, et la gloire de Dieu lui fut révélée. Et que vit-il alors? L'unité de l'Eglise. Il ne vit pas simplement le Fils de l'homme en gloire; mais dans la gloire, il vit le Seigneur unissant tous les saints avec Lui-même en une seule et même unité. Il lui fut révélé que les saints mêmes qu'il persécutait, étaient un avec ce Seigneur dans la gloire; car le Seigneur reconnaissait les saints persécutés comme étant un avec lui, et Paul, en les persécutant, persécutait le Seigneur.

Plein de cet évangile de la gloire du Christ, Paul

s'en va édifier l'Eglise. Il s'en va, exposant cette vérité merveilleuse, que les croyants sont un esprit avec Jésus (1 Cor, VI, 17), que l'Eglise est un corps avec Lui, son Chef glorifié dans le ciel (1 Cor. XII, 11-27 ; Ephés. I, 22-23 ; III, 4 ; IV, 15-16 ; V, 29-32 ; Col. I, 18 ; II, 19). Paul fut ainsi l'instrument de Dieu pour rendre ce glorieux témoignage de l'union des saints avec le Seigneur dans la gloire, ce témoignage contre lequel on a toujours tellement contesté ; et comme jadis, le témoignage rendu par Esaïe, 700 ans auparavant, trouva Israël, ayant le cœur engraisé, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède.

Dans ce chapitre X de l'épître aux Romains, Paul montre que l'Evangile était allé jusqu'aux bouts de la terre, et que les Juifs auraient dû l'avoir reçu. Toutefois il touche le sujet très-délicatement, disant : « Tous n'ont pas obéi à l'Evangile, » car leur propre prophète Esaïe avait dit : « Seigneur, qui est ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous ? » « Ainsi la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (vers. 16-17). C'est en vain qu'on se placerait ici sur le terrain de la loi ; la justice de la loi ne consiste pas à croire ce qu'on entend. Esaïe dit qu'ils n'ont pas cru ce qu'ils entendaient. « Mais je dis : n'ont-ils pas entendu ? Oui, certes, « leur voix est allée par toute la terre » (vers. 18). La création elle-même manifestait que l'œil de Dieu était sur les nations. Dieu pensait aux nations. « Moïse, le premier, a dit : Je vous exciterai à la jalousie par ce qui n'est point une nation ; je vous exciterai à la colère par une nation destituée d'intelligence » (vers. 19). Mais vous, Juifs, vous ne permettez pas aux nations d'entrer, et vos propres pro-

phètes l'ont déjà annoncé : « Mais Esaïe s'enhardit tout à fait et dit : J'ai été trouvé de ceux qui ne me cherchaient point ; mais quant à Israël il dit : Tout le jour j'ai étendu mes mains vers un peuple désobéissant et contredisant » (vers. 20, 21). Ainsi l'apôtre traite les Juifs avec une grande douceur, disant en réalité, en se servant des paroles d'Esaïe : « J'ai été manifesté à ceux qui ne s'enquerraient point de moi ; » mais en ajoutant : tel est votre caractère, vous êtes « *un peuple désobéissant et contredisant !* »

Chapitre XI. « Je dis donc : Dieu a-t-il rejeté son peuple ? » (vers. 1). Est-ce que, réellement, en parlant ainsi, je veux dire que les Juifs sont tous rejetés et mis de côté. Qu'ainsi n'advienne, car moi aussi je suis un Israélite. Comment pourrais-je dire que Dieu a rejeté son peuple, puisque je suis l'un de vous ? Paul ramène les cœurs des Juifs en se plaçant lui-même au milieu d'eux.

Ce chapitre présente trois preuves que Dieu n'a pas rejeté son peuple. Premièrement : il y avait alors un résidu selon l'élection de grâce. Secondement : si Dieu provoque les Juifs à la jalousie, ce n'est pas pour les rejeter, mais pour les amener. Enfin, Dieu a promis de les ramener comme nation, par Christ : « et ainsi tout Israël sera sauvé » (vers. 26).

Il ne faut pas oublier que l'apôtre parle ici, « d'Israël » comme peuple, et non comme résidu élu, car il ne fait mention de celui-ci que pour prouver que Dieu n'avait pas rejeté son peuple. Il est également évident, comme nous le verrons d'ailleurs, que ce que Paul dit ici ne peut pas s'appliquer à l'Eglise de Dieu, car comment pourrait-il être question de rejeter ce qui est un avec Christ dans le ciel ?

Dieu a eu dès le commencement un résidu élu qu'il ne pouvait pas rejeter. « Dieu n'a pas rejeté son peuple, lequel il a préconnu. Ne savez-vous pas ce que l'Écriture dit dans l'histoire d'Elie? » (vers. 2.) L'apôtre se sert ici de l'histoire d'Elie dans son argumentation, histoire remarquable, car Elie vint avec un jugement, afin de ramener Israël ; mais il dit que c'est en vain, et « il fait requête à Dieu contre Israël, disant : Seigneur, ils ont tué tes prophètes, et ils ont démoli tes autels, et moi je suis demeuré seul, et ils cherchent ma vie » (vers. 5). Je ne dis pas qu'Elie ait raison de parler ainsi, car il ne comprenait pas la grâce de Dieu. « Mais que lui dit la réponse divine? Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant l'image de Bahal » (vers. 4). Elie n'a pas eu assez de foi pour voir ces sept mille hommes. La vie intérieure du cœur d'Elie n'était pas dans ce moment à la hauteur de son témoignage extérieur. Il était rempli de lui-même, disant : « moi » et « moi ; » et par suite il ne pouvait pas envisager Israël comme Dieu l'envisageait. L'autel du Seigneur avait été relevé ; mais aussitôt après, Elie dit : « Seigneur, ils ont démoli tes autels, » les prophètes de Bahal avaient été tués tous, et aussitôt après il dit : « Ils ont tué tes prophètes. » La mesure personnelle de sa foi n'était pas à la hauteur de son témoignage extérieur.

J'ajouterai ici que, dans aucun cas, notre témoignage extérieur ne devrait dépasser la mesure de notre communion avec Dieu. L'effet du témoignage public amènera certainement un grand danger pour nous, si notre vie intérieure n'y répond pas. Quelquefois nous permettons au témoignage extérieur de continuer,

longtemps après que la vie intérieure avec Dieu a cessé d'agir. Il en fut ainsi chez Elie. Sa vie intérieure ne marchait pas de pair avec son témoignage, lorsqu'il fit descendre le feu du ciel (quoique ce fût par la puissance de Dieu) et qu'il tua les prophètes de Bahal, car ce fut aussitôt après toute cette manifestation de la puissance de Dieu, qu'il succombe devant les menaces d'une femme. Ah ! s'écrie-t-il, tout est inutile ; et il s'enfuit pour sauver sa vie. Elie était un homme béni de Dieu, mais dans ce moment il était faible. Mais Dieu est au-dessus de toutes les pensées d'Elie ; car si Elie n'a pas le discernement spirituel nécessaire pour découvrir les élus de Dieu, Dieu les connaît (comp. 2 Tim. II, 19) ; et si un homme tel qu'Elie fait requête *contre* Israël, Dieu, dans sa grâce, intercédéra *pour* eux. C'est pourquoi nous avons ici une preuve que Dieu n'abandonne pas Israël. Dans les versets 7 à 10, Paul cite ces terribles déclarations des propres prophètes d'Israël : Dieu leur a donné un esprit d'assoupissement ; » et : « que leur table leur devienne un filet, etc. » Puis au verset 11, il demande : « Ont-ils bronché afin qu'ils tombent ? Qu'ainsi n'advienne. Mais par leur chute, le salut parvient aux nations, pour les exciter à la jalousie. » Et au vers. 14 : « Si, en quelque façon, dit-il, je puis exciter ma chair à la jalousie. » Ceci ne peut se rapporter à l'Eglise, car comment pourrait-il être question de provoquer à la jalousie la chair de l'Eglise ? l'Eglise n'est pas « dans la chair, » mais « dans l'Esprit. » Toutefois la chair est dans le croyant, et par négligence on peut la laisser agir. Ce qui est dit au verset 15 : « car si leur réjection est la réconciliation du monde, quelle sera leur réception, si non la vie d'entre les morts, » ne

peut pas non plus s'appliquer à l'Eglise, car comment pourrait-on parler de retrancher et de recevoir de nouveau ceux qui sont rendus parfaits à toujours en Christ? C'est d'Israël, selon la chair, que Paul parle; et la réception d'Israël, quand le moment en sera venu, sera une nouvelle naissance pour le monde, une vie d'entre les morts.

Pour ce qui suit, il faut nous souvenir de la différence qu'il y a entre les voies de Dieu quant à une série de promesses pour la terre et quant à l'élection de l'Eglise. L'apôtre, dans la portion de l'Ecriture que nous étudions, s'occupe de la manière dont Dieu agit pour l'accomplissement de ses promesses, ici bas, et non pas de l'unité de l'Eglise dans le ciel. « Or, si quelques-unes des branches ont été arrachées, et si toi, qui étais un olivier sauvage, as été enté, etc. » (vers. 17). Cet olivier figure la nation juive, et ne peut en aucune manière représenter l'Eglise de Dieu; et l'Esprit, en se servant de l'image d'un arbre, a prouvé qu'il s'agit de la terre et non pas du ciel. Ensuite, si l'apôtre parlait de l'Eglise et du salut, il ne pourrait être question de branches coupées, car comment aurait-on pu dire de l'Eglise qui « est en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus-Christ, » que quelques unes de ses branches pouvaient être coupées? « Tu diras donc : Les branches ont été arrachées, afin que je fusse enté » (vers. 19). Ce n'est pas de l'Eglise qu'il est ici question, car nous ne sommes pas entés au milieu des Juifs, mais nous sommes « un homme nouveau, » comme nous voyons au chapitre II de l'épître aux Ephésiens. Ceux qui sont entés sont les Gentils ou nations, dans la position de témoignage.

Il y a trois choses qui se rattachent à Abraham : l'élection, l'appel de Dieu et la promesse de Dieu. Noé avait reçu la puissance gouvernementale sur la terre ; mais les hommes s'adonnèrent à l'idolâtrie, comme nous le voyons dans le livre de Josué (chap. XXIV, 2) ; et dès lors, tout ce qui leur inspirait de la terreur ou éveillait leur gratitude fut attribué par eux à Satan. « Ils ont sacrifié aux démons et non pas à Dieu » (1 Cor. X, 20). L'idée qu'ils se faisaient de Dieu, ou les terrifiait, ou bien les encourageait à s'abandonner à leurs passions. Alors, Dieu appelle un homme du milieu d'eux pour être son témoin sur la terre. Abraham fut appelé pour être séparé de l'idolâtrie qui l'environnait. « Or l'Eternel avait dit à Abraham : Sors de ton pays, et d'avec ta parenté, et de la maison de ton père » (Gen. XII, 1) : « Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu d'Israël : Vos pères, Taré, père d'Abraham et père de Nachor, ont anciennement habité au delà du fleuve, et ont servi d'autres dieux, mais j'ai pris votre père Abraham » (Josué XXIV, 2)..... Ainsi donc, comme nous le voyons, quand cet état de choses fut survenu, Dieu appelle Abraham hors de tout ce système, et lui donne des promesses ; et ainsi il planta l'olivier sur la terre. Puis à cause de l'incrédulité, quelques branches ont été retranchées ; mais remarquez bien que Dieu n'arrache pas l'arbre, il ne fait que couper quelques branches. « Toi qui étais un olivier sauvage, as été enté au milieu d'elles et es devenu co-participant de la racine et de la graisse de l'olivier » (vers. 17) ; ce qui veut dire, que les nations ont été entées sur le tronc de la promesse, et elles seront retranchées en leur temps, si elles ne persévèrent pas dans la bonté

de Dieu. Quant aux Juifs, qui sont les branches naturelles, « s'ils ne persévèrent pas dans l'incrédulité, ils seront entés » de nouveau sur leur propre tronc de promesse, « car Dieu est puissant pour les enter de nouveau » (vers. 23). L'apôtre ne parlerait jamais « d'enter de nouveau, » s'il s'agissait du salut personnel.

Toutes ces voies de Dieu à l'égard du tronc de la promesse sont tout à fait différentes de cette chose nouvelle et glorieuse, que les croyants sont maintenant membres du corps de Christ dans les cieux. Il n'y a pas de retranchement là ; il n'y a pas « à greffer de nouveau ». Les branches naturelles sont les Juifs. Paul, comme nous l'avons dit, traite des dispensations de Dieu et, considérées comme dispensations, les nations sont placées sous une même responsabilité avec les Juifs. Or dans cet ordre de choses le système gentil a maintenant son temps. Désormais le Juif doit se placer au niveau des nations ; ce que l'apôtre dit à celles-ci, c'est que, si elles faillissent, elles seront traitées exactement comme les Juifs, — Il ne s'agit pas, je le répète encore, du salut personnel ; il ne s'agit pas de l'union de l'Eglise avec Christ, mais ce que l'apôtre dit, c'est que le témoignage, qui est établi par Dieu sur la terre, sera mis de côté, s'il y a chute, et au verset 24 il ajoute : « combien plus ceux qui en sont selon la nature, seront-ils entés sur leur propre olivier ! » C'est une absurdité, de même qu'une preuve d'ignorance profonde, que de dire de l'Eglise, dont la « vie est cachée avec Christ en Dieu » (Col. III, 5), qu'elle peut-être « entée sur son propre olivier. » — Il ne s'agit pas ici du tout de l'âme, mais de l'ordre des choses sur la terre. Lorsque Dieu me révèle ses voies envers un

peuple sur la terre, j'apprends : qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée, et ainsi tout Israël soit sauvé, » c'est-à-dire que quand l'Eglise de Dieu sera complétée et enlevée, alors, tout Israël, — non pas individuellement, mais comme un tout, — sera sauvé. Les Juifs ne seront pas introduits dans l'Eglise, car celle-ci aura été enlevée, mais ils seront sauvés comme peuple sur la terre. *Actuellement* un Juif entre dans l'Eglise comme un Gentil, et prend sa place là où « il n'y a ni Juif, ni Grec, ni esclave ni libre, ni mâle ni femelle, car tous sont *un* en Christ » (Gal. III, 28).

« Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux : c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée, et ainsi tout Israël sera sauvé, selon ce qui est écrit : Le libérateur viendra de Sion, etc. » (vers. 25-26). Je ne doute pas que l'Eglise *professante* ne soit maintenant aussi partiellement endurcie. L'apôtre écrit trente ans *après* la mort de Christ, et cependant il dit : « Le libérateur *viendra* de Sion, » et il nous apprend comment. Son vrai but est de provoquer ainsi Israël à la jalousie. Il montre quelle est la responsabilité des nations à persévérer de participer à la graisse de l'olivier, et fait ressortir que le véritable secret de Dieu, en agissant ainsi, c'est, « qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël, » jusqu'à ce que l'Eglise de Dieu soit entrée tout entière, et alors « tout Israël sera sauvé. » « Ils sont ennemis à l'égard de l'Evangile, à cause de vous ; mais ils sont bien-aimés selon l'élection, à cause des pères (vers. 28). Si ceci se rapportait à un Israël spirituel, ce serait une vraie absurdité. Ils sont « bien-aimés à cause des pères. » Qui ? Les nations ? Non, jamais ; — mais Israël ; car Dieu est « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » — « Ils sont ennemis à cause de vous. » Ceci peut-il s'appli-

quer à l'Israël spirituel? Non, certainement. On ne peut pas davantage l'appliquer aux Juifs croyants. « Mais ils sont bien-aimés selon l'élection, à cause des pères. Car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir » (vers. 29). L'apôtre ne dit pas que les dons et la vocation sont souverains ; il a traité la question de la souveraineté au chapitre IX, comme nous avons vu ; mais ici il met en évidence la *fidélité* de Dieu. Dieu appela Israël à être son peuple, et il ne s'en repentira jamais.

Le même principe, exactement, qui garantit notre salut, est ce qui garantit aussi l'accomplissement, à l'égard d'Israël, des promesses faites aux pères.

Je voudrais maintenant dire quelques mots sur les versets 30 et 31. Ce dernier est plus correctement rendu, si on lit : « de même aussi ceux-ci ont été maintenant désobéissants à votre miséricorde, afin qu'ils soient aussi des objets de miséricorde. » Jadis vous ne croyiez pas ; et maintenant eux ne croient pas à votre miséricorde, c'est-à-dire, ils ne veulent pas croire à votre évangile. Mais quel est en ceci le dessein de Dieu? C'est qu'ils sont bénis sans aucun droit, comme des Gentils perdus. Lorsque Jésus vint, un Juif aurait pu dire : J'ai un droit à ce Christ ; c'est pourquoi Jésus dit à ses disciples : Ne dites pas que je suis le Christ, car je dois souffrir et être rejeté. Avant qu'Israël eût rejeté Christ, il avait, par la grâce, un droit aux promesses. Mais maintenant Israël a perdu tout droit, à quoi que ce soit, et ainsi il sera béni comme un objet de miséricorde. C'est là ce qui fait que l'apôtre s'extasie, non sur la grandeur de la miséricorde, mais sur *la sagesse* de Dieu, qui amène tous Juif, et Gentil, à être des objets de miséricorde, sans droit aucun, même à la promesse. Sans doute Dieu accomplira les promesses, mais il les accomplira en amenant Israël à reconnaître qu'il n'avait aucun droit à rien.

Il est admirable de voir comment l'apôtre, à travers

toutes ces choses, est ramené à Dieu lui-même et conduit ainsi l'âme à adorer sa grâce merveilleuse. Qu'il s'agisse du Juif ou du Gentil, c'est à Dieu que je regarde. Il ne s'agit pas de ce qu'est le saint qui a reçu la grâce, mais de ce qu'est le Dieu qui l'a donnée. Je puis considérer ce que Dieu fait, mais je puis regarder, au delà de la chose donnée, au Dieu qui confère la grâce, qui élit le pécheur. Ce n'est pas le juif élu ou le gentil élu qui possède maintenant un droit quelconque, c'est le pécheur qui est amené à Dieu sur le fondement de la grâce souveraine seule. « Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses ! A lui soit gloire éternellement ! Amen ! »

Quelle consolation pour le cœur n'y a-t-il pas dans ce fait que, tout en contemplant tout l'ordre des voies de Dieu, il puisse retourner à une heureuse communion avec Dieu Lui-même et, de ce centre, embrasser tout ce qui est à l'entour : et dans la présence de Dieu, le cœur voit toutes choses à leur place. Que le Seigneur nous garde toujours là ; — et quand nous sommes ainsi gardés dans la vie de tous les jours, « par la vérité qui est en Jésus » (Eph. IV, 21), « ayant dépouillé le vicil homme et revêtu le nouveau, » nous recevons une capacité divine pour comprendre les voies de Dieu. En terminant, je désire ajouter qu'il est important de distinguer l'ordre des voies de Dieu sur la terre, et de maintenir cette vérité de l'ordre de la promesse sur la terre, juif d'abord, gentil en suite, et plus tard juif de nouveau, car les branches naturelles seront entées de nouveau sur leur propre olivier, — et de l'union de l'Eglise avec Christ dans le ciel, comme son épouse et son corps. Il est important, je le répète, de distinguer le gouvernement de Dieu sur la terre, l'olivier de la promesse, et notre propre union avec Christ, la Tête de l'Eglise dans le ciel, en qui nous avons toutes choses, car toutes choses ont leur centre en Lui.



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Quelques paroles pour les nouveaux
convertis.**

Chers amis, vous avez donc mis toute votre confiance en Jésus, et par la foi en Lui vous êtes passés « de la mort à la vie. » — La paix de Dieu remplit votre cœur; de nouveaux mobiles dirigent vos actions. Vos péchés d'autrefois ont perdu leur puissance sur vous et les plaisirs que vous recherchiez n'ont plus leur charme. Vous trouvez votre joie dans la lecture de la parole de Dieu, dans la prière, et dans les réunions des enfants de Dieu; et vous dites peut-être en vous-mêmes : « A présent toute l'œuvre est achevée pour moi, je crois au Seigneur Jésus et j'ai la vie éternelle. »

Tout n'est pas fini pourtant, chers frères et sœurs. — Vous avez cru, il est vrai, au Seigneur, mais c'est là seulement *le commencement* d'une vie nouvelle et éternelle, car quoique l'œuvre du Fils de Dieu *pour* vous sur la croix soit parfaite et entièrement achevée, l'œuvre du Saint-Esprit *en* vous ne vient que de com-

mencer. Dieu aurait-il planté dans vos cœurs la semence incorruptible pour qu'elle y demeure cachée ? Non, certainement, il faut qu'elle germe, qu'elle croisse, qu'elle porte du fruit : « d'abord l'herbe, ensuite l'épi ; et puis le froment dans l'épi. » Oui, chers amis, ayant franchi la « porte étroite, » et étant entrés dans « le chemin étroit » « qui mène à la vie, » — le monde est derrière vous et la maison de votre Père céleste est devant vous. Le sentier peut être souvent difficile et raboteux ; il peut vous conduire au travers des lieux arides et des épines, au milieu de toutes sortes d'ennemis ; — mais il y a un palais, une couronne et le Roi lui-même au bout de la route, et il faut que vous poursuiviez toujours la course et que vous combattiez le bon combat de la foi, si vous voulez porter la couronne du vainqueur.

Chers amis, écoutez, je vous prie, un homme que Dieu a conduit par un chemin sombre et orageux : « Car durant plusieurs jours, il ne parut ni soleil ni étoiles et une grande tempête nous pressait ; dès lors toute espérance de pouvoir nous sauver nous fut ôtée. » Mais Dieu arrête la tourmente, la changeant en calme ; et les ondes se turent. Comme dans le monde matériel, dans notre expérience spirituelle aussi, c'est « parmi les grandes eaux, que se voient les œuvres de l'Eternel et ses merveilles dans les lieux profonds. » Il vous a fait sortir vivants d'entre les morts et il vous parle maintenant par la bouche d'un de ses serviteurs, pour vous encourager et vous fortifier.

Le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses ; qui le connaîtra ? « Désespérément malin ! » Est-ce là notre conviction à *chacun* ?

Plusieurs sont honnêtes, droits et aimables ; ils ont été protégés, peut-être, par l'amour de leurs parents et ont ainsi été gardés de beaucoup de mal que d'autres ont vu et entendu. Ils ont reçu le Sauveur dans leurs cœurs, et cette « pierre angulaire » semble rendre accompli leur caractère déjà sans reproche. Pourtant Dieu vous dit, « car auprès de Lui il n'y a aucun égard à l'apparence des personnes, » que « le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses. » L'homme cherche toujours à découvrir quelque qualité ou quelque mérite qui puisse couvrir le mal, même dans les plus abominables, car indirectement il craint la terrible vérité quant à l'état de son cœur. Mais de temps en temps, le voile se déchire, et la corruption qui est au dedans est mise à découvert. Dieu dit de tout cœur, qu'il est, « *rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses,* » cherchant à tromper Dieu, et les hommes, et par-dessus, à se tromper lui-même. « Moi, l'Eternel, je sonde le cœur, et j'éprouve les reins des fils des hommes. »

Ce qu'il y a de mieux, chers amis, c'est d'accepter la sentence que Dieu prononce sur nous. Il faut que nous apprenions de Lui ce que nous sommes. Les uns sont enseignés à cet égard par les profonds exercices de l'âme qui accompagnent leur conversion ; d'autres par d'amères expériences plus tard ; mais il vaut mieux prononcer ce jugement solennel sur soi-même, lorsqu'on est amené à croire au Seigneur Jésus, c'est-à-dire *par la foi*, plutôt que d'être obligé de s'y soumettre sous le poids de *l'expérience*. Par la grâce de Dieu vous avez reçu le Sauveur ; mais, si vous n'avez pas appris cette vérité quant à vous-mêmes, vous

ne savez pas encore tout ce qu'Il est pour vous et vous ne pouvez pas non plus apprécier convenablement tout ce qu'Il a fait pour vous. Car si nous sommes vils, coupables et sans force en nous-mêmes, que pouvons-nous faire si ce n'est de nous jeter aux pieds de Celui qui reçoit les pécheurs, nous confiant uniquement en son sang précieux qui « purifie de tout péché. — Oh ! quel précieux nom que le nom de Jésus, quel nom puissant pour sauver !

Etant incapables d'une seule bonne pensée par nous-mêmes, Jésus seul doit, et veut être tout en tout pour nous. « Seigneur, glorifie-toi toi-même en moi, » — tel est le soupir ardent d'un cœur qui est à Jésus et qui dit avec Paul : « Je ne vis plus moi, mais *Christ* vit en moi ; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi. » C'est ici-bas que Christ a vécu pour nous. — Il est mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification » (Rom. IV, 25) et maintenant à la droite de Dieu, il vit éternellement, afin d'intercéder pour nous (Hébr. VII, 25).

« Celui qui nous a lavés dans son sang
Nous conduira sûrement jusqu'au bout. »

Nous traversons maintenant le sentier que Jésus foula jadis, et Jésus nous a donné son nom, son Esprit, et sa présence pour nous accompagner tout le long de notre pèlerinage, car il est un ami aimant et plein de grâce, aussi bien qu'un Sauveur glorieux. Pouvons-nous penser à ces choses, sans que notre cœur « brûle » au dedans de nous d'une reconnaissance vive et profonde, parce que l'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé que si un est mort pour tous, tous

aussi sont morts ; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux ! » L'amour et l'obéissance sont liés ensemble. Notre Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit : « Si quelqu'un m'aime *il gardera ma parole*, et celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime (Jean XIV, 24, 24).

Le Maître s'en est allé « dans un pays éloigné, pour se mettre en possession d'un royaume, » mais il a laissé à chacun sa tâche. — Oui, notre Dieu nous a placés ici-bas dans des positions différentes, en nous donnant des devoirs divers à remplir et des relations diverses à cultiver (et la nouvelle vie doit fortifier ces liens), mais tout doit être fait devant Lui et pour Lui, car il est le Seigneur de notre temps, de notre influence, de notre vie. Nous devons Lui donner notre tout, car nous avons, premièrement aussi, tout reçu de Lui pour l'employer à son service.

Christ ennoblit tous nos travaux et nos devoirs, il sanctifie nos relations terrestres en consacrant tout à Lui-même. Dans sa vie ici-bas, il nous est donné comme modèle de notre vie journalière (Ephés. IV, 5) et nous ne plairons pas à notre Maître, si nous négligeons ces devoirs, pour ce qui pourrait nous paraître, d'une manière plus particulière, son service. Tout ce que nous faisons est apprécié de Lui, non selon aucun jugement d'homme, mais selon le mobile secret qui en est la source ; « car l'homme a égard à ce qui est devant les yeux ; mais l'Eternel a égard au cœur » (1 Sam. XVI, 7). L'amour pour Jésus est le seul mobile qui puisse supporter le regard scrutateur de Dieu, et là où il se trouve, il est si puissant qu'il élève le service le

plus bas : « le verre d'eau froide » donné en son nom ne perdra point sa récompense.

C'est une pensée bien solennelle, que Dieu voit au fond de nos cœurs, y trouve souvent des motifs qui ont pris le dessus sur le seul motif qui pût rendre notre service acceptable pour Lui, savoir, l'amour pour son Fils (1 Cor. XIII, 1, 2, 5). Le Jour fera connaître l'œuvre de chacun (voyez 1 Cor. III, 12-16). Hélas ! que de gens qui font profession de christianisme, qui, pesés, à la balance du Sanctuaire, seront trouvés légers (1 Cor. III, 14-15). Mais dans « ce jour, » alors que l'approbation du Maître sera tout pour nous, Christ dira à celui qui l'aura aimé et l'aura servi humblement : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur. »

« Ainsi, vous aussi, quand vous aurez fait toutes les choses qui vous sont commandées, dites : Nous sommes des esclaves inutiles, ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait » (Luc XVII, 10). Notre plus ardent amour est froid, nos plus fervents efforts sont faibles, et plus nous sommes près du Seigneur, moins nous pensons à nous-mêmes ; nous sentons notre entière incapacité de Lui rendre quelque chose pour tout ce qu'il a fait pour nous, ou même de le louer comme nous devrions le faire. Tout ce dont nous sommes capables, c'est de nous donner nous-mêmes à Lui, afin d'être à Lui pour toujours !

Il y a dans l'amour de Christ des hauteurs auxquelles nous n'avons jamais atteint, et des profondeurs que nous n'avons jamais sondées ; il y a des victoires à remporter sur le péché que nous n'avons pas encore gagnées, et des trésors dans la parole de Dieu que nous

n'avons jamais trouvés ; mais le Saint-Esprit est là pour nourrir nos âmes de tous ces biens. Nous pouvons faire pour le Seigneur ici-bas bien plus que nous ne faisons.

Il y a bien des brebis et des agneaux que nous n'avons pas jusqu'ici essayé de nourrir ; quelques-uns se sont égarés et se sont éloignés bien loin du paisible bercail, et nous n'avons pas été à leur recherche, sans relâche, jusqu'à ce qu'ils aient été ramenés. Il y a beaucoup d'âmes à sauver, sur lesquelles nous n'avons pas pleuré. Bientôt ces occasions de servir auront pris fin, car la nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler (Jean IX, 4).

Puisse le Saint-Esprit nous conduire en avant, « portant nos yeux sur Jésus. » Pussions-nous le connaître, non-seulement comme nous ayant délivrés de la condamnation du péché, mais aussi comme nous ayant délivrés de la puissance du péché ; et plus que cela, comme un ami plein de grâce et d'amour qui est toujours avec nous, et dans la douce présence duquel nous pouvons dès ici-bas « nous réjouir d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pierre I, 8).

Bientôt le dessein de Dieu à notre égard sera accompli ; les jours de notre service seront terminés, et Christ accomplira les mystères de gloire et d'amour renfermés dans la promesse qu'il nous a laissée : « Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis moi, vous, vous soyez aussi » (Jean XIV 5). Alors le nom du Père, si faiblement tracé ici-bas, brillera de tout son éclat sur nos fronts. Nous le servirons alors dans la perfection, et nous le louerons à jamais.



Une parole d'exhortation.

Mon cher lecteur, vous êtes-vous jamais demandé à qui vous appartenez, qui vous servez? — Êtes-vous en route vers les « plusieurs demeures » de la maison d'un Père, dont Jésus parlait à ses disciples, afin d'habiter pour jamais dans la lumière et la gloire de Dieu? Connaissiez-vous Jésus! L'aimez-vous? Le suivez-vous?

Avez-vous entendu parler de cette cité dont Dieu est l'architecte et le fondateur? Votre pensée s'est-elle reposée avec délices sur ces fondements si purs, ces rues d'or, transparentes comme du cristal, ces portes de perles sans rivales? Avez-vous aimé à penser que les habitants de cette demeure n'ont jamais faim, n'ont jamais soif, qu'il n'y a là plus de mort, plus de deuil, ni de larmes, car toutes les larmes sont essuyées?

Avez-vous pensé quelquefois qu'il serait doux d'être là? Lorsque vous vous êtes trouvé en face de vous-mêmes et des douloureuses réalités de la vie de ce monde, lorsque de dures paroles, un pénible travail ou une vie de privation et de souffrances vous ont fait soupirer après quelque chose de meilleur que tout ce que vous trouvez ici-bas, quoiqu'à peine vous vous rendiez compte de ce que ce peut être, avez-vous pensé à cette patrie glorieuse que le Seigneur réserve à ceux qui l'aiment, et vous êtes-vous dit : « Je voudrais aller là, je voudrais être sûr d'y aller? »

Mais peut-être, vous regardez vos haillons, vos pieds nus, votre long dédain de la grâce divine et vos nombreux péchés, et vous dites : « Je ne suis pas fait pour aller là ! »

Non, en effet, vous ne pouvez pas entrer tel que vous êtes dans ces demeures de paix et d'éternelle félicité, mais Christ peut vous rendre capable d'y entrer. Il a pour vous une robe blanche, qui que vous soyez, pourvu seulement que vous le croyiez ! Il a une palme de victoire pour vous, si seulement vous voulez la saisir, une couronne de gloire, si seulement vous voulez vous hâter de la poser sur vous.

Mais vous dites : « Comment puis-je gagner tout cela ? » O mon cher enfant, la victoire a été remportée pour vous ; croyez seulement ! saisissez la palme ! Venez, toutes choses sont prêtes. Christ offre pour vos péchés sa justice parfaite ; pour vos difficultés et vos douleurs, Il vous présente sa paix ; pour votre pauvreté, Il a sa richesse. Il veut vous adopter, vous admettre dans sa famille sur la terre ; comme un « premier-né » entre plusieurs frères. Il vous ouvre ses bras et vous assure un accueil plein de grâce dans la maison de son Père.

Voulez-vous venir ? Croyez-vous, parce que vous êtes pauvre et ignorant, que Dieu ne prenne pas garde à vous ; je vous dis qu'Il prend garde à vous, Il vous aime, Il a donné son Fils, afin que vous, qui que vous soyez, vous ne périssiez pas, mais vous ayez la vie éternelle. Le Fils de Dieu, quoique riche, est devenu pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté, vous fussiez rendu riche. Il vous a laissé une bénédiction spéciale, car « à vous est le royaume des cieux. » Etes-vous ignorant ? « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » Il vous appelle pour vous instruire ; Il vous dit : « Apprenez de moi. » Les trésors de sagesse et de connaissance sont cachés en Lui.

Etes-vous affligé ? Il console ceux qui sont abattus ;

Il veut vous consoler comme une mère console son enfant, et si le souvenir de votre vie de péché vous retient, Il a dit qu'il ne se souviendra plus de votre iniquité.

Ce n'est pas au-devant d'un juge sévère, à la rencontre duquel je vous demande d'aller — c'est vers le Sauveur que je vous appelle. — Un ami précieux, tendre, fidèle ! Il a dit : « Je ne vous laisserai pas, je ne vous abandonnerai pas. » Voulez-vous venir à Lui ? Si vous avez besoin de lumière, Il vous donnera de la lumière. — Si vous avez besoin de paix, il vous donnera sa paix, que le monde ne peut ôter.

Croyez-vous ? Il est facile de dire que vous croyez. Mais croyez-vous en Jésus ? Alors toutes choses sont à vous et vous à Christ ; et Christ à Dieu ; alors vous êtes fils, héritier de Dieu et cohéritier de Christ : alors le nom du Sauveur vous est précieux ; vous aimez Jésus, vous lui obéissez, vous le servez, vous le suivez : et vous savez que là où il sera, là, vous aussi y serez, car Dieu est fidèle comme sa Parole.

Mais vous qui êtes encore dans vos péchés, parce que vous n'avez pas cru au nom du Fils unique de Dieu, ne vous abusez pas ; les promesses données aux enfants de Dieu, ne vous regardent pas ; vous n'avez point de part dans cette cité du grand Roi, où « rien de souillé ne peut entrer, » rien qui ne soit saint, non pas même les timides, car tous ceux qui y habitent se confient en Celui qui, dans la grâce, les a conduits là. Vous ne pouvez y introduire vos péchés, vos pensées impures et vos plaisirs charnels. Et si vous aimez ces choses davantage que la sainteté et le ciel, plus que

Jésus, alors il y a aussi un message pour vous, non pas de paix, mais de colère et de jugement. Lorsque le Seigneur apparaîtra, ceux qui l'aiment lui seront semblables; ils seront changés de gloire en gloire, et transformés à son image, ils entoureront le Seigneur qu'ils ont attendu. Mais *vous* qui aimez vos propres voies, et vos péchés mieux que Lui, sous quel aspect viendrez-vous? La Parole de Dieu se tait sur ce point. — Quel sombre silence! Aucun mot ne peut ajouter à son expression.

Il y a un lieu préparé pour le diable et ses anges. La grâce qui vous est présentée aujourd'hui, sera alors retirée; vous ne vous mêlerez plus jamais au peuple de Dieu que vous avez méprisé; vous n'entendrez plus jamais la voix d'amour de Celui que vous avez rejeté, dont les bras vous sont ouverts aujourd'hui avec une tendre compassion, afin de vous garantir de la colère du juste Juge.

Que personne ne vous séduise, et tandis qu'on vous leurre avec des promesses auxquelles vous n'avez point de part, détournant de vous l'avertissement et la discipline, songez que, à moins que vous ne vous repentiez, « vous mourrez dans vos péchés. » Vous dites : « Dieu est miséricordieux, et quoique je ne sache pas s'Il le fera en effet, j'espère qu'Il me pardonnera, et tout sera bien, » et vous cherchez ainsi à apaiser vos craintes, sans venir à la lumière qui manifeste tout.

Vous seriez content d'aller au ciel, mais vous ne voulez pas renoncer à vos plaisirs et à vos péchés. Vous êtes prêt à admettre que Dieu est un Dieu d'amour et de grâce, mais vous refusez de reconnaître sa sagesse, sa sainteté et sa justice, vous refusez de vous soumettre

au témoignage qu'il a rendu de son Fils et vous faites Dieu menteur : C'est pourquoi le jour du Seigneur viendra pour vous comme un larron dans la nuit. La voix qui maintenant vous sollicite, disant : « N'endurcissez pas vos cœurs, » — « Venez, » bientôt vous dira : « Je ne vous connais pas ; » « retirez-vous de moi ! » Allez « là où leur ver ne meurt point, où leur feu ne s'éteint point, » car Dieu est fidèle comme sa Parole.

Et vous qui aimez le Seigneur et qui travaillez, et qui ne voyez que peu de fruit, ayez de la patience ; vous moissonnerez, si vous ne vous lassez point ! Si les cœurs paraissent demeurer mornes et insensibles devant votre parole, ne vous découragez pas : Christ vous a attendus longtemps. Répandez la semence dans la foi ; peut-être elle ne se lèvera pas sous la forme que vous attendez ; il se peut que ce ne soit pas vous qui la recueilliez, mais elle ne peut périr : « ce qui est né de l'Esprit est Esprit. » Les anges s'en réjouissent et le Fils de l'homme Lui-même la gardera comme la prune de ses yeux.

Allez en avant et ne doutez point : l'offrande du serviteur, c'est le travail fidèle ; le don du maître c'est le succès. Demandez, et recevez, afin que votre joie soit complète, ne regardant pas à votre service imparfait, mais à Lui qui a dit que votre œuvre en Lui ne serait pas vaine. Il peut agir par le moyen du grand nombre ou du petit nombre ; peu importe s'il se sert du caillou du ruisseau, de la corne de bélier, ou de la lampe dans une cruche cassée ; toutes choses sont par Lui et pour Lui.

Ceux qui en amèneront beaucoup à la justice brilleront comme les étoiles du ciel. La foi, en glorifiant le Dieu de vérité, travaille pour sa gloire, et lorsque vous

entrerez dans *votre* demeure, dans la lumière, et que des figures connues vous salueront sur le seuil, elles vous rappelleront peut-être que la parole, que vous aviez pensée trop faible pour arriver au but, avait reçu des ailes puissantes; que la prière, qui vous paraissait trop peu fervente pour atteindre jusqu'au ciel, avait été rendue efficace, étant présentée par les mains percées du Grand Sacrificateur et était retombée en pluie de bénédictions. — Un mot, un regard d'affection avait porté au cœur du pécheur le premier sentiment de la chaleur de l'amour de Jésus, et avait gagné une âme pour lui : Veillez, et attendez et priez, car Dieu est fidèle comme sa Parole.



Le Seigneur nous enseigne avec amour.

- Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous aurez de l'affliction au monde, mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. »
(Jean XVI, 25).

Il y a une grâce toute particulière dans la manière dont Dieu s'occupe des siens pour les enseigner, — quelque chose qui devrait faire déborder d'amour et de reconnaissance le cœur de ceux qui croient; — tandis que bien souvent, au contraire, ils ont à s'humilier de ce que leurs sentiments et leurs pensées sont occupés de toutes sortes de choses qui les rendent insensibles ou indifférents aux voies de Dieu envers eux. Dieu nous bénit tout le long de notre chemin, et sa grâce se montre dans nos besoins mêmes. Est-ce que nous reconnaissons notre ingratitude et notre ignorance à cet égard? est-ce que nous en gémissons? Qui ensei-

gne comme Dieu? Sa sagesse est offerte au croyant. Sommes-nous accablés sous le sentiment de notre faiblesse, de notre servitude? « La puissance de Dieu s'accomplit dans l'infirmité, » et ainsi Dieu se met de toutes manières à notre portée pour tout ce qui nous manque. Jamais Dieu ne nous retire sa sollicitude; jamais il ne se détourne de nous. Il nous fait du bien toujours, et quoique nous soyons souvent craintifs et découragés, son amour est toujours le même. Jésus est une source de félicité, ouverte à de pauvres, faibles, misérables pécheurs, pour les consoler, les fortifier et leur donner la paix au milieu de toutes les circonstances.

La connaissance de ces soins attache et lie le cœur du pauvre pécheur à ce Sauveur si riche en miséricorde, et lui montre que le chemin, par lequel Il le conduit, lui révèle quel est le caractère de ce Dieu qui l'enseigne. Il reconnaît que les difficultés et les souffrances qu'il rencontre sont la preuve même de la faveur gratuite de Dieu, et que les circonstances successives, par lesquelles il passe, mettent, l'une après l'autre, au jour tous les trésors de la grâce divine.

La route, par laquelle nous sommes appelés à marcher, les situations particulières dans lesquelles nous sommes placés, tout ce qui nous entoure, sont autant de moyens dont un Dieu d'amour se sert pour nous instruire.

L'enfant de Dieu soupire après le repos, après la délivrance de tout ce qui maintenant le froisse et le meurtrit; mais Dieu attend, afin de lui apprendre encore bien des choses.

Le monde, dans l'état où il est maintenant, sert,

dans les mains de Dieu, à nous enseigner ce que nous ne pourrions pas apprendre dans un monde de gloire ; et c'est ainsi que nous discernons peu à peu, comme nous n'aurions jamais pu le discerner ailleurs, quelles sont la longanimité, la bonté et l'amour de Dieu. Nous reconnaissons en même temps, combien notre propre misère, notre impuissance, notre stérilité, notre état de mort manifestent d'une manière touchante la patience de Dieu. Nous apprenons à voir ce merveilleux témoignage de l'amour de Dieu dans le don de Christ livré pour des pécheurs tels que nous, afin que nous puissions être pardonnés et sauvés, et que, dans la personne de Christ, nous puissions savoir ce que Dieu est, à travers toutes nos circonstances, et malgré toutes nos infirmités et tous nos manquements. Il n'y a dans le cœur de Dieu aucun sentiment hostile envers nous ; — il n'y a pas même un regard d'impatience ; — tout est amour.

Ce sont la faiblesse et les besoins des siens qui montrent l'amour de Dieu, comme celui d'un père pour sa famille. L'amour d'un père est le même pour tous ses enfants, mais il se montre d'une manière différente dans des cas différents. Un petit enfant chétif et débile demande toute la tendre sympathie, tous les soins attentifs de son père, et le cœur de l'enfant répond au cœur de ce père qui l'aime. C'est ainsi que le Seigneur nous garde et veille sur nous au milieu de notre faiblesse, et que nous apprenons à connaître *la manière* dont Dieu agit en amour. Et à mesure que nous avançons sous ses soins et sa direction fidèles, à mesure que nous parvenons à la maturité de la vie, nous arrivons à comprendre le prix de cet amour, et à dis-

cerner comment le Seigneur se révèle lui-même en nous plaçant dans une condition de faveur si merveilleuse.

« Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait, mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (Jean XV, 53).

Il y a deux choses qui, par anticipation, sont d'une grande consolation pour les enfants de Dieu : ils verront le Sauveur qu'ils ont aimé ici-bas, et ils seront trouvés en lui, partageant sa gloire, et lui étant faits semblables. C'est là ce en quoi ils doivent se réjouir ; ce à quoi ils doivent tendre et regarder. Si donc vous êtes un enfant de Dieu, qu'est-ce que ce qui vous afflige ? Pensez à vos grands privilèges.

« Nous le verrons tel qu'il est, — nous lui serons faits semblables, » — dans la présence du Père, dans la maison, dans le royaume de *notre* Père, ayant communion avec lui pour toute l'éternité. Peu importe votre sort ici-bas, et quelles sont vos luttes et vos souffrances, — ce n'est que pour un peu de temps. Les saints sont appelés à se réjouir. Est-ce le sentiment de votre impuissance qui vous accable ? « La joie de votre Seigneur n'est-elle pas votre force ? » — Souffrez-vous à cause d'un monde de péché ? — Ce monde est *votre ennemi*, et vous devez grandement vous réjouir de ce qu'il en est ainsi : c'est un ennemi vaincu, voilà votre puissance et votre joie. Si vous sentez qu'il est *votre ennemi*, vous savez qu'il est aussi l'ennemi du *Seigneur Jésus*, et ainsi vous êtes avec Lui contre un ennemi commun. Jésus a annoncé cette affliction à ses disciples, mais il promet de leur donner *sa* paix ; il

promet d'être avec eux par son Esprit, et il les assure du résultat de l'œuvre qu'il est occupé à faire et qu'il a accomplie pour eux : « J'ai vaincu le monde. » Et si vous êtes du nombre de ceux qui sont ainsi aimés et rendus heureux déjà ici-bas, pensez au bonheur qui vous attend là où vous resplendirez comme le soleil dans le royaume de votre Père.

Mes frères, n'y a-t-il rien en ceci qui ranime en vous la joie de voir Jésus? rien qui vous détourne du monde et de ses jouissances trompeuses? Le cœur qui aime Jésus, aime Celui qui a triomphé de tous ses ennemis, « Celui qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplisse toutes choses » (Eph. IV, 10). En ceci est manifesté l'amour du Fils de Dieu, c'est qu'il est descendu jusqu'aux enfants des hommes, pour porter leurs iniquités, leurs douleurs et leurs souffrances, pour les consoler et les réjouir, et pour ôter le péché à tout jamais. Et, ce qui doit les remplir de confiance et de bonheur, c'est que le même Seigneur qui est monté en haut « a emmené captive la captivité, » ayant détruit son ennemi et le leur. « Ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. »

Prions, mes frères, pour qu'avant que le Seigneur vienne, nous soyons amenés à une conformité plus simple et plus entière à son image; que nous soyons purifiés des désirs du monde, qui ne peuvent que nous troubler et nous souiller, afin qu'étant ainsi prêts à aller, à la rencontre de « Celui qui nous a aimés, » nous ne soyons pas confus à sa venue.



Le secret du bonheur.

« J'ai appris à être content dans les circonstances où je me trouve » (Phil. IV, 11).

Il y a un secret du bonheur que le chrétien seul possède, et qu'il ne possède dans toute sa plénitude qu'autant qu'il vit en communion avec Dieu dans la région de la foi. « Je sais, dit l'apôtre, être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards je suis enseigné tant à être rassasié qu'à avoir faim, tant à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. » Ce principe trouve sa force dans la certitude que la volonté de Dieu ne peut être annulée et que cette volonté ordonne tout pour le plus grand bien de ceux qui lui remettent leur voie. Il dépend aussi de l'assurance que les sources de notre bonheur sont toutes en Christ, indépendamment de toutes les circonstances qui peuvent affecter le chrétien dans ce monde. Les choses de ce monde peuvent être dans la plus grande confusion, et celles de l'Eglise peuvent paraître en un état qui ne vaut guère mieux, mais cela ne suffira pas pour détruire, ou même pour amoindrir la puissance de ce principe de bonheur, dont parle l'apôtre. Les conseils de Dieu ne peuvent être anéantis, — les conséquences de la mort de Christ ne peuvent être frustrées et les sources du bonheur d'un homme ressuscité en Christ n'ont pas de flux et de reflux au gré des circonstances variables, dont sa carrière terrestre peut être bigarrée. Si la prospérité extérieure me rend heureux, il est clair que mon bonheur ne découle pas

entièrement de la volonté de Dieu ; si, d'un autre côté, je perds la jouissance de mon bonheur dans l'adversité, il est clair que tout mon bonheur n'a pas eu pour base la volonté de Dieu, qui est toujours parfaite. L'amour de Christ ne change jamais ; ses relations avec son Eglise sont toujours les mêmes : l'espérance de son avènement demeure jusqu'à ce que sa venue n'en fasse plus une espérance ; et en outre, et surtout, les soins actuels qu'il prend de moi et de tout ce qui concerne le bien éternel de son Eglise, s'exercent journellement.

Alors pourquoi suis-je malheureux ? Pourquoi suis-je abattu ? n'est-ce pas parce que je désire, par pur égoïsme, soit dans le monde, soit dans l'Eglise, des choses différentes de ce que Christ veut qu'elles soient ? Car si Christ est l'objet de mon cœur, j'ai la certitude des conseils éternels de Dieu, concernant la gloire de Christ, comme fondement de mon assurance que je ne saurais jamais manquer le but que je poursuis.

Des cœurs tels que les nôtres peuvent apprendre difficilement à être satisfaits de ce « secret du bonheur ; » mais comme il n'y en a pas d'autre pour le serviteur de Christ, de même il est infailible quand le cœur s'y confie entièrement.

Beaucoup de gens ne se doutent guère que tout le secret de leur malheur est dans leur propres cœurs, et non pas dans les circonstances par lesquelles ils sont appelés à passer. Si le monde ou le *moi* occupe, dans le cœur, une place qui appartient à Christ, ce principe du bonheur en sera toujours amoindri, puisque aucune théorie de la vérité ne peut jamais conserver le cœur heureux, sans la puissance du Saint-Esprit. Or c'est Christ, et non pas le monde, ni les aspirations

naturelles, ni l'orgueil de la vie, qui est la grande cause, par laquelle est produite dans l'âme la joie du Saint-Esprit.

Il faut que j'apprenne pratiquement ce que c'est qu'être mort au monde, si je veux vivre pratiquement de la vie de Christ. Ce n'est pas là le bonheur de l'indifférence, ce n'est que laisser à Dieu la place qu'il doit avoir selon sa sagesse, sa bonté et l'immutabilité de ses conseils de grâce en Christ Jésus. Il peut y avoir des exercices de l'âme relativement au service de Christ dans son Eglise ou dans le monde ; mais ces exercices, bien loin de détruire mon bonheur, ne font que me pousser vers Celui qui me donne le repos, en me faisant connaître que c'est sa sollicitude et sa puissance qui accomplissent tout, et que je n'ai rien à faire qu'à suivre sa volonté qui ne peut jamais faillir. Au milieu des dangers, des difficultés, des travaux épuisants et des mécomptes apparents de l'Apôtre, Christ était tellement suffisant pour son âme qu'il n'avait besoin de rien autre ; or Il est de même suffisant pour vous et pour moi. Et si nous ne pouvons, tout d'un coup, nous élever, en pratique, à cette position, parce que nous avons vécu trop longtemps loin de Dieu, et parce que Christ n'a guère été l'objet de nos âmes et la puissance de notre marche, il n'en reste pas moins vrai que c'est une grande chose que de voir clairement où est « le secret de notre bonheur, » et où gît le secret » de notre infirmité et de nos peines.



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Notes sur les sacrifices.

(Suite de la page 455, année 1865.)

DES SACRIFICES POUR LE PÉCHÉ ET POUR LE DÉLIT

*Lévit. IV, V, VI, 1-7; 24-50; VII, 1-21.— Comp.
aussi Lévit. XVI et Nomb. XIX.*

Les trois offrandes qui nous ont occupés jusqu'ici, quoique très-différentes dans leur caractère et dans les détails de l'ordonnance qui les concerne, font partie d'une seule et même révélation et sont rangées sous un seul chef, au chap. I, vers. 1 : « Or, Jéhovah appela Moïse et lui parla du tabernacle d'assignation, en disant..... » Ces trois offrandes, en effet, l'holocauste, le gâteau, et le sacrifice de prospérité, sont toutes offertes librement, du plein gré de celui qui les présentait, des sacrifices faits par feu de bonne odeur à Jéhovah. Elles nous montrent le Seigneur Jésus s'offrant lui-même, de sa propre bonne volonté, sans tache à Dieu; et le croyant, en vertu et selon toute la valeur de ce sacrifice, est agréé de Dieu pour jouir ainsi de sa communion.

Au chap. IV, vers. 1, nous trouvons une révélation nouvelle : « Jéhovah parla encore à Moïse, disant...; » et ensuite, dans plusieurs communications successives, nous voyons Jésus, présenté non plus comme sacrifice de bonne odeur à Dieu, mais comme sacrifice pour le péché, comme portant nos péchés en son propre corps sur le bois, Jéhovah le froissant à cause de nous, pour nos iniquités.

Nous l'avons déjà fait remarquer, les trois offrandes précédentes étaient des sacrifices volontaires : « Quand quelqu'un offrira, » ou : « Si quelqu'un offre » (Lévit. I, 2, 10, 14; II, 1, 4, 5, 7, 14; III, 1, 6, 12). Mais ici Dieu dit : « Quand quelqu'un aura péché, *il offrira....* » (chap. IV, 2-4, 15-14; 22-23, 27-28, etc.). Là où le péché est entré, *il faut* un sacrifice ; c'est pourquoi il est écrit : « *il faut* que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III. 14-15). Les sacrifices pour le péché étaient nécessités par la transgression. Celui qui s'approchait, venait à Dieu, non comme adorateur, mais comme pécheur ; non comme étant net, pour jouir de la communion avec Dieu, mais comme coupable et souillé pour être pardonné et être rendu net. Au lieu d'être identifié, par l'imposition de ses mains sur la tête de la victime, avec l'acceptation de la victime que Dieu agréait, — la victime était, par l'imposition des mains, identifiée avec le péché et la souillure de celui qui s'approchait ; le péché de celui-ci était accumulé sur la tête de l'animal.

Cette différence entre l'identification de l'adorateur avec la victime agréée de Dieu et l'identification de la victime avec le péché du coupable montre claire-

ment la différence qui existe entre les sacrifices volontaires faits par feu en bonne odeur, et les sacrifices obligatoires pour le péché et le délit : elle fait ressortir les deux faces de l'œuvre de Christ, sans les séparer cependant de manière à ne pas conserver la liaison qui existe nécessairement entr'elles, et l'unité du sacrifice de Christ. C'est pourquoi, dans plusieurs des offrandes pour le péché, une certaine partie du service identifiait ces offrandes avec l'acceptation de Christ toujours agréable à Dieu et réunissant, dans sa personne et l'offrande de lui-même, la vertu de tous les sacrifices (voyez chap IV, 8-10 ; 19 ; 26 ; 31 ; 33 ; V, 10 ; 12 ; XVI, 25).

Il y avait quatre classes ordinaires d'offrandes pour le péché, répondant à toutes les formes de transgression : elles font l'objet des chapitres qui nous occupent dans ce moment ; il y avait de plus deux sacrifices particuliers de la plus haute importance qui avaient le même caractère général et qui font l'objet spécial de l'instruction des chap. XVI du Lévit. et du chap. XIX des Nombres.

Le chap. IV que nous avons ici devant nous, s'occupe des péchés qui violent la conscience naturelle. Dans les vers. 1 à 13 du chap. V, il est question de choses qui devenaient péché à cause de l'ordonnance du Seigneur, comme les souillures qui faisaient exclure un adorateur ; ce sont des péchés semblables par leur nature, mais différents par les circonstances : on trouve dans ce passage des offrandes pour le délit et des offrandes pour le péché. A partir du vers. 14 du chap. V, jusqu'à la fin de ce chapitre, il y a une autre révélation de Dieu relative aux torts faits au Seigneur

dans les choses saintes ; et la première partie du chap. VI. vers. 4-7, traite du délit contre le prochain. Il y a en effet des péchés manifestes qui sont jugés par la conscience naturelle ; dans d'autres cas, on peut ignorer le commandement positif de Dieu et négliger ainsi des choses qui amènent la souillure ; il y a aussi des choses que nous savons être mauvaises par l'intelligence spirituelle que Dieu nous a donnée. Mais quelle que soit la différence qu'il y a dans la gravité du péché, quoique les péchés contre l'Éternel et le tort fait au prochain ne soient pas sur la même ligne, une chose cependant est bien établie par tous les détails dans lesquels ces chapitres nous font entrer, c'est que *tout* péché et toute transgression, quels qu'ils soient, lors même qu'ils seraient faits « par ignorance, ⁴ » ont besoin d'un sacrifice pour le péché.

Dieu prend toujours connaissance du péché : il peut le pardonner, mais non pas passer par-dessus et le tenir pour non avenu. Un péché inaperçu par la personne qui en est coupable et qui lui demeure caché, n'est pas caché à Dieu ; car pourquoi demeure-t-il caché au coupable, si ce n'est parce que son intelligence spirituelle est obscurcie par le péché et par la négligence qui en est la suite. Dieu juge du péché par ce qui est convenable à lui-même et non par ce qui est convenable à l'homme. Jéhovah habitait au milieu d'Israël, et il fallait qu'Israël fût jugé selon ce qui était digne de la présence de Dieu. Nos privilèges sont la mesure de

⁴) Si quelqu'un avait *méprisé* la loi de Moïse, il mourait *sans miséricorde* sur la déposition de deux ou trois témoins (Hébr. X, 28).

notre responsabilité. Les hommes n'admettent dans leur société que les personnes qu'ils jugent dignes de s'y trouver ; ils n'y reçoivent pas les hommes corrompus, en excusant leur méchanceté : Dieu seul doit-il profaner son nom en agissant autrement ? Est-ce que Lui doit admettre dans sa présence tout le mal dont la corruption de l'homme peut rendre celui-ci coupable ? Non, si nous devons être heureux dans la présence de Dieu, il faut nécessairement que Dieu juge le mal, tout mal, et cela selon la sainteté de son nom et de manière à exclure le péché de sa sainte présence. Si la stupidité qui est la conséquence du péché, nous laisse ignorants du mal qui est en nous, est-ce une raison pour que Dieu soit aveugle ? Si nous sommes aveugles, Dieu doit-il se déshonorer Lui-même, rendre les autres malheureux, et rendre impossible toute sainte joie, même dans sa présence en laissant le mal impuni ? Cela est impossible ! Tout péché est jugé : Dieu n'ignore rien, et le mal, quelque caché qu'il soit à nous-mêmes, est toujours mal devant Lui. « Toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire » (Hébr. IV, 13). Dieu peut avoir compassion ; il peut éclairer par son Esprit ; il peut trouver une voie par laquelle le plus grand pécheur est libre de s'approcher de Lui ; mais tout cela ne change rien au jugement qu'il porte sur le mal. « Le sacrificeur fera propitiation pour lui de la faute qu'il aura commise par erreur et dont il ne se sera point aperçu ; et ainsi, il lui sera pardonné ; c'est une offrande pour le délit ; certainement il s'est rendu coupable contre l'Eternel » (chap. V, 18, 19).

Tout péché et tout délit, quels qu'ils fussent, ren-

daient nécessaire un sacrifice : mais il y avait une différence dans la portée du péché, selon qu'il était le fait du souverain sacrificateur ou de toute la congrégation, ou bien d'un homme quelconque d'entre le peuple. Il est clair que lorsque le sacrificateur-oint ou la congrégation tout entière avait péché, toute communication avec Dieu était interrompue : il ne s'agissait pas alors seulement de la restauration d'un individu, mais du rétablissement de la communion entre Dieu et tout le peuple. Le sacrifice du grand jour des expiations (Lévit XVI) posait le fondement de ces relations et était la base de tous les rapports entre Dieu et Israël, celui qui permettait à Dieu d'habiter au milieu d'Israël et de recevoir les autres sacrifices. La vertu de ce sacrifice durait toute une année pour Israël (Lévit XVI, 30-34); pour nous, chrétiens, sa vertu dure toujours (Hébr. IX, 12; 23-28 et X, 1-18). Le sang était placé sur le propitiatoire pour être sans cesse devant les yeux de Celui qui était assis sur le trône de grâce et de sainteté, et qui pouvait ainsi habiter au milieu du peuple, quoique ce peuple fût un peuple ingrat et rebelle : telle est aussi, pour l'éternité, la valeur du sang de Christ; ce sang est toujours sur le propitiatoire la base des rapports entre Dieu et nous (Hébr. IX, 11-14). Les autres sacrifices qui nous occupent ici avaient pour but de maintenir et de rétablir la communion de ceux qui, par la grâce, étaient déjà entrés dans ces rapports avec Dieu. C'est pourquoi : « Si c'est le sacrificateur-oint qui a commis un péché....., » ou « si toute l'assemblée d'Israël a péché....., » on devait faire aspersion d'une partie du sang « par sept fois devant l'Eternel, au-devant du

voile du sanctuaire, » en témoignage parfait pour Dieu que l'expiation avait été faite pour le péché (chap. IV, 6 ; 17 ; comp. Nomb. XIX, 4 et Lévit. XVI, 14-15) ; et puis « le sacrificateur mettra aussi devant l'Éternel du sang sur les cornes de l'autel du parfum aromatique qui est dans le tabernacle d'assignation » (chap. IV, 7 ; 18 ; comp. Ex. XXX, 10 ; Lévit. XVI, 18). Le sang était placé aussi sur cet autel du parfum qui était le symbole de l'exercice de la communion avec Dieu, et le reste était répandu sur l'autel des holocaustes, comme cela avait lieu ordinairement pour tous les sacrifices (chap. IV, 7 ; 18 ; comp. I, 5 ; III, 2). Le corps de la victime était brûlé hors du camp (chap. IV, 11-12 ; 21 ; comp. Lévit. XVI, 27 ; Nomb. XIX, 5), comme ayant été fait péché. « Si c'était quelqu'un des principaux, » ou « quelqu'un du commun peuple » qui avait commis un péché ou un délit, la communion de toute la congrégation n'en souffrait pas directement, mais celui-là seulement qui avait péché, était individuellement privé de la jouissance de cette communion, tandis que, à cause de l'identification de toute la congrégation avec le sacrificateur-oint, la souillure collective de l'assemblée interrompait nécessairement le service de celui-ci dans le sanctuaire, et que, d'un autre côté, le sacrificateur-oint, étant le représentant de la congrégation tout entière devant le Seigneur, son péché entraînait la chute de celle-ci tout entière. Dans ce cas, nous l'avons fait remarquer, le corps de la victime était brûlé hors du camp, car il ne s'agissait pas de la perfection de Jésus s'offrant Lui-même à Dieu en sacrifice de bonne odeur, mais de Jésus traité comme étant souillé par notre pé-

ch é. Sans doute ces deux côtés de l'œuvre de la rédemption ne peuvent pas être absolument séparés, et en témoignage de cette unité et de la valeur que son obéissance parfaite avait *toujours* pour Dieu, les graisses étaient brûlées sur l'autel de l'holocauste ; mais le corps de la victime était tiré hors du camp et brûlé là, figurant Jésus rejeté, frappé et meurtri, parce qu'il a pris sur Lui notre péché, comme nous lisons, 2 Cor. V, 21 : « Il a fait Celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous. » S'étant présenté Lui-même sans tache, parfait, à Dieu, il est fait péché pour nous et il plut à Dieu de le froisser (Es. LIII, 10). Parole merveilleuse ! Jésus le Saint et le Juste, qui n'a pas connu le péché, est rejeté et mis au rang des transgresseurs (Es. LIII, 4 et suiv.).

Quand une seule personne avait péché, l'ordre du service pouvait être maintenu, parce que la communion de la congrégation n'était pas détruite par là : le sang n'était répandu alors que sur l'autel des holocaustes, parce que c'était là que Dieu se rencontrait avec l'homme, individuellement, car il faut que celui-ci soit personnellement réconcilié avec Dieu pour pouvoir prendre place dans la congrégation et avoir communion avec Dieu. Ce n'est que parce que Jésus a porté nos péchés, individuellement, que nous avons communion avec Dieu.

L'Église s'est rendue coupable de beaucoup d'offenses, non pas seulement en tant qu'elle a du péché dans sa nature, mais en ce qu'elle a fait et fait encore des choses que sa conscience réproouve : et à ceux qui étaient ainsi coupables, l'accès auprès de Dieu était fermé. C'est pourquoi il n'est pas question ici seulement de *péché*, mais de *péchés* ; et à ce propos il est im-

portant de se rendre compte de la différence qu'il y a entre la réconciliation du monde, comme système, avec Dieu, et notre propre réconciliation.

Il est écrit que Jésus est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché » du monde. L'Écriture ne dit pas : « les péchés » du monde, car si cela était vrai, Dieu ne pourrait plus rien imputer au monde. Elle nous dit que le monde comme système sera ramené à Dieu. Ce lieu où Satan a acquis tant d'empire sera racheté, comme dit l'épître au Colossiens, chap. I, 20 : « car toute plénitude s'est pluë à habiter en Lui, et à réconcilier par Lui toutes choses avec Lui-même, tant les choses qui sont sur la terre que celles qui sont dans les cieux. » Par l'intervention du second Adam, le sacrifice est la base sur laquelle sera rétabli tout ce qui a été aliéné dans le premier Adam, en sorte que l'expiation qu'il a accomplie, n'est pas seulement un fondement sur lequel tout pécheur peut être appelé ; mais encore le moyen par lequel le monde sera rendu au bonheur. Mais ce résultat est tout à venir, comme nous le montre la domination que Satan exerce actuellement sur ce monde méchant ; plusieurs méprisent et rejettent le salut, et le jugement viendra sur eux ; mais, pour celui qui croit la bénédiction viendra, quoique, quant à maintenant, il n'ait pas encore part au résultat (comp. 2 Cor. V, 19 ; Hébr. IX, 28).

Or, les sacrifices qui nous occupent ici ne nous présentent pas seulement cette expiation générale, cette base de la réconciliation de toutes choses, mais ils nous montrent l'expiation *des péchés*, le *transport actuel des péchés* sur Jésus, le don gratuit en justification de vie (comp. Romains V, 16-19).

De même qu'Esaië a dit : « Il a porté les péchés de plusieurs ; » et encore : « Il a mis sa vie en oblation pour le péché » (Es. LIII, 42 et 10); nous trouvons Jésus ici non-seulement comme offrande, en vertu de laquelle les pécheurs peuvent être conviés, mais comme celui qui a porté en son corps sur le bois les péchés du croyant; en sorte que l'Eglise, anticipant le grand et glorieux résultat, apprend qu'elle est un corps sauvé, et peut se réjouir de ce que l'apôtre déclare, disant : « Vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises œuvres, il vous a maintenant réconciliés, etc.... » (Col. I, 21 - 22). Nous qui croyons, nous avons ainsi une pleine et parfaite paix, sachant que Jésus n'a pas porté seulement quelques-uns de nos péchés, mais que tous nos péchés ayant été placés sur lui, il les a *tous* effacés. « Il a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. IV, 25) S'il est vrai que Jésus, en portant nos péchés, nous a justifiés, nous devons savoir aussi que tous nos péchés ont été ôtés de devant Dieu, selon ce témoignage de l'Esprit : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités » (Hébr. X, 17). « Par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébr. X, 14); « il nous a sauvés, et nous a appelés d'une sainte vocation » (2 Tim. I, 9). Jésus a porté tout le péché, et l'Eglise ainsi est délivrée de toute son iniquité, il a porté la peine que nous avons méritée, et nous ne pouvons regarder à son œuvre que comme étant ainsi complète et accomplie, et nous devons par conséquent voir tous les péchés de l'Eglise placés sur Lui, et effacés, Dieu étant juste en

pardonnant, « juste et justifiant, » parce que Jésus a porté déjà les péchés. Si je dis que les péchés n'ont pas été tous effacés, quels sont donc ceux qui demeurent, ceux dont je n'ai pas été justifié? Quand est-ce que chaque péché sera séparément expié? Si l'Eglise, comme corps, n'est pas présentée à Dieu comme parfaitement agréable à Dieu, qu'est-ce que le pardon?

Si par le sentiment du besoin que nous avons de cette effusion de sang, car « sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission » (Hébr. IX, 22), nous sommes amenés à en reconnaître le prix, alors nous nous approchons du propitiatoire (comp. Rom. III, 25), et nous y trouvons tous nos péchés effacés, et le témoignage que Christ a souffert pour nous, Lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu (1 Pierre III, 18). Ne restreignez pas la portée et la gloire de l'œuvre que Jésus a accomplie ; il confessa nos péchés sur Lui-même, il les porta et fut frappé à cause d'eux ; et s'il a ouvert votre cœur pour que vous croyiez en Lui comme ayant porté les péchés en quelque manière, alors *tous* vos péchés sont ôtés, car s'il a porté les péchés en quelque manière, il les a effacés et vous êtes justifié. Etant ainsi justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu ; nous sommes justifiés de toutes choses, et Jésus nous voit ainsi, non pas à un certain moment donné, mais afin qu'il nous présentât à Dieu. Il n'est pas question de transgressions passées ou futures ; mais il porta « *nos péchés.* » Ne vous laissez pas ravir ce don merveilleux, et sachez que vous êtes justifié (comp. Rom. V, 1-2 ; 9, 10 ; Gal. II, 16-21 ; Ephés. I, 7 ; II, 11 etc. ; Actes X, 43 ; XIII, 38-41 ; Hébr. IX, 26 ; X, 14, etc.).

Telle est notre position devant Dieu en vertu de l'offrande, une fois faite, du corps de Jésus-Christ. Mais nous bronchons pourtant tous, journellement, en plusieurs manières; et si la foi nous dit que nos péchés sont effacés, nous trouvons cependant, en regardant à nous-mêmes, abondance de mal; mais ici encore la grâce du Seigneur a pourvu à tous nos besoins d'une manière admirable.

Nous apprenons en effet, chap. VI, 26 (comp. VI, 18; VII, 6-7) que le sacrificateur qui offrait le sacrifice pour le péché devait le manger. Comme nous avons vu ailleurs (chap. VII, 14-56) l'adorateur et le sacrificateur manger ensemble le sacrifice de prospérité, figurant ainsi Jésus comme identifié avec la joie de la communion, nous voyons ici le sacrificateur prenant sa part du sacrifice pour le péché et nous présentant Jésus comme identifié avec le péché qui fait obstacle à la communion. Ce sacrifice n'appartenait pas en commun à Aaron et à ses fils: le sacrificateur seul qui l'avait offert devait en manger. Il y avait identité parfaite entre le sacrificateur et la victime qui représentait le péché de celui qui offrait le sacrifice. Le sacrificateur n'avait pas commis le péché; au contraire, il en avait fait l'expiation par le sang qu'il avait répandu: cependant il s'identifiait complètement avec le péché du coupable en mangeant *cette part* sur laquelle le péché était confessé. C'est ainsi que Christ, nous préparant une consolation parfaite, sans avoir connu le péché, a fait l'expiation pour le péché et s'est identifié avec tous les nôtres: ces péchés étant, pour ainsi dire, perdus et consumés en Lui. Le pécheur s'approchait en faisant confession de ses péchés et en s'humiliant;

mais quant à la culpabilité et au jugement de son péché, c'était le sacrificeur qui s'en chargeait, en sorte que le péché n'arrivait pas jusque devant le tribunal de Dieu et n'affectait en rien les relations entre Dieu et le coupable. Le culte de celui-ci était renouvelé, car il était accepté en Christ qui est notre vrai sacrificeur. Le péché qui interrompait la communion était ôté, ou servait seulement d'occasion pour renouveler, dans un cœur abaissé jusque dans la poussière et anéanti dans la présence de la bonté de Dieu, la relation et la communion fondée sur une bonté devenue infiniment plus précieuse, établissant ou fortifiant ainsi dans l'âme le sentiment des richesses et de la sûreté de cette médiation que Christ accomplit éternellement pour nous, pour garantir notre communion actuelle et notre jouissance de cette communion, en dépit de nos misères et de nos fautes, dans la présence, la gloire et l'amour de Celui qui ne change pas (comp. Hébr. II, 17-18 ; IV, 14-16 ; VII, 23-28 ; VIII, 1 et suiv. ; X, 19-23 ; 1 Jean II, 1-2).

Il convient ici, à l'occasion de nos manquements de tous les jours, de dire quelques mots d'un cas spécial de sacrifice pour le péché dont nous avons fait mention plus haut et que nous trouvons au chap. XIX du livre des Nombres. Le Lévitique nous présente les sacrifices sous leurs grands traits distinctifs ; les Nombres nous en font connaître l'application particulière aux difficultés de la marche de la foi, soit pour le cas où un homme était tombé dans le péché, soit pour le cas où il avait contracté quelque souillure. Au chap. XIX de ce livre des Nombres, l'Écriture nous parle d'une génisse rousse sacrifiée et brûlée en sacrifice pour le péché,

selon Lévit. IV : les cendres devaient être gardées pour l'assemblée des enfants d'Israël, afin d'en faire l'eau d'aspersion ; « c'est une purification pour le péché » (Nombr. XIX, 9). On faisait aspersion de cette eau sur toute personne qui avait touché une chose impure, et la puissance du sacrifice pour le péché était ainsi manifestée dans la purification de celui qui s'était souillé. Il n'y avait pas, pour chaque souillure, un nouveau sacrifice, une effusion de sang, mais une aspersion avec l'eau qui avait reposé sur les cendres. La Parole de Dieu ne nous présente que trois cas, où il était fait aspersion de sang sur des personnes : d'abord celui d'Aaron et de ses fils, au jour de leur consécration (Lévit. VIII, 25, 30) ; ensuite celui du lépreux, le jour de sa purification (Lévit. XIV, 7) ; et enfin celui du peuple tout entier, lorsque l'alliance du Mont Sinaï fut établie (Ex. XXIV, 8). Il n'y avait besoin, en effet, que d'une seule aspersion, car Dieu, quand il l'envisage dans toute sa portée, nous dit que « ceux qui rendent le culte étant une fois purifiés, n'auraient plus eu aucune conscience de péché » (Hébr. X, 2). Pour les souillures de chaque jour, au contraire, car Dieu ne laisse passer inaperçu aucun péché, il y avait l'eau de séparation, c'est-à-dire une chose faite dans le passé (l'expiation du péché), appliquée avec une puissance actuelle à la conscience, selon que le cas l'exigeait. Le sacrifice de Jésus est un acte accompli depuis bien longtemps (Hébr. IX, 26 ; X, 14) qui ne se renouvelle pas, et qui a une portée éternelle ; mais lorsque le croyant, une fois purifié par la foi au sang de Jésus, contracte quelque souillure dans sa marche à travers le monde, il n'y a pas de nouvelle offrande (comp.

Hébr. X, 18), mais le sacrifice de Jésus est rappelé à son souvenir par le St-Esprit. C'est le sang qui nous purifie de tout péché, et qui nous donne accès auprès de Dieu, comme fils par adoption ; mais ce qui apaise la conscience, quand il s'agit de notre communion avec Dieu, c'est l'Esprit de Dieu rappelant à la mémoire ce que Jésus a fait, de manière à rétablir la communion. Quelle que soit la nature du péché que nous avons commis, l'eussions-nous fait « par ignorance, il rend impossible la communion avec Dieu ; rien de ce qui ne s'accorde pas avec la sainteté du sanctuaire de Dieu, ne peut y être introduit, et cette sainteté est invariable. Mais si notre conscience nous condamne, qu'avons-nous à faire ? Saisissant par le St-Esprit la valeur de l'œuvre accomplie de Jésus, dont les cendres sont le mémorial, nous sommes amenés au sentiment douloureux que nous nous sommes souillés, malgré la rédemption par les péchés, pour lesquels Christ a souffert, quand il l'accomplissait ; nous sentons que nous avons péché en face, mais, hélas ! dans l'oubli des souffrances de Jésus pour le péché, aux convoitises duquel nous cédon si facilement. Le nouvel homme juge par l'Esprit et selon Dieu, et prend connaissance des souffrances de Christ, et du péché tel qu'il apparaît à la croix. Son premier sentiment, c'est l'amertume, quoique sans pensée d'aucune imputation, l'amertume, précisément parce qu'il n'y a point d'imputation, et que nous avons péché contre l'amour aussi bien que contre la sainteté, et qu'il faut nous soumettre à cette conviction. Mais ensuite (et je pense que c'est là le motif pour lequel il y avait une seconde aspersion, vers. 19) l'âme est remplie de la conscience de cet amour et de cette pro-

fonde grâce de Jésus et elle se réjouit d'être parfaitement nette par l'œuvre de cet amour. Les détails de ce sacrifice montrent comment Dieu ne laisse passer inaperçu aucun péché, mais nous en purifie ; il montre aussi que si quelqu'un a affaire au péché d'autrui, quand ce serait dans la voie du devoir et pour l'ôter, il est souillé, non pas comme la personne coupable, sans doute, mais nous ne pouvons toucher le péché sans en être souillés, comme nous voyons au vers. 21.

Mais revenons au Lévitique et aux chapitres qui nous occupent plus spécialement ici. Nous avons pu voir, dans les chapitres I à III, la perfection du sacrifice de Jésus, offert à Dieu en offrande de bonne senteur ; les chap. IV, V, VI, 1-7 ; 24-50 et VII, 1-21, nous présentent, au contraire, Jésus le juste, qui n'a pas connu le péché, rejeté, traité comme souillé par le péché qui a été placé sur lui. Rien ne peut maintenir en nous, et en dépit du péché, la vraie nature de la sainteté, si ce n'est Jésus portant le péché, le chargeant sur lui (comp. Es. LIII, 4-12 ; 1 Pierre I, 18 ; III, 24 ; III, 18 ; Gal. I, 4 ; Ephés. I, 7 ; Hébr. IX, 26, 28 ; X, 12 ; Jean, I, 29, etc.) ; et rien n'est plus nécessaire que le maintien de cette sainteté, sans lequel nous sommes toujours portés à excuser le péché et à penser que, tout en y demeurant, nous pouvons continuer à avoir communion avec Dieu, rabaisant ainsi nécessairement notre idée et notre appréciation du péché. Si ma conscience ne peut pas savoir que le péché est entièrement ôté, il faut que je renonce à la communion avec Dieu, ou bien il faut que je la recherche sur quelque fondement autre et inférieur ; mais si nous voyons Jésus comme holocauste et comme

sacrifice pour le péché, nous le voyons « fait péché » (2 Cor. V. 21), et nous, faits « justice de Dieu en Lui. » Il nous a aimés et s'est donné Lui-même pour nous (Gal. II, 20 ; Ephés. V, 2 ; VI, 25 ; Apoc. I, 5-6), non pas à cause de quoi que ce soit qu'il ait pu trouver en nous, mais à cause de son propre amour qui est au-dessus de tout. Quel bonheur il y a pour nous dans la connaissance de la perfection de l'amour de Christ, et quel n'est pas l'aveuglement de ceux qui estiment que Dieu est comme l'un d'eux, tout en voyant qu'il a donné Jésus.

Dieu juge tout péché ; et puisque, malgré notre ignorance, nous apercevons du péché en nous et nous savons que le péché est encore attaché à nous, nous ne pourrions jamais être en paix, si ce n'est par le témoignage du sang (comp. 1 Jean V, 5-8). Mais par le sang de Jésus et ayant un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu (Hébr. IX, 24, 26 ; X, 19-22), nous avons hardiesse pour nous approcher en toute liberté, et entrer dans le saint des saints, là même où toute la sainteté de Dieu se manifeste. L'Esprit révèle beaucoup de choses qui ne s'accordent pas avec ce saint lieu, mais nous savons que Jésus a offert une fois un sacrifice pour le péché et pour le délit : « Il a fait celui qui n'a pas connu le péché être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui » (2 Cor. V, 21) ; et ainsi la révélation de la sainteté divine, ne révèle rien qui puisse mettre obstacle à notre entrée dans le saint des saints. Tout ce qui est en désaccord avec Jésus dans le sanctuaire, est péché, et rien de ce qui est péché ne passe inaperçu à l'Esprit de Dieu, ce saint surveillant, cet inflexible juge de tout ce qui est incompatible avec Lui-même. L'Esprit

ne juge pas selon la conscience naturelle, mais il juge d'après la mesure de la sainteté de Jésus dans la présence de Dieu. Nous ne savons pas toujours discerner ce qui, selon lui, mérite le jugement ; mais que nous le discernions ou non, l'Esprit voit le mal, qui est en nous ; et si le sacrifice pour le péché et le sacrifice pour le délit n'étaient pas là, nous serions dans une position plus mauvaise que jamais, parce que ce n'est pas l'Esprit qui a fait l'expiation pour le péché. L'Esprit manifeste toute justice, nous révélant ce que Jésus enseigna, mais nous ne voyons nulle part que l'Esprit ait porté nos péchés, et c'est là un point de la plus haute importance à comprendre pour notre repos. L'Esprit est l'Esprit de témoignage et de sainteté : mais quand il s'agit d'acceptation et d'expiation, elles sont l'œuvre de Jésus seul. Dieu nous agréa en conséquence de ce que Jésus accomplit dans la chair, par l'offrande de son corps faite une fois pour toutes (Hébr. X, 10) : « Il vous a réconciliés dans le corps de sa chair par la mort, etc. » (Col. I, 22). L'Esprit rend témoignage à une sainteté absolue ; il témoigne contre nos péchés, il nous montre qu'en nous il n'y a aucun bien (Rom. VII, 18), et nous apprend en même temps que la paix et le repos sont le fruit du travail de Christ. L'effet de ce témoignage de sainteté de l'Esprit, je le répète, serait de nous ôter toute paix, si en même temps l'Esprit ne nous révélait pas la vertu de l'effusion du sang (comp. Hébr. IX, 22) ; mais tandis que son office est de développer l'intelligence de la sainteté que Dieu exige, l'Esprit nous rappelle toujours que : « le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché » (1 Jean I, 7).

Si la sainteté de Dieu vous a été révélée et si vous

vous êtes détourné de ce qu'elle exige de vous, puisse l'Esprit de Dieu vous rappeler le sacrifice qui a été une fois offert, afin que vous marchiez en avant, appuyé sur la perfection de ce sacrifice, étant pleinement assuré que vraiment « le sang de Jésus-Christ, son Fils, vous purifie de tout péché! »

Il reste à appeler l'attention du lecteur sur le fait que rien, plus que l'offrande pour le péché, ne portait le caractère de sainteté et d'entière séparation pour Dieu. Dans les autres sacrifices, Dieu acceptait; la bonne odeur montait vers lui; dans quelques cas nos gâteaux levés y étaient mêlés; mais tout cela était l'expression de la satisfaction, naturelle, si on peut dire ainsi, que Dieu prenait en ce qui était parfait et excellent. Mais dans les sacrifices pour le péché, Dieu exigeait d'une manière toute particulière, que la victime fût absolument sans tache » (Lévit. VI, 25, 29), et toutes les précautions étaient prises pour en attester la sainteté. Rien, dans toute l'œuvre de Jésus, ne démontre autant sa sainteté positive, sa parfaite et entière séparation pour Dieu, que le fait qu'il a porté nos péchés. Celui-là seul qui n'avait pas connu le péché, pouvait être « fait péché; » et l'acte même de porter le péché est l'expression de la consécration à Dieu la plus entière qu'il soit possible de concevoir, et qui va au delà de tout ce que nous pouvons concevoir. Christ pouvait dire : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui » (Jean XIII, 34). Il s'était consacré en entier, à tout prix, pour la gloire de Dieu; Dieu ne pouvait accepter rien de moins, car il fallait qu'il fût honoré de la même manière dont il avait été déshonoré.

Ainsi donc, comme sacrifice pour le péché, Christ est tout spécialement saint ; et maintenant, comme sacrificeur dans la présence de Dieu, par la vertu de ce sacrifice, intercesseur pour nous, il est « saint, séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux » (Hébr. VII, 26). Malgré cela il restait tellement vrai que la victime avait été faite péché, que celui qui avait conduit le bouc au désert (Lévit. XVI, 26, 28), comme celui qui avait ramassé les cendres de la génisse ou fait aspersion sur quelqu'un de l'eau de séparation (Nombr. XIX, 7, 8, 10, 21), était souillé jusqu'au soir, et devait laver ses vêtements et son corps avant de rentrer au camp. D'un côté, nous ne pouvons nous représenter une preuve plus grande de l'entière séparation de Christ de tout péché et de sa consécration à Dieu, que le fait que Christ s'est offert pour porter le péché ; et de l'autre, s'il ne l'avait pas réellement porté dans toute l'étendue de son iniquité, si la malédiction n'était pas réellement tombée sur Lui, il n'aurait pas pu réellement ôter le péché dans le jugement de Dieu.

Que son saint nom soit à jamais béni de ce qu'il a fait, et puissions-nous apprendre à connaître toujours mieux sa perfection dans l'œuvre de rédemption qu'il a accomplie !



Aphorisme.

Nous souffrons ici-bas, parce que nous avons une âme ressuscitée dans un corps qui ne l'est pas, et cela dans un monde qui est en état d'inimitié contre Dieu.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Lettre sur Galates V, 17 et Romains
VIII, 13.**

Si nous désirons sincèrement croître dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur, pour marcher à sa gloire, nous sommes bienheureux, parce que c'est la preuve que l'Esprit de Dieu agit en nous pour nous affranchir, ou, du moins, pour nous faire réaliser pratiquement notre affranchissement (Jean VIII, 36 ; Galates V, 4).

Il est impossible que Dieu ne réponde pas aux désirs de la nouvelle nature en nous. L'Esprit intercède pour nous par des soupirs inexprimables, et Dieu qui sonde les cœurs, connaît la pensée de l'Esprit, — de cet Esprit qui sait ce qui convient à la nouvelle nature. — Il nous est en aide dans cette infirmité qui consiste davantage, je crois, à demander des choses qui ne conviennent pas à notre nouvelle nature, qu'à ne pas savoir formuler des prières. L'Esprit intercède *selon Dieu* pour les saints. Vous comprenez donc que l'exaucement des désirs de l'Esprit place la chair où il convient pour Dieu et pour nous, qu'elle soit, c'est-à-dire à la croix, d'une manière pratique. C'est ce qui donne lieu au

conflit exprimé en Gal. V, 17 : « La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair ; et ces deux choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne *pratiquiez* pas les choses que vous voudriez. » Quelles choses ? Ce sont les choses que la chair aime, qu'elle convoite et qu'elle voudrait posséder. Mais l'Esprit, s'il n'est pas attristé, a toujours la victoire dans le conflit, il est la puissance de la nouvelle vie ; seulement il faut que nous soyons d'accord avec Dieu pour laisser la chair à la croix, où elle est sevrée de l'accomplissement de sa convoitise (accomplissement exprimé aux vers. 19-21), — ces choses dont la fin est la mort. Mais, en échange, les fruits de l'Esprit se produisent, — combien ils sont précieux : « L'amour, la joie, la paix, etc. » Ces fruits ne font pas du bruit, mais ils satisfont le cœur. — Il vaut la peine d'échanger cela contre les fruits ou les œuvres de la chair, ces choses, comme nous l'avons vu, qui ont pour fin *la mort*. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez, c'est-à-dire, vous vous replacez sur le chemin qui a pour issue la mort ; et quelle perte pour vous, puisque vous possédez la vie ! Mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez, c'est-à-dire, vous pratiquerez la vie que vous possédez. — « Marchez par l'Esprit, et vous *n'accomplirez* pas la convoitise de la chair. »

Remarquez bien que c'est *par l'Esprit* que nous faisons mourir les actions du corps ; et non pas par des efforts propres. Vous comprenez qu'il est impossible de vaincre la volonté de la chair par la volonté de la chair ; il nous faut pour cela une puissance en dehors de nous. Eh bien, comme ressuscités avec Christ et possédant

l'Esprit ; nous avons la puissance que Dieu a déployée en ressuscitant Christ d'entre les morts. Quel bonheur ! Nous avons au dedans de nous, pour subjuguier la chair, un moteur de cette puissance-là, l'Esprit !

En Rom. VII, nous trouvons l'expérience d'un homme qui a essayé de vaincre la volonté par la volonté (et même la volonté renouvelée, mais sans la possession de Christ ni de l'Esprit). Alors il découvre qu'il y a dans ses membres une loi, la loi du péché, qui l'oblige de faire le mal qu'il hait, et qui l'empêche de faire le bien qu'il aime (c'est le contraste avec notre passage de Galates V, 17, où la chair est empêchée de faire le mal qu'elle aime). Que faire alors ? Se corriger est impossible, il faut donc appeler un secours en dehors de soi, non pas pour être *aidé*, mais pour être *délivré* : — délivré de soi-même, misérable que l'on est *d'être homme*. Qui est-ce qui nous délivre ? c'est Dieu par le moyen de Christ (lisez Rom. VIII, 3-4), — de Christ mort *pour nous*, en même temps que nous aussi *nous sommes morts en lui*, avec lui, et *ressuscités* avec lui. Voilà la doctrine de l'épître aux Romains, et c'est là le fondement de notre paix. Voyez comme c'est simple : Dieu a entrepris de nous *délivrer*, non pas de nous *améliorer* (on ne peut améliorer que ce qui est bon — et nul n'est bon que Dieu). — De quelle manière nous a-t-il délivrés ? C'est *en nous faisant mourir à notre existence selon Adam*. Comprenez-bien qu'il était impossible de nous délivrer autrement, parce que nos péchés méritaient la mort, et que, d'un autre côté, notre nature qui a produit ces péchés, devait finir par la mort. Si cette sentence eût dû s'exécuter sur nous, nous étions *perdus* éternellement. Mais maintenant, un autre

est mort à notre place, et nous, nous sommes morts avec lui. Voilà la délivrance. — Voici quelle est notre position comme *ressuscités* aussi avec lui : A la fin de Rom. IV, il est dit que nous croyons au Dieu qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification. Puis au chap. V, nous trouvons que nous sommes délivrés de nos offenses *par la mort*. (Rappelons-nous bien que cette mort est *notre mort avec Christ*, aussi bien que *la mort de Christ pour nous*.) Ensuite, au chap. VI, nous voyons que nous sommes délivrés de notre nature d'Adam, laquelle a produit les offenses, et que nous en sommes délivrés *par la mort*. Vient le chap. VII, qui nous apprend que nous sommes délivrés de la Loi, laquelle fut donnée à l'homme vivant selon Adam, — et que nous en sommes délivrés *par la mort*. — Et au chap. VIII, oh ! quelle position ! nous sommes *affranchis de la mort*, v. 3. — Nous sommes donc délivrés *de la mort par la mort*, de cette mort à notre existence selon Adam. Alors par la résurrection, nous sommes introduits dans *la vie* : Nous sommes passés d'un état *de mort* à un état *de vie* (lisez Jean V, 24 et 2 Corinth. V, 17).

Eh bien ! oui, direz-vous, mais la chair est encore là avec ses passions et ses désirs, comment réaliser cette position ? Je réponds : en acceptant d'être mort et ressuscité, en l'acceptant sans raisonner, en obéissant de cœur à cette forme de doctrine (Rom. VI, 17) et en nous rappelant qu'il est impossible de croire sans obéir, l'obéissance étant le fruit spontané de la foi. Désirez-vous réaliser cette position ? Qu'est-ce que la Parole

vous dit de faire? **TENEZ-VOUS VOUS-MÊMES POUR MORTS** (Rom. VI, 11) et la conséquence *suivra*.

Remarquez encore, quant à la présence de la chair en nous, qu'il n'est pas dit en Rom. VIII, 9 : « Or vous *n'avez plus* la chair, mais, *vous n'êtes plus dans* la chair ! Votre existence n'est plus celle-là. Il n'est pas dit non plus au v. 13 : « Si *vous avez encore* la chair, vous mourrez, mais : si vous *vous vivez* selon la chair. »

Oui, la chair est encore là, mais le vieil homme est mort ; et l'Esprit est aussi là ; de manière que la chair ne peut plus fructifier en nous, si toutefois l'Esprit n'est pas attristé.

Nous sommes maintenant esclaves de la justice. Notre vieil homme a été crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit *annulé*, pour que nous ne *servions plus* le péché (Rom. VI, 6 ; lisez attentivement ce chapitre). Ce corps du péché qui est annulé n'est pas notre corps comme vase (mais oui bien au vers. 12). Il faut remarquer que, dans ces chapitres, *le péché* est considéré comme un individu qui était en nous, comme un corps bien organisé, duquel nous étions esclaves ; or maintenant, ce corps du péché en nous est annulé, il est désorganisé, nous ne pouvons plus servir *le péché*. — Je ne dis pas que nous ne pouvons *plus* pécher ; mais que nous ne pouvons plus faire comme étant au service *du péché*, nous sommes morts *au péché*, affranchis *du péché*, de la loi *du péché* ; et nous sommes, en revanche, *vivants* à Dieu, *asservis* à la justice ; nous portons du fruit pour Dieu.

La Parole ne nous dit nulle part de faire mourir le vieil homme, mais de le tenir pour mort. Il nous est

bien dit : Colos. III, 5-6, de mortifier nos membres qui sont sur la terre, et il sont nommés. Mais ces membres ne constituent plus un être organisé, cet être est mort : *Vous êtes morts* (v. 3) ; *mortifiez donc* (v. 5). Faites mourir, par l'Esprit, les actions du corps ; et alors votre vie de résurrection se manifestera pratiquement. — Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair ; les membres seront mortifiés, et les fruits de l'Esprit se produiront. Remarquez encore qu'il n'est pas dit : *Marchez par l'Esprit et vous n'aurez pas la convoitise de la chair ; mais, vous n'accomplirez pas cette convoitise*. Elle sera jugée à son état de conception, et l'enfantement du péché (l'accomplissement de la convoitise) n'aura pas lieu. — Oui, je le répète, quel bonheur de posséder la présence et l'action au dedans de nous d'une des trois personnes de la Divinité, l'Esprit, comme puissance de la nouvelle nature, afin de nous rendre victorieux de tout ce qui, en nous et hors de nous, entrave la manifestation pratique de notre nouvelle vie, ces choses, contre lesquelles il n'y a pas de loi (v. 22-25 de Galates V). C'est tout simple que la nouvelle nature n'a pas besoin de loi pour agir, son action coule de sa source et contre les choses qu'elle produit, quelle loi y aurait-il, puisque ces choses sont l'expression de ce que Dieu est ? Si je suis conduit par l'Esprit, je ne suis pas sous la Loi, et pourtant j'accomplis la Loi, et au delà, car, par la puissance de la nouvelle vie, je suis capable d'aimer mon prochain *plus* que moi-même, je peux laisser ma vie pour mes frères, la dépenser pour eux. — La Loi ne connaît pas cela, et contre cela il n'y a pas de loi. — En marchant dans ces choses, par la puissance de l'Esprit,

le cœur n'est pas à sec, le cœur s'attache à Christ, auquel nous devons cette précieuse position ; on jouit de sa personne, et non-seulement d'un côté de son œuvre, les affections sont dirigées du côté du ciel, on pense aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre (Colos. III, 1-2), et la mortification s'effectue sans efforts, parce que le cœur trouve un objet qui est capable de le satisfaire, Christ et le Ciel.

Eh bien ! oui, direz-vous, mais comment le cœur peut-il s'attacher à Christ, quand ce cœur aime tout autre chose que lui ? — Ah ! vous n'avez pas *renoncé* à vous *corriger*, vous ne vous tenez pas *pour mort*, vous voudriez ne plus trouver de mal dans *ce moi*, duquel Dieu s'est débarrassé en le clouant à la croix ; vous n'êtes pas contents de n'être *rien* ; mais il y a aussi ceci : dans votre sincérité et votre désir de marcher avec le Seigneur, vous vous torturez l'esprit pour y faire pénétrer ces vérités, ces faits que nous venons d'examiner. Mais ce n'est pas cela, c'est la contemplation du Seigneur et du ciel où il est assis, qui fait, qui fera pénétrer ces faits, non pas dans votre esprit, mais dans *votre cœur* ; et non pas par vos efforts propres, mais par la puissance de l'Esprit. Alors vous jouirez du bonheur de pouvoir vous oublier vous-mêmes, vous juger indignes de penser à vous, pour penser à Jésus auquel vous êtes unis, là où il est, par le fait que vous êtes *morts et ressuscités avec lui*. — J'ai dit que ces choses s'opèrent par la puissance de l'Esprit, lequel habite en nous ; voyez par exemple : « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de

gloire en gloire, *comme par le Seigneur l'Esprit* » (2 Corinth. III, 17-18). « C'est pour cela que je fléchis mes genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, duquel toute famille dans les cieux et sur la terre est nommée; afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne *d'être fortifiés en puissance par son Esprit dans l'homme intérieur; de sorte que le Christ habite dans vos cœurs par la foi*, et que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour, afin que vous soyez capables de comprendre, avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, — et de connaître l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu » (Ephés. III, 14-19).

« Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ (voilà un fait), cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts, etc. » (Colos. III, 1-4).

« Bien aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais nous savons que lorsqu'il aura été manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. *Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur* » (1 Jean III, 2-4).

Vous voyez donc : si je contemple le Seigneur, là où il est, le Seigneur glorifié, cette contemplation *me transforme maintenant, pratiquement, dans la même image.* — Si Christ habite dans mon cœur par la foi, je suis rendu capable de connaître son amour qui surpasse toute connaissance, et je suis en chemin *d'être rempli* jusqu'à toute la plénitude de Dieu. — Si j'ai la conscience

que je suis ressuscité avec Christ, je suis rendu capable de chercher les choses qui sont en haut, de *penser* à ces choses (plutôt qu'à la terre et au moi, *auxquels je suis mort*). — Et si j'ai *en moi, pratiquement*, l'espérance de voir le Seigneur comme il est, cette espérance pratique *me purifie comme lui est pur*.

Vous voyez qu'il ne s'agit pas là de mes efforts propres, ces choses se produisent *en moi*, mais par un mobile qui a sa source *en dehors de moi*, quoiqu'il habite *en moi*, et il est aisé à comprendre que, si mon cœur est dans ces choses; je ne m'occuperai pas beaucoup de moi, de mes pensées, de ce que j'aime et de ce que je n'aime pas; non, ces choses-ci seront estimées pour ce qu'elles sont, et jugées d'après la source qui les produit; mon bonheur pratique a sa source en dehors de moi, et en dehors de ce monde.

Je suis maintenu dans cette position par la puissance de l'Esprit et par les soins du Seigneur. Je jouis donc du bonheur d'avoir Dieu *pour moi*, de l'avoir *avec moi*, de l'avoir *en moi*, et d'être bientôt *chez lui*. A lui toute la gloire!

Gloire à toi, mon Dieu, mon Père!

Toi qui m'aimas le premier;

A ton cœur mon âme est chère;

Qu'à Toi je sois tout entier.



Le pécheur et la rédemption.

1 Pierre I, 17-25.

Quelle est la vraie condition de l'homme devant Dieu? L'homme ne la connaît pas; cependant c'est là

la grande et la première question à traiter, avant qu'il puisse être introduit sous le ministère de la *grâce* de Dieu. Le fondement même qui doit être posé, avant de pouvoir parler de l'évangile de la grâce de Dieu, c'est que tout homme est un pécheur perdu et sans ressource. Dieu l'a déclaré (Rom. III, 10-23); et lorsqu'il s'agit de la vie chrétienne pratique, il est également vrai que la base de toute activité chrétienne, c'est la certitude que l'on *est sauvé*.

Le point en litige entre Dieu et toute âme, c'est de savoir si l'homme est aussi mauvais que le témoignage de Dieu l'assure, car l'annonce de la bonne nouvelle du salut a pour point de départ cette parole de Dieu : « *toute chair est comme l'herbe.* » Quel que soit l'aspect de progrès moral ou intellectuel, sous lequel on considère l'homme, « il est comme l'herbe. » Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la *fleur* de l'herbe (bien plus fugitive encore que l'herbe même) : l'herbe est séchée et sa fleur est tombée. »

Job était un homme d'une droiture et d'une intégrité remarquables, d'après la déclaration de Dieu lui-même : « N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, homme *intègre* et *droit*, craignant Dieu et se détournant du mal » (Job I, 8)? Mais lorsque Job vient à se placer devant Dieu, il dit : « J'avais ouï de mes oreilles parler de toi : mais maintenant mon œil t'a vu ; *c'est pourquoi* j'ai horreur de moi-même, et je me repens sur la poudre et sur la cendre » (Job XLII, 5, 6). Il avait appris que, étant chair, il était « comme l'herbe. » — Lorsqu'on veut prendre la défense de la chair, ou de toute autre chose qui est de l'homme, que ce soit sa sagesse,

sa justice, sa force, on ne peut le faire sans condamner Dieu? Le Seigneur, en parlant à Job dans le tourbillon, dit : « *Me condamneras-tu pour te justifier* » (XL, 3)? — Je vous parle du *juste Job*, en premier lieu, parce que, en cherchant à mettre devant la conscience le témoignage de Dieu quant à la vérité et à la grâce, je ne veux pas me servir du rebut de l'humanité, pour prouver que « toute chair est comme l'herbe. » Salomon aussi nous offre un exemple remarquable d'un homme comblé des bénédictions de Dieu en diverses manières, mais surtout en ce que la sagesse lui fut *donnée*, le *don* de la sagesse, directement de la part de Dieu (voy. 1 Rois III, IV). « Et Dieu donna de la sagesse à Salomon, et une fort grande intelligence, et une étendue d'esprit aussi grande que celle du sable qui est sur le bord de la mer. Et la sagesse de Salomon était plus grande que la sagesse de tous les Orientaux, et que toute la sagesse des Egyptiens. Il était même plus sage que quelque homme que ce fût. Et il venait des gens d'entre tous les peuples pour entendre la *sagesse* de Salomon, et de la part de tous les rois de la terres qui avaient entendu parler de sa sagesse » (IV, 29-31, 34). Et le résultat de l'expérience de Salomon fut : « J'ai regardé tout ce qui se faisait sous le soleil, et voilà, *tout est vanité et rongement d'esprit*. Ce qui est tortu ne peut se redresser, et les défauts ne se peuvent nombrer. — Car où il y a abondance de sagesse, il y a abondance de chagrin. » Tout est vanité et rongement d'esprit. « *Toute chair est comme l'herbe.* »

Voyons ce qu'il en est de l'homme *religieux*. Si l'on croit que la religion consiste à faire ceci ou à faire cela,

alors il faut avouer que les Pharisiens étaient plus religieux qu'aucun de nous. L'époque du ministère de notre Seigneur sur la terre fut une époque aussi religieuse que possible et cependant, quand le Seigneur Jésus-Christ vint pour chercher du fruit, il n'en trouva point. Il fut rejeté et mis à mort, *parce que* les hommes voulaient maintenir *leur religion*. Nous voyons par là que la justice qui est de l'homme, que sa sagesse, que sa religion ne sont que des obstacles qui nous empêchent de connaître Dieu tel qu'il est réellement, et de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes. Une des preuves les plus évidentes d'une conversion véritable, c'est de reconnaître qu'il n'y a absolument aucun bien en nous, et que nous ne pouvons rien attendre de nous-mêmes. L'homme, comme être intellectuel et moral, s'occupe en ce moment, de tout son pouvoir, à établir ces choses dont Dieu dit qu'elles sont « comme l'herbe. » Les philanthropes modernes cherchent à élever et à développer l'intelligence de l'homme. Ils réussiront peut-être au delà de leurs espérances, toutefois, dans quelque bonne et respectable intention que cela soit d'ailleurs pratiqué, il n'y a pas de société philanthropique, il n'y a pas d'effort pour améliorer l'homme, comme on dit, qui puisse rien changer à l'état de chute sans ressource dans lequel il se trouve devant Dieu, car pour cela il faut *la croix*. Tous ces efforts ne peuvent que laisser l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire, un pécheur perdu, mort dans ses fautes et dans ses péchés, n'étant pas changé devant Dieu, ne connaissant rien de Dieu, ne sachant ce que c'est que d'avoir des pensées et une volonté en communion avec

Dieu, au milieu d'un monde aussi perdu que le pécheur lui-même.

Tout homme est par nature *perdu* sans ressource, et il se trouve dans un monde perdu sans ressource comme lui. Il est absolument nécessaire de constater à la fois ces deux choses, afin de comprendre ce que c'est que la *rédemption*. — En quoi consistait la rédemption lors du déluge? A être dans l'arche, parce le monde allait être jugé. En quoi consistait-elle aux jours de Lot? — A sortir de Sodome, parce que Sodome allait être consumée par le feu. — En quoi consiste la rédemption actuellement? Ce n'est pas seulement à être sauvé de l'enfer, ce qui est vrai sans doute, c'est aussi à être « délivré du présent siècle mauvais » (Gal. I, 4). — Le témoignage de Dieu, quant à l'homme perdu au milieu d'un monde perdu, n'est qu'un témoignage rendu à sa propre grâce, à sa propre puissance, à sa capacité de venir au secours de l'homme, dans de telles circonstances, et d'une manière que la grâce seule pouvait le faire. L'apôtre dit : « Je n'ai pas honte de l'évangile, car il est la puissance de Dieu en salut à tout croyant » (Rom. I, 16).

Il est impossible d'être l'objet de la puissance de Dieu, sans qu'il s'ensuive des effets. Christ est « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. » « Nous prêchons Christ crucifié, aux Juifs occasion de chute, aux nations folie, mais à ceux qui sont appelés, et Juifs et Grecs, Christ la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » (1 Cor. I, 23, 24). Cela peut sembler puéril dans le présent siècle, comme c'était le cas chez les Grecs qui recherchaient la sagesse ; cela peut être une pierre d'achoppement pour ceux qui demandent un signe,

comme les Juifs, mais à ceux qui croient, « Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu ».

Le même Dieu qui nous dit que « toute chair est comme l'herbe ; » qui, après avoir fait une longue expérience de l'homme, a déclaré, que « la chair ne profite de rien, » ce même Dieu fait proclamer maintenant son témoignage à salut par « le précieux sang de Christ. » Désormais, mes bien-aimés, Dieu ne met plus l'homme à l'épreuve ; dans ce sens, ce n'est pas *maintenant* un temps d'épreuve pour les pécheurs perdus. L'homme a été mis à l'épreuve, dans les conditions les meilleures et les plus favorables, en Israël, sous la loi, et l'homme n'a rien su produire. Le fils du Dieu vivant est venu et il a trouvé l'homme « mort dans ses fautes et dans ses péchés. » — Il est donc bien avéré que l'homme est aussi mauvais qu'il est possible de l'être ; il est perdu sans ressource.

Mais la grâce n'aurait jamais été connue pour ce qu'elle est, si elle n'avait pas pu venir au secours d'un pécheur « mort dans ses fautes et dans ses péchés. » Elle fut manifestée dans le ministère personnel du Seigneur Jésus-Christ. Il a été sur la terre l'expression même de la grâce et de la vérité, aussi les orgueilleux pharisiens lui reprochent d'accueillir les publicains et les pécheurs ! L'homme en veut davantage à Dieu de ce qu'il reçoit les pécheurs en *grâce*, que lorsqu'il agit envers eux en *justice*. La grâce est la chose que l'homme comprend le moins ; la sagesse humaine ne peut pas accepter la parole de la grâce : elle comprend la loi, mais que Dieu agisse en *grâce* envers de pauvres pécheurs perdus, voilà ce que l'intelligence de l'homme ne peut pas concevoir. Si vous examinez vo-

tre cœur, vous trouverez que, par nature, vous haïssez la grâce bien plus que vous ne haïssez la sainteté. *Eh! bien, la grâce vient à la rencontre du pécheur là où il est, au fond de sa misère et de son péché; l'amour de Dieu va le chercher jusque-là; et tout homme, qui a reçu Christ dans son âme, peut dire amen à cela. Dieu nous a aimés, non pas lorsque nous nous étions améliorés, mais lorsque nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés. « Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous (Rom. V, 8).*

Et ce qui rend possible à Dieu d'agir ainsi en grâce envers les pécheurs, c'est « *le sang de l'Agneau.* » « Sachant que vous avez été *rachetés* de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, argent et or, mais *par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté dans les derniers temps pour vous, qui par lui croyez en Dieu qui l'a ressuscité des morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu* » (1 Pierre I, 18-21). C'est *le sang de l'Agneau* qui fait qu'un Dieu *saint* peut recevoir des pécheurs souillés; le sang de l'Agneau comble l'abîme immense qui les sépare du trône de Dieu, parce qu'ils sont totalement perdus. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). C'est ainsi que Dieu agit, après que l'homme eut montré qu'il n'y avait dans son cœur aucune réponse à cet amour de Dieu. S'il y avait eu dans l'homme un seul atome de bien, le Sei-

gneur Jésus-Christ l'aurait produit au jour ; — mais non : en retour de toute sa grâce, de tout son amour, ils crièrent : « Ote celui-ci ! crucifie-le ! crucifie-le ! » L'homme choisit un meurtrier de préférence à Jésus : — « Non pas celui-ci, mais Barrabas ! » — Oui, le Fils de Dieu a été mis à mort, et maintenant le ministère de la réconciliation a été proclamé dans ce monde, où il a été mis à mort. La réponse de Dieu à toutes les dures pensées qui s'élèvent dans le cœur de l'homme, c'est : « Je vous ai donné mon Fils ; » et à toutes les prétentions de l'homme, Dieu répond : « Vous avez crucifié mon Fils ».

Je suis toujours puissamment fortifié pour moi-même en voyant que lorsque Dieu commence à agir en grâce, c'est à ceux qui ont crucifié son propre Fils qu'il s'adresse en premier lieu ! Qu'il est merveilleux de trouver, parmi les meurtriers mêmes de Jésus, quelques-uns de ceux qui furent amenés à la connaissance de l'amour de Dieu par le sang de son Fils !

L'évangile nous déclare la valeur, non-seulement de la personne de Jésus, mais de son sang qui a été répandu, et par conséquent la question entre Dieu et l'homme se résume en ceci : que pensez-vous de son Fils et de son sang qui a été répandu ? Il est impossible de demeurer neutre. « Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi, dit Jésus-Christ. — Du reste, peu importe quelle est votre pensée ; celle de Dieu et de tous les pécheurs sauvés, c'est que rien n'est aussi « précieux » que le sang du propre Fils de Dieu. Le sang de Christ ne fait pas seulement descendre Dieu jusqu'à nous, en grâce, il nous amène jusqu'à Lui. « Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les in-

justes, afin de nous *amener à Dieu* » (1 Pierre III, 18). Un pécheur perdu, lavé par le sang de Jésus, est aussitôt amené dans la présence de Dieu. Toutes les grandes choses de Dieu sont parfaitement simples : par un seul et même sang, un pécheur qui croit en Jésus est lavé de ses péchés, justifié et amené jusqu'à Dieu ! L'homme racheté est introduit dans une création nouvelle avec Jésus et avec tous ceux qui ont été rachetés à Dieu par Christ, et ainsi nous sommes en *lui* comme en *Celui qui est ressuscité*, et il nous donne une nouvelle vie, une nouvelle nature, en rapport avec un nouvel ordre de choses, — de nouvelles affections, un monde nouveau. — Le remède est digne de Dieu.

« Tu nous as rachetés pour Dieu par *ton sang* de toute tribu et langue et peuple et nation ! — « A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans *son sang*, et nous a faits un royaume de sacrificeurs pour son Dieu et Père ; à lui gloire et force aux siècles des siècles ! Amen.



Paradoxe.

L'Eglise *était*, elle *est* et *n'est pas*, et pourtant elle *sera*.

L'Eglise *était* dans les conseils de Dieu avant que le monde fût ; elle *était* aussi, en tant que fondée par Dieu sur la terre à la Pentecôte, et confiée (dans ses principes et dans la révélation de la seigneurie de Christ au ciel, et de l'Esprit envoyé ici-bas comme son Représentant durant son absence) confiée, dis-je, à l'homme

à la Pentecôte, — elle existait visiblement sur la terre. Elle *était*, ou plutôt elle *fut*, car elle est *maintenant* une ruine au milieu des hommes.

Dans la pensée de Dieu, l'Eglise *est* ce que Dieu forme maintenant au milieu de la confusion de la méchanceté de l'homme ici-bas; elle *est* les délices de Dieu, la gloire du Christ, l'œuvre et l'habitation du Saint-Esprit, la joie du ciel pour l'éternité.

L'Eglise *n'est pas*. Aujourd'hui les hommes ne peuvent montrer ce qu'il pouvaient montrer, à la Pentecôte, à Jérusalem, et plus tard à Ephèse. L'Eglise, — que la foi réalise comme existant dans la pensée de Dieu, et comme étant l'objet, actuellement, des actes, des opérations et des soins du Père, du Fils et du St-Esprit, — *n'est pas* quant aux sens et à la vue; quoique, là où la foi et l'Esprit agissent, celui qui les possède puisse identifier ce qui est connu et reconnu de Dieu avec quelque chose qu'il voit ici-bas.

L'Eglise *sera* la nouvelle Jérusalem, — l'Épouse, la femme de l'Agneau dans la gloire.

Correspondance.

La lettre suivante nous a été adressée par un frère travaillant, depuis longues années, en France à l'œuvre du Seigneur.

Cher frère en Christ.

Depuis quelques semaines, j'ai à cœur de vous faire part d'une pensée concernant une œuvre d'amour, dont la réalisation me paraît désirable au milieu de

nous, et dont l'absence est, ce me semble, une lacune par laquelle bon nombre de frères sont privés de l'édification qu'ils pourraient retirer par la lecture des ouvrages publiés parmi nous sur divers sujets scripturaires. Il est facile de s'assurer que les frères, qui peuvent se procurer les ouvrages d'édification et d'instruction, sont peu nombreux, comparativement à ceux qui en sont privés; il est donc à désirer qu'une telle lacune soit comblée, et cela se pourrait en mettant nos frères pauvres à même de lire ce qui se publie de vraiment propre à édifier.

Quant au moyen à employer pour atteindre ce but, il me paraît simple : ce serait que chaque assemblée créât, dans son sein, une petite bibliothèque, qui pourrait ainsi être mise à la disposition des frères de la localité. L'achat des livres serait couvert par une contribution volontaire de l'assemblée, pour répondre aux besoins de ceux qui seraient heureux de jouir de productions chrétiennes dont, jusqu'ici, ils ont été plus ou moins privés.

Je sais bien que ce moyen, sous d'autres rapports, peut offrir quelque inconvénient; aussi ne le propose-je pas d'une manière absolue; car mon but est spécialement d'attirer l'attention de mes frères sur ce point; pensant que cette parole-ci de Paul : « Et faites-vous honte à ceux qui n'ont rien? » est de nature à nous porter à l'accomplissement de certaines œuvres, un peu oubliées. D'autres frères, plus expérimentés que je ne le suis, pourront peut-être indiquer un moyen plus heureux, plus satisfaisant que celui que je propose, et j'en serai bien aise, si toutefois le but en question était atteint.

Cher frère, j'hésitais un peu à vous envoyer ces lignes, mais une lettre, de date toute récente, m'y engage, parce qu'elle me montre que le besoin signalé est aussi senti ailleurs, bien qu'il y soit satisfait d'une manière différente. Voici ce que j'y lis à ce sujet.... « Je vous envoie la somme de fr..... destinée par les frères de S....., à envoyer aux enfants de Dieu pauvres, habitant le nord du département de....., les brochures ci-dessous. »

Il est à peine nécessaire que je vous dise que la lecture de ces lignes, qui corroboraient, d'une manière si directe, les pensées qui me préoccupaient, me remplirent de joie; en sorte que je ne pus m'empêcher de demander à Dieu que ce besoin fût senti par le plus grand nombre de ses enfants.

Si donc, cher frère, vous trouvez convenable d'accorder à la présente, une petite place dans le *Messenger*, je vous en serai reconnaissant.

Agréez, cher frère, les salutations fraternelles de votre, etc.

Aphorismes.

Jésus-Christ mettait la saveur du ciel dans tout ce qu'il faisait, c'est ce que le monde ne peut supporter.

La prophétie est une révélation des choses futures, destinée à agir sur ma conscience actuellement.

LE
MESSAGER EVANGÉLIQUE.

L'affranchissement en Christ.

- « Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort »
(Rom VIII, 2).

Qu'est-ce que le vrai *affranchissement en Christ et comment y parvenons-nous*? Nul chrétien ne devrait aborder ces questions à la légère, car leur juste compréhension lui est de la plus grande importance. Notre *justification* en Christ assure pour toujours notre position dans la présence de Dieu; notre affranchissement en Christ nous fait *marcher* dans cette présence. Notre *assurance* devant Dieu se fonde sur la *mort* de Christ à la croix, et notre *marche* devant Lui se fonde sur la *vie* du Christ ressuscité, Christ pour nous et Christ en nous.

Il y a beaucoup de croyants qui ne sont pas réellement affranchis, et il y en a beaucoup qui le sont sans connaître le vrai affranchissement. La réalité de l'affranchissement manque à ceux-là, et la connaissance

de l'affranchissement à ceux-ci. La différence entre eux est très-grande, quoique les résultats et les expériences soient souvent les mêmes. La vérité affaiblie et mélangée, que lisent et entendent les premiers, les retient pendant des années dans l'esclavage et dans la crainte ; la même cause empêche les autres de marcher dans la liberté. Dans tous les cas, la puissance de la vérité et son efficace bénie sont perdues à cet égard. Le cœur est inquiet et accablé, la marche est affaiblie et entravée, le nom de Dieu n'est pas glorifié ; ainsi les sérieuses exhortations de la Parole à marcher d'une manière digne de Dieu sont sans effet et le témoignage devant le monde est altéré et obscurci.

Tout cela sera de la plus grande importance pour le croyant dont le cœur est simple et droit, et il ne pourra pas se tranquilliser par la triste découverte que ces expériences sont si générales parmi les chrétiens d'aujourd'hui. Il craint et il aime le Seigneur, et il ne désire rien plus ardemment que la gloire de son nom. Il cherche, en vérité, à être un serviteur soumis de Celui qui l'a racheté par son propre sang et un enfant obéissant de Celui qui l'a fait naître selon sa grande miséricorde. Il aime les traces bénies du Seigneur, et il regarde comme son grand privilège de le suivre et de porter son opprobre. Mais aussi longtemps qu'il n'est pas véritablement affranchi, ou qu'il ne connaît pas le vrai affranchissement, il rencontre des difficultés insurmontables ; la chair et le péché qui y demeurent élèvent constamment des obstacles sur son chemin. Quelle joie ne sera-ce donc pas pour lui de connaître véritablement que Dieu a parfaitement aplani le chemin en Christ, et qu'il en a ôté tous les obstacles.

Pour ce qui regarde la *doctrine de l'affranchissement*, comme toute autre vérité divine, il est très-important de reconnaître qu'on ne peut la comprendre par l'entendement naturel (1 Cor. I, 25). Aussi longtemps que le Chrétien apportera la sagesse humaine et l'intelligence naturelle dans l'étude de la parole de Dieu, il en affaiblira la vérité pour lui-même et y mettra de la confusion. Quand Dieu a parlé, nous n'avons plus rien à dire, plus rien à ajouter ni à considérer, mais tout simplement à *croire*, à croire fermement et sans réserve. Si nous méditons sa parole, nous ne devons pas nous en approcher avec une opinion préconçue, ni avec ce que nous savons ou ce que nous avons entendu ou lu, si ce n'est pour éprouver, au moyen de la Parole, et nos opinions et celles des autres hommes, pour voir et juger si tout cela est bien selon la vérité. Cette précaution, cette sagesse divine est spécialement nécessaire de nos jours, où tant de doctrines erronées sont en vogue, où des chrétiens mêmes enseignent et écrivent, sur les choses de Dieu, tant de principes plus ou moins mélangés d'erreur, parce que si souvent ils élèvent leur connaissance, qui devrait être toujours soumise à la parole de Dieu, au-dessus de cette Parole. Oh ! l'on n'en peut calculer les tristes conséquences pour tant d'âmes qui, tout en déclarant que la parole de Dieu est la seule règle de notre vie et de notre marche, se laissent pourtant guider par les discours et par les livres des hommes, plutôt que par la simple vérité des Ecritures, et qui aussi savent bien mieux et bien plus aisément parler de ceux-là que de celle-ci. Si la pensée que c'est la parole de Dieu nous remplissait de vénération, chaque fois que nous la méditons, une

sainte crainte nous empêcherait toujours d'y mêler nos propres opinions, et plus encore de les faire prévaloir sur elle; car en agissant ainsi nous ne faisons qu'affaiblir la vérité pour nous-mêmes, et souvent même que la rendre inefficace sur nos cœurs. La Parole de Dieu seule est la source, d'où nous pouvons tirer la pure vérité, et l'onction du Saint-Esprit y guidera certainement celui qui est simple et droit et lui en ouvrira la vraie intelligence au moyen de la foi. Examinons donc toutes nos opinions relativement au sujet qui nous occupe, à la lumière du Saint-Esprit, et d'après la parole de Dieu. Soyons prêts à rejeter résolument tout ce qui n'est pas d'accord avec cette sainte parole, quelque ancien et généralement admis que cela puisse être; et recherchons, recevons et retenons fermement l'enseignement de Dieu sur ce sujet, ainsi que sur tout autre, avec un cœur simple et rempli de l'assurance de la foi.

Considérons d'abord le chapitre VII^m des Romains.

Il arrive souvent que de vrais chrétiens en appliquent la dernière partie à eux-mêmes, à leur propre préjudice, uniquement parce qu'ils le lisent superficiellement et adoptent trop légèrement le commentaire des autres là-dessus. Il est assez ordinaire de les voir dire que c'est leur propre état qui est dépeint dans des passages tels que ceux-ci, vers, 14 et 19 : « Moi, je suis charnel, vendu au péché; — le bien que je veux, je ne le pratique pas; mais le mal que je ne veux pas, je le fais. » Ils en font une telle application, parce qu'ils croient que l'apôtre parle ici de son propre état intérieur. On hésiterait, certes, à admettre cette pensée, si l'on se donnait la peine de rapprocher de ces paro-

les les nombreux passages, qui rendent témoignage à la marche de Paul. Nous lisons, par exemple, dans *1 Thes. II, 10* : « Vous êtes témoins, et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduit saintement, et justement, et sans reproche, envers vous qui croyez. » Il pouvait dire hardiment aux Corinthiens (*1, XI, 4*,) : « Soyez mes imitateurs, comme moi aussi je le suis de Christ. » Il disait encore à Timothée (*2, III, 10*) : « Mais pour toi, tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience, etc. »

Comment concilier tous ces passages avec ces mots : « Le bien que je veux, je ne le pratique pas » etc. Je pense que personne n'aura la témérité de soutenir que, dans les passages cités ci-dessus, et tant d'autres analogues, l'apôtre ne parle que de sa bonne volonté, et que, quant aux actes, il faisait tout le contraire. Et quand il exhortait si souvent les chrétiens à marcher d'une manière digne de Dieu ou de l'Évangile du Christ, il n'entendait assurément pas par là se borner à réveiller en eux de bonnes résolutions et le désir de marcher dignement. Comment aurait-il pu adresser de telles exhortations à autrui, s'il devait reconnaître que, quant à lui-même, il ne pratiquait pas le bien qu'il voulait faire, et faisait le mal qu'il ne voulait pas ; ou, en d'autres termes, s'il eût été encore lui-même assujetti à la loi du péché sans pouvoir accomplir le bien ?

Le Seigneur Jésus dit à ses disciples : « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime » (*Jean XIV, 21*). Il ne s'agit certainement pas ici d'une bonne disposition à garder ses commande-

ments, mais de leur réelle observation. Ailleurs il dit (Jean XV, 14) : « Vous êtes mes amis, si vous faites — non pas si vous *voulez* ou désirez faire, — tout ce que je vous commande. » Voici un témoignage de l'apôtre Jean (1 Jean II, 3-5) : « Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements. Celui qui dit : Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est pas en lui. Mais quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé. » Dans un autre endroit (1 Jean V, 5), le même apôtre dit : « Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles. » Ces paroles sérieuses nous montrent bien clairement qu'il est question d'un réel accomplissement de ses commandements et de sa Parole, et non pas seulement de la volonté de les accomplir.

Nous lisons encore aux Hébr. IX, 14 :.... « Combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, pour servir le Dieu vivant. » Et dans Tite II, 14.... « Notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, ZÉLÉ POUR LES BONNES-ŒUVRES. » Quelque précieux et bénis que puissent être de tels passages des Écritures, il arrive souvent qu'on n'y fait guère attention et qu'on ne les apprécie pas assez. La vraie et triste raison en est que nous nous cherchons nous-mêmes, et non pas la gloire de Dieu. Pour beaucoup de chrétiens, c'est l'assurance du salut qui est la première et la dernière, si ce n'est l'unique af-

faire. Il n'ont pas à cœur l'intention du Seigneur qui a été de s'acquérir un peuple saint pour le service de franche volonté, et encore moins le bon plaisir du Père, d'avoir des enfants qui l'honorent par une humble obéissance. Les pensées que l'œuvre de Christ leur inspire ne dépasse pas leur propre rédemption. Mais les intentions de Dieu et les pensées de Dieu vont plus loin. Certainement, dans sa miséricorde, Il pensa tout d'abord à notre rédemption ; Il avait en vue notre bonheur, en livrant pour nous son fils unique et bien-aimé ; mais notre bonheur est lié à son bonheur ; dans notre délivrance et notre acceptation, son amour et sa joie trouvent leur satisfaction.

Pierre s'adresse ainsi aux croyants (*1 Pierre II, 9*) : « Mais vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » L'intention de Dieu était de posséder un tel peuple. Mais il ne pouvait pas le trouver sur la terre, tant qu'il ne l'avait pas préparé Lui-même en Jésus-Christ. Il avait, il est vrai, auparavant choisi Israël pour son peuple, mais sous la condition qu'il lui obéirait et qu'il marcherait dans ses voies. Israël promit de le faire, parce que, dans son aveuglement, il ne connaissait ni sa propre faiblesse, ni la sainteté de Dieu ; aussi sa désobéissance et sa déchéance ne se manifestèrent que trop tôt. Dieu donna, sans doute, à ce peuple bien des preuves visibles de sa faveur ; Il le conduisit avec patience et avec amour dans ses merveilleuses voies ; Il le combla de toutes sortes de bénédictions, mais malgré tout cela, Israël se montra toujours un peuple de col roide,

incircconcis de cœur et d'oreilles. Ce peuple ne répondit donc pas aux intentions de Dieu, et ne satisfit pas Son amour et Sa joie, parce que c'était un peuple qui aimait toujours la voie de l'égarement, qui n'obéissait pas à la voix de son Dieu, et ne marchait pas dans ses sentiers. Aussi Jéhovah fut-il obligé de dire : « Vous n'êtes pas mon peuple ¹. »

Il voulait avoir un peuple saint, un peuple qui le servit en vérité et qui fût « zélé pour les bonnes œuvres ; » mais Israël servait le péché, il était zélé pour les *mauvaises* œuvres. Leur marche entière sous la loi n'était qu'un fruit à la mort ; « ils étaient charnels, vendus au péché. »

Maintenant Dieu s'est choisi un peuple, dont l'acceptation et la sûreté ne sont pas fondées sur la propre obéissance, mais uniquement sur le sang de Jésus. D'après l'alliance du Sinaï, ceux-là devenaient son peuple, en le servant ; mais ceux-ci le servent, parce qu'ils sont son peuple, « créé en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres. » Mais si ce peuple devait encore faire cette confession : « Je suis charnel, vendu au péché, » ou : « je ne fais pas le bien que je voudrais faire, mais je fais le mal que je ne voudrais pas faire, » en quoi consisterait la différence, pour ce qui regarde la marche ici-bas, entre l'un et l'autre peuple ²? Serait-ce en ce que

¹) Il est évident que je ne parle pas ici des individus fidèles en Israël, qui attendaient avec foi le Messie promis et la rédemption par lui et qui, ainsi, étaient comme les prémices du vrai peuple.

²) Il faut pourtant bien remarquer ici que le peuple d'Israël n'est rejeté que pour ce qui regarde sa position sous la loi, sur

ceux-là ne savaient pas qu'ils ne pouvaient servir Dieu, et que ceux-ci le savent? Ce serait là une bien pauvre différence! Combien peu alors serait atteint le but de Dieu, d'avoir un peuple qui le servît en vérité et qui fût zélé pour les bonnes œuvres! Le sang de Jésus n'aurait-il pas aussi manqué son but sous ce rapport? Son pouvoir et son efficace ne seraient-ils pas ainsi mis en question? Et enfin le témoignage rendu par le Saint-Esprit au sujet de ce sang, qui purifie nos consciences des œuvres mortes et qui nous rend capables de servir le Dieu vivant, ne serait-il pas démenti?

Ne nous laissons donc pas arrêter par nos propres opinions, et ne mettons pas nos expériences, ni celles des autres chrétiens, à la place de la parole de Dieu. Autrement, comme nous l'avons vu, nous rendrions vaine l'intention de Dieu, nous affaiblirions l'efficace du sang de Christ, nous déshonorerions le témoignage du Saint-Esprit et nous nous dépouillerions du privilège béni de servir Dieu et de glorifier son nom. Ne nous laissons pourtant pas non plus aller à nous imaginer que ce service et cette glorification sont accomplis par le désir de vouloir faire le bien. Il n'est rien de plus contradictoire qu'une pareille affirmation, rien qui déshonore davantage la parole de Dieu et qui en détruise autant l'efficace sur le cœur des croyants.

le fondement de sa propre obéissance, et non pas comme peuple de Dieu sur le fondement des promesses données aux pères, car, les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir. » Il recevra de nouveau et bénira ce peuple, qu'il a mis de côté pour un temps, sur le fondement du sang de Jésus, le Médiateur de la nouvelle alliance, sur le fondement d'une grâce sans limites.

Si l'on examinait de plus près cette maxime devenue si générale : « Je voudrais ou j'aimerais pouvoir servir Dieu, » on trouverait, hélas ! que chez plusieurs ce n'est là qu'une phrase, au moyen de laquelle ils cherchent à tranquilliser leur conscience et à éluder les exhortations du Saint-Esprit. On pourrait à peine croire qu'il y a beaucoup de chrétiens, qui regardent comme un manque d'expérience et de connaissance de soi-même, de parler d'une marche digne de l'Évangile, d'un cœur droit et sincère et de l'observation des commandements de Dieu et de Christ. Ils ne voient là qu'un retour aux œuvres de loi, une prétention de la chair, dont ils ont si souvent éprouvé l'incapacité. Mais ils ne reconnaissent pas le caractère *de la vie*, que toute âme affranchie possède dans le Christ ressuscité ; ils ne comprennent pas davantage la puissance de l'Esprit qui habite en eux. Ils font ainsi, de l'apôtre Paul, un docteur de la loi ; cependant nous voyons avec quel zèle cet apôtre cherche à convaincre les croyants qu'ils sont complètement affranchis de la loi, tout en leur adressant beaucoup d'exhortations à marcher d'une manière digne de leur vocation céleste. Ces âmes jugent l'Esprit par la chair et le contristent, elles font plier la parole de Dieu sous leurs expériences et l'affaiblissent. Elles estiment trop peu l'autorité de cette parole, et voilà pourquoi elles l'étudient superficiellement, aussi leur connaissance en demeure toujours bien imparfaite. Le grand sujet de leurs conversations et de leur édification consiste dans les expériences qu'ils font sur la corruption et la totale faiblesse de la chair, et ils se servent souvent bien tristement de la parole de Dieu pour appuyer leurs expé-

riences charnelles sur quelques passages mal compris ou isolés de leur contexte.

Je le répète, le but de Dieu à notre égard est d'avoir ici-bas un peuple qui, purifié des œuvres mortes par le sang de Jésus-Christ, le serve de franche volonté, — un peuple zélé pour les bonnes œuvres ¹.

Oh ! que ces paroles, ce privilège béni de servir Dieu et d'être zélé pour les bonnes œuvres, soient toujours vivants devant nos âmes !

Il est encore beaucoup de chrétiens qui, dans la sincérité de leurs cœurs, disent : « Je désire en vérité marcher de manière à plaire à Dieu ; mais je ne le puis pas. J'aime le bien et je désire le faire, mais la force me manque. Cela me cause beaucoup de peine et d'angoisse, mais aucun changement n'a lieu. Je prie le Seigneur de m'aider, et je trouve du soulagement et des consolations auprès de Lui ; mais cela ne dure pas longtemps, je retombe bientôt dans le même état, et je me retrouve toujours sans force. » Un tel langage est sincère, et il y a des promesses faites à la droiture. De telles âmes trouveront sûrement qu'il vaut la peine de sonder la parole de Dieu à l'égard de ce sujet si sérieux et si important, et j'espère qu'elles ne liront pas ces lignes sans profit.

Retournons à notre méditation du chapitre VII de l'épître aux Romains. Je remarque d'abord que nous y trouvons souvent le petit mot « loi, » mais non pas toujours,

¹) Il est à propos de faire observer, qu'il n'est question ici que de notre position comme peuple de Dieu ici-bas, et non pas de nos relations avec le Père, comme enfants, et moins encore de notre position spéciale et céleste en Christ, comme son assemblée, comme son corps, sa plénitude, etc.

comme nous allons le voir, en rapport avec une seule et même chose. Si je suis sous une loi, je suis sous une autorité qui m'impose des obligations, qui me dicte des exigences. Que j'accomplisse ces obligations ou que je ne les accomplisse pas, que je puisse les accomplir ou que je ne puisse pas, que je le veuille ou ne le veuille pas, que je le fasse contre ma volonté ou de bon gré— la loi exige et elle ne peut être satisfaite que par son parfait accomplissement. Dans ce chapitre, l'apôtre s'adresse d'abord à ceux qui connaissent la vraie signification d'une loi : « Je parle à gens qui entendent ce que c'est que [la] loi » (vers 1). Ici donc le mot loi est tout à fait général. « Ignorez-vous donc, frères, que la loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit ? » Aussi longtemps qu'une loi subsiste ou qu'elle est en vigueur, celui qui lui est asservi est assujéti à ses exigences ; il n'y a que la mort qui puisse l'en affranchir. C'est ce que l'apôtre montre, aux vers. 2 et 3, par la loi du mariage : « Car la femme qui est soumise à son mari, est liée à son mari par la loi, tandis qu'il vit ; mais si le mari meurt, elle est déliée de la loi du mari, etc. » Nous en trouvons l'application aux croyants, au 4^e verset. Mais remarquez encore que le mot « loi, » dans ce passage, ne se rapporte pas seulement aux dix commandements, mais à tout ce que Dieu exigeait du peuple d'Israël, à tout ce qui était la condition de leur relation avec Lui ; oui, à tout ce que la justice de Dieu demande à chaque homme, comme tel. Sous cette loi, l'homme est nécessairement perdu. Aussi est-ce pour tous une question des plus sérieuses que celle-ci : « Comment puis-je être affranchi de la loi ? » A cette question la parole de Dieu seule nous donne,

dans plusieurs passages, une réponse pleinement satisfaisante. Il est vrai que nous ne pouvons nous soustraire, d'une manière illégitime, à la domination de la loi que Dieu a donnée, car tout ce qu'Il exige des hommes est parfaitement juste. Mais Dieu nous a préparé en Christ une voie légitime pour arriver au plus entier affranchissement de la loi, — une voie qui nous en délivre complètement et pour toujours. Et cette voie est : « la mort, » (*vers 4*). « C'est pourquoi, mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps du Christ... » Ici, comme dans la loi du mariage, la mort est le seul moyen de parvenir à l'affranchissement, « la mort par le corps du Christ ». Je reviendrai plus tard sur le caractère et la nature de cette mort ; ici je ne parle que du fait. — Ainsi la mort nous rend libres, parfaitement libres à l'égard de la loi et de ses justes exigences, car une loi n'a affaire qu'avec des personnes vivantes et non pas avec les morts. Or le croyant est mort à la loi par le corps de Christ, comme nous le voyons clairement ici ; comme homme naturel et soumis à la loi, il est entièrement mis de côté, il est, dans ce corps, crucifié avec Christ et n'est plus du tout sous la domination de la loi. Je ne parle pas ici de la vérité bénie, que la loi a trouvée, en Christ, sa pleine satisfaction à l'égard de nos péchés, mais je veux dire que nous tous qui croyons, nous ne sommes plus sous la loi et que nous n'avons donc, sous aucun rapport, à nous placer sous la loi, pas plus relativement à ses justes exigences, que relativement à ses justes jugements. La loi n'est, pour ainsi dire, plus là pour nous, ou plutôt nous ne sommes plus là pour la loi, parce que

« nous sommes morts à son égard par le corps du Christ. »

Telle est la simple doctrine de la parole de Dieu sur ce sujet ; nous possédons par la foi cette vérité bénie et nos cœurs reconnaissants se réjouissent de notre parfait affranchissement de la loi. Quand on discute là-dessus, une pensée s'élève ordinairement, c'est que l'assurance d'un si parfait affranchissement de la loi doit engendrer de l'indifférence pour ce qui en regarde la transgression. Mais si nous considérons la seconde partie de ce verset, nous voyons combien une telle pensée est fautive et mal fondée : « pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu. » C'est en rapport avec la loi que nous portons du fruit pour la mort (vers. 5) ; mais parfaitement affranchis de la loi et en connexion avec Christ, vrai homme, nous portons du fruit pour Dieu. C'est là pour le croyant le résultat béni d'un réel affranchissement. Dans le verset 5, les mots : « quand nous étions dans la chair » sont aussi à remarquer ; ainsi nous ne « sommes » plus, mais : « nous étions ». Nous lisons de même au chapitre VIII, 9 : « Or, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit. » Il va sans dire qu'ici et dans plusieurs autres endroits le mot « chair » ne signifie pas la chair extérieure, visible, ou le corps, mais la chair dans le sens moral, l'être naturel, l'état ou la position de l'homme naturel devant Dieu et sous la loi. L'homme renouvelé en Christ n'est plus dans cette position devant Dieu. Il est complètement affranchi de la loi, car il n'est plus dans la chair et partant plus sous la loi, mais il est dans l'Esprit. Cependant la chair existe encore en lui, mais il n'est plus sous sa

domination et la chair ne représente plus, comme auparavant sa position devant Dieu. Notre service devant Lui prend aussi un tout autre caractère, comme nous le lisons au verset 6. Comme morts à la loi, notre service ne peut être ni dans la chair, ni sous la loi ; la mort par le corps de Christ a mis entièrement de côté cette position et pour toujours. Nous sommes renouvelés en Christ, nous sommes dans l'Esprit. Voilà la vérité relativement à tous ceux qui sont dans le Christ Jésus. Il n'est pas question ici de leur faiblesse ou de leur force, il n'est pas question de la marche d'un chrétien, mais seulement de la nouvelle position, à la quelle tous les croyants sont parvenus, — non par eux-mêmes, — dans le Christ ressuscité, et qu'ils se sont appropriée par la foi. « Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, afin que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre » (Rom. VII, 6).

Puisqu'il était donc impossible de servir Dieu sous la loi, et puisqu'il faut en être entièrement délivré et affranchi pour servir Dieu en Christ et porter du fruit pour Lui, la pensée pouvait aisément surgir, que la loi elle-même est péché et qu'elle a une mauvaise influence. L'apôtre cherche à répondre à une telle pensée dans les versets suivants. Il justifie la loi de toute accusation et il en établit le vrai caractère, tout comme il met en évidence tout l'odieux du péché. Je ferai tout d'abord remarquer que Paul se sert ici du mot « je », afin de rendre son instruction sur ce point plus simple et plus claire. C'est cependant ce petit mot qui a fait faire fausse route à tant d'âmes et qui les a empêchées

de bien comprendre ce passage. Elles pensent, comme nous l'avons déjà dit, que l'apôtre parle ici de lui-même, de son propre état moral. Elles ont cette opinion, parce qu'elles ne lisent ce passage que superficiellement, et rarement en connexion avec les chapitres qui précèdent et qui suivent; et plusieurs se plaisent à garder cette opinion, parce qu'ils y voient un motif de se tranquilliser sur leur propre état. Mais les chapitres VI et VIII seraient non-seulement en contradiction avec cette interprétation, mais encore ils n'auraient plus de sens, si l'apôtre parlait de lui-même, de son propre état devant Dieu, dans la dernière partie du chapitre VII^m. Il est à remarquer que, dans cette portion du chapitre, il n'est question ni de Christ, ni du Saint-Esprit, mais seulement de la loi, de la puissance du péché, de l'impuissance et de la corruption de la chair et des efforts inutiles de l'homme placé dans cette position. Jésus-Christ n'est introduit qu'au verset 25^m, comme le seul refuge, le seul libérateur de celui qui est captif sous la loi du péché et de la mort, ou comme la seule réponse satisfaisante à la question : « Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » Était-ce réellement l'apôtre qui était encore dans le cas de poser cette question ? Était-il encore captif sous la loi du péché et, dans sa marche tout entière, ne produisait-il que des fruits pour la mort ? Sa rédemption et son affranchissement en Christ étaient-ils encore en doute, ou n'en avait-il ni connaissance ni conscience ? Le Saint-Esprit n'avait-il pas fait sa demeure dans son cœur ? Nul chrétien sans doute ne saurait hésiter à répondre droitement à ces questions.

En considérant de plus près ce passage, nous trou-

verons qu'il ne s'agit ici, ni de l'état de l'apôtre, ni de celui d'un chrétien affranchi, mais précisément d'un état qui en est tout l'opposé. L'apôtre, comme nous l'avons dit, s'efforce d'abord de justifier la loi contre toute accusation et de mettre en lumière le vrai caractère du péché (vers. 7-15). Il montre, au vers. 7, que c'est la loi qui produit la connaissance du péché : « Je n'eusse pas connu le péché, sinon par la loi, car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras pas. » C'est donc la loi seule qui manifeste et révèle la vraie nature du péché et de la convoitise, et c'est par elle qu'on la reconnaît. Le péché est le mauvais principe, qui demeure dans la chair et qui y opère ; c'est un pouvoir ennemi qui agit contre la loi de Dieu. Il opère justement ce que la loi défend, et parce qu'elle le défend. La convoitise est le désir ou l'inclination qui se fait sentir dans la chair. Quand la loi dit : « Tu ne convoiteras pas, » elle nous fait connaître par là, que ces désirs et ces inclinations de la chair sont mauvais. Que fait alors le péché ? Il engendre cette convoitise en moi, et cela précisément parce que la loi la défend. Cela manifeste le vrai caractère du péché, ce qu'il a d'odieux, et son antagonisme contre le bien : « Mais le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toute convoitise » (vers 8). La loi et le commandement sont, au fond, une seule et même chose, quoique la première désigne la loi dans son entier, et le dernier plutôt un seul commandement qui en est tiré. Or, on pourrait demander : N'est-ce donc pas justement par la loi que le péché est réveillé, excité et provoqué ? Certainement non. Le péché était déjà là, avant que la loi

fût donnée : « Car jusqu'à la loi, le péché était dans le monde » (V, 13) ; « mais sans loi, le péché est mort » (VII, 8). La loi ne produit pas le péché, mais elle dévoile son vrai caractère. Il est toujours là ; mais là où il n'y a pas de loi, la vraie nature en est cachée. Mais aussitôt que paraît le commandement, le péché reprend la vie et se montre dans son vrai caractère d'inimitié contre la loi de Dieu. « Or, moi, étant autrefois sans loi, je vivais ; — mais le commandement étant venu, le péché a repris vie » (vers. 9).

Quand est-ce que l'apôtre a vécu sans loi ? Il n'est pas question de cela ici. L'apôtre ne parle ni de lui-même, ni d'une autre personne ; il se sert de cette manière de s'exprimer pour démontrer que le péché est mis en évidence par le commandement, et qu'il en manifeste le véritable caractère d'opposition à la loi. Nous voyons déjà chez un enfant surgir le désir passionné de faire ce qu'on lui aura défendu, bien qu'il n'eût pas eu grande envie de le faire avant la défense. Par le commandement est vivifié, dans l'enfant, le péché, qui jusqu'alors avait paru mort à l'égard de cette chose, mais qui maintenant est excité à agir contre le commandement. Il en est de même chez les hommes. L'apôtre et tout chrétien affranchi peut s'appliquer l'expression : « Et moi je suis mort, » mais il n'est pas question de cela ici : Encore une fois, l'apôtre ne veut que mettre au jour la vraie nature du péché et ses tristes effets. Si quelqu'un est sans loi, le péché est là sans doute, mais il est mort ; aussitôt que le commandement intervient, le péché est vivifié, et qu'est-ce qui s'ensuit ? Il cause la mort : « Moi, je mourus, et le commandement même qui était donné pour la vie, a été trouvé pour moi pour la mort » (vers. 10). La loi

dit : « Fais ces choses, et tu vivras, » et c'est par la loi que le péché apporte sur moi la sentence de mort. La loi promet la vie à quiconque lui est soumis, mais elle est obligée de le condamner ; et pourquoi ? Parce que le péché qui prend vie par le commandement l'a séduit ; — le péché a opéré en lui précisément ce que la loi défend et a fait de lui un transgresseur, conséquemment la loi qui est juste et sainte ne peut plus que le condamner : « Car le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, m'a séduit, et par lui m'a tué » (vers. 11). Ce n'est donc pas le commandement qui a amené cette mort, mais c'est le péché. Il est vrai que la loi a prononcé ce jugement de mort contre le péché, mais elle ne peut faire autrement, parce que « la loi est sainte, et le commandement est saint, et juste et bon. Ce qui est bon est-il donc devenu pour moi la mort ? Qu'ainsi n'advienne ! Mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché fût rendu par le commandement excessivement pécheur » (vers. 12, 13). Quelle triste chose est donc le péché ! Combien il se montre mauvais et corrompu ! C'est justement la sainte loi qui l'a amené à me mettre sous son juste jugement ; et c'est justement par ce qui est bon que le péché m'a causé la mort. Cela en manifeste pleinement le vrai caractère.

On pourrait encore demander : Pourquoi faisons-nous le mal et non pas le bien ? A quoi les versets suivants donnent une réponse des plus claires. Déjà ces paroles du vers. 14 : « Je suis charnel, vendu au péché, » nous donnent la clef du triste état d'une âme, qui constate en elle les expériences exprimées dans les versets suivants (15-24). Elle est obligée de confesser : « Je suis charnel, et la loi est spirituelle. Je suis un

esclave du péché, et la loi demande de moi que je sois un esclave de la justice.» Quelle opposition ! Même si la conscience renouvelée connaît le bien, et approuve la loi, reconnaissant qu'elle est bonne (vers. 16), à quoi me sert cette appréciation du bien, si je fais le contraire ? Même si la volonté renouvelée est toute disposée à faire le bien — à quoi cela sert-il, si « je ne trouve pas le moyen de l'accomplir » (vers. 18) ? Je sais que la loi n'exige que ce qui est juste et bon, je sais aussi qu'elle a le droit de l'exiger de moi ; je ne désire pas amoindrir ni restreindre ces exigences ; mais je n'ai aucune force pour y répondre. Il est vrai que, quand je reconnais le bien et que je suis prêt à le faire, « ce n'est plus moi qui fais le mal, mais c'est le péché qui habite en moi » (vers. 17). Mais quelle consolation y a-t-il là pour moi ? Je reconnais la laideur du péché, et pourtant je suis son esclave ; je reconnais le bien et pourtant je ne le pratique pas ; je hais le mal, et pourtant je le fais. Si je suis sous la domination et la puissance du péché avec une conscience et une volonté renouvelées, je suis plus malheureux que jamais. Les efforts les plus ardents sont vains et ne font qu'aggraver mon état désespéré ; ils ne font que mettre dans un jour toujours plus éclatant, combien est odieux le péché, auquel je suis entièrement vendu, et ils me convainquent toujours plus, « qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien » (vers. 18), et voilà tout. Je dois toujours faire cette confession : « Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais » (vers. 19) ; il n'y a aucune force, aucun accomplissement du bien, et par conséquent aucune vraie paix dans le cœur.

(A suivre.)

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

L'affranchissement en Christ.*(Suite de la page 100)*

Les versets 21 à 23 ont encore divers rapports avec la loi, et servent à dévoiler toujours plus clairement l'état d'une âme non affranchie. Au verset 22 il est question de la loi de Dieu ; « l'homme intérieur, » c'est-à-dire la conscience et la volonté renouvelées, prend plaisir à cette loi, et au verset 23, cette affection est appelée « la loi de mon entendement. » Il est encore dit dans ce verset : « Je vois dans mes membres une autre loi, » loi qui a déjà été mentionnée au verset 21 : « Je trouve donc cette loi pour moi.... que le mal est avec moi. » Cette « loi dans mes membres, » est opposée à la « loi de mon entendement, » et lui fait la guerre ; le mal qui habite en moi est en absolue opposition avec les affections de l'homme intérieur. Mais il y a encore, comme nous le voyons au vers. 23, « une autre loi dans mes membres, savoir la loi du péché, » — le principe ennemi qui agit dans ma chair, — et sous la domination duquel me place le mal qui habite en moi, qui « combat contre la loi de mon entendement. » Dans cet état, je

suis donc tout à fait captif du péché. Même en reconnaissant le bien, je ne puis le pratiquer ; même en haïssant le mal, je dois pourtant le faire. Je suis complètement soumis au péché ; je suis son esclave, je lui suis vendu, en sorte qu'il peut faire de moi ce qu'il veut ; je ne vois pas d'issue pour sortir de là. Quel triste état ! Certes la question que nous lisons au verset 24, est bien la seule qui puisse surgir d'un tel cœur : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Mais je demande encore une fois : Etait-ce là l'état de Paul, ou pourrait-ce être là l'état d'un chrétien affranchi ?

Est-ce là le résultat béni de l'œuvre de Christ ? Sommes-nous encore, malgré cette œuvre, des captifs et des esclaves du péché, pour produire des fruits pour la mort ? Le Saint-Esprit qui demeure en nous n'a-t-il d'autre action sur notre marche que cette triste expérience de la corruption et de la faiblesse de la chair ? Oh ! que ce serait déplorable ! Et cependant nous ne trouvons, dans la dernière portion de ce chapitre, que captivité, faiblesse absolue et fruit de mort. L'homme est renouvelé dans sa conscience et dans sa volonté — appelées l'homme intérieur ; mais il n'a ni affranchissement, ni force, ni aucun fruit agréable à Dieu. Néanmoins il est avant tout à remarquer, comme nous l'avons déjà dit, que dans cette partie du chapitre, il n'est question ni de Christ, le fondement de notre vrai affranchissement, ni du Saint-Esprit, la source de notre force ; aussi il est impossible qu'il puisse y être question de l'état d'une âme, dans laquelle le Saint-Esprit

habite et qui connaît le vrai affranchissement par l'œuvre de Christ.

Nous avons donc trouvé, dans l'enseignement de ce chapitre, trois points divers : 1) L'affranchissement de la loi par la mort (vers. 4-6) ; 2) la connaissance du péché par la loi (vers. 7-13) ; 3) le renouvellement de la conscience et de la volonté, mais encore dans la chair et sous la puissance du péché (vers. 13-23). Or, j'espère aussi que tout croyant, qui aura suivi cette méditation sans préjugé, aura maintenant la conviction que, par l'emploi du mot « je », l'apôtre ne voulait pas dépeindre son propre état actuel, « mais qu'il s'est servi de cette forme de langage, ou, si l'on veut, qu'il s'est mis dans cette position, par hypothèse, et uniquement pour rendre son enseignement plus clair et plus frappant.

Nous l'avons dit déjà, beaucoup d'âmes se trouvent plus ou moins dans cet état, — soit parce qu'elles ne connaissent pas encore ce que c'est que le vrai affranchissement, soit parce qu'elles ne l'ont pas encore reçu. Si elles ne sont pas sous la loi, dans le sens littéral (car c'est à Israël seul que la loi fut donnée), elles y sont pour le fond et en principe, et le résultat est le même. Elles découvriront toujours plus ou moins en elles les résultats et les expériences, dont il est question dans ce chapitre, et par conséquent elles seront d'autant plus portées à croire, que l'apôtre y parle de lui-même, parce qu'elles trouvent, dans cette pensée, un moyen de se tranquilliser sur leur propre état, comme nous l'avons déjà fait observer. Mais Dieu, dans sa riche grâce et dans son amour infini, nous a préparé en Christ Jésus quelque chose de meilleur

qu'une vie de captivité, sous le péché, que les expériences de notre totale incapacité, et qu'une marche dans les mauvaises œuvres, fût-elle même involontaire. Ils nous a donné en Jésus-Christ l'affranchissement et la force, il nous a rendus « parfaitement accomplis pour toute bonne œuvre. »

On pourrait demander : A quoi peuvent donc servir les expériences mentionnées dans ce chapitre ?

Je réponds : Elles sont non-seulement utiles, mais nécessaires, afin de nous apprendre à renoncer entièrement et une fois pour toutes à une prétendue justice par les œuvres et à une soi-disant sainteté dans la chair, afin de nous faire connaître en vérité la vraie nature du péché, la corruption et l'impuissance de la chair, de telle sorte que nous mettions toute notre confiance uniquement en la grâce dans le Christ Jésus et en son œuvre expiatoire.

Il est beaucoup plus difficile d'être pleinement convaincu que l'on est absolument incapable de faire le bien, que de reconnaître que l'on a péché. Les expériences sous la loi sont le moyen de convaincre une âme de son entière incapacité ; mais ce n'est pas selon le bon plaisir de Dieu de la laisser dans ce triste état. Aussitôt quelle le reconnaît, aussitôt qu'elle se voit sans ressource en elle-même — qu'elle dépouille les haillons de sa propre justice, dans la conviction qu'elle ne pourra jamais atteindre la justice de Dieu, et que par conséquent elle n'a plus qu'à s'écrier : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort (vers. 20) ? » — aussitôt aussi Dieu lui révèle le parfait affranchissement en Christ Jésus. Alors elle connaît et comprend sa position dans le Christ ressus-

cité, ce qui la rend capable de produire des fruits pour Dieu, et son cœur est rempli de louanges et d'actions de grâces. Elle s'écriera avec vérité : « Je rends grâces à Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur (vers. 21). » En Christ elle ne trouve pas seulement sa position, mais aussi sa liberté et sa force. On pourrait croire pourtant que la chair n'existe plus ou que sa nature est changée ; c'est pourquoi le Saint-Esprit ajoute comme conclusion du 25^me verset : « Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu ; mais de la chair, la loi du péché. » La chair est toujours là, toujours la même comme auparavant, mais notre position devant Dieu n'est plus dans la chair, et ainsi n'est plus sous la domination du péché et sous la condamnation de la loi, notre position est dans le Christ ressuscité, notre position est dans l'Esprit.

Avant d'aborder cette partie de notre méditation, au sujet de laquelle nous trouvons de si précieuses instructions dans les chapitres VI et VIII de l'Épître aux Romains, nous voulons nous arrêter encore un moment sur certaines expériences dont beaucoup d'âmes aiment à s'occuper, ce qui fait que souvent elles entrent pour elles-mêmes une marche de bénédiction.— Si les expériences sont selon l'Esprit, elles sont précieuses et bénies ; mais si elles sont selon la chair, nous n'avons pas sujet de nous en réjouir. Il est rare que l'on sache bien discerner ces deux genres d'expériences, ce qui est pourtant si important, et une multitude de croyants se glorifient et se réjouissent d'expériences qui devraient les attrister et les humilier profondément. Plusieurs parlent davantage et plus volontiers de leurs expériences, que de la parole de Dieu, et ils connais-

sent bien mieux celles-là que celle-ci. Souvent ils jugent de la parole de Dieu d'après leurs expériences, au lieu de juger de leurs expériences d'après la parole de Dieu. De cette manière non-seulement ils mettent leurs expériences au niveau de l'Écriture — ce qui serait déjà bien déplorable — mais ils les mettent même au-dessus. Ils disent bien plus souvent : « J'ai fait telle et telle expérience » que : « Il est écrit. » La triste conséquence en est, qu'ils placent leur confiance sur ce qu'ils voient et sentent, bien plus que sur ce qu'on ne peut connaître et saisir que par la foi ; car les expériences ont affaire avec le sentiment et le visible, la parole de Dieu avec la foi. Il s'en suit encore que la paix avec Dieu, la sécurité de notre position dans sa présence et l'assurance de notre adoption sont très-faibles, très-altérées et très-chancelantes dans beaucoup d'âmes. Les sentiments et les expériences sont soumis aux variations ; aussi tout ce que l'on fonde là-dessus est instable et vacillant ; mais la parole de Dieu est ferme et stable, et nous sommes toujours en sûreté et en assurance, quand c'est sur elle que nous nous reposons avec foi.

L'incertitude et l'abattement, l'aridité et la langueur de tant d'âmes, le manque de paix et de joie, de louanges et d'actions de grâces, la marche mondaine et charnelle — tout cela provient surtout de ce que l'on estime trop les expériences soi-disant chrétiennes et que l'on apprécie et connaît si peu la parole de Dieu. Oh ! nous sommes bien loin de concevoir combien le mal, qui découle de cette source, est grand. Il arrive souvent que l'on regarde certaines expériences comme un critère du véritable état d'un chrétien, parce que de vrais croyants en font de semblables. Mais que cette

pensée est absurde. Est-ce qu'un homme malade et faible se laissera persuader qu'il est fort et bien portant, parce que plusieurs de ses voisins sont dans le même état que lui? Comment se fait-il que tant de chrétiens se mesurent d'après autrui et se tranquillisent par là? Cela vient, comme nous venons de le dire, de ce qu'ils estiment trop, peut-être sans s'en douter, les expériences dites chrétiennes, et qu'ils estiment trop peu, — peut-être à leur insu — l'autorité de la parole de Dieu. Sa parole seule est « véritable et ses témoignages sont très-certains, » tandis que les expériences des chrétiens sont aussi variées que leurs dispositions. Si nous comparons, par exemple, les expériences d'Abraham avec celles de Jacob, nous apercevrons bientôt une grande différence entre elles. Ils étaient tous deux croyants, et ils avaient tous deux la même promesse; mais Abraham se confiait en Dieu et marchait avec Lui; mais Jacob se confiait aux circonstances, à ce qui était visible, et il marcha plusieurs années dans le monde, où il n'avait pas d'autel. Ce n'est qu'après une longue suite de tristes expériences, qu'il reconnut ce qu'Abraham avait reconnu dès le commencement: que Dieu est le Fidèle et le Véritable. Aussi combien les expériences d'Abraham sont simples et bénies, et combien celles de Jacob sont variées et tristes. De même nous découvrons de grandes différences dans les expériences des croyants d'aujourd'hui; mais il n'y en a que très-peu qui marchent sur les traces d'Abraham, et il y en a beaucoup qui suivent celles de Jacob. Il en est même qui se glorifient des expériences de Jacob, et qui les tiennent pour utiles et nécessaires à tout chrétien. Elles sont, sans doute, utiles et néces-

saires, mais seulement pour un cœur charnel et mondain, pour un cœur qui s'attache aux circonstances et se confie aux choses visibles, comme Jacob : mais elles ne sont pas nécessaires pour un cœur simple et sobre, qui marche avec Dieu dans la foi, comme Abraham. Je ferai toujours des expériences, soit, dans mon infidélité, des expériences de la corruption et de la faiblesse totale de ma chair, de l'instabilité de tout ce qui est visible et des jugements de Dieu, soit des expériences de la fidélité invariable, de l'amour et de la puissance de Dieu. — Mais quelle différence !

Plusieurs chrétiens s'en rapportent aussi aux lamentables expériences des enfants d'Israël dans le désert et mesurent les leurs d'après celles-là. Mais y a-t-il pour nous un sujet de consolation et de paix à leur ressembler ? Désirons-nous comme eux de moissonner les tristes fruits de l'infidélité ? Si nous avons compris le jugement que Dieu a porté sur les errements de ce peuple dans le désert, ou si nous avons lu avec quelque attention les sérieuses paroles de l'apôtre en 1 Cor. X, les expériences de ce peuple ne nous tranquilliseront certainement pas. Bien des âmes qui s'appliquent souvent si légèrement les paroles suivantes que Dieu adresse à ce peuple : « Ils s'égarèrent toujours dans leur cœur » (Hébr. III. 40), seraient certes effrayées, si elles prenaient vraiment à cœur la phrase qui suit : « Ainsi j'ai juré dans ma colère, qu'il n'entreront point dans mon repos » (Ps. XCV). L'apôtre n'oubliait pas ces paroles, lorsqu'il avertissait les Hébreux croyants du danger qu'il y aurait à marcher sur les traces de ce peuple, dont le cœur aimait toujours à s'égarer.

J'ai déjà fait remarquer que les expériences, dont il

est question au chapitre VII des Romains, sont utiles et nécessaires et qu'elles doivent précéder un vrai affranchissement ; mais je suis bien loin d'affirmer que ces expériences de la corruption et de l'impuissance morale de la chair se fassent ou doivent se faire par chacun, au commencement de sa conversion. Je crois, au contraire, que nous avons tous, plus ou moins, beaucoup à apprendre à ce sujet, pour ce qui regarde la pratique, pendant notre pèlerinage dans ce désert. Mais beaucoup de croyants s'en tiennent presque exclusivement à ces expériences de la corruption et de l'incapacité de la chair, et voilà ce qui est certes à déplorer. Cependant ils ont souvent fait l'expérience que la chair est corrompue et sans force pour le bien : ils en parlent même avec la plus profonde conviction et pourtant ils font toujours de nouveaux efforts pour accomplir, de cette manière, ce qu'ils reconnaissent comme bon et agréable à Dieu ; mais par là ils ne font rien autre, sinon d'éprouver toujours de nouveau, que tous leurs efforts sont inutiles et vains. Beaucoup de croyants passent leur vie ainsi. Leur cœur est le plus souvent accablé et abattu, il est rempli de soucis et d'inquiétude, de découragement et de crainte. Ils annoncent bien au monde un bonheur et une félicité en Jésus-Christ, mais ils n'en jouissent souvent que très-peu eux-même. Si nous étions témoins de leurs prières à la fin de la plupart de leurs journées, nous entendrions beaucoup de plaintes et d'accusations contre eux-mêmes, mais rarement de joyeuses louanges et des actions de grâces. Souvent ils sont obligés de soupirer, en disant : « Encore un jour de perdu, car j'ai vécu pour moi et non pour le Seigneur. » Et combien souvent les plaintes

des chrétiens sur leur propre compte n'attestent-elles pas leur triste état moral.

C'est une grâce précieuse et inestimable, que notre adoption et l'assurance de notre salut ne dépendent pas de notre marche, mais seulement de l'œuvre de Christ. Cependant nous perdons beaucoup, si nous ne sommes pas affranchis, ou si nous ne connaissons pas l'affranchissement en Jésus-Christ. Nous perdons plus ou moins le privilège béni de marcher en communion avec lui, de glorifier son nom par un service qui lui soit agréable et de lui offrir d'un cœur heureux des louanges et des actions de grâce. Plus d'une âme sérieuse déplorera sans doute cette perte, mais elle ne sait pas comment cela pourrait aller autrement ; elle a peut-être longtemps attendu une amélioration de son état, mais elle n'en a toujours point éprouvé, et, dans de tels cas, on entend souvent la confession suivante : « Je n'ai pas un vrai sérieux et un vrai zèle pour le Seigneur ; mon amour et mon dévouement pour Lui sont bien faibles et je n'éprouve pas même une profonde douleur et une grande inquiétude à ce sujet. » On entend souvent de nos jours des plaintes semblables parmi les croyants et l'on remarque bientôt que le vrai affranchissement manque réellement ou qu'il n'est pas compris. Il se manifeste en eux, sous d'autres formes peut-être, les mêmes principes que nous trouvons dans la dernière partie de Rom. VII : On reconnaît le bien, on a la volonté de le faire, mais on n'a point de force pour l'accomplir. — C'est une lutte dans la chair avec la chair, un combat contre le péché, sans connaître la force de la vie en Christ, et par conséquent tous les efforts sont inutiles et ne font que manifester l'infirmité de la chair et la

force du péché. Et à quoi servirait-il de montrer, dans ce combat, le sérieux le plus décidé, le zèle le plus brûlant? A quoi me servirait-il même de sentir en moi un amour si ardent que je pusse m'écrier avec Pierre : « Seigneur, je suis prêt à aller avec Toi et en prison et à la mort ! » Ne le renicrais-je pas bientôt d'une manière tout aussi déplorable que l'apôtre, si j'entrais dans la même tentation ? Tous mes soupirs, toutes mes plaintes au sujet de mon état désespéré et de mon manque de force sont également infructueux. Oui, tout est vain, jusqu'à ce que j'aie compris qu'il y a en dehors de moi-même, dans le Christ ressuscité, une plénitude, que je possède par la foi en Lui. Quelqu'un dira peut-être : « Je sais qu'il y a assez de force en Christ, mais il me faut de la foi pour pouvoir en faire usage, et je ne trouve pas la foi en moi. » Je réponds : « Celui qui parle ainsi ignore ce que c'est que la foi, car la conviction qu'il y a en Christ assez de force pour moi, c'est précisément la foi et rien autre, et aussitôt que j'agis conformément à cette conviction, je triomphe de tout, je suis plus que vainqueur en toutes choses. »

Pour beaucoup de croyants, qui se plaignent de leur manque d'amour, cet amour est plus ou moins une loi. Ils reconnaissent l'amour parfait de Jésus-Christ, qui a laissé sa vie pour nous, et la pensée de cet amour les presse de l'aimer ardemment en retour, mais ils ne tardent pas à s'apercevoir qu'il n'y a que très-peu d'amour en eux. Ils doivent aimer Jésus-Christ de tout leur cœur, voilà une obligation, qui est parfaitement juste, mais ils ne l'aiment pas ainsi, le péché les en empêche. Les voilà donc, quoique sous une autre forme et revêtus du nom de Christ, sous la même loi

qui dit : « Tu aimeras Dieu de tout cœur. » De tels croyants pensent aussi beaucoup plus à leur amour imparfait pour Christ, qu'à son amour parfait pour nous ; ils sont tellement préoccupés de leur manque d'amour qu'ils ne voient presque plus la plénitude de son amour, lors même qu'ils en parlent beaucoup. Quelle joie remplirait et animerait leurs cœurs, s'ils pouvaient une fois laisser entièrement de côté eux-mêmes et leurs imperfections, pour contempler uniquement et apprendre à connaître les richesses de l'amour du Seigneur ; car la connaissance de son amour rend vivant et efficace l'amour qui est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit. Mais tous les propres efforts pour l'aimer entièrement sont vains, ils ne font que décourager et fatiguer l'âme. Et quand on en est arrivé là, beaucoup de croyants cherchent un refuge dans les expériences d'autres chrétiens, par lesquelles ils pensent se tranquilliser. Ils voient que plusieurs, qui passent pour de vrais chrétiens et qui souvent ont déjà vécu bien des années de cette manière, se trouvent dans le même état qu'eux. Ils tirent aussi, comme nous l'avons dit, quelques consolations des expériences de certains fidèles de l'Ancien Testament, sans même considérer combien leurs privilèges sont plus grands que ceux de ces saints, depuis que l'œuvre de Christ est accomplie et que le Saint-Esprit est descendu. Ils se glorifient maintenant des expériences mêmes, qu'ils condamnaient peu auparavant devant Dieu ; ils estiment que leurs plaintes sur leurs nombreux manquements est une preuve de hon état pour un chrétien, et ils appellent esprit ce qu'ils auraient appelé autrefois un triste effet de la chair : de cette façon ils font taire leur conscience accusatrice,

ils deviennent indifférents à l'égard du péché et ils contristent l'Esprit de Dieu.

Il y a un autre genre de chrétiens qui ne sauraient se tranquilliser ainsi ; ceux-ci font de la marche heureuse et bénie du croyant, un devoir ardu, un fardeau insupportable, sous lequel ils se traînent en gémissant. Ils ne comprennent pas que cette marche est le privilège béni et précieux d'un croyant, et que les exhortations spéciales, que l'apôtre adresse aux chrétiens, rappellent et expriment toujours leur position bénie, relativement à Dieu le Père et à Jésus-Christ. Ah ! quel dommage et quelles pertes doit subir ici-bas l'âme qui ne connaît pas le vrai affranchissement en Christ.

Il ne manque pas non plus, parmi les chrétiens, de gens qui se consolent de leurs efforts infructueux, en pensant que la marche selon Dieu est accomplie d'une manière invisible par l'homme intérieur, par la nouvelle vie. C'est là, il faut l'avouer, une merveilleuse représentation de la marche d'un chrétien. Mais à quoi ne peut-on pas avoir recours, quand le cœur est troublé et inquiet ? Si l'on voit quelque part la moindre apparence de consolation dans quelque chose, on s'en empare aussitôt. Mais je demande tout simplement : La marche du Seigneur Jésus était-elle invisible ? Aurait-il été haï, à cause de sa justice, par les pécheurs, si sa vie et sa marche fussent demeurées invisibles. La marche de l'apôtre Paul était-elle invisible ? Sa marche spirituelle était-elle moins visible que sa marche charnelle dans le judaïsme et sous la loi ne l'avait été ? Le Seigneur veut-il parler d'une marche invisible dans cette exhortation : « Que votre lumière luise devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et

qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux » (Matth. V, 16)? Et qui oserait affirmer qu'il s'agit d'une marche invisible dans une foule d'autres exhortations de ce genre ?

D'autres encore se tranquillisent, en pensant que le Seigneur Jésus, qui a tout accompli pour nous, a aussi accompli déjà à notre place ces exhortations de marcher saintement. Ne recourons pas à de tels non-sens, chers frères, car en le faisant nous nous tromperions nous-mêmes à notre propre préjudice et nous amoindrissions l'étendue de l'œuvre de Christ, qui nous a rendus, nous, entièrement incapables, par nature, accomplis pour toute bonne œuvre. Qu'il eût été absurde pour l'apôtre de se donner tant de peine pour exciter les chrétiens à une vie sainte ! Comment pourrions-nous et devrions-nous comprendre cette exhortation du Seigneur Jésus lui-même : « Soyez mes imitateurs ? » ou celle de l'apôtre, quand, dans Phil. II, et dans tant d'autres endroits, il nous dépeint la marche parfaite du Seigneur Jésus, et nous dit : « Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus, » et ailleurs : « Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants ? » ou ce qui est dit dans 1 Jean II, 6 : « Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché ? »

Plusieurs pensent encore que c'est la volonté de Dieu qu'ils soient dans ce lamentable état, afin qu'ils ne s'enorgueillissent pas. Est-ce que la fidélité rend donc le serviteur orgueilleux, ou est-ce que l'obéissance élève l'enfant à ses propres yeux ? La confiance en ses propres forces et en ses propres efforts est toujours liée à l'orgueil ; mais non pas la confiance en la grâce

de Dieu et en la puissance de Jésus-Christ.— D'autres, analogues à ces derniers, cherchent précisément à montrer leur abaissement, en se glorifiant d'être de pauvres pécheurs. Mais qui s'est le plus abaissé : le pauvre pécheur ou Jésus, le Fils de Dieu ? « Il s'est anéanti lui-même, » quoiqu'il fût en forme de Dieu (Phil. II, 6, 7). Cependant on l'accusa d'orgueil, parce qu'il appelait Dieu son Père. — Quand sommes-nous vraiment humbles et abaissés ? Est-ce quand nous ne voulons être que « de pauvres pécheurs, » ou bien quand, avec un cœur humble et reconnaissant, nous nous tenons et nous marchons dans la position où Dieu nous a placés, en sa grâce, par Christ ? Entre tous les noms bénis que le Saint-Esprit attribue aux croyants, nous ne trouvons jamais celui de « pauvres pécheurs. » S'il fait mention de cette position devant Dieu, s'il emploie cette expression en parlant des chrétiens, il le fait toujours en rapport avec le passé. Ne cherchons donc pas notre humilité d'une manière si peu conforme à la vérité. Considérons, en outre, combien d'âmes sont retenues captives sous le péché par de telles fausses idées sur le vrai et bon état d'un chrétien, et combien la bénédiction et la puissance de la Parole sont affaiblies en ceux qui ont été pourtant rachetés à un si grand prix.

Oh ! que ce serait précieux pour les croyants, s'ils mettaient une bonne fois entièrement de côté toutes leurs propres expériences, ainsi que celles dont ils ont entendu parler par d'autres chrétiens, et s'ils recourraient uniquement à la parole de Dieu. Assurément, s'ils l'étudiaient et la sondaient, sous la direction du Saint-Esprit et avec prière, ils verraient bientôt que

tant de passages, dans lesquels des chrétiens non-affranchis croient trouver de la consolation, n'en contiennent point en réalité — mais souvent plutôt le contraire, — et ils se convaincraient que l'on fait généralement une fausse application de plusieurs déclarations des saintes Ecritures. Et alors ils comprendraient bientôt en quoi consiste la vraie liberté des enfants de Dieu, et seraient ainsi véritablement tranquillisés. Quand le chrétien simple, conduit par le Saint-Esprit dans l'intelligence de la Parole, reconnaît les privilèges et les bénédictions variées qui sont pour lui en Christ et dans son œuvre, alors il a trouvé la solution, pleinement satisfaisante, d'une multitude de questions qui l'avaient souvent troublé jusqu'alors ; il voit disparaître entièrement beaucoup d'obstacles à une marche digne de l'évangile : alors son cœur, libre et heureux, est rempli de louanges, d'actions de grâce et d'adoration.

Nous avons vu à combien d'états d'âmes des plus affligés peut donner lieu, chez des chrétiens, soit un manque réel de véritable affranchissement, soit une grossière ignorance des Ecritures et de l'œuvre du Christ, soit, hélas ! souvent encore un manque de vrai sérieux et de vraie fidélité devant Dieu. — Poursuivons donc notre étude sur cet important sujet d'après la Parole de Dieu, afin que nous apprenions à bien comprendre en quoi consiste proprement le véritable affranchissement du chrétien.

Revenons d'abord au VII^me chapitre de l'épître aux Romains.

Au chapitre V, 20, l'apôtre dit : « Or la loi est intervenue, afin que l'offense abondât ; mais où le péché abondait, la grâce a surabondé. » Ces paroles peuvent

aisément donner lieu à la question suivante : « Demeurerons-nous dans le péché, afin que la grâce abonde » (VI, 1) ? La grâce ne se glorifiera-t-elle pas d'autant plus richement en nous, si nous continuons à vivre dans le péché ? L'apôtre répond : « Qu'ainsi n'advienne ! » puis il fait voir très-simplement et explicitement qu'il est impossible au chrétien de continuer ainsi à vivre dans le péché, parce qu'il n'est plus sous la domination du péché. « Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore » (vers. 2) ? Ici encore, c'est *la mort* (comme au chapitre VII, relativement à la loi) qui nous a entièrement affranchis du service et de la vie dans le péché. Dans ce chapitre VI^{me}, nous avons, en outre, une exposition de la nature de cette mort, et nous verrons que l'expression : « être mort en Christ, » n'est pas seulement une manière de parler, mais une vérité qui a les conséquences les plus bénies, spécialement aussi pour la marche pratique. Mais, comme nous le verrons bientôt clairement, cela ne doit jamais être séparé de la mort de Christ. Se tenir pour mort, en dehors de la mort de Jésus-Christ à la loi ou au péché, ne serait qu'une lamentable illusion. Il y a, hélas ! relativement à cette vérité si bénie, beaucoup de confusion parmi les chrétiens. Il n'y a que le chrétien affranchi qui soit capable de comprendre cette locution : « être mort avec Christ ; » celui qui n'est pas affranchi la sépare de la personne du Christ. Il juge toujours d'après ce qu'il aperçoit, ce qu'il sent, ou ce qu'il éprouve : il voit que la chair et le péché sont encore là ; aussi l'application qu'on se fait de ces paroles : « Nous sommes morts à la loi et au péché, » ne peut lui paraître que comme l'effet de l'illusion et de

l'orgueil, et par conséquent comme très-hasardée et très-dangereuse. Mais la Parole de Dieu déclare, en plusieurs endroits, de la manière la plus claire et la plus positive, que « nous sommes morts avec Christ, » ce qui, par conséquent, doit être vrai. (Voyez Rom. VI, 4-8; Colos. II, 20; III, 3; 1 Pier. II, 24; IV, 1, etc.) Que l'esprit naturel ne puisse pas le comprendre, ce n'en est pas moins une vérité de Dieu, et une précieuse vérité pour la foi. Elle n'est pas seulement, comme plusieurs l'imaginent, le privilège de quelques-uns, mais elle est pour tous les chrétiens. C'est ce qui ressort surtout très-explicitement de la lettre aux Colossiens. Là, les saints étaient exposés au danger de perdre la conscience de leur union avec Christ et de leur accomplissement en Lui, et de retourner à de pauvres traditions. Or que fait l'apôtre? Il ne leur dit pas : « Je vois bien que vous n'êtes pas encore morts avec Christ aux éléments du monde; car votre marche le prouve; » mais il en appelle à leur conscience, en leur disant : « Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde » (II, 20)? De même au chapitre III, 3 : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. » Au vers. 5, l'apôtre rattache à cette vérité bénie cette sérieuse exhortation : « Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité qui est une idolâtrie. » Mais cette mortification de leurs membres, ils ne devaient pas l'effectuer *pour mourir*, mais *parce qu'ils étaient morts et ressuscités* : elle est, avant tout, le résultat béni de notre

tre identification avec la mort et la résurrection du Christ.

On entend parfois des enfants de Dieu répéter les paroles de Paul (dans 1 Cor, XV, 31) : « Je meurs chaque jour, » sans avoir même l'idée que ces paroles n'ont aucun rapport quelconque avec ce qui est dit de *l'état de mort* dans Rom. VI et dans d'autres passages, et sans même se douter de la vraie signification de ces mots. Si nous les envisageons en connexion avec leur contexte (vers. 30 et 32), nous voyons sur-le-champ qu'ici il est uniquement question des dangers extérieurs, des persécutions et des autres tribulations, que Paul avait à endurer pour l'Évangile, et de rien autre. Cependant ces souffrances et ces dangers étaient aussi une mort journalière, comme il le dit, en d'autres termes, en Rom. VIII, 36, où il parle également de ces afflictions extérieures pour l'amour de Christ : « Nous sommes livrés à la mort pour l'amour de toi, tout le jour, et nous avons été estimés comme des brebis de la boucherie. » De même encore, dans 2 Cor. IV, 10, 11 : « Portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus.... car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus.... » Assurément, bien des croyants, qui ont souvent à la bouche ces paroles : « Je meurs chaque jour, » craindraient davantage de s'en faire si légèrement l'application, s'ils en comprenaient le vrai sens. Mais si quelqu'un les prend comme signifiant une mort prolongée et continue de la nature corrompue ou du péché dans la chair, non-seulement il en donne une explication erronée, mais encore il attend et espère quelque chose qui ne s'est jamais accompli ici-bas et qui n'a pas le moindre fondement

dans la parole de Dieu. La nature ou l'affection de la chair ne se changera jamais. — Entrons maintenant un peu plus avant dans l'étude de l'enseignement que nous offre le chapitre VI aux Romains.

Tout homme naturel est mort dans ses offenses et dans ses péchés (Eph. II, 4), mais le fidèle est, en Christ, mort au péché. Celui-là est, pour ainsi dire, mort pour Dieu et vivant dans le péché; celui-ci est mort au péché et vivant à Dieu. La différence est grande et bien digne d'attention. Le service du péché ou la vie dans le péché n'est pas pour les croyants, parce que, par la mort de Christ, ils en ont été séparés et détachés. C'est ce que nous trouvons encore plus exactement développé dans les versets suivants :

« Ignorez-vous que nous tous, qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, avons été baptisés pour sa mort ? — Nous avons donc été ensevelis avec lui, par le baptême, pour la mort, afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie » (vers. 3, 4). L'apôtre énonce ici très-clairement que nous, les croyants, sommes mis en connexion avec la mort de Christ, en sorte que nous sommes ensevelis avec lui, par le baptême, pour la mort. Or il en est ainsi, en vérité, de tous ceux qui appartiennent à Christ. Tout vrai chrétien est en Lui mort et ressuscité avec Lui. Ainsi nous avons été entièrement retirés et mis à part de l'état ou de la position, que nous occupions devant Dieu comme hommes naturels et dans lequel nous étions totalement assujettis au péché.

A suivre.



LE
MESSAGER EVANGÉLIQUE.

L'affranchissement en Christ.

(Suite et fin de la page 120).

Dieu ne connaît plus celui qui est dans le Christ Jésus, selon cette première condition en la chair, mais seulement selon sa nouvelle position dans le Christ ressuscité. En même temps nous trouvons aussi, dans ces versets, le but de notre mise à part dans la mort de Christ : « *Afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie.* » Dans le premier état, nous marchions *dans le péché et dans la mort*; mais maintenant, parce que nous sommes en Christ, nous marchons *en nouveauté de vie*.

Notre identification avec la mort et la résurrection de Christ est encore plus clairement exprimée au vers. 5 : « Car si nous avons été identifiés [faits une même plante] avec lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection. » Ainsi comme pécheurs dans la chair, nous sommes mis à part devant Dieu, parce que nous avons été identifiés avec la mort de Christ et ensevelis avec

Lui, et que comme ressuscités ensemble avec Lui, nous sommes maintenant devant Dieu dans le Christ ressuscité. Nous avons la même pensée exposée encore en Coloss. II, 12 : « Etant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel [Christ] aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. » De même encore, comme nous l'avons déjà vu, en Coloss. III, 1-2 ; et en Ephés. II, 6, nous lisons : « Il nous a ressuscités ensemble. » Tous ces passages nous montrent également de la manière la plus évidente que l'état de mort et de résurrection avec Christ est le privilège de tous les chrétiens, et non pas seulement celui de quelques-uns d'entre eux. Tous, sans exception, — faibles ou forts, — jeunes ou vieux, — ils sont morts avec Christ et ressuscités ensemble avec Lui ; ils sont, dans sa mort, séparés pour Dieu de leur ancienne condition naturelle, et ils sont, dans sa résurrection, représentés dans une nouvelle position devant Lui pour toujours. Mais ce n'est que par la foi que nous sommes rendus capables de comprendre ces vérités bénies et de les réaliser dans la puissance de l'Esprit de Dieu ; tout comme, ce n'est que lorsque nous les connaissons réellement que nous sommes affranchis et capables de marcher comme des affranchis. Or il est bien à propos de remarquer, qu'il s'agit ici de la position que la grâce nous a faite dans le Christ ressuscité, et non pas de ce que nous sommes dans notre marche journalière. Relativement à notre position en Christ, nous sommes accomplis ; mais nous ne le sommes pas dans notre marche. La première sera donc toujours déterminée d'après ce que nous sommes en Christ, et non

pas d'après ce que nous sommes dans notre conduite. Aussi est-ce, non pas notre marche qui nous introduit dans notre vraie position devant Dieu, mais uniquement l'œuvre de Christ. Personne ne peut dire : Il faut que je marche bien pour obtenir une position parfaite devant Dieu ; — mais chacun doit dire : Il faut que j'aie une position parfaite en Christ devant Dieu, pour pouvoir marcher bien.

Puis nous lisons au verset 6 : « Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché. » Qu'il est pourtant précieux et béni, pour tous ceux qui sont en Jésus-Christ, ce petit mot « AVEC : » crucifiés *avec*, morts *avec*, ensevelis *avec*, vivifiés *avec*, ressuscités *avec* ! Nous sommes devenus complètement une même plante avec Christ, dans sa mort, tout comme dans sa résurrection. Relativement au vieil homme, nous avons trouvé, dans la mort de Jésus-Christ, la mort comme salaire du péché ; » et dans sa résurrection nous avons été renouvelés à la vie ; c'est comme des ressuscités avec Christ, que nous sommes maintenant placés devant Dieu. Nous sommes non-seulement réconciliés et justifiés par son sang ; mais de plus, dans sa mort nous sommes morts, et dans sa vie nous sommes vivifiés. Notre jugement a été consommé en Christ à la croix. Là nous avons été jugés en Lui, et partant nous n'avons plus de jugement à redouter. Par sa vie que nous possédons en Lui, nous sommes délivrés pour toujours de la colère à venir, qui doit fondre sur tous les hommes. Aussi nous lisons dans Rom. V, 8 et 9 : « Mais Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore

pécheurs, Christ est mort pour nous. Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui. » Le jugement n'est plus devant nous, mais derrière nous. Ce jugement nous a entièrement atteints en Christ sur la croix, et nous en sommes sortis parfaitement libérés par sa vie, dans la résurrection de Christ. Tout ce qui était à redouter est derrière nous. Voulons-nous connaître notre vraie position devant Dieu, nous la trouvons uniquement dans le Christ ressuscité. Tous ceux qui sont en Lui peuvent maintenant s'écrier : « En ceci est consommé l'amour avec nous, — afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement— savoir que, *comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde* » (1 Jean IV, 17). Et Lui après être ressuscité, peut dire : Les terreurs de la croix sont derrière moi, la réconciliation est accomplie, les péchés sont expiés, la Justice est satisfaite, la colère apaisée, et tout jugement a cessé pour toujours. Cela est parfaitement vrai pour tous ceux qui sont en Jésus-Christ; car tout ce que par quoi il a passé ne lui est arrivé que relativement à eux, et ils sont maintenant dans le Ressuscité. C'est pourquoi encore il n'est point pour eux de malédiction, point de colère, point de jugement, point de condamnation. Tout cela est à jamais mis de côté pour eux dans la mort de Christ. Oh ! qu'il est consolant de connaître que nous sommes dans le Ressuscité, qu'en Lui nous nous trouvons de l'autre côté de la croix, que tout ce qui était à craindre est pour toujours derrière nous; « sachant que Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui » (vers. 9). Maintenant donc nous

avons, à jamais, trouvé notre place bénie dans le Ressuscité ; or, comme notre cœur est heureux et tranquille quand, par la foi, nous connaissons cette place de bénédiction et que nous en avons pris possession ! Mais si ce n'est pas le cas, si nous manquons d'intelligence au sujet de notre position parfaite dans le Christ ressuscité, si malgré son œuvre, nous ne nous connaissons encore que comme de pauvres pécheurs perdus, sans force et totalement pervertis, — alors aussi malgré cette œuvre à tous égards et pleinement satisfaisante, nous serons inquiets et accablés. Beaucoup de croyants renvoient à un lointain avenir ce que la foi possède déjà pleinement en Christ, ce dont elle jouit actuellement ; ils veulent, par leurs propres efforts, acquérir ce que nous avons déjà obtenu en Lui, et, ce qu'il y a de pire, ils cherchent souvent même en dehors de Lui, ce qui ne peut être trouvé qu'en Lui. Combien n'est-il pas de chrétiens qui sont toujours occupés, devant Dieu, de leur vieil homme et qui soupirent encore après la délivrance « du corps de cette mort ! » Ils espèrent un changement ou un renouvellement du corps de cette mort, c'est-à-dire de la chair, quoiqu'ils aient suffisamment expérimenté et souvent reconnu que la nature de la chair demeure invariable. Ils attendent ce qui n'arrive jamais, parce qu'ils méconnaissent ce qui est déjà arrivé en Christ, savoir que le vieil homme a été complètement annulé à la croix et dans la mort de Christ, qu'ainsi, devant Dieu, il n'existe plus et n'est plus du tout en relation avec Lui. C'est ce que nous voyons aussi très-explicitement annoncé en Galat. V, 24 : « Or ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. »

De même, en Coloss. II, 11 : « En qui [c'est-à-dire en Christ] aussi vous avez été circoncis d'une circoncision faite sans mains, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ. » Ailleurs, dans 1 Pier. IV, 1 : « Christ donc ayant souffert pour nous en la chair, vous aussi armez-vous de cette même pensée, que celui qui a souffert en la chair en a fini avec le péché. » En conférant le chap. III, 18, nous voyons que l'expression « a souffert, » ne signifie pas autre chose ici, si ce n'est : « a été mis à mort, » ou, « est mort. »

Quel est maintenant le premier résultat de notre mort avec Christ et de notre résurrection avec Lui ? Nous avons déjà fait remarquer que le premier but de ce fait est, que « nous marchions en nouveauté de vie. » Notre service est entièrement changé et, par conséquent aussi, le fruit de ce service. Auparavant nous servions le péché et nous portions du fruit pour la mort; maintenant nous servons à la justice, afin de porter du fruit pour Dieu. Nous lisons dans le passage que nous venons de citer, de 1 Pierre IV, 1 : « Celui qui a souffert en la chair s'est reposé du péché; » et de même dans Romains VI, 6 :..... « afin que le corps du péché fût annulé pour que nous ne servions plus le péché. » Comme hommes naturels, nous l'avons déjà dit, notre service est tout entier et uniquement dans le péché, nous sommes des esclaves qui lui sont entièrement assujettis. Mais pour nous qui sommes dans le Christ ressuscité, ce service a trouvé sa fin, parce que là le corps du péché est annulé. Nous en avons été affranchis dans la mort de Christ, et partant nous avons cessé d'être des esclaves du péché. La domination du

péché est brisée et anéantie pour nous dans la mort de Christ. Notre complet affranchissement de cette domination était un des grands buts de l'œuvre du Sauveur. Mais la réalisation de cet affranchissement en pratique est une autre chose. Nous réalisons ce « repos à l'égard du péché, » et cette vie selon la volonté de Dieu, uniquement par la foi et dans la puissance du Saint-Esprit. Nous possédons la vie de Christ ressuscité ; mais nous nous trouvons dans un corps, qui appartient à cette création-ci, et qui nous expose à toute espèce de tentations ; c'est pourquoi notre service et notre marche ici-bas sont un combat de la foi. Nous avons besoin d'employer constamment cette pensée : « Celui qui a souffert en la chair, c'est-à-dire qui est mort avec Christ, s'est reposé du péché, » ou , « en a fini avec le péché, » comme une arme contre toutes les tentations. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans la sérieuse exhortation de Romains VI, 11 et suiv. « Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. » Puis l'apôtre fait aussi cette remarque au verset 14 : « Le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. » Sous la loi nous sommes dans la chair, et assujettis à sa corruption, et à son impuissance ; mais sous la grâce nous sommes en Christ et dans la force de l'Esprit. La vie, que nous possédons dans le Christ ressuscité, est assujettie, non point au péché et à son service, mais à la justice ; aussi lisons-nous dans 1 Pierre II, 24 :... « Afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice. » Pareillement dans Rom. VI, 18 : « Ayant donc été affranchis du péché, vous avez été asservis à la jus-

tice. » Depuis le verset 20 à la fin de ce chapitre, nous sont présentés les fruits du service du péché et ceux du service de la justice : autant les premiers sont déplorables et mauvais, autant les seconds sont précieux et bénis. La fin des premiers est « la mort, » la fin des derniers « la vie éternelle. » Oh ! béni soit Dieu pour sa grâce ineffable, qui nous a affranchis, en Christ Jésus, de ce triste service, et qui, en Lui, nous a rendus capables de servir Dieu et de porter du fruit !

Ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, nous démontre déjà suffisamment combien c'est une chose bénie de connaître notre affranchissement en Christ, et de comprendre l'immense portée de son œuvre. C'est là ce qui seul rend notre cœur parfaitement tranquille et assuré devant Dieu ; nous voyons que tout sujet de crainte est à jamais écarté. D'un autre côté, nous ne sommes rendus capables de discerner le bienheureux service du Seigneur et de nous y dévouer, qu'autant que nous avons appris à connaître notre vrai affranchissement en Christ, qu'autant que nous voyons tout ce qui jusqu'alors nous empêchait de marcher de manière à plaire à Dieu, entièrement mis de côté, qu'autant que nous reconnaissons que, en Christ, nous possédons la vie et la plénitude de la force. Aussi longtemps que cela manque, c'est toujours de nous-mêmes que nous sommes occupés devant Dieu, et par conséquent nous sommes remplis d'inquiétudes, et nous n'avons ni le temps, ni la capacité de penser réellement aux choses de Dieu. Mais l'homme affranchi voit et reconnaît que Dieu a tout accompli pour lui en Christ, qu'ainsi il a calmé toutes les craintes, écarté tous les obstacles et satisfait pleinement à tous les besoins.

Il ne reste donc plus rien de ce qui pouvait réellement l'empêcher de marcher devant Dieu d'une manière qui lui soit agréable et d'être toujours en avant dans le service de son Dieu, qui veut bien se charger Lui-même de tout ce qui pourrait inquiéter son enfant, afin que nous puissions vivre sans réserve uniquement pour Lui. Mais c'est là une vie dans la foi, car c'est la foi seule qui reconnaît et qui réalise, par la puissance de l'Esprit, tout ce que nous possédons déjà ici-bas, par grâce, dans le Christ Jésus.

Avant de conclure cette partie de notre méditation : « L'affranchissement en Jésus-Christ, » nous désirons nous arrêter encore un peu sur le précieux enseignement relatif à ce sujet si béni, que nous présente le chapitre VIII aux Romains. Dès le premier verset, nous entendons ces consolantes paroles : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » Ni les *péchés* ou les transgressions, ni le *péché* habitant encore en la chair, ne peuvent plus attirer, sur ceux qui sont en Lui, aucune condamnation quelconque. Christ est mort et ressuscité pour eux, c'est pourquoi leur jugement est entièrement passé, et leur justification garantie pour toujours. Nous lisons également en Hébr. X, 14 : « Car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés ; » et dans notre chapitre (Rom. VIII, 30) : « et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Tout est déjà accompli en Lui pour les siens, en sorte que ceux-ci, en tout temps et dans toutes les tentations, peuvent dire : « Plus aucune condamnation ! Dieu lui-même est maintenant pour nous, qui sera contre nous ? C'est Dieu qui justifie ; qui est celui qui condamne ?

Rien absolument ne peut nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (vers. 34-59). Notre position dans le Christ ressuscité est parfaitement bénie et assurée pour toujours. Toute question sur le péché et sur la condamnation a été, en Lui, entièrement écartée. Il est venu ici-bas pour nos péchés, dont il était chargé en passant volontairement sous la puissance de la mort ; il a complètement satisfait aux exigences et à la malédiction de la loi ; puis il est ressuscité, sans ces péchés, dans la puissance d'une nouvelle vie, et il est entré devant Dieu dans une position nouvelle. Par notre union avec Lui, nous sommes comme arrachés à nos péchés, et transplantés dans cette nouvelle position, dans la vie de résurrection avec Christ. Il s'est soumis, à notre place, au jugement que méritait le péché, puis il s'est relevé de la mort. En Lui, nous sommes morts ensemble et ressuscités ensemble, et comme maintenant c'est par la vie de Christ que nous vivons, il en résulte qu'aucune condamnation ne peut plus nous concerner. Elle a pris fin pour toujours désormais, avec toute notre position dans la chair et tout ce qui s'y rattachait. — « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation. » Ce passage déclare, non-seulement que ceux qui sont en Christ Jésus, ne seront *pas condamnés*, mais encore que, pour eux, il n'y a plus *aucune* condamnation. L'âme a besoin d'une assurance aussi positive et aussi complète ; car plus elle est près de Dieu, plus la conscience est réveillée, tandis que nous sommes misérables dès que quoi que ce soit se place entre l'âme et Dieu. Or, pour tous ceux qui sont en Jésus-Christ, il n'y a pas plus de condamnation quelconque, que pour

Christ lui-même. Il est le Bien-aimé et le Béni de Dieu, en qui Dieu a mis sa joie et tout son bon plaisir. En Lui notre position devant Dieu est mise en évidence, puisque, « comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. » Nous sommes en la présence de Dieu dans une pleine sécurité et une paix parfaite, puisque nous y sommes dans le Christ Jésus. Rien ne peut nous troubler, car nous sommes là, comme Il est. Ce n'est plus ici une question *d'espérance*, mais de complète certitude. Je *n'espère* pas que mes péchés soient expiés, mon jugement terminé, et que je sois amené à une position nouvelle et sûre : mais j'en suis *tout à fait certain* ; car tout cela est opéré uniquement par l'œuvre de Christ, et cette œuvre est *accomplie*. Si cela dépendait, en quoi que ce soit, de ma marche, alors je ne pourrais parler avec assurance ni d'une certitude ni même d'une espérance à cet égard. Mais la foi simple se fonde exclusivement sur l'œuvre accomplie et éternellement efficace de Christ ; aussi nous sommes parfaitement sûrs de notre délivrance, et nous nous réjouissons de notre place en Christ dans la présence de Dieu. Or, dans cette présence bénie, il n'y a plus *aucune condamnation* ; elle trouve là sa fin, avec l'ordre de choses tout entier, auquel elle s'appliquait, car elle a exercé et épuisé toute sa puissance sur Jésus-Christ.

Dans ce VIII^me chapitre, nous avons ce qui ne se trouvait pas dans la dernière moitié du VII^me : *Christ et le Saint-Esprit*. Nous lisons déjà au 2^me verset : « Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » — Dans Rom. VII, nous avons la captivité ; ici, la liberté ; là, l'homme, renouvelé dans sa conscience et sa volonté,

est un captif du péché ; mais ici, nous avons l'affranchissement du péché et de la mort. Nous sommes ressuscités par le second Adam qui donne la vie ; nous avons part à sa résurrection, et par là-même nous sommes aussi, en Lui, à l'abri de toute condamnation. Par Christ réconciliés et affranchis du péché, nous sommes entrés dans la vie. — Il est bien vrai que nous avons vraiment cherché un refuge en Jésus-Christ, et que nous l'avons saisi par la foi, après avoir senti que nous méritions la condamnation et que nous étions complètement privés de toute force, et Dieu peut aussi agir avec nous comme le Dieu de toute force, lorsque notre conscience est pure. Il ne permettra pas que nous ayons de la force avant que nous ayons passé condamnation et que nous soyons dans le Christ ressuscité. En Lui nous trouvons une force vivante, qui nous affranchit de la loi du péché et de la mort. Par notre union avec Christ, nous avons la vie et nous possédons la force.

Au 3^me verset de notre chapitre, nous voyons que ce que la loi ne pouvait faire, Dieu l'a fait : « Car ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et [comme sacrifice] pour le péché, a condamné le péché en la chair. » — L'impossibilité, du côté de la loi, gît dans la totale faiblesse de la chair et non pas dans la loi même. Elle promet la vie à ceux qui l'observent, et comme personne ne le fait, elle ne *donne* donc jamais la vie. Christ seul donne la vie. Si la loi opère en la chair, elle ne peut que l'anéantir, mais elle ne procure jamais le don de la justice. Dans ce verset nous voyons très-clairement ce qui est advenu du *péché dans la chair*, par lequel

l'âme non affranchie est toujours troublée. Dieu a envoyé son Fils en ressemblance de chair de péché et comme victime pour le péché, et il a condamné le péché dans la chair. De cette manière la chair est jugée et mise de côté. C'est ce que Dieu a accompli dans le sacrifice de Christ pour nous. Le jugement tout entier a été exécuté en Christ. Le péché en la chair, qui ne pouvait que nous remplir d'angoisse et d'effroi, a été, en Christ, entièrement ôté de dessus nous. Christ est mort, non-seulement pour *les péchés*, mais aussi pour *le péché*. En Lui nous avons une rédemption réelle et complète. Quand c'est Dieu qui effectue notre affranchissement, il le fait d'une manière parfaite. Il ne nous affranchit pas de nos péchés, pour nous laisser sous le péché, ce qui ne ferait que donner lieu à notre conscience de se travailler et se tourmenter en vain.

Il ne s'agit pas ici de *pardon*, mais d'*affranchissement*, il s'agit d'être en liberté devant Dieu. Le croyant sincère a besoin de *force* contre le péché, avec lequel il a chaque jour à combattre. Il a de même besoin d'avoir une conscience réellement affranchie, dans la présence de Dieu ; car autrement, lors-même, que les *péchés* passés sont ôtés, le *péché* dans ses membres agirait comme une loi qui rend esclave du péché. Sans doute il sait et il sent que la racine du péché est encore là ; mais racine et rameaux sont jugés par le don que Dieu a fait de son Fils. Dieu lui-même y a pourvu, Il a envoyé pour cela son propre Fils. Quel amour ! En Lui, selon sa grâce et son propos arrêté, il a pleinement accompli pour nous l'œuvre de l'affranchissement.

Au verset 4, il est question de notre marche : « Afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne

marchons point selon la chair, mais selon l'Esprit. » La justice de la loi est accomplie en nous. Auparavant la loi s'adressait à la chair, dont les convoitises en empêchaient l'accomplissement et même se révoltaient contre cette autorité ; mais maintenant une nouvelle vie est en vigueur. C'est elle qui discerne les convoitises de la chair et les manifeste ; elle agit aussi afin que nous ne marchions pas selon la chair, mais selon l'Esprit. La chair est là, toujours la même, et par conséquent nous sommes exhortés à ne pas marcher selon la chair. Cette présence de la chair ne nous excuse pas, quand nous marchons selon la chair, parce que l'Esprit de Christ est en nous. La chair doit être jugée et comprimée par l'Esprit. Chez tout chrétien la chair est encore là invariable, et cependant le chrétien n'est pas dans la chair. Cette présence de la chair, par elle-même, ne peut ni souiller notre conscience, ni empêcher notre communion avec Dieu. Mais si, de quelque manière que ce soit, nous laissons la chair agir, alors la conscience est souillée, et la communion avec Dieu interrompue. Quand cela arrive, il est nécessaire que nous confessions nos péchés pour en être pardonnés et purifiés.

Les quatre versets qui suivent nous présentent surtout l'état et la position de l'homme naturel et de l'homme spirituel ou du chrétien. L'homme naturel est « *selon la chair*, » l'homme spirituel « *selon l'Esprit*. » Chacun d'eux a sa pensée dirigée sur les objets qui correspondent à sa nature spéciale. L'un dirige sa pensée et ses affections vers ce qui est de la chair, et l'autre, vers ce qui est de l'Esprit. « Or la pensée de la chair est la mort. » La pensée charnelle est sans aucun vrai

fruit et gît sous la mort du premier Adam. La mort est entrée pour sceller cet état. « Mais la pensée de l'Esprit est vie et paix. » Elle est en parfaite harmonie avec Dieu, tandis que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu et ne se soumet point à sa loi.

Au verset 9^{me}, il est expressément dit de nous, c'est-à-dire de tous ceux qui sont dans le Christ Jésus, que la position que nous avons devant Dieu n'est pas dans la chair — non pas dans le premier Adam, non pas dans la nature et dans sa volonté. « Or, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. » Nous sommes considérés devant Dieu comme vivant dans l'Esprit, quoique la chair et ses convoitises soient là. La puissance de vie de Dieu a créé le nouvel homme en Christ et opère en lui. Nous possédons la vie de Christ ressuscité, et c'est dans cette vie que nous avons notre position devant Dieu, quoique la chair cherche encore à nous mener. Si nous marchons dans la puissance de l'Esprit, nous n'accomplirons pas les désirs de la chair.

Nous voyons aussi que Dieu, non-seulement agit *pour* nous, mais encore qu'il agit *en* nous. Non-seulement il engendre une nouvelle nature, mais encore il y habite et il y opère. Outre la nouvelle nature, nous avons aussi besoin de force. Si nous avons une nouvelle nature, nous désirons d'accomplir le bien, mais il nous manque la force pour cela, comme nous l'avons vu en Rom. VII. Mais quand l'Esprit de Dieu habite en nous, alors nous avons non-seulement de nouveaux désirs et de nouvelles inclinations, mais de plus la force vivante de les accomplir. C'est pourquoi, il est écrit, non pas : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans

l'Esprit, » *si toutefois vous êtes nés de l'Esprit*, — bien que cela soit vrai — mais : « Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. » C'est Dieu lui-même, c'est l'Esprit de Dieu, qui opère en nous avec puissance.

Nous voyons, en outre, aux versets 10 et 11, que le corps même n'est pas oublié. Il a part aussi à toute la puissance de résurrection. Le corps, il est vrai, est bien mort à cause du péché, mais il ressuscitera à cause de l'Esprit qui habite en nous. Cet Esprit ne laissera pas le corps avant de l'avoir rendu conforme au corps glorifié de Christ. A la fin, nous aurons un corps qui sera en harmonie avec la vie que nous avons par le Saint-Esprit.

Il est à remarquer que la parole de Dieu parle du Saint-Esprit comme étant notre vie, et aussi comme étant à part de cette vie et agissant en elle. Il est l'un et l'autre, il est, à la fois, *essence* et *force*. La nouvelle nature nous est donnée et le Saint-Esprit demeure en nous. Il est toujours agissant dans nos cœurs, car nous lisons au verset 26 : « L'Esprit lui-même intercède pour nous par des soupirs inexprimables. » Je puis ne pas même comprendre mes soupirs, mais je sais une chose, c'est que c'est l'Esprit qui les produit en moi. Je puis manquer d'intelligence, pour savoir quel en est la vraie portée; mais Dieu voit en cette action du Saint-Esprit de la sympathie pour ce qui me concerne, selon Dieu : « Et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit. » Le Saint-Esprit agit en nous et cela en rapport avec cette vie.

Le Saint-Esprit est non-seulement une source de vie en nous, mais il agit *sur* cette vie et *dans* cette vie. Il nous guide et nous conduit comme chrétiens; or ce

n'est pas la chair, mais le nouvel homme qu'il dirige et conduit.

Nous ne devons jamais oublier que le Saint-Esprit nous a été réellement donné après que nous avons cru, pour demeurer en nous. « Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, criant : Abba, Père ! » (Galat IV, 6 ; voir encore Jean XIV, 16, 17 ; Rom. V, 5 ; VIII, 9 ; Tite III, 6, etc.) L'habitation en nous du Saint-Esprit, et son *efficace vivifiante* sont, pourtant, deux choses différentes. La première ne pouvait pas avoir lieu avant que Christ fût glorifié (Jean VII, 39). Maintenant nous sommes le temple du Saint-Esprit qui est *en nous*, et que nous avons de Dieu (1 Cor. VI, 19). Jésus s'en est allé, et l'autre consolateur, son remplaçant, est descendu pour demeurer en nous éternellement ; il est non-seulement *avec*, comme Christ l'était, mais il est *en nous*. Il nous rappelle les choses de Christ, et nous donne la capacité de les saisir. C'est aussi par lui que nous sommes rendus capables de jouir de ces choses, et de marcher dans la force qui est en elles.

C'est une vérité précieuse et bénie, que nous possédons le Saint-Esprit comme *une vertu demeurant en nous*. Nous avons la vie et le Saint-Esprit, qui est la force même de cette vie. Si nous considérons les Apôtres eux-mêmes avant et après la Pentecôte, nous voyons comme à l'œil l'action de la présence personnelle et de l'habitation du Saint-Esprit en eux. Voyez, par exemple, Pierre : Avant, il renie le Seigneur de la plus triste manière, et après, il le confesse avec la plus grande franchise devant le Conseil des Juifs. Ce n'était pas là la franchise de la chair, mais l'effet de la pré-

sence du Saint-Esprit, — qui seul produisait en eux cette énergie et cette force spirituelles, en sorte que leur conscience pouvait être en parfaite liberté devant Dieu et que la crainte des hommes disparaissait.

Jésus-Christ a envoyé le Saint-Esprit de la part du Père, et il est en nous comme Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père ! Par lui nous sommes amenés, conformément à la position actuelle de Christ, en la présence du Père et en communion directe avec la gloire (vers. 14-17). C'est là ce qui donne à notre marche son vrai caractère. C'est l'Esprit de Dieu, qui nous conduit dans le chemin et qui occupe nos cœurs de Christ. Il dirige nos regards en arrière et nous montre la gloire de la croix, dont il nous a fait connaître la puissance à salut : nous pouvons maintenant la contempler avec une parfaite paix, parce que nous savons que nous y sommes du côté de Dieu. Dieu et le péché se sont rencontrés sur la croix dans la personne du Christ ; et quel bonheur pour nous de savoir, que là, dans les plus profondes souffrances du Sauveur pour notre salut, l'un et l'autre — Dieu et le Christ — sont pleinement glorifiés ! Christ a enduré, en obéissant à la volonté de son Père, tous ces tourments pour nos péchés, et il n'y eut pas un moment, où le regard du bon plaisir du Père ne pût reposer sur Lui. Si je vois que je suis en Christ ; si je vois que Christ, aussi bien que le Père, est pleinement satisfait et glorifié, relativement à moi, alors mon cœur est pénétré et humilié par le sentiment de son amour. Je vois que je suis un des fruits du travail de l'âme du Seigneur Jésus. Sur lui repose et resplendit l'amour de Dieu, et je suis en Lui. « En ce jour-là — où vous aurez reçu le Saint-Esprit,

— vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous » (Jean XIV, 20). Nous sommes déjà parfaitement *un* avec Lui, il ne nous reste plus qu'à être réellement près de Lui. C'est ce que nous rappelle aussi l'Esprit Saint dans ces paroles : « Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess. IV, 17). — Le Saint-Esprit nous conduit à Christ et nous entretient de Lui pendant tout le chemin que nous parcourons. La croix est le commencement ou le point de départ de notre voyage ; elle nous sépare du monde et de son train. Sur notre route, nous serons sans doute exposés à bien des tentations ; mais nous les traverserons heureusement si nos sentiments et les affections de nos cœurs sont uniquement dirigés sur Christ. — Mais c'est une chose bien triste quand, à l'exemple d'Israël, *le désert devient* l'objet auquel nos cœurs s'affectionnent. Nous languissons certainement toujours dans nos âmes, dès que nos pensées et nos cœurs s'attachent aux choses de la terre. Ce n'était pas là ce que faisait l'apôtre Paul, car il disait : « Je fais une chose : oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant, je cours, regardant au but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus » (Phil. III, 14).

Il est extrêmement précieux de connaître, par l'Esprit, la plénitude infinie que nous possédons en Christ, et le vrai caractère de nos relations avec Dieu. Il a effacé tous nos péchés, Il nous a aimés, Il a fait de nous ses enfants. C'est là maintenant la relation dans laquelle nous sommes avec Lui. Désormais nous ne le connaissons que comme notre Père plein d'amour, et nous savons que nous sommes ses bien-aimés enfants.

Mais encore nous sommes des héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. C'est là notre joie et notre espérance par l'Esprit. Nous avons, il est vrai, à passer à travers un monde, où nous rencontrons beaucoup de misères et de douleurs, et où règne le péché, aussi nous y trouvons des tribulations, alors même que nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, parce que Christ aussi l'a traversé en souffrant ; mais c'est là le sentier qui mène à Jésus-Christ et à sa gloire. Or nous savons encore une chose, c'est que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (vers. 28). Dieu est non-seulement *en nous*, où il agit par le Saint-Esprit, mais il est aussi, en tout temps, *pour nous*. Il nous a préconnus, prédestinés à être conformes à l'image de son Fils ; il nous a appelés, justifiés et glorifiés. Tel est le propos arrêté de Dieu, qui est déjà accompli pour nous en Christ. Il n'y manque plus rien ; nous possédons tout en Christ, dans la puissance du Saint-Esprit. Maintenant personne ne peut plus tenter accusation contre les élus de Dieu, car Dieu est *pour nous* ; personne ne peut nous condamner, car Dieu nous justifie, et personne ne peut nous séparer de son amour, car Christ est celui qui est mort pour nous, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous (vers. 29-59).

Que le Dieu de toute grâce illumine toujours plus les yeux de nos cœurs, pour connaître à fond notre vrai affranchissement dans le Christ Jésus et pour le réaliser par la puissance du Saint-Esprit !

(Traduit de l'allemand).



LE
MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Psaume CXXX.

- O Eternel ! je t'invoque des lieux profonds. Seigneur, écoute ma voix ! que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications. •

Quand on lit attentivement les Psaumes, qu'on les médite sous le regard de Dieu, on ne trouve pas qu'ils soient, en général, l'expression de l'état d'une âme affranchie, d'une âme qui jouit, en plein, de la délivrance de Dieu : tout y est en espérance. Mais voici ce qu'on y trouve, et c'est bien là, à mon avis, ce qui édifie nos âmes, quand nous les lisons. On y trouve l'expression de la foi et de la confiance que l'Esprit de Dieu produit dans le croyant, au milieu des circonstances où il se trouve. En outre, on peut aussi remarquer le fait que, plus les circonstances, où l'âme doit passer, sont difficiles, plus aussi elles donnent du vif, dirai-je, à l'expression de sa confiance devant Dieu ; le verset

1^{er} de ce Psaume, en est un exemple parmi beaucoup d'autres.

Ce Psaume ne commence pas par la louange, mais par la supplication ; ce fait découvre l'état de l'âme ici : le sentiment profond des péchés d'Israël, de son état d'éloignement de Dieu. Toutefois, l'expression de la foi y est positive et l'âme se repose entièrement sur l'immanquable fidélité de Dieu envers son peuple. La position humiliante où l'on voit ici le peuple de Dieu, est caractérisée par ces paroles : « lieux profonds. » Ce n'est pas être élevé en gloire à la vue des nations, comme c'était le cas, lorsqu'Israël marchait avec Dieu ; ici, le peuple est humilié, étant mis à la queue et non à la tête des nations (Deut. XXVIII, 43-44). C'est donc de là, des *lieux profonds*, c'est-à-dire, du sein d'une humiliation sentie, que l'âme crie à Dieu, qu'elle lui présente ses supplications avec une si grande énergie de foi ; en présence même des fruits produits par une volonté non soumise à Dieu : « O Eternel ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera ? » Souvent il arrive que la vue de nos infidélités tend à affaiblir en nos cœurs la confiance que nous pouvons et que nous devons toujours avoir dans les compassions infinies de Dieu ; ici, ce n'est pas le cas. L'âme jugeant l'état de misère du peuple de Dieu, ne peut chercher, dans ce peuple, un moyen quelconque de salut : de ce côté-là, tout est perdu. Si Dieu tient compte à l'homme de ses iniquités, impossible à lui de subsister en jugement devant le juste Juge. La justice ne tolère aucune trace de péché devant Dieu. Voici donc ce qui ouvre à l'âme une porte de salut pour s'approcher de Dieu (verset 4) : « il y a, dit-elle, pardon par

devers toi ; » et ainsi par la foi, l'âme s'élève au-dessus du péché et de son jugement. C'est vers Dieu que l'âme cherche sa délivrance, c'est le pardon qu'il lui faut, et ce n'est qu'en Dieu qu'il se trouve. Ainsi, quoique l'état de péché d'Israël pèse de tout son poids sur l'âme du résidu, elle retrouve toute son énergie, en élevant sa pensée vers Dieu, car là est Christ! celui qui par sa mort a expié le péché, au sujet duquel le cœur souffre. Il y a en lui rédemption abondante et parfaite; Il est « par-devers » Dieu la réponse bénie à tous les besoins, à toutes les souffrances de l'âme. Du moment que la foi voit Christ, toute son énergie se déploie, car si la justice de Dieu a pu être satisfaite en Lui, le pécheur qui regarde à Lui ne sera-t-il pas satisfait aussi? La vue du péché n'arrête pas la foi, car ce n'est ni au peuple, ni à son péché qu'elle regarde, mais à Christ; quant au péché, il est la cause de la ruine du peuple et du jugement de Dieu; mais la foi porte l'âme à regarder « vers celui qu'ils ont percé, » et ainsi qu'il est écrit dans un autre endroit: « Tu t'es perdu, ô Israël! mais en MOI est ton salut » (Osée XIII, 9).

Quand l'Esprit de Dieu agit dans le cœur, l'effet inmanquable est de rendre le cœur sensible à ce qui a déshonoré Dieu, il est affligé du mal et en mène deuil; l'Esprit alors agit comme esprit de grâce et de supplications; l'âme alors compte sur Dieu et elle est affermie dans sa confiance, et attend. Or, le pardon du péché n'est pas le seul effet produit par la grâce; car outre la certitude du pardon, elle rétablit moralement dans le cœur la crainte de Dieu, laquelle avait été délaissée, tout le temps qu'on s'était livré au péché; c'est pour-

quoi après avoir dit : « il y a pardon par devers toi, » il ajoute : « afin que tu sois craint. » Le pardon de Dieu est ainsi la source de toute vraie sanctification, car il devient la source des motifs qui forment le cœur pour une marche qui glorifie Dieu au milieu des hommes. C'est à la grâce souveraine de Dieu que la foi regarde ; c'est avec elle que le pauvre pécheur est mis en rapport, et non avec la loi qui ne peut absoudre le coupable. Dans la grâce on sert Dieu dans un esprit de liberté et, en même temps, de véritable dépendance, car la grâce n'est pas donnée pour accomplir une loi violée, elle est donnée pour servir Dieu et le suivre dans l'heureuse voie où l'âme a été replacée.

Tel sera bien le cas d'Israël, lorsqu'il jouira de l'abondante rédemption mentionnée à la fin du Psaume, alors que, rétabli sous une nouvelle alliance, « chacun n'enseignera pas son concitoyen, ni chacun son frère, en disant : connais le Seigneur ; car ils me connaîtront tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand » (Jérémie XXXI, 34 et suivants).

A cet égard il convient de remarquer que la grâce, cause divine du rétablissement d'Israël, est, par devers Dieu, cachée en Christ : c'est le secret de la foi ? La nation juive a rejeté Jésus, mais il est à la droite de la Majesté dans les lieux très-hauts ; c'est à cette connaissance que sont dues et la confiance et l'espérance du fidèle. Il n'y a pas là d'illusions possibles, l'Éternel a parlé, l'âme « met son attente en sa parole. » Et si l'on demande : de quoi Dieu a-t-il parlé concernant l'avenir d'Israël ? la réponse est : « Comme Dieu a veillé sur eux pour détruire..., ainsi veillera-t-il sur eux pour bâtir et pour planter, a dit l'Eter-

nel. » — La restauration du peuple est donc assurée, la parole de l'Éternel en est le témoignage certain ; c'est pourquoi, quand l'Esprit de Dieu rend témoignage que « le peuple est comme l'herbe, » la foi se hâte d'ajouter : « mais la parole de notre Dieu demeure éternellement. » La Parole est donc pour l'âme, pendant que le peuple est, dans « les lieux profonds, » privé de la face de l'Éternel, une source de lumière, de joie et de force.

Cependant, ce n'est pas pour Israël seulement, que ces choses ont été écrites ; l'expression de foi et de confiance que ce Psaume nous présente, est un véritable encouragement pour toute âme chrétienne. La foi en la Parole, la confiance en la miséricorde divine, sont les seuls vrais soutiens de l'âme en sa détresse. Dans l'expérience de la vie chrétienne, il arrive parfois, que tel chrétien se trouve moralement dans une position analogue à celle décrite dans le Psaume qui nous occupe ; c'est-à-dire qu'il est en « des lieux profonds, » bien bas spirituellement. Du moment que la volonté propre du cœur n'est pas mortifiée, c'est à un tel état que l'on descend. Si notre volonté n'est pas brisée, elle devient, hélas ! la source de convoitises auxquelles on n'a pas toujours la force de résister, et par lesquelles aussi l'énergie de l'âme et l'intelligence du cœur sont entièrement paralysées ; c'est ce qui explique en partie pourquoi, bien qu'on ait le sentiment qu'en telle chose on fait ce qui est mal, on se sente entraîné comme par la force d'un courant irrésistible ; le péché alors est le maître du cœur..., et c'est dans les lieux profonds qu'on en voit et qu'on en sent l'humiliante réalité.

Il peut sans doute arriver à un chrétien, trop confiant en lui-même, de tomber ; tel fut le cas de l'apôtre

Pierre ; il se peut aussi qu'il manque de vigilance et de prières ; mais ce qui dans le plus grand nombre de cas est cause des plus lourdes chutes, c'est l'absence du renoncement pratique à soi-même, à sa volonté propre : on n'écoute pas la voix de Dieu, qui enseigne « la sagesse dans le secret du cœur ; » on suit son propre penchant.

Or, loué soit Dieu, le Dieu de miséricorde et de bonté ! c'est *dans les lieux profonds* que la grâce attend le désobéissant enfant, comme un fils prodigue auprès de ses pourceaux ! — c'est là que le cœur se réveille de l'ivresse de son péché, c'est là que le péché se juge — que le cœur gémit ; mais là aussi l'œuvre de la grâce et de l'Esprit triomphe. On se connaît mieux soi-même, telle chose dont on ne se serait pas cru capable, est maintenant ce qui nous humilie et nous rend honteux ; c'est alors que les témoignages de l'Écriture sont indispensables pour le relèvement moral de l'âme, aussi nos chutes en font-elles ressortir la valeur et sentir le besoin.

Placés ainsi sous l'effet de la grâce et de la sacrifice de Jésus, la confiance renaît dans le cœur ; on pleure peut-être, mais ces larmes sont les larmes du repentir, ce signe heureux et certain que Christ s'occupe de nous auprès du Père et que l'effet de son intercession est produit dans le cœur : on se sent les pieds lavés, on a de nouveau part, avec Jésus, à la joie actuelle de son cœur auprès de Dieu : cette joie, hélas ! si souvent troublée ! Tout cela nous montre avec quel intérêt, notre Sauveur béni s'occupe des siens et qu'il ne saurait être indifférent aux souffrances, aux humiliations dans lesquelles les plongent leurs propres fau-

tes ; « ses entrailles sont émues à cause de nous, » et il ne se donne aucun relâche jusqu'à ce qu'il nous ait sortis de ces « lieux profonds, » où nous sommes loin d'être le reflet de sa gloire.

En Zacharie, ch, I, v. 8 et suivants, une vision remarquable résume les rapports de Jésus avec les siens « dans les lieux profonds... » Ils sont symbolisés par « *des myrtes en un lieu profond* ; » Jérusalem et les villes de Juda sont en scène, mais dans l'humiliation (12) à Babylone. Cependant Christ est en sympathie avec son peuple, car ce peuple infidèle est toujours son peuple ; aussi *l'ange de la face de l'Eternel* ne saurait l'abandonner. Il en est aussi de même pour ce qui nous concerne : nous sommes *ses myrtes*, à lui ; rien ne peut nous priver du caractère dont Il nous a lui-même revêtus ; aussi est-il toujours en sympathie avec nous ; et quand il s'agit de nous, de nos circonstances dans ce monde, sa sollicitude et ses compassions n'ont aucune borne. Tel est Jésus, celui duquel le plus faible chrétien peut dire : Il est mien ! Que notre Dieu soit béni de ce que, dans l'expérience de sa grâce, quoique meurtri on est vainqueur !

Proverbes IV, 7.

« Acquiers la sagesse, et sur toutes tes acquisitions, acquiers la prudence. »

Ce que Dieu désire avant tout, c'est que nous comprenions chacune des opérations, chacune des directions de sa grâce envers nous. Je crois que souvent la bénédiction est retardée, jusqu'à ce que nous soyons en état d'en comprendre la valeur. Le Seigneur développe un don conféré à son serviteur à mesure que celui-ci acquiert la capacité d'apprécier ce don, et Dieu en reconnaît

l'exercice et y donne de l'étendue, à proportion de l'intelligence et de la soumission du serviteur. Afin de pouvoir « penser de manière à avoir de saines pensées, selon la mesure de foi que Dieu a donnée à chacun » (Rom. XII, 3), il faut connaître cette mesure et par conséquent, quand on connaît « la parole de la justice » (Héb. V, 13), on est un « homme fait, » capable de discerner le bien et le mal. Si je suis capable de discerner ainsi, je comprends les voies de Dieu à mon égard, et j'en jouis ; sinon, je ne suis qu'un « ignorant dans la parole de la justice. » J'ai besoin de lait, la viande ne me convient pas. Je vis ; mais je n'ai aucune conscience ni intelligence des voies de Dieu envers moi.

Or, le défaut de cette intelligence doit nécessairement me priver des pensées et des conseils de Dieu. Vous n'entretenez pas un enfant de choses qui sont au-dessus de sa portée ; vous ne lui parlerez et vous ne lui ferez part de votre manière de voir qu'à mesure qu'il sera en état de vous comprendre. Je crois que, d'une certaine façon, Dieu fait de même ; et cela non-seulement quant aux bénédictions, mais aussi, quoiqu'à un degré moindre, quant aux châtements. Je ne dis pas que Dieu ne nous châtie que lorsque nous en comprenons la nécessité et l'utilité, ou que nous comprenons toujours pourquoi Il châtie. Au contraire, je crois que Dieu nous châtie souvent pour revendiquer le soin qu'Il prend de nous, lorsque nous ne le remarquons pas suffisamment ; mais ce que je dis, c'est que, à moins d'être exercé par le châtement, il n'en résulte aucun bien, et une âme qui connaît l'amour de Dieu, ne se contentera pas de laisser passer le châtement sans le comprendre. Lorsqu'un ami terrestre me montre de

la froideur ou de l'éloignement, ne chercherai-je pas, à proportion de l'affection que j'ai pour lui, à avoir l'explication de sa conduite? Il en est précisément de même quant à l'amour de Christ; à proportion que nous apprécions cet amour, nous chercherons à comprendre pourquoi nous sommes éprouvés ou visités. C'est dans ce sens que Dieu agit envers nous, que ce soit par des bénédictions ou par des épreuves; toutefois, nous le discernons mieux quand Dieu bénit. « A celui qui a, il sera donné davantage. » A celui qui avait gagné beaucoup, il fut donné de préférence à celui qui avait gagné moins. Je le répète, Dieu nous donne selon que nous sommes préparés à recevoir; et pour cette raison, les circonstances doivent constamment servir à nous rendre capables d'apprécier les bénédictions de Dieu à leur valeur réelle. C'est ainsi que Paul en prison à Rome, et Jean à Patmos, furent préparés, par des circonstances, l'un à révéler la gloire connue du ciel; l'autre à révéler la gloire du Seigneur sur la terre. Lorsque Jonas perdit son kikajon, il fut capable de comprendre les pensées de Dieu, et, étant ainsi préparé, il en reçut la communication. Dieu veut que nous nous rendions compte du chemin où nous marchons; et que nous soyons remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle » (Col. I, 9). Je ne crois pas qu'aucun chrétien, quelque grande que soit sa connaissance de l'Écriture, ait jamais pu réellement aller en avant, au delà de l'intelligence qu'il avait des voies de Dieu à son égard; c'est donc en proportion de ce que je comprends des voies de Dieu envers moi, que je suis enseigné de Lui. Si je ne comprends les voies de Dieu envers moi que pour le

désert, alors je suis dans le désert, c'est-à-dire que le désert est la mesure de ce que j'ai atteint. Si je comprends les voies de Dieu pour le ciel, je suis donc dans le ciel.

Je suis persuadé que plusieurs d'entre vous ont bien souvent fait l'expérience d'un désir spirituel, qui passait dans leur âme comme un éclair : mais tout en nous souvenant de la jouissance que nous en éprouvions, nous trouvons que, pratiquement, nous ne sommes pas à cette hauteur ; et la raison en est que nous ne sommes pas préparés pour y être. Je ne doute pas que nous ne savourions souvent les grappes d'Escol, lors même qu'il nous reste bien des épreuves à traverser et de l'intelligence à acquérir, avant d'atteindre Escol même. Après que Caleb eût goûté de la grappe, il lui fallut 40 ans de préparation, avant d'être mis en possession réelle d'Escol, et sans doute son cœur a dû reconnaître alors avec quelle grâce Dieu agit à son égard. Et lorsqu'il posséda Escol, lorsqu'il eut compris la nature, le moment et la place de la bénédiction qu'il avait goûtée si longtemps d'avance, *alors* il put chanter « avec intelligence. » C'est lorsque nous arrivons à Escol, que nous voyons combien il nous était nécessaire de passer à travers tant d'exercice et de tourment d'esprit, car c'est dans le lieu même de la bénédiction, que nous en comprenons véritablement l'excellence. Et pour pouvoir nous trouver là, il ne faut pas seulement savoir apprécier ce que Dieu nous donne, il faut avoir la conscience de ce que l'on est pour Lui, et comme conséquence nécessaire, que l'on est séparé de tout ce qui n'y convient pas. Ce n'est pas en un moment que nous reconnaissons combien notre cœur renferme d'idoles

qui nous barrent le chemin, pour atteindre Escol et le posséder, après que nous avons appris à apprécier le goût et l'excellence des grappes. Et souvent le châtiement tombe sur nous, afin d'enlever l'obstacle et de nous préparer.

Il ne peut y avoir de corbeille de premiers fruits (voyez Deut. XXVI) qu'autant que l'on comprend les bénédictions de Dieu et qu'on les réalise. C'est pourquoi il est demandé que Christ « habite dans nos cœurs par la foi, et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour, afin que nous soyons capables de comprendre avec tous les saints, quelle est la longueur et la largeur et la profondeur et la hauteur, etc. » (Eph. III, 17, 18.)

Que le Seigneur nous donne de réaliser la nature, le moment et la valeur de ses bénédictions, pour que nous soyons préparés à en jouir comme il convient.



La mer d'airain.

(2 Chron. IV.)

« Et Salomon fit une mer de fonte, de dix coudées, depuis un bord jusqu'à l'autre, ronde tout autour, et haute de cinq coudées, et un filet de trente coudées l'environnait tout autour. Et au-dessus il y avait des figures de bœufs, qui environnaient la mer tout autour, dix à chaque coudée; il y avait deux rangs de ces bœufs qui avaient été jetés en fonte avec elle. Elle était posée sur douze bœufs, trois desquels regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi et trois l'orient; et la mer était sur leurs dos, et tous les derrières de leurs corps étaient tournés en dedans. Et

son épaisseur était d'une paume, et son bord était comme le bord d'une coupe à façon de fleurs de lis ; elle contenait trois mille baths..... LA MER SERVAIT POUR LAVER LES SACRIFICATEURS » (2 Chron. IV, 2-6).

Pour bien comprendre la doctrine qui nous est enseignée dans cette belle et significative figure, trois choses appellent notre attention : — la matière, le contenu et l'objet. Que le Saint-Esprit guide nos pensées et parle à nos cœurs pendant que nous considérerons ce sujet.

La matière. La mer de fonte de Salomon était faite d'airain, qui est le symbole de la justice divine, exigeant le jugement du *péché*, comme on le voit dans la figure de l'*autel* d'airain ; ou demandant le jugement de la *souillure*, comme c'est le cas dans la figure de la *mer* d'airain. Il nous est dit du Seigneur Jésus, au 1^{er} chapitre de l'Apocalypse, que « ses pieds étaient semblables à de l'airain très-luisant, comme s'ils eussent été embrasés dans une fournaise. » C'est ainsi qu'on le voit marchant au milieu des chandeliers. Il ne peut tolérer le mal, mais il doit le fouler sous ses pieds, en exerçant le jugement. Ceci expliquera pourquoi l'autel, où le péché était expié et la mer où la souillure était lavée, devaient tous deux être faits d'airain. Chaque chose a sa signification dans l'Écriture, et nous devrions chercher, dans un esprit de prière, à comprendre quelle est cette signification.

Il est bien consolant et fortifiant pour le cœur d'être assuré que le péché, que Dieu pardonne et la souillure qu'Il ôte gratuitement, ont été entièrement et pour toujours jugés et condamnés sur la croix. Il n'est pas un iota, pas un trait de notre culpabilité, ni une seule

trace de souillure qui ait été laissé ; tout a été divinement jugé. « La miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement ; » et « la grâce règne par la justice » (Jacques II, 13 ; Rom. V, 21.) Le croyant est pardonné et purifié ; mais son offense et sa souillure furent jugées sur la croix. La connaissance de cette vérité précieuse agit d'une double manière : elle affranchit parfaitement le cœur et la conscience, et en même temps elle produit en nous une horreur toujours croissante pour le péché et pour la souillure. L'autel d'airain exprimait d'une manière muette, mais impressive, ce double fait : la coulpe *avait été* divinement condamnée ; voilà pourquoi elle *pouvait être* divinement pardonnée. La mer de fonte rendait aussi un témoignage silencieux, mais explicite, au fait, que la souillure *ayant été* divinement jugée, elle *pouvait donc être* lavée divinement.

Il y a une profonde consolation pour le cœur dans tout ceci. Je ne puis regarder l'antitype de l'autel et pécher légèrement. Je ne puis considérer l'antitype de la mer de fonte et me souiller avec indifférence. Ma consolation est profonde et solide, parce que je sais que je suis pardonné et purifié ; mais ma consolation est sainte, parce que je sais que Jésus a donné sa vie pour me procurer le pardon et la purification. Dieu a été glorifié *parfaitement* ; le péché et la souillure ont été *parfaitement* condamnés ; je suis affranchi pour l'éternité ; mais la mort de Christ est la base de tout. Telle est la leçon, à la fois consolante et sainte, qui nous est enseignée par la matière de l'autel d'airain et de la mer de fonte.

II. Considérons maintenant le *contenu* de la mer de fonte de Salomon :

« Elle contenait trois mille baths » *d'eau*. Si, en contemplant l'autel, je vois de l'airain en connexion avec le *sanctuaire*, en contemplant la mer je trouve l'airain en connexion avec *l'eau*. Tous deux se rapportent à Christ.

« C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non-seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang. — Mais un des soldats lui perça le côté avec une lance ; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau » (1 Jean V, 6 ; Jean XIX, 34). Le sang qui expie et l'eau qui purifie coulent, l'un et l'autre, d'un Sauveur crucifié. C'est une vérité précieuse et solennelle. Elle est précieuse, parce que nous avons l'expiation et la purification, solennelle à cause du moyen par lequel elles nous sont procurées.

Mais la mer de fonte contenait de l'eau et non du sang. Ceux qui s'en approchaient avaient déjà éprouvé la puissance du sang, ainsi ils n'avaient plus besoin que du lavage d'eau. C'est dans l'antitype comme c'était dans le type. Un sacrificateur sous la loi, dont les mains et les pieds avaient été souillés, n'avait pas besoin d'aller à l'autel d'airain, mais il devait aller en avant vers la mer de fonte. Il n'avait pas besoin de s'appliquer de nouveau le sang, afin d'être constitué comme sacrificateur, mais seulement de se laver avec de l'eau, pour être en état de remplir les fonctions de sa sacrificature. De même maintenant, si un croyant tombe, s'il commet un péché, s'il contracte une souillure, il n'a pas besoin d'être lavé de nouveau dans le sang, comme au début, mais seulement de l'action purifiante de la Parole, par laquelle le Saint-Esprit applique à l'âme le souvenir

de ce que Christ a fait, en sorte que la souillure est ôtée, la communion rétablie et le sacrificateur spirituel rendu de nouveau propre à accomplir ses fonctions. « Celui qui a tout le corps *lavé* n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net » (Jean XIII, 10). « Ceux qui rendent le culte, étant *une fois purifiés*, n'auraient plus aucune conscience *de péchés* » (Héb. X, 2). Est-ce que c'est là traiter légèrement la souillure ? Bien au contraire. Est-ce que l'établissement d'une mer de fonte avec ses trois mille baths d'eau, pouvait donner lieu de croire que la souillure des sacrificateurs était peu de chose ? Cela ne prouvait-il pas, au contraire, combien c'était une chose grave et sérieuse au jugement de Dieu, et comme il leur était impossible d'approcher du Seigneur avec la moindre tache aux mains et aux pieds ?

Que le lecteur considère soigneusement ce sujet. Qu'il l'examine à la lumière de l'Écriture. Qu'il s'étudie à le bien comprendre. Il y a, dans bien des cas, un grand manque de clarté sur ce qui regarde la doctrine exprimée par l'autel d'airain et la mer de fonte. De là vient que tant de chrétiens sérieux tombent dans le trouble et dans l'obscurité spirituelle à l'égard des péchés journaliers et de la souillure journalière. Ils ne voient pas la divine plénitude de leur purification par le sang de Christ, et par conséquent ils entretiennent l'idée qu'ils doivent, à chaque nouvelle chute, retourner à l'autel d'airain, comme ils s'y sont rendus au moment de leur conversion, et comme s'ils n'avaient jamais été lavés du tout. C'est une erreur. Quand une fois un homme est purifié par le sang de Jésus-Christ, il est net pour toujours. Si Christ m'a purifié, je suis divine-

ment purifié et par conséquent éternellement net. Je suis introduit dans une condition à laquelle est liée une pureté parfaite, et je ne puis plus en sortir. Je puis en perdre le sentiment, la puissance, la jouissance. Pierre parle de ceux qui ont oublié la purification de leurs anciens péchés. Si le péché est traité légèrement, et si le *moi* n'est pas jugé, il est difficile de dire jusqu'où un chrétien peut s'égarer. Que le Seigneur nous donne de marcher chaque jour fidèlement et saintement devant Lui, afin que nous échappions à l'influence endureissante du péché. Mais qu'on s'en souviennne — la meilleure sauvegarde contre l'action et l'influence du péché, c'est d'avoir notre cœur bien établi dans la grâce et de bien comprendre notre position en Christ. Être dans l'obscurité ou dans le doute au sujet de ces choses est le sûr moyen de tomber dans les pièges de Satan. Si je cherche à vivre saintement pour établir ma position devant Dieu, ou bien je serai par là poussé dans le pharisaïsme, ou je tomberai dans quelque horrible péché. Mais quand je sais que tous mes péchés et toutes mes souillures sont jugés et condamnés à la croix et que je suis justifié et accepté dans un Christ ressuscité, alors je suis sur le vrai terrain de la sainteté. Et si je bronche, ce que je fais, hélas! constamment, je puis apporter mon manquement devant Dieu en le confessant et en me jugeant moi-même, et je sais qu'il est fidèle et juste pour me pardonner mes péchés et me purifier de toute injustice. C'est sur le fondement, que Christ a déjà été jugé devant Dieu pour la chose même que je confesse en sa présence, que je me juge moi-même. S'il n'en était pas ainsi, ma confession n'aurait aucune utilité. C'est parce que Christ a été déjà jugé

pour moi que Dieu peut être « fidèle et juste pour pardonner et purifier, » car il est bien certain que Dieu ne punira pas deux fois pour une seule et même chose. Il est vrai — et c'est une vérité bénie, que je dois confesser mon péché et me juger moi-même, si j'ai mal fait. Il suffit d'une seule mauvaise pensée, pour interrompre ma communion avec Dieu. Chaque mauvaise pensée doit être jugée avant que ma communion puisse être rétablie. Mais c'est comme un homme déjà purifié que je confesse. Je ne suis plus considéré comme un pécheur, n'ayant affaire avec Dieu que comme avec un juge. Je suis maintenant dans la position d'un enfant, ayant affaire avec Dieu comme Père. Il a pourvu à mes besoins journaliers, mais cette grâce n'implique pas la négation de ma place et de mon partage, ni l'ignorance de l'œuvre de Christ ; elle me parle à la fois de la sainteté et de la grâce de Celui de qui elle provient. Le besoin que j'ai de la mer ne doit pas me faire oublier l'autel, mais je dois adorer la grâce de Celui qui a pourvu à l'un et à l'autre.

III. Ayant parlé de la matière et du contenu de la mer de fonte de Salomon, quelques mots suffiront pour ce qui en regarde l'objet : « La mer servait pour laver les sacrificateurs. » Les sacrificateurs y venaient de jour en jour, pour se laver les *mains* et les *pieds*, afin qu'il fussent toujours en état d'accomplir dûment leur œuvre sacerdotale — c'est « là un type » frappant des sacrificateurs spirituels de Dieu, c'est-à-dire de tous les vrais croyants dont les *œuvres* et la *marche* ont besoin d'être purifiées par l'action de la Parole. La cuve d'airain dans le tabernacle et la mer d'airain dans le temple étaient tous deux une figure du lavage d'eau

par la Parole » (Eph. V), que Christ accomplit maintenant par la puissance du Saint-Esprit. Christ, en personne, travaille *pour* nous dans le ciel, et, par son Saint-Esprit et sa Parole, Il travaille *en* nous. Ce n'est qu'ainsi que nous sommes capables d'aller en avant. Il nous ramène quand nous nous égarons, il nous nettoie de toute souillure, il nous corrige de toute erreur. Il vit éternellement pour nous. Nous sommes sauvés par sa vie. Il nous maintient dans la pleine puissance et dans l'intégrité de la position dans laquelle son sang précieux nous a placés. Tout est assuré en Lui. « Le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole ; afin qu'il se présentât l'assemblée glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable » (Eph, V, 25-27).

Maintenant encore un mot à propos des « bœufs, » qui environnaient la mer tout autour et qui la soutenaient. Le bœuf est employé dans l'Écriture comme symbole du travail patient, aussi la place qu'ils occupaient sous la mer d'airain est bien expressive. De quelque côté que le sacrificateur s'approchât, l'emblème du travail patient se présentait à ses regards. Peu importait combien de fois, de quelle manière il s'approchait ; il ne pouvait jamais esquiver la vue de la patience, dévouée à l'œuvre de le purifier de toutes ses souillures ! Quel précieux symbole ! Et nous en avons la substance en Christ. Nous ne pouvons jamais le fatiguer en venant souvent à lui. Sa patience est inépuisable. Il ne se lassera pas jusqu'à ce qu'il nous

présente à lui-même sans tache, ni ride, ni rien de semblable.

Oh ! que nos cœurs l'adorent, lui qui est notre Autel, notre Cuve, notre Sacrificateur, notre Avocat, notre Tout !



Explication de passages.

Notre frère F. A. à N., nous adresse les questions suivantes :

« 1° Qu'est le jeûne dans l'esprit de l'Évangile ?

« 2° Le jeûne est-il une angoisse d'âme accompagnée de privation de nourriture ? Celle-ci est-elle la conséquence naturelle de l'angoisse, ou a-t-elle lieu volontairement et avec réflexion dans le but de plaire à Dieu ou de mortifier la chair ?

« 3° Si les apôtres ont conscience de leur position en Christ, comme fils de Dieu et cohéritiers de Christ ; s'ils ont conscience de son amour infini, et s'ils ont foi en sa providence et en ses promesses, pourquoi jeûnent-ils en Actes XIII, 3 et XIV, 25, et pourquoi instituent-ils le jeûne en 1 Corinth. VII, 5 ? »

Pour répondre à notre frère nous allons, d'abord, rechercher ce qu'était le jeûne dans l'Ancien Testament, ou dans quelles occasions et dans quel but il était observé.

a) Il accompagnait très-convenablement l'humiliation devant Dieu pour la confession de péchés commis et les prières qui en sollicitaient le pardon. Voir 1 Sam. VII, 6 ; Joël II, 12, 15. Dieu eut égard au jeûne du méchant Achab, I Rois, XXI, 27-29 ; et à celui des Ninivites incirconcis, Jonas, III, 5-10.

b) Il s'alliait de même fort à propos à une grande affliction, à la prévision des jugements de Dieu et aux prières instantes pour les conjurer. Voir les deux derniers passages ci-dessus, puis 2 Sam. XII, 16-23 ; 2 Chron. XX, 5 ; Esdr. VIII, 21-23 ; Néh. I, 4 ; IX, 1 ; Esther, IV, 3-16 ; Ps. XXXV, 13 ; LXIX, 10 ; Jér. XIV, 22 ; Dan. IX, 3 ; X, 2, 5 ; Joël, I, 14.

c) Il se joignait encore très-naturellement à un grand deuil. Voir Juges, XX, 26 ; 1 Sam. XXXI, 13 ; 2 Sam. I, 12 ; 1 Chron. X, 12.

d) On voit, par ces passages, que le jeûne était, ou bien spécial, individuel et facultatif, ou bien général, national et obligatoire. La loi de Moïse n'instituait qu'un seul jour de jeûne dans l'année, c'était le jour solennel des expiations (conf. Lévit. XVI, 29 ; XXIII, 27-29, avec Jérém. XXXVI, 6 et Actes XXVII 9). Le jeûne le plus sévère était ordonné aux Israélites en ce jour-là ; ils devaient s'abstenir non-seulement du manger et du boire, mais encore de toutes les autres jouissances qui les auraient éloignés ou distraits du devoir solennel d'affliger leurs âmes devant l'Eternel.

Plus tard, nous voyons souvent les chefs du peuple « publier le jeûne » (Jérém. XXXVI, 9). Après le retour de la captivité, plusieurs jeûnes annuels furent régulièrement établis, en mémoire de calamités nationales. Voir Zach. VIII, 19 ; Esther. IX 31. Mais ces jeûnes, n'étaient pour la plupart qu'une forme, une cérémonie, que n'accompagnaient plus les sentiments qu'ils étaient censés exprimer : ce qui donne lieu à de graves reproches de la part de Dieu. Voir Es. LVIII, 3-6 ; Zach. VII, 5.

(Suite)

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

La tempérance ou la domination de soi-même. 2 Pier. I, 6.

L'expression de « tempérance » que nous trouvons dans le vers. 6 du chap. I de la seconde épître de Pierre, a une bien plus grande portée que celle qu'on lui attribue généralement. On est dans l'usage d'appliquer le mot de « tempérance » à des habitudes de modération dans le boire et dans le manger ; ce qui est parfaitement juste : toutefois ce mot a un sens beaucoup plus étendu. L'expression grecque dont se sert l'apôtre signifie proprement « domination de soi-même, » et s'applique à quelqu'un qui se domine lui-même habituellement et sait se gouverner.

Savoir se gouverner ainsi soi-même est en effet une grâce rare et magnifique, qui étend son influence bénie sur toute la vie, sur le caractère et sur la conduite tout entière. Cette grâce n'agit pas seulement sur un ou deux, ou sur un certain nombre de penchants égoïs-

tes, mais sur le *moi*, dans toute l'acception de ce mot si intelligible et si odieux. Que d'hommes, qui regardent avec mépris un gourmand ou un ivrogne, et qui manquent eux-mêmes, à chaque instant, de la grâce de la tempérance. Certainement, les excès dans le manger et dans le boire, méritent d'être rangés parmi les formes les plus viles et les plus dégradantes de l'égoïsme, et ne peuvent être regardés que comme les fruits les plus amers de cet arbre du *moi*, aux rameaux si étendus. Le *moi*, en effet, est un arbre, et non pas seulement la branche d'un arbre, ni le fruit d'une branche; et il ne faut pas seulement que nous *jugions* le moi quand il est en activité, mais il faut que nous sachions le tenir *en bride* et que nous le dominions, pour qu'il n'agisse pas.

Mais, dira-t-on, comment pouvons-nous dominer le moi et nous posséder nous-mêmes? La réponse, Dieu en soit béni, est simple: « Je puis toute chose en Celui qui me fortifie » (Phil. IV, 13). N'avons-nous pas reçu le salut en Christ! Et si, nous qui croyons, nous avons réellement reçu ce salut merveilleux, que renferme-t-il pour nous? N'est-il que la délivrance de la colère à venir, le pardon de nos péchés, et l'assurance que nous échapperons aux tourments de l'étang de feu et de soufre? Non! quelque précieux et inappréciables que soient ces privilèges, le salut renferme bien plus que cela. Il implique la purification du cœur par la foi, la possession pleine et entière, de Christ, comme notre « sagesse, » notre « sanctification, » notre « justice » et notre « rédemption » (1 Cor. I, 30). Christ nous a été fait « sagesse, » pour nous conduire hors des sentiers ténébreux et trompeurs du péché, dans les sentiers de la paix et de la lumière du ciel; il nous a été fait « jus-

tice, » afin que nous soyons justes devant la face d'un Dieu saint; « *sanctification*, » afin de nous mettre à part pour Dieu et de nous rendre pratiquement saints dans toutes nos voies; et « *rédemption*, » pour nous délivrer à jamais de toute la puissance de la mort, et nous donner l'entrée dans les demeures éternelles de la gloire.

Ainsi donc « l'empire sur nous-mêmes » est une conséquence du salut que nous avons en Christ, un résultat de cette participation à la vie du Christ ressuscité, dont la grâce divine nous a fait don. Il faut nous garder soigneusement de considérer le salut sous le point de vue étroit et égoïste, sous lequel il est souvent présenté et auquel nous ne sommes que trop disposés à le restreindre. Il faut, au contraire, chercher à le saisir dans toute sa plénitude. Le salut s'étend d'une éternité à l'autre; il embrasse, dans son cours puissant, tous les détails de la vie journalière. Je n'ai aucun droit de parler de salut pour *mon âme* dans *l'avenir*, si je refuse d'en reconnaître et d'en manifester la portée sur ma *conduite* dans le *temps présent*. Nous sommes délivrés, non-seulement de la coulpe et de la condamnation du péché, mais encore, et tout aussi pleinement, du pouvoir, de la pratique et de l'amour du péché. Non pas que la chair ne soit plus en nous, et que nous ne soyons pas sujets à broncher de mille manières, mais nous sommes morts au péché, vivants à Dieu dans le Christ Jésus: « Celui qui est mort est quitte du péché » (Rom. VI). Etant morts et ressuscités avec Christ, nous mortifions nos membres qui sont sur la terre. Nous dépouillons le vieil homme et nous revêtons le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et en sainteté. Tel

est le « salut, » qui est en Christ, et telles en sont les conséquences pratiques. En présentant maintenant quelques observations sur le sujet de « la domination de soi-même, » je m'occuperai successivement de ces trois choses : les *pensées*, la *langue* et le *caractère*. Je suppose que mon lecteur est un homme qui a trouvé le salut en Christ ; s'il n'en était pas ainsi, je ne puis que lui indiquer le seul chemin véritable et vivant : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta maison » (Actes, XVI, 31). Mets toute ta confiance en Lui et tu seras en sûreté comme Il l'est Lui-même.

Nous nous occuperons donc en premier lieu de nos « *pensées* » et du contrôle que nous devons habituellement exercer sur elles. Je présume qu'il y a peu de chrétiens qui n'aient souffert de mauvaises pensées, ces visiteuses importunes qui viennent troubler, jusque dans nos retraites les plus profondes, le repos de nos esprits ; qui, si souvent, obscurcissent notre atmosphère, et nous cachent la vue claire et libre de la gloire du ciel. Le Psalmiste pouvait dire : « J'ai eu en haine les pensées vaines ; » et cela n'est pas étonnant. Les mauvaises pensées sont réellement haïssables, et doivent être jugées, condamnées et rejetées. Quelqu'un a dit en parlant de ce sujet : « Je ne puis empêcher les oiseaux de voler autour de moi, mais je puis empêcher qu'ils se posent sur moi. Pareillement, je ne puis empêcher les mauvaises pensées de naître dans mon esprit, mais je puis leur refuser un abri, les empêcher de s'y loger.

Mais comment pouvons-nous gouverner nos pensées ? — Par nous-mêmes, nous ne le pouvons pas plus que nous ne pouvons effacer nos péchés, ou créer un monde.

Qu'avons-nous donc à faire? Regarder à Christ; — c'est là le vrai secret de l'empire sur soi-même. Christ peut non-seulement nous préserver d'accueillir les mauvaises pensées, mais il peut empêcher qu'elles ne s'élèvent en nous. Nous ne pouvons rien ni à un égard, ni à l'autre; Lui seul peut tout. Il peut empêcher ces hôtes funestes, non-seulement d'entrer, mais même de frapper à la porte. Lorsque la vie divine agit en nous, que le courant de la pensée spirituelle et du sentiment est profond et incessant, que les affections du cœur sont puissamment concentrées sur la personne de Christ, des pensées mauvaises ne viennent pas nous tourmenter. Ce n'est que lorsque nous nous laissons envahir par la paresse spirituelle, que les mauvaises pensées, cette race impure, — arrivent sur nous comme des eaux qui débordent; et alors notre *seule* ressource est encore de regarder directement à Christ. Nous pourrions aussi bien tenter de lutter contre les armées déchainées de l'enfer, que d'essayer de combattre contre une horde de mauvaises pensées. Notre unique refuge est Christ. Il nous a été fait « sanctification : » par Lui nous pouvons *toutes* choses. Nous n'avons qu'à invoquer le nom de Jésus contre ces pensées qui nous assiègent, et certainement il nous délivrera entièrement et immédiatement; Il remplira nos âmes de Lui et des choses du ciel.

De toutes manières, le meilleur moyen d'être garanti du mal, c'est d'être préoccupé de ce qui est bien. Quand le courant de la pensée tend positivement vers le ciel, quand il est profond et bien établi, sans détours et sans lacunes, l'imagination et le sentiment, surgissant par l'Esprit des sources profondes de l'âme, suivront ce lit

naturellement (Comp. Phil. II et III). Voilà la meilleure voie, je le répète. Notre propre expérience nous le montrera. « Au reste, frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée ; s'il y a quelque vertu et quelque louange, — que ces choses occupent *vos pensées* : ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi : — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » (Phil. IV, 8, 9). Quand notre cœur n'est occupé que de Christ, en qui est le corps de toutes ces choses, énumérées au verset 8, nous jouissons d'une paix profonde, que les mauvaises pensées ne troublent pas, et c'est là la vraie possession de soi-même.

2° Si nous passons maintenant à ce qui concerne *la langue*, ce membre si petit, mais si important, qui produit tant de bien et aussi tant de mal ; — cet instrument dont nous savons tirer des accents pleins de tendre et douce sympathie, et des paroles d'amer sarcasme et de brûlante haine — qu'elle est précieuse la grâce de la domination de soi-même, lorsqu'elle est appliquée à un pareil membre ! Un instant suffit à la langue pour faire un mal que des années ne peuvent réparer. Que ne donnerait-on pas souvent pour effacer des paroles qu'on a proférées légèrement ! Ecoutez ce que dit l'apôtre : « Si quelqu'un ne bronche pas en paroles, celui-là est un homme parfait ; il est capable aussi de tenir tout le corps en bride. Voici, nous mettons les mors des chevaux dans leurs bouches, pour qu'ils nous obéissent, et nous dirigeons çà et là tout leur corps. Voici, les

navires aussi, qui sont si grands, et qui sont poussés par des vents violents, sont dirigés çà et là avec un très-petit gouvernail, où que ce soit que le veuille l'impulsion donnée par celui qui gouverne. Ainsi aussi la langue est un petit membre et se vante de grandes choses. Voici, un petit feu aussi, combien de bois allume-t-il ? Et la langue est un feu, le monde d'iniquité : ainsi la langue est établie parmi nos membres, et elle souille tout le corps, et enflamme tout le cours de la nature et est enflammée de l'enfer. Car toute espèce de bêtes sauvages, d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins se dompte et a été domptée par l'espèce humaine, mais pour la langue, *aucun des hommes* ne peut la dompter ; c'est un mal qu'on ne peut contenir, plein d'un venin mortel » (Jacques III, 2-8).

Qui peut gouverner la langue ? Nul homme n'en est capable, mais Christ peut le faire ; et nous n'avons qu'à regarder à Lui, dans la foi, avec le sentiment aussi bien de notre incapacité que de sa toute puissance, et sa force s'accomplira dans notre faiblesse.

Nous pourrions aussi bien chercher à arrêter les eaux de la mer, ou le torrent de la montagne que de vouloir nous-mêmes gouverner notre langue. Que de fois, quand nous souffrions des suites d'une parole inconsidérée, n'avons-nous pas pris la résolution de mieux tenir en bride désormais « ce membre » ingouvernable ! — Mais, hélas ! nos résolutions s'évanouissaient comme la nuée du matin, et il ne nous restait qu'à rentrer en nous-mêmes et à pleurer sur notre déplorable faiblesse. Et d'où vient qu'il en était ainsi ? Uniquement parce que nous entreprenions cette œuvre avec notre propre force, ou du moins sans le sentiment assez profond et assez

réel de notre entière faiblesse. C'est de là que viennent toutes les chutes. Il faut que nous nous tenions près de Christ, comme l'enfant se tient près de sa mère; non pas qu'en faisant ainsi, nous en ayons quelque mérite, — mais c'est en nous tenant près de Christ et en nous attendant à Lui, et ainsi seulement, que nous parviendrons à tenir en bride notre langue. Souvenons-nous toujours de ces paroles solennelles du même apôtre que nous avons déjà cité : « Si quelqu'un pense être religieux et ne tient pas en bride sa langue, mais séduit son cœur, la religion de cet homme est vaine » (I, 26). Cette déclaration convient singulièrement au temps présent, où il se dit tant de choses vaines et où tant de langues sont sans frein. Que Dieu nous donne d'y prêter l'oreille pour que notre conduite tout entière porte l'empreinte de son influence.

Le dernier sujet que nous ayons encore à considérer, c'est le « caractère; » il est étroitement lié à « la langue » et « aux pensées. » Quand la source de la pensée est l'Esprit, et que le courant est céleste, la langue n'est qu'un agent actif pour le bien, et « la disposition de l'âme » sera paisible et tranquille. Christ, habitant dans le cœur par la foi, domine toutes choses. Sans lui rien n'a de valeur. Quand même je posséderais et je manifesterais le calme d'un Franklin ou d'un Socrate, je pourrais cependant ignorer complètement ce qu'est « la tempérance » ou « l'empire sur soi-même, » dont parle l'apôtre Pierre. Cette « tempérance » est fondée sur la « foi, » tandis que le calme stoïque des sages selon le monde est basé sur le principe tout à fait opposé de la philosophie. Il ne faut pas que nous oublions qu'il est dit : « Joignez à votre foi la vertu etc...; » la foi va avant

tout ; elle est le *seul lien* qui unisse le cœur à Christ, la source vivante de toute puissance. Possédant Christ, et demeurant en Lui, nous sommes rendus capables de « joindre à la foi, la vertu, la connaissance, la tempérance, la patience, la piété, l'affection fraternelle, l'amour. » Tous ces fruits précieux sont l'effet de notre association à Christ et de notre demeure en Lui. — Mais par moi-même je ne puis pas davantage gouverner la disposition de mon âme, mon caractère, que ma langue ou mes pensées, et si je le tente, je suis sûr de faillir à chaque instant. Un philosophe, sans Christ, manifesterait peut-être plus d'empire sur lui-même, sur sa langue et son caractère, qu'un chrétien, si celui-ci ne demeure pas en Christ. Mais il n'en serait pas ainsi, si le chrétien regardait simplement à Jésus. Si l'ennemi prend le dessus, c'est qu'on manque en ce point essentiel. Le philosophe qui n'a pas Christ réussit *en apparence* dans l'œuvre si importante du gouvernement de soi-même, mais il n'en est que plus aveugle quant à la réalité de sa condition devant Dieu et entraîné plus sûrement vers la perdition. Satan jouit quand il peut faire trébucher et tomber un chrétien, afin qu'il trouve ainsi une occasion de blasphémer le saint nom de Christ.

Lecteur chrétien, souvenons-nous de ces choses ! Regardons à Christ, afin d'apprendre à posséder nos âmes, à gouverner nos pensées, notre langue, notre caractère. « Apportons-y *tout* empressement, » et pesons l'importance de la chose à tous égards. « Si ces choses sont en vous et y abondent, elles ne vous laisseront pas oisifs, ni stériles, relativement à la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais celui en qui ces choses ne se trouvent pas, est aveugle ; et ne voit pas de loin,

ayant oublié la purification de ses péchés d'autrefois » (2 Pierre I, 8, 9). Cette déclaration de l'apôtre est bien sérieuse ! Il est si facile de tomber dans un état d'aveuglement et de sommeil spirituel, et aucun degré de connaissance, soit de la doctrine, soit de la lettre de l'Écriture, ne peut préserver l'âme de cette affreuse condition ! Il n'y a que la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ » qui nous profite ; et cette connaissance doit croître en nous, en ce que y « apportant tout empressement, » nous « joignons à notre foi » les dons divers de la grâce, que l'apôtre rappelle dans le passage si éminemment pratique qui nous occupe. « C'est pourquoi, mes frères, étudiez-vous d'autant plus à affermir votre vocation et votre élection, car en faisant ces choses vous ne broncherez jamais ; car ainsi l'entrée au royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ vous sera richement donnée » (v. 10, 11).



**Explication de passages
ou le Jeûne d'après l'Écriture.**

(Suite de la page 160.)

Voyons maintenant ce que nous dit le Nouveau Testament sur ce sujet. Au temps où le Seigneur Jésus était sur la terre, le jeûne avait atteint, dans les idées des Juifs, des proportions exagérées. À défaut de vraie piété, on s'attachait d'autant plus aux pratiques religieuses. Les personnes pieuses savaient jeûner et prier, tout en se réjouissant dans l'attente d'un Sauveur (Luc II, 37) ; les autres ne savaient que jeûner ;

les disciples de Jean-Baptiste partageaient les préjugés des pharisiens sur les mérites du jeûne (Matth. IX, 14; Marc II, 18; Luc V, 33); quant aux pharisiens, ils se vantaient de jeûner deux fois par semaine (Luc XVIII 12).

Le Seigneur Jésus ne prescrivit pas le jeûne à ses disciples; tant qu'il était avec eux, ceux-ci, dit-il, ne pouvaient jeûner, dans le sens de mener deuil (conf. Matth. IX, 13 avec Marc II, 19; Luc V, 34). Cependant, chaque fois, c'est-à-dire, dans les trois évangiles synoptiques, il déclare que « des jours viendront, où l'Époux leur sera ôté et qu'alors ils jeûneront, » ce qui peut n'être ici que le parallèle de ce que le Seigneur leur dit plus tard: « Dans peu de temps, vous ne me verrez pas... En vérité, en vérité, je vous dis, que vous pleurerez et que vous vous lamenterez, et le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse » (Jean XVI, 19-20¹).

Arrêtons-nous un peu sur cet enseignement du Seigneur Jésus en Matth. IX, 14-17; Marc II, 18-22; Luc V, 33-39. Le Seigneur venait d'appeler à l'apostolat le péager Matthieu ou Lévi; et celui-ci, dans sa joie et sa reconnaissance, lui avait fait préparer un grand festin, et Jésus était à table avec une grande foule de publicains. Et, comme à l'ordinaire, les scribes et les pharisiens murmuraient d'une telle condescendance qui eût froissé leur hypocrite orgueil. Jésus répond à leurs murmures, tout en condamnant ceux qui se les permettent. Alors les adversaires se rabattent sur le jeûne; de concert avec les disciples de Jean,

¹ Le Seigneur nous apprend aussi qu'il est une sorte de démons qui ne peuvent être chassés « que par la prière et par le jeûne » (Matthieu XV, 52; Marc VIII, 5).

ils lui disent : « Pourquoi tes disciples ne jeûnent-ils pas comme nous ? » Le Seigneur leur donne la raison de cette différence : « Les fils de la chambre nuptiale peuvent-ils mener deuil pendant que l'époux est avec eux ? » — Il serait absurde pour eux de jeûner alors que Celui qui était la source de toute leur joie était là. C'eût été en contradiction avec leur foi en Lui, le Messie, que de se soumettre à cet acte de douleur et d'humiliation, en présence de celui qui leur apportait l'allégresse et la consolation. Mais il y avait encore ici un enseignement plus profond à apprendre. Ce n'était pas seulement la présence de Celui que les disciples comprenaient, tandis que tous les autres ne le connaissaient pas, mais encore le Seigneur leur fait voir que l'on ne peut mêler les prescriptions qui découlent de la loi, avec les principes et la puissance de la grâce divine : c'est là un principe des plus importants, que la chrétienté a complètement méconnu et annulé en pratique. — Le christianisme est un système de grâce en Christ, maintenu dans la sainteté par le Saint-Esprit chez ceux qui croient. La chrétienté est la grande maison de la profession, où il y a des vases impurs mêlés avec ceux qui sont à honneur ; où abondent et règnent des principes qui ne procèdent point du Christ, mais qui sont empruntés, les uns au judaïsme, d'autres aux propres pensées des hommes, sans aucun égard à la Bible. Or, ce que le Seigneur nous montre ici, c'est que, même en adoptant ce que Dieu a sanctionné jadis sous la Loi, on peut s'égarer.

Le même Dieu, qui a éprouvé Israël sous la Loi, a plus tard donné l'Évangile ; et c'est l'Évangile et non pas la Loi qu'il dispense maintenant, c'est avec la grâce

que nous avons affaire. C'est avec Christ ressuscité et monté au ciel que nous sommes en relation, et non pas avec la Loi. Nous sommes morts à la Loi si nous sommes chrétiens. Voilà ce que la chrétienté a oublié, ce dont elle s'est départie. En partant du principe que la Loi est bonne et l'Évangile aussi, on a dit : « N'est-il donc pas beaucoup plus sûr et plus convenable de les admettre et de les garder l'un et l'autre ? » Le résultat de ce raisonnement humain a été que les hommes ont mis le plus grand zèle à effectuer une fusion que le Seigneur déclare impossible. Ils ont essayé de mettre le vin nouveau dans de vieilles outres, — c'est-à-dire dans ce qui contenait des principes *légaux*, avec lesquels Dieu en a fini ; ayant produit du vin nouveau, il veut de nouveaux vaisseaux. L'efficace intérieure du Christianisme doit se revêtir de ses propres formes. Les nouveaux vêtements, caractérisant l'Évangile, diffèrent complètement des formes légales. Le légalisme était le vieil habit, et c'était mépriser la bonté de Dieu que de se borner à le rapiécer de drap neuf ; après tout, cela ne réussirait jamais : cela ne servirait qu'à rendre le vieux plus mauvais encore, c'est ce qu'a fait la chrétienté : elle a essayé de raccommo-der le vieux vêtement avec le drap neuf — d'introduire une certaine mesure de morale chrétienne dans le judaïsme, comme une sorte d'amélioration dans celui-ci. Et quel en a été le résultat ? — On a voulu mettre le vin nouveau dans de vieilles outres : on prêche Christ, en quelque mesure, mais toujours en connexion avec les vieux vaisseaux ; il s'agit, à la fois, dans cette parabole (Luc V, 36), du développement extérieur et de la puissance intérieure ; elle montre que le christianisme est

quelque chose d'entièrement nouveau, et qui ne peut ni ne doit être mélangé avec la loi. Si vous rencontrez un homme qui pense avoir quelque justice propre, vous pouvez combattre et renverser cette opinion au moyen de la loi : c'est là l'usage légitime de la loi ; cet homme est un impie, un pécheur, et vous pouvez employer la loi pour le lui prouver. Mais un chrétien est un juste ; or, comme Paul le dit expressément, la loi n'est pas donnée pour lui (1 Tim. I, 8, 9). Je ne dois pas mettre le vin nouveau dans de vieux vaisseaux, ni le vieux dans des vaisseaux neufs. Cela conduit le Seigneur à faire ressortir la totale *nouveauté* de la conduite et des principes qui découlent de Lui-même et de sa grâce. Tout cela était fortement opposé aux pensées et aux préjugés des scribes et des pharisiens, mettant en avant leur question sur les *jeûnes*. Cela ne veut pas dire pourtant, que le jeûne ne soit pas un devoir chrétien, puisque Jésus-Christ a dit de ces disciples, que le jour viendrait, où ils jeûneraient ; mais il doit être basé sur des principes chrétiens et non pas judaïques.

Aussi, dans Matthieu VI, 16-18, le Seigneur recommande encore à ses disciples, quand ils jeûneront, de pas imiter les hypocrites, qui se rendent tout défaits de visage, afin qu'il paraisse aux hommes qu'ils jeûnent. De peur que la chair ne prenne avantage, même de ce qui a en vue la mortification du corps, le Christ veut que l'on fasse en sorte, devant les hommes, de ne pas paraître jeûner, plutôt que d'en faire ostentation. Car quoiqu'un vrai chrétien doive profondément répugner à revêtir de fausses apparences, il pourra bien y être amené par les insinuations de l'ad-

versaire, s'il ne demeure pas dans une sainte vigilance devant Dieu. « Toi, *quand tu jeûnes*, oins ta tête et lave ton visage, en sorte qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui demeure dans le secret, et ton Père qui te voit dans le secret, te récompensera. »

Mais si le jeûne judaïque et le jeûne pharisaïque sont ainsi condamnés par le Seigneur, il n'en résulte pas qu'il ne puisse y avoir un jeûne chrétien : nous avons déjà entrevu le contraire. Je crois qu'il y a dans le jeûne, un avantage réel dont peu de chrétiens se font une juste idée. Si, dans certaines occasions qui réclament tout spécialement de nous, soit comme individus, soit comme familles, soit comme assemblées, des prières ferventes, nous savions les accompagner du jeûne, nous en éprouverions, je n'en doute pas, une grande bénédiction. C'est là aussi un moyen d'exprimer l'humiliation d'esprit. Le jeûne est une des choses par lesquelles le corps montre sa sympathie avec les préoccupations de l'esprit ; c'est une manifestation du désir que nous sentons de nous tenir devant Dieu dans l'attitude de l'humiliation.

Appliquons maintenant ces quelques pensées aux exemples de jeûne que nous trouvons dans le Nouveau Testament, depuis la Pentecôte.

Le premier nous est fourni par un capitaine romain, pieux et craignant Dieu, mais qui ne connaissait pas encore la bonne nouvelle du salut par Christ. Voici ce qu'il dit à l'apôtre Pierre (Act. X, 30) : « Il y a quatre jours que j'étais en jeûne... et que je priais dans ma maison, » et un ange lui apparut et lui dit : « Ta prière est exaucée. » Elle l'est, en ce que l'apôtre

Pierre lui est indiqué comme celui qui devait lui faire connaître le salut de Dieu. Ici donc, comme dans tous les cas qui nous restent à voir, le jeûne accompagne, d'une manière bénie, des prières tout particulièrement instantes.

En effet, c'est là ce qui explique le jeûne dont il est question en Actes XIII, 2, 3. Les disciples, prophètes et docteurs, de l'assemblée d'Antioche « servaient le Seigneur et jeûnaient, » lorsque l'Esprit saint, en réponse à leurs prières, dit : « Mettez-moi à part Barnabas et Saul... » Le Saint-Esprit voulait les envoyer (vers. 4) annoncer l'Évangile au loin : les disciples sentent le besoin de les recommander à la grâce de Dieu pour l'œuvre à laquelle ils étaient appelés (voir XIV, 28) ; et, dans ce but, « ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller. » — Puis dans Act. XIV, 23, les mêmes Paul et Barnabas, en revenant de leur voyage d'évangélisation, et en repassant dans les villes, où ils avaient « fait beaucoup de disciples, » « leur ayant choisi des anciens dans chaque assemblée, prièrent avec jeûne, et les recommandèrent au Seigneur, en qui ils avaient cru. » C'étaient là des actes d'une grande importance, demandant des supplications ferventes, or le jeûne était là bien à propos. — Qui de nous, en effet, ne sait pas, par expérience, que l'excès des viandes et du vin appesantit le cœur, comme aussi le Seigneur nous le dit (Luc XXI, 34) ? par conséquent, l'abstention temporaire des aliments est propre, au contraire, à faciliter l'élévation du cœur à Dieu dans des prières prolongées et faites avec ferveur. Nous ne comprendrions pas et nous plaindrions des chrétiens, tant soit peu anciens dans la carrière, qui

n'auraient jamais fait l'expérience dont nous parlons, ou qui, dans des circonstances graves, solennelles, soit pour eux individuellement, soit pour leur famille, soit pour l'assemblée, ne se seraient jamais sentis pressés de joindre le jeûne à la prière. Ce que nous ne comprenons pas non plus, c'est la troisième question (3^o) de notre frère F. A. : « Si les apôtres ont conscience de leur position en Christ.... pourquoi jeûnent-ils ? » On pourrait tout aussi bien dire : « S'ils ont foi en la providence de Dieu et en ses promesses, » pourquoi prient-ils ? A quoi l'on peut répondre : « C'est précisément parce qu'ils ont conscience de leur position en Christ, comme fils de Dieu... et de son amour infini — parce qu'ils ont foi en ses promesses, qu'ils prient » (Voir Ezéch. XXXVI, 37, comparé avec ce qui précède). Et c'est parce qu'ils sentent le besoin de prier avec instances, sans être entravés par la chair, qu'ils ajoutent le jeûne à leurs prières.

Ainsi, dans ces derniers exemples, il n'est pas question d'angoisse d'âme ; je ne crois pas que jamais le jeûne soit, par lui-même, une angoisse d'âme, quoiqu'il puisse accompagner l'angoisse d'âme ; ce qui est même tout naturel. Quand le cœur est fort affligé, est-ce que l'on pense à manger ? — Aussi, nous comprenons très-bien que, dans une grande douleur, dans le deuil, dans une vive conviction du péché et une ardente aspiration au salut, on soit amené, même sans préméditation, à jeûner. De même le chrétien en chute, une assemblée appelée, par ce qui se passe dans son sein ou dans l'Eglise en général, à une profonde humiliation devant Dieu — ne sentiront-ils

pas parfois (plût à Dieu que ce fût plus fréquent?*) le besoin de joindre le jeûne à la prière, ou de prier en jeûnant, afin de pouvoir le faire avec plus d'instances. Si le désir du relèvement est vraiment senti, il conduira de lui-même au sentiment du besoin du jeûne. Hélas! il nous arrive quelquefois de penser à nous réjouir, quand nous devrions sentir nos misères et pleurer, quand Dieu nous appelle à nous humilier en confessant nos infidélités. Combien de fois le poignant reproche, adressé à Israël, en Esaïe XXII, 12, 13, n'a-t-il pas pu s'appliquer aussi à des chrétiens sans intelligence et sans spiritualité?

Notre frère demande enfin : « Pourquoi les apôtres instituent-ils le jeûne en 1 Cor. VII, 5? » J'avoue que je ne saurais pas voir là « l'institution du jeûne. » Il ne s'agit, dans ce passage, que d'un mari et d'une femme que des circonstances à eux particulières : une épreuve, la conduite de leurs enfants, le désir de leur conversion, par exemple, invitent à des prières spéciales, auxquelles, d'un consentement mutuel, ils unissent le jeûne, pris ici dans un sens très-général. Au reste, le mot « jeûne » ne se trouve pas ici dans les meilleures éditions critiques du Nouveau Testament, et il faut simplement lire, comme l'indique la Version nouvelle : « afin que vous vaquiez à la prière. »

En résumé, si l'on nous demandait : comment de-

(*) L'apôtre Paul usait souvent de ce grand moyen de soutenir et d'entretenir la spiritualité, comme nous le voyons dans 2 Cor. VI, 5 et XI, 27. Cependant, les jeûnes, dans ces passages, pourraient signifier des « jeûnes forcés, » faisant partie des afflictions de l'apôtre. Ils sont pourtant distingués de la faim et de la soif dans le dernier passage.

vons-nous comprendre le jeûne d'après le Nouveau Testament, relativement aux chrétiens de nos jours? nous dirions : Nous croyons que l'exercice du jeûne est positivement affirmé dans des passages, tels que Matth. IX, 15 ; XVII, 21, et Actes XIII, 2. Il est présenté en connexion immédiate avec la prière, et nous pensons que cette connexion est fort instructive. Le jeûne implique l'oubli, l'éloignement des choses naturelles et terrestres; la prière implique un cœur occupé des choses spirituelles et célestes. Le premier est un moyen d'obstruer le canal de communication entre notre être naturel et le monde qui nous entoure; la dernière est un moyen d'ouvrir le canal entre l'homme spirituel et le ciel. Celui-là renferme l'idée d'une saine abnégation du vieil homme; celle-ci, l'idée de l'état de complète dépendance du nouvel homme. Toutefois, nous devons nous garder soigneusement de tout ce qui, dans le jeûne, ressemblerait à l'esprit monastique, ascétique ou légal, lequel ne tendrait qu'à élever ce qui doit être tenu dans l'abaissement. En un mot, l'effet moral du jeûne nous semble réalisé, par l'habitude constante de la « tempérance, » dans le sens que donne à ce mot le premier article de ce numéro.



Fragment sur Luc XV.

Quant à ce qui regarde l'application de ce chapitre à un chrétien qui s'est éloigné de Dieu, je l'ai entendu faire souvent, mais je la rejette absolument. Il est vrai, sans

doute, que Dieu reçoit miséricordieusement un chrétien égaré qui revient à Lui ; mais ce n'est pas là le sens et le but de la parabole du fils prodigue, comme le montrent, aussi clairement que possible, les premiers versets du chapitre. Le sujet traité ici est fourni par les pharisiens et les scribes qui murmuraient de ce que Jésus recevait les pécheurs et mangeait avec eux. C'est ce qui lui donne occasion de montrer, dans trois tableaux, avec quel amour Dieu cherche et reçoit les pécheurs. Les deux premiers présentent plutôt l'acte de chercher (de Christ et de l'Esprit, je pense), le troisième dépeint la réception. Le relèvement d'un chrétien en chute ne trouve aucune application ici. En outre, l'introduction du fils aîné fait évidemment allusion aux Juifs, ou à tout autre individu à principes légaux et à propre justice, mais littéralement aux Juifs par ces mots du père : « Tu es toujours avec moi, et tous mes biens sont à toi. » Les deux premières paraboles montrent le principe de la grâce qui cherche les pécheurs — c'est qu'il y a de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent ; la troisième fait voir ce qui a amené l'éloignement originel et ensuite le retour. En d'autres termes, l'amour qui cherche, et l'amour avec lequel on est reçu. Aussi tout ce qui est dit du fils aîné représente non pas un état originel, mais la jalousie que faisait éprouver aux Juifs l'admission de pécheurs d'entre les Gentils. L'assertion, que le nom de « fils » emporte toujours la réalité du fait qu'on est né de Dieu, est erronée ; car, dans ce cas, l'aîné n'eût pas été « fils, » ou eût été né de Dieu, tandis que, sur le pied de la grâce (qui fait des fils), « il ne voulait pas entrer. » Adam était fils de Dieu (Luc III, 38) ; ailleurs, « ainsi a dit l'Éternel : Israël est mon fils, mon premier-né » (Exode IV, 22). Encore une fois donc, les premières paraboles dépeignent l'amour actif de Dieu qui cherche les pécheurs ; la dernière décrit la réception que le père fait au pécheur qui retourne à Lui. C'en est là, je n'en doute nullement, la vraie application.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

« Dieu est lumière. »

1 Jean. I, 5.

Les deux passages que nous trouvons dans la première épître de Jean : « Dieu est lumière » et « Dieu est amour, » me semblent être ce qu'on peut appeler des vérités de la *même famille*. Si nous parcourons les Saintes Ecritures du commencement à la fin, nous voyons que ces vérités en forment le fond, qu'elles les traversent d'un bout à l'autre, comme les deux fils d'un tissu qui s'entrecroisent sans cesse. Produire les résultats de « la lumière » et de « l'amour » réunis, c'est-à-dire de la pureté parfaite et d'une parfaite bonté, tel est le secret qui anime et qui occupe constamment la scène. Tout est « lumière » et tout est « amour, » car tout concourt à la manifestation de Dieu Lui-même, et Dieu est « lumière » et « amour. » Il est la pureté parfaite et la bonté parfaite.

Je voudrais pour un moment poursuivre cette vérité : « Dieu est lumière, » à mesure qu'elle se présente dans le cours de la Parole divine, désirant que cette méditation nous rende plus humbles, en même temps qu'elle nous fortifie et nous réjouisse.

Dès le début, nous nous trouvons en face de l'expression la plus forte de la sainteté et de la justice de Dieu. « Dès le jour que tu en mangeras, tu mourras *de mort* » (Gén. II, 17). A la première perpétration du mal, Dieu ne rattache rien de moins qu'une complète séparation d'avec Lui-même, car il est le Dieu *vivant*. Il venait de se manifester comme tel ; il était devenu la source de tout ce qui dans ce moment l'entourai sur la terre, dans les airs et dans la mer. Il était le Dieu vivant et qui donnait la vie, et par conséquent un état de mort, c'était un état de séparation d'avec Lui. Et cet état de mort est placé devant la créature, comme le sort certain et immédiat qui l'attendait, aussitôt qu'elle aurait commis le péché. Quelle solennelle déclaration, au premier jour de l'homme, de la sainteté de Dieu et de cette grande vérité que « Dieu est lumière » et qu'en « Lui il n'y a nulles ténèbres. » La créature qui fait le mal, qui devient un enfant de ténèbres, doit à l'instant même être bannie de la présence de Dieu. « Dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. »

C'est ainsi que, dès le commencement, le Dieu béni se manifeste ; et tout ce qui suit, après, n'est qu'un développement de cette première manifestation, une nouvelle empreinte du même sceau. Nous voyons dès lors, sans doute, aussi pleinement, que « l'amour » revendiquera ses droits, car cela est vrai et cela est néces-

saire aussi, mais la « lumière » ne cessera pas d'être lumière. Elle réclame sa place et a ses droits absolus dans tous les conseils révélés de Dieu, en tous lieux et dans toutes les dispensations. N'est ce pas ce que nous voyons dès l'entrée du péché dans le monde ? N'est-ce pas ce que nous pouvons lire aussi distinctement dans la promesse faite à l'homme pécheur, que dans la menace faite à l'homme dans l'état d'innocence ? Quelle que soit la forme que la Parole adopte, d'après le changement survenu dans la condition de celui à qui elle s'adresse, elle a sa source en Dieu, qui est à la fois et parfaitement « lumière » et « amour. » — « Elle te brisera la tête et tu lui briseras le talon, » telle est maintenant la déclaration du Seigneur au serpent, au sujet de la semence de la femme. Dieu préparera une voie dans laquelle il pourra être « juste » et pourtant « justifier » les pécheurs. Il satisfera à toutes les exigences de la « lumière, » comme à tous les désirs de « l'amour. » Telle est la signification de cette première promesse de Dieu après que le péché fut entré. Elle nous dit clairement, et selon une sagesse qui dépasse toute intelligence, que Dieu est à la fois « lumière » et « amour, » et que l'un et l'autre doivent être glorifiés. *L'homme sera sauvé, la tête du serpent écrasée, parce que « Dieu est amour, » mais le péché recevra son salaire, le talon de la semence de la femme sera écrasé, parce que « Dieu-est lumière »*

Tel est Dieu ! — Et dès lors, parce qu'il est « lumière, » nous le voyons comme un étranger là où le péché et la mort sont entrés. La demeure de l'homme a été souillée. La terre est maudite à cause du péché, et Dieu ne peut plus y être chez Lui ; Il devient un

étranger au milieu de l'œuvre de ses propres mains. Il visite les élus qu'il s'est choisis, pour les fortifier et les guider, parce qu'il est « amour, » mais autrement il n'habite pas ici-bas. « Et l'Éternel s'en alla, quand il eut achevé de parler avec Ahraham » (Gen. XVIII, 35). — Il en fut de même plus tard, dans la suite de ses dispensations, lorsqu'il choisit Canaan pour le lieu de sa demeure : le pays dut être complètement purifié, car les saints pieds de Dieu ne pouvaient reposer sur un marchepied impur. L'épée de Josué, le serviteur de Dieu qui est « lumière, » purifia le pays de ceux qui le corrompaient. Des villes entières sont maudites ; les produits du bétail, des champs, des arbres, sont purifiés par différentes ordonnances, et Israël lui-même est baptisé, entrant en possession de son héritage comme un peuple ressuscité. Tout est ainsi rendu net avant que le Seigneur vienne habiter là, car le témoignage reste toujours : « quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres » (2 Cor. VI, 14) ? — « Dieu est lumière et il n'y a en Lui nulles ténèbres » (1 Jean, I, 5).

Il en est de même encore lorsque les Israélites sont établis dans le pays ; « la Sainteté à l'Éternel » caractérise tout et met son empreinte sur toutes choses. On ne peut approcher de Dieu que par un chemin consacré avec un soin jaloux ; Dieu lui-même se retire dans le lieu appelé « le Saint des Saints, » et toutes les avenues de ce sanctuaire sont marquées des témoignages de la sainteté parfaite et absolue du Seigneur. Tout nous parle « d'amour » sans doute dans le chemin qui mène à Lui, mais la nature de ce chemin nous parle en même temps de « lumière. » Ceux qui ont été bannis, peu-

vent revenir ; mais ils ont à apprendre que le péché ne peut entrer avec eux. La moindre souillure doit être ôtée ; le contact même accidentel d'un sépulcre ou d'un ossement (symbole de la mort et par conséquent du péché), obligent ceux qui viennent rendre culte à faire usage de l'eau de purification, avant de pouvoir s'approcher de l'Eternel (Nombres XIX). « L'amour » *fournit* cette eau, mais la « lumière » *exige* que l'on en fasse usage.

Je n'entre pas ici dans plus de détails sur tout ce service du temple en Israël ; on connaît assez le caractère de sainteté qu'il porte. Je ne veux que faire remarquer ici que la loi, ou l'alliance, qui fut donnée en même temps, rendait le même témoignage. Car si l'homme, dans la présomption de son cœur, veut s'approcher de Dieu par la loi, et non par les « ombres des biens à venir, » ces témoins de la grâce, il faut qu'il apprenne que Dieu est « lumière, » et que par conséquent « maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire » (Deut. XXVII, 26). Dieu qui est parfaitement juste et parfaitement saint, ne peut affaiblir un seul rayon de sa gloire, pour l'accommoder à la condition déchuë de l'homme. Si l'homme veut se tenir devant Lui par lui-même, comme au mont Sinaï, et non à la porte du sanctuaire, il faut qu'il apporte avec lui cette « lumière » de justice et de sainteté qui seule est digne de la présence de Dieu ; il faut qu'il *persévère* dans toutes les choses qui sont écrites dans cette loi « sainte, juste et bonne. » Rien de moins ne peut satisfaire Dieu.

Tel est le puissant témoignage que la loi aussi rend à cette vérité que nous poursuivons à travers les Ecri-

tures. Les paroles prononcées du haut du Sinaï et la voix du sanctuaire, dressé au pied de la montagne, disent également, quoique d'une manière différente, que « Dieu est lumière, » et nous verrons qu'à mesure que Dieu fait un pas dans la révélation de Lui-même et de ses conseils, par sa main ou par son Esprit, c'est-à-dire par sa providence ou par sa parole, il en est toujours de même. La captivité d'Israël devient en son temps le témoignage. Le peuple n'avait pas « persévéré dans les choses de la loi. » Il n'avait pas réfléti la « lumière, » ainsi qu'il s'était engagé à le faire, et par suite, il est banni de la présence de Dieu. La dispersion des tribus nous dit que « Dieu est lumière, » comme l'exil d'Adam hors d'Eden nous l'avait dit auparavant. « Où sont les lettres de divorce de votre mère que j'ai renvoyées ? » dit l'Eternel à Israël ; « où est celui de mes créanciers à qui je vous ai vendus ? Voilà, vous avez été vendus pour vos iniquités, et votre mère a été renvoyée pour vos iniquités » (Es. L, 1). — « Quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres ? » pouvons-nous demander encore. Le péché et les transgressions éloignent de Dieu. Si Israël marche dans les ténèbres de sa mauvaise nature, il faut qu'il marche en dehors de la présence de Dieu.

Tel est le témoignage de Dieu dans la dispersion des tribus d'Israël. Tel a été le témoignage de tous les prophètes qui parlèrent au nom du Seigneur contre un peuple désobéissant. Tel fut encore le témoignage de Jean-Baptiste après la captivité et la dispersion. Jean s'adresse à Israël avec cette vérité que « Dieu est lumière ; » il trouve le peuple dans le péché et l'invite à se repentir, ou à ne jamais prétendre à la position

« d'enfants d'Abraham, » ou « de peuple de Dieu. »

Mais il y a un dernier témoignage, le plus touchant de tous, c'est la vie et le ministère de notre Seigneur Jésus-Christ. — Tout ce que Jésus faisait était un reflet de Dieu, tout était « lumière » et « amour, » la lumière et l'amour confondant leurs rayons et formant cet élément parfait au milieu duquel notre Seigneur vivait et agissait sur notre terre. Il était « Dieu manifesté en chair. » La gloire divine resplendissait en sa face ; en Lui habitait « la plénitude de la déité corporellement » (Col. II, 9), et tout ce qui émanait de Lui était lumière et amour. Le Fils de Dieu agissait selon le principe de la première promesse dont nous avons parlé plus haut. Il consentit à avoir « le talon brisé » à cause de la *justice*, parce que « Dieu est lumière, » mais « il écrase la tête » de l'ennemi, à cause de la *grâce*, parce que « Dieu est amour. » Cette double vérité fut proclamée plus particulièrement dans sa mort, quoique toute sa vie rendit le même témoignage. En lui tout parlait de lumière et d'amour, de justice et de paix, de « grâce et de vérité. » Il maintenait la lumière et dispensait l'amour. Soit que nous considérions sa mort, soit que nous le suivions dans sa vie et dans son ministère, que nous écoutions ses paroles, ou que nous sondions ses voies, nous pouvons répéter avec l'apôtre : « c'est ici le message que nous avons entendu de Lui et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière et qu'il n'y a en Lui nulles ténèbres » (1 Jean I, 5).

Telles furent la vie et la doctrine du Fils. Et quand le témoignage du Fils de Dieu à la « lumière et à l'amour » eut pris fin, le Saint-Esprit le continua sous une autre forme. Son enseignement par le moyen des apô-

tres, dans leurs épîtres, nous découvre des mystères nouveaux, mais qui tous mettent en relief les mêmes vérités. L'amour est exercé, mais la lumière est toujours maintenue. La pensée que la « doctrine de Christ » puisse admettre un principe quelconque de mal et de ténèbres, est étrangère à l'Esprit. L'apôtre qui nous parle de sa part, s'arrête étonné devant cette idée : « Ignorez-vous » dit-il « que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort ? — afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi, nous marchions en nouveauté de vie » (Rom. VI, 3, 4). Ailleurs, le même apôtre nous dit que si quelques-uns « ont appris Christ, » « s'ils l'ont entendu et ont été instruits par Lui, » ils doivent avoir appris à « dépouiller le vieil homme qui est corrompu selon les convoitises qui séduisent » (Eph. IV, 20-22). De même encore, il interprète ainsi « la grâce qui apporte le salut, » disant qu'elle « nous enseigne à *renier* l'impiété et les convoitises mondaines, et à vivre dans ce présent siècle *sobrement, justement et pieusement* » (Tite II, 11, 12). Et ainsi quoique maintenant ce soient « la grâce » et « le salut, » et non pas la loi, qui sont proclamés, le témoignage est toujours également clair et positif, disant que « Dieu est lumière. »

L'apôtre nous enseigne que notre « Sauveur » est en même temps notre « Seigneur ; » la main qui nous a sauvés revendique toujours son autorité sur nous, et nous savons que cette main est sainte et pure ; et le Saint-Esprit s'applique en particulier, dans l'épître où nous lisons que « Dieu est lumière » et que « Dieu est amour, » à entremêler incessamment et à unir ensem-

ble ces deux vérités, en en faisant en même temps les deux grandes pierres de touche de la réalité de la vie chrétienne ; en sorte qu'il dit : « quiconque ne pratique pas la justice, n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère ; » et encore « quiconque pratique la justice est né de Dieu, » et « quiconque aime est né de Dieu, et connaît Dieu, » car « Dieu est lumière » et « Dieu est amour. » Le double témoignage que le Fils a rendu dans son enseignement, dans sa vie et dans sa personne, le Saint-Esprit le rend maintenant, soit par la parole des apôtres, soit par son habitation en nous. Nous, les saints, nous sommes maintenant les temples du Saint-Esprit, mais cet Esprit habite en nous comme un Esprit *saint*, attristé par toute contradiction pratique à cette vérité que « Dieu est lumière, » en même temps qu'il répand l'amour de Dieu dans nos cœurs, et qu'il est l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : « Abba, Père. »

Combien tout cela est parfait ! — Et nous pouvons ajouter que si le Fils et l'Esprit, chacun au jour de sa manifestation, maintient en parole et en œuvre ce même témoignage, un jour la gloire aussi le maintiendra. Cette gloire qui terminera et couronnera toutes choses, proclamera la même précieuse vérité, et publiera à travers tous les siècles à venir, que « Dieu est lumière » et que « Dieu est amour. » Le sabbat, le repos des pauvres pécheurs qui ont cru en Jésus, dira que « Dieu est amour, » tandis que leur entrée dans ce repos, dans l'élément où il est placé, dira que « Dieu est lumière. » Car la terre, qui sera le marchepied de Dieu dans cette ère de gloire, sera purifiée de ses corrupteurs et de tout ce qui la souille, avant que la gloire puisse reve-

nir et y habiter, comme le pays de Canaan jadis fut purifié avec tout ce qui s'y rapportait, avant que l'Éternel voulût y faire sa demeure. Et étant purifiée, elle demeurera nette. « Je retrancherai chaque matin tous les méchants du pays, » dit le Seigneur de toute la terre aux jours de sa gloire, « afin d'exterminer de la cité de l'Éternel tous les ouvriers d'iniquité » (Ps. CI, 8). Et quant au tabernacle de Dieu, quant au trône ou à la gloire céleste, rien d'impur ne peut même en approcher. « On lui apportera l'honneur et la gloire des nations » (Ap. XXI, 26). *Dehors* sont les chiens, etc (Ap. XXII, 15). Tout ce qui est souillé, tout ce qui est l'opposé de la lumière, sera refoulé au delà de ces sphères que la gloire remplit, car les ténèbres seront alors les « ténèbres de *dehors*. »

Ainsi, depuis le jardin d'Eden jusqu'à la gloire éternelle, toutes les voies de Dieu, toutes les révélations de sa pensée, nous disent que « *Dieu est lumière et qu'en Lui il n'y a nulles ténèbres.* »



Explication de passages.

Matth. XI, 11.

Notre frère C. B., aux B., désirerait une explication de ce passage. En 1860, un autre frère C. B., du Gard, nous avait déjà demandé notre pensée sur le verset suivant, et nous avons publié alors (voir *Message Évangélique*, tom. I, p. 257) une réponse d'un de nos frères qui embrasse tout l'ensemble ou le contexte de ce passage. Le lecteur

fera donc bien de commencer par relire l'article que nous venons d'indiquer, qui lui donnera une idée générale sur tout le sujet, et nous n'aurons que quelques mots à y ajouter.

Après avoir repris, en parlant aux disciples de Jean, la faiblesse de foi qu'avait montrée leur maître, le Seigneur, lorsque ces messagers sont partis, élève bien haut le Précurseur, en parlant aux troupes. Jean n'est point « un roseau agité du vent, » malgré la question indiscreète qu'il venait de faire adresser à Jésus. Ce n'est point un grand de ce monde, un homme de cour : c'est « un prophète... et plus qu'un prophète, » parce que Jean occupait une place toute particulière qui n'avait été assignée à aucun autre prophète : celle d'être, à la fois, le héraut et le précurseur immédiat du Messie, le contemporain de l'Agneau de Dieu, qu'il pouvait non-seulement annoncer, mais encore montrer du doigt. Jean était un prophète, dont les prophètes avaient parlé d'avance ; aussi le Seigneur dit de lui : « En vérité, je vous dis qu'entre ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun plus grand que Jean le Baptiseur ; » puis il ajoute ces paroles, des plus remarquables dans ce chapitre de transition : « Toutefois le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui. » Quel en est le sens ? — Ici, le Seigneur parle de Jean, en le comparant non avec Lui-même, mais avec d'autres hommes. Jean était le plus grand parmi ceux qui étaient nés de femme, Jésus-Christ évidemment excepté ; « toutefois le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui. » Cela indique, je pense, qu'un nouvel ordre de choses commençait, dans lequel les privilèges que conférerait la grâce souveraine de Dieu seraient si grands, que le dernier, dans la dispensation qui allait s'ouvrir, serait supérieur au plus grand dans toutes les dispensations passées. Et cela ne tiendrait pas à la foi ni à quoi que soit qui fût dans ces héritiers du royaume des cieux, car ces mots ne veulent pas dire qu'un

faible croyant maintenant est plus grand qu'un homme d'une foi puissante dans les temps passés, ni qu'une âme anxieuse, troublée, doutant encore de son salut soit dans un meilleur état que ceux qui, comme Siméon, pouvaient se réjouir en Dieu, leur Sauveur. Cependant le Seigneur déclare que le plus grand dans les économies passées est moindre que le plus petit maintenant : « Celui qui est le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui, » c'est-à-dire que Jean-Baptiste.

« Le royaume des cieux » ne signifie jamais le ciel : ce sont deux idées aussi bien que deux expressions différentes. « Le royaume des cieux » indique toujours un état de choses qui, tout en ayant sa source dans le ciel, a son développement sur la terre. Ces mots peuvent s'appliquer, comme c'est souvent le cas, à ce qui a lieu maintenant ici-bas ; ou, comme c'est aussi quelquefois le cas, à ce qui aura lieu quand le Seigneur viendra en gloire et établira, d'une manière visible son gouvernement sur la terre. Mais le royaume des cieux suppose toujours la terre, comme la scène où se manifestent les privilèges des cieux. Le Seigneur Jésus se voit rejeté, mais Dieu, dans sa grâce, tire le bien du mal et fait sortir, du rejet même de Jésus, une beaucoup plus grande bénédiction que n'eût été celle qui aurait accompagné sa réception. En supposant que le Seigneur eût été accueilli par les hommes lors de sa première venue, Il aurait béni les hommes et les aurait conservés vivants sur la terre. Il aurait lié Satan et comblé les créatures, en général, d'innombrables bienfaits. Néanmoins qu'eût été tout cela sans la satisfaction de Dieu au sujet du péché ? Ni sa gloire morale, ni son amour suprême n'eussent été révélés comme ils le sont maintenant. Or, la mort du Christ est, à la fois, l'apogée de la méchanceté de l'homme et de la bonté de Dieu, car, à la croix, l'un a montré sa haine mortelle et sa totale perversité, et l'autre son amour parfait et saint. C'est l'iniquité de l'homme qui

mit Jésus-Christ en croix — c'est la grâce de Dieu qui l'y amena; et Christ, ressuscité d'entre les morts, prend sa place comme le commencement, le Chef d'une nouvelle création, dès lors accomplie en sa personne et révélée à la foi de tous les croyants, lesquels, tout en ayant encore à lutter dans ce monde avec les malices spirituelles, sont mis par Lui dans cette position de bénédiction. Christ répand dans leurs cœurs la joie du salut, son Esprit leur rend témoignage qu'ils sont enfants de Dieu — que tous leurs péchés sont pardonnés — et qu'ils n'ont plus qu'à attendre son avènement qui couronnera l'œuvre de son amour, alors qu'ils seront ressuscités d'entre les morts ou transmués, pour être rendus conformes à leur Chef glorifié. Tout cela est, dès maintenant, vrai pour la foi, et sera vrai pour la vue prochainement, mais toujours vrai dès le moment de l'introduction de cet état de choses, qui date de l'ascension du Christ au ciel, et qui se terminera par la descente du Christ du ciel pour prendre en mains la puissance du royaume sur la terre.

Qu'est-ce donc que le moindre des croyants possède maintenant? Pour le comprendre, rappelons ce qu'étaient les saints avant la mort de Jésus-Christ. Le dernier d'entre eux, Jean-Baptiste, se reposait sur des promesses. Quelque béni qu'il fût, il ne pouvait pas même dire: Mes péchés sont ôtés, mes iniquités sont toutes effacées. Avant la mort et la résurrection de Christ, les saints pouvaient seulement, avec joie sans doute, regarder en avant vers le jour qui amènerait cette assurance et dire: Oh! quel bonheur ce sera alors! Ils pouvaient être assurés que c'était bien là l'intention de Dieu, mais elle dépendait d'une promesse; ce n'était pas encore un fait accompli. Après tout, si vous étiez en prison, vous comprendriez aisément la différence qu'il y a entre une promesse d'être élargi et le fait même de votre élargissement, lorsque vous en seriez sorti. Eh! bien, c'est une différence analogue dont il est ques-

tion ici. Avant la mort du Christ, le plus avancé des saints, même Jean le Baptiseur, ne pouvait pas dire : Tous mes péchés sont abolis, quoiqu'il pût et dût dire : Je suis parfaitement sûr que quand le Messie viendra, il amènera la justice éternelle et mettra fin aux péchés. Mais ici intervient ce fait prodigieux, que le Messie est venu et qu'il a accompli son œuvre. L'œuvre de l'expiation est faite ; et la conséquence en est que tous ceux qui croient ont le droit de dire : Je n'ai plus de péché sur moi en la présence de Dieu. Les doutes du Précurseur ne sont plus permis à ceux qui savent que le Christ est mort et qu'il est ressuscité.

Cela est vrai, non pas de quelques chrétiens en particulier, mais de tout chrétien, et il est à désirer que chacun d'eux sache le dire, c'est-à-dire que chacun d'eux sache prendre la place que Dieu lui donne en Christ. Il en résulterait que les chrétiens ne pourraient plus marcher avec le monde, comme ils ne le font encore que trop.

Voici donc ce que je trouve dans l'Évangile : une nouvelle dispensation allait commencer, dans laquelle le tout dernier est investi de privilèges que le plus grand ne pouvait et ne devait pas posséder auparavant. Et cela parce que Dieu attache une valeur infinie à la mort de son Fils, une gloire particulière à cette œuvre du Christ, par laquelle la rédemption a été accomplie. Maintenant tout est fait — tout est donné, et Dieu peut inviter les âmes, non pas à oublier leurs péchés ou à ne plus y prendre garde, mais à les considérer, à les confesser et à les juger devant la croix du Christ ; maintenant Dieu peut engager les croyants à dire : « Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché. » C'est là la base du christianisme. Cela étant, nous devons comprendre combien c'est une chose mauvaise et antichrétienne que la prétention d'un homme quelconque à prendre la position de sacrificateur ou prêtre, c'est-à-dire celle d'un individu ou d'une caste

s'attribuant le privilège de s'approcher de Dieu pour les autres. Tout chrétien — homme, femme ou enfant, peu importe — est sacrificateur. Tous les chrétiens ne sont pas ministres — ou serviteurs ayant reçu du Seigneur des dons divers pour exercer divers ministères. Ceci est tout autre chose. Le ministère et la sacrificature, quoique si souvent confondus, n'ont pas une seule idée commune entre eux. C'est un privilège spécial conféré de Dieu dans l'économie actuelle, que tout croyant est un sacrificateur ou prêtre ; c'est-à-dire qu'il est rendu capable de s'approcher du trône de la grâce ou du vrai propitiatoire, d'entrer jusque dans le lieu très-saint, tous ses péchés étant ôtés, toutes ses iniquités purifiées, en sorte qu'il peut être parfaitement heureux en la présence de Dieu, tout en étant encore sur la terre. Je n'indique qu'une faible partie des privilèges du plus petit dans le royaume des cieux. Et souvenons-nous bien que toutes les grandes prérogatives du christianisme sont des prérogatives communes à tous les croyants. Un homme peut prêcher, un autre ne le peut pas, mais cela n'a point de rapport avec les privilèges du royaume. Tout homme doué pour cela, soit par le Seigneur, soit aussi par l'étude ou des capacités naturelles, peut faire une prédication — et cela sans même avoir la vie éternelle. Ainsi Caïphe et Balaam ont pu rendre témoignage selon la vérité. Mais cela n'a rien à faire avec les bénédictions dont je parle, comme étant actuellement le partage des fidèles.

Les privilèges spirituels du royaume⁴ sont, dès à présent, l'héritage universel de la famille de la foi, dont le dernier des membres est plus grand même que Jean le

(⁴) Je dis « privilèges *spirituels*, » car il y a aussi des bénédictions temporelles ou terrestres qui se rattachent au royaume et ne concernent pas l'Eglise du tout. C'est pourquoi il est dit, *que, pour nous chrétiens, « le royaume de Dieu est justice, et paix, et joie dans l'Esprit saint »* (Rom. XIV, 17).

Baptiseur. On a fait de grands efforts pour ébranler le sens simple de ce verset. On a enseigné que le moindre dans le royaume des cieux est Jésus lui-même — Jésus, il est vrai, dans son abaissement, Jésus « crucifié en infirmité. » Mais une pareille assertion trahit une ignorance complète de la pensée de Dieu. Car le royaume des cieux n'était pas encore venu tant que Jésus était sur la terre. Il était alors prêché comme étant proche, mais il n'était pas encore établi de fait. Et Jésus-Christ, bien loin d'être le « moindre » dans ce royaume, en était le roi ; en sorte qu'on ne pourrait pas même, sans manque de respect, l'appeler le plus grand, bien moins encore « le plus petit » dans le royaume. Ce serait de plus un manque d'intelligence que de dire qu'il était dans le royaume : il serait plus vrai de dire que le royaume était en lui moralement et en tant qu'il exerçait la puissance divine. Aussi disait-il aux Juifs : « Si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, alors le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous » (Matth. XII, 28) ; et ailleurs, aux pharisiens : « Voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous » (Luc XVII, 21). Le royaume était là en la personne du Seigneur, quien est le roi et qui en possédait la puissance. Mais s'il est question du « royaume des cieux, » comme d'un état de choses introduit dans ce monde, alors, avant cela, Christ devait monter au ciel : roi rejeté, sans doute (Luc XIX, 14), mais néanmoins, comme roi, il est allé s'asseoir à la droite de Dieu — et ainsi le royaume des cieux commença. Tant que Jésus n'était pas monté au ciel, le royaume n'était pas établi de fait. Alors il commença, d'abord spirituellement et en mystère, comme bientôt il apparaitra en puissance et en gloire. Ainsi il est évident que dans ce chapitre XI de Matthieu, nous sommes sur les confins de l'économie passée et de celle qui allait s'ouvrir. Jean le Baptiseur est là comme le dernier et le plus grand témoin de ce qui allait prendre fin. Elie devait venir, et Elie était déjà venu dans la personne de Jean-Baptiste. Jean avait

fait l'œuvre morale qui se rattachait à la mission d'Elie : préparer le jour du Seigneur, et dresser le chemin devant Lui. Je ne dis pas qu'Elie ne doive pas venir une autre fois, mais Jean était alors le témoin du service d'Elie. Il était venu dans « l'esprit et la puissance d'Elie » (Luc I, 17); et comme le Seigneur le dit peu après le passage que nous étudions : « *Sivous voulez recevoir ce que je vous dis, celui-ci est Elie qui doit venir.* » Voilà ce que Jean était pour la foi. Comme le royaume des cieux maintenant, qui est un témoignage au royaume futur, quand il se manifestera en puissance et en gloire. Jean était pour la foi ce qu'Elie sera prochainement pour la vue. Le royaume des cieux est pour la foi actuellement ce que le royaume des cieux sera pour la vue prochainement.

Mais précisément comme Jean-Baptiste jeté en prison — était une terrible épreuve de foi pour un Juif qui attendait un grand prophète, annonçant et introduisant le Messie qui viendrait avec une éclatante majesté, le Seigneur dit ici : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » Cela devait être reçu par l'ouïe intelligente de la foi. Quelle chose extraordinaire pour Israël, que le précurseur du Messie fût en prison, et que le Messie lui-même fût bientôt après cloué à la croix ! Mais avant que la gloire extérieure resplendisse, il doit avoir la souffrance — et la rédemption accomplie. C'est pourquoi « le moindre » maintenant d'entre ceux qui possèdent cette bénédiction de la foi, qui jouissent de ces merveilleux privilèges que le Saint-Esprit révèle aujourd'hui comme des dons de la souveraine grâce de Dieu, — est plus grand que Jean le Baptiseur, car c'est là l'œuvre, le don et l'ordonnance de Dieu. Le jugement est son œuvre étrange, mais la grâce est les délices de son cœur, c'est sa joie de bénir, par Christ, celui qui n'a aucun titre quelconque à sa bénédiction. Et c'est là ce qu'il fait sous l'économie actuelle,

Tes péchés te sont pardonnés.

« Bienheureux est celui dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert »

Mon ami, quoique tu me sois inconnu, je désire te faire une question : Dis-moi, est-il rien qui pût te rendre aussi véritablement heureux que de savoir, d'une manière certaine, que tes péchés te sont pardonnés? que d'entendre ces paroles : « Tes péchés te sont pardonnés? » Oui, TES PÉCHÉS ; tous tes péchés, péchés du cœur et péchés de pratique, ils te sont tous pardonnés. Est-il possible qu'un tel bonheur devienne ton partage? En comparaison de l'éternité, tu n'as que quelques heures à vivre, et à la fin de ces quelques heures, qu'as-tu à attendre? Bientôt, oui bientôt, tu seras ou dans la gloire ou dans l'enfer. Quelle pensée! et rien n'est plus sûr. Marches-tu dans la voie du péché? Arrête, un seul pas de plus, et tu peux être perdu!

Qu'a donc fait cet homme pour que Jésus lui adresse ces étonnantes paroles : « Tes péchés te sont pardonnés? » Voyons-le en Marc II, 4-12. Chose étrange! il n'a rien fait; il était trop malade pour faire quoi que ce soit; il ne pouvait ni marcher, ni même se tenir debout. Quatre personnes le portaient et descendent par le toit le petit lit sur lequel le paralytique est couché. Quel tableau de l'état de l'homme malade du péché; affaibli au point de ne pouvoir rien faire; paralysé par le péché; si malade qu'il ne peut ni marcher, ni se tenir debout. Cela est vrai de toi, de moi, de nous tous. « Car tous ont péché. » « Il n'y a point de différence. »

Chacun de nos membres est paralysé ; chacune de nos pensées est souillée par le péché.

Ceux qui le portent *le descendent* aux pieds du Fils de Dieu. As-tu ainsi été descendu aux pieds de Jésus ? Tout pécheur sauvé par grâce a été amené bien bas — bas — bas — et cela plus d'une fois, et souvent lorsqu'il se croit abaissé, il faut que son *moi* soit abaissé encore plus.

Il y en a qui sont amenés tout d'un coup à descendre aux pieds de Jésus comme des pécheurs complètement perdus, et qui sont sauvés tout d'un coup ; tandis qu'il faut parfois des années pour abattre l'orgueilleuse propre-justice des autres. C'est un bonheur infini que d'être amené bien bas, que d'être vraiment abaissé aux pieds de Jésus, dans le sentiment profond de ses péchés et de sa misère, et d'entendre ensuite ces premières paroles du Fils de Dieu : « Tes péchés te sont pardonnés. » Cher lecteur, as-tu été amené à Jésus, comme un pécheur perdu, sans ressource, méritant l'enfer ? Dis-moi, as-tu été amené à Lui ? Ecoute, regarde à Jésus. Il ne pose aucune condition à cet homme sans force : il ne lui dit pas : Si tu étais un peu moins malade, ou si seulement tu voulais un peu marcher ; ou, si tu veux me promettre ceci ou cela. Non, cela n'aurait pas ressemblé à Jésus ; cela n'aurait pas été la grâce. Quelles fausses idées les hommes se font de toi, Sauveur précieux, plein de grâce et de pardon ! D'abord, Jésus lui pardonne, puis il lui donne la force de marcher. De même à présent, Il pardonne premièrement, ensuite Il donne la force de marcher dans la sainteté devant Dieu. N'est-ce pas là précisément ce dont un pécheur a besoin ? Avant tout, être pardonné

et sauvé, puis, cela étant fait, il reçoit, par le Saint-Esprit, la force divine pour vivre comme un enfant de Dieu et marcher saintement.

Regarde encore à Jésus: quelles sont ces blessures en ses mains, à ses pieds et à son côté? Elles nous disent qu'il a été mort et qu'il est vivant. « Sans effusion de sang, il n'y point de rémission des péchés. » Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. Tout est accompli. Lecteur, crois-tu cela ?



Examen de soi-même.

Les préceptes sont toujours en rapport avec la relation de ceux à qui ils s'adressent. Je ne dis pas à mon serviteur de se conduire comme mon enfant; ni à mon enfant, de se conduire comme mon serviteur. Un chrétien n'est jamais appelé à s'examiner lui-même pour savoir s'il est, oui ou non, un enfant de Dieu. Il est exhorté à s'examiner lui-même, pour s'assurer s'il marche, oui ou non, comme un enfant de Dieu. Supposez que votre enfant se mette à s'examiner, pour voir s'il se conduit envers vous, son père, comme il le devrait — c'est là une recherche parfaitement juste et convenable. Mais supposez qu'il en vienne à examiner sa conduite pour découvrir ainsi s'il est, oui ou non, votre enfant — ce serait une monstruosité.

Extrait.

J'ai été parfois, récemment, tellement pressé du désir ardent de déloger, que je craignais qu'il ne s'y mêlât peut-être quelque lassitude du travail pour le Seigneur; cependant ce désir était accompagné de celui d'achever tout ce que le Seigneur m'avait donné à faire. Tout annonce que la fin approche rapidement; quelle source ineffable de joie! Ce sera le repos parfait.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le Pardon des péchés.

« Oh ! qu'est heureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! » Voilà ce qui est vraiment le bonheur ; sans cela il n'y a point de bonheur. Avoir la pleine assurance que mes péchés sont tous pardonnés, c'est le seul fondement du vrai bonheur, Être heureux sans cette assurance, c'est être heureux au bord d'un gouffre béant, dans lequel, d'un instant à l'autre, je puis être jeté pour jamais. Il est tout à fait impossible qu'un homme puisse jouir d'un solide bonheur, aussi longtemps qu'il n'a pas l'assurance divine que toute sa culpabilité a été annulée par le sang de la croix. L'incertitude à cet égard doit être une cause féconde d'angoisse morale, pour tous ceux qui ont été amenés à sentir le fardeau du péché. Si je suis dans le doute sur cette question : mes péchés ont-ils été tous portés par Jésus ; ou bien, sont-ils encore sur ma conscience ? je ne puis qu'être misérable.

Or, avant de développer le sujet du pardon, je dési-

rerai poser à mon lecteur une question nette et catégorique : « Crois-tu donc, cher lecteur, que tu puisses avoir l'assurance claire et ferme que tes péchés sont pardonnés? » Je pose dès l'entrée cette question, parce que, de nos jours, plusieurs de ceux qui prétendent prêcher l'évangile du Christ, disent hardiment que personne ne peut avoir une telle assurance. Ils affirment qu'il y a de la présomption, de l'orgueil dans celui qui croit au pardon de ses péchés, et ils considèrent comme une grande preuve d'humilité, le doute habituel sur ce point important. En d'autres termes, c'est de la présomption de croire ce que Dieu dit, et c'est de l'humilité d'en douter. Voilà qui est étrange en présence de passages tels que ceux-ci : « Il est ainsi écrit; et ainsi il fallait que le Christ souffrit et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la *rémission des péchés* fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem » (Luc XXIV, 46, 47). « En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce » (Eph I, 7 ; Col I, 14).

Ici, nous avons la rémission ou le pardon des péchés, prêchée au nom de Jésus et possédée par ceux qui croient cette prédication. Comme faisant partie des « nations, » les Ephésiens et les Colossiens reçurent un message qui leur annonçait le pardon des péchés au nom de Jésus. Ils crurent ce message et entrèrent en possession du pardon de leurs péchés. Était-ce de la présomption? ou eût-ce été de leur part de la piété et de l'humilité de douter de ce pardon? Il est vrai qu'ils avaient été de grands pécheurs, « morts dans leurs fautes et dans leurs péchés — enfants de colère — éloignés

et étrangers — ennemis par leurs mauvaises œuvres. » Quelques-uns d'entre eux avaient, sans doute, fléchi les genoux devant la déesse Diane. Ils avaient vécu dans une idolâtrie grossière, et avaient eu des mœurs corrompues. Mais ensuite « le pardon des péchés » leur avait été annoncé au nom de Jésus. Cette prédication était-elle vraie ou non? Était-elle pour eux ou non? Était-elle un songe — une ombre — une illusion? Ne signifiait-elle rien? Est-ce qu'il n'y avait, dans cette prédication, rien de sûr, rien de positif, rien de solide?

Ces questions sont claires et exigent une réponse claire de la part de ceux qui affirment, que personne ne peut connaître avec certitude si ses péchés sont pardonnés ou non. Si personne ne peut le savoir maintenant, comment quelqu'un aurait-il pu le savoir aux temps apostoliques? Et si, au premier siècle, on pouvait avoir cette connaissance, pourquoi ne pourrait-on pas l'avoir aujourd'hui, au dix-neuvième siècle? « David aussi exprime la béatitude de l'homme à qui Dieu compte la justice sans œuvres, disant : Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts ; bienheureux l'homme à qui le Seigneur n'aura pas compté le péché » (Rom. IV, 6-8). Ezéchias pouvait dire : « Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos » (Esaïe XXXVIII, 17). Et Jésus dit au paralytique : « Aie bon courage, mon enfant, *tes péchés te sont pardonnés* » (Math. IX, 2).

Ainsi, à toutes les époques, le pardon des péchés a été connu avec toute la certitude que la parole de Dieu peut donner. Un seul des cas mentionnés plus haut suffit pour renverser l'enseignement de ceux qui affirment, que *personne* ne peut savoir si ses péchés sont pardon-

nés. Si je trouve dans l'Écriture une seule personne qui ait connu cette précieuse bénédiction, c'est bien assez pour moi. Or quand j'ouvre ma Bible, je trouve des hommes qui ont été coupables de toute espèce de péchés, et qui ont été amenés à la connaissance du pardon; et par conséquent j'en conclus qu'il est maintenant possible au plus vil des pécheurs de connaître, avec une certitude divine, que ses péchés sont pardonnés. Était-ce de la présomption chez Abraham, chez David, chez Ezéchias, chez le paralytique, et tant d'autres, de croire au pardon des péchés? Eût-ce été chez eux un signe d'humilité et de vraie piété, d'en douter? On dira peut être que tous ces cas étaient des cas extraordinaires et spéciaux. Soit, il importe fort peu pour la question que nous examinons, que ces cas fussent ordinaires ou extraordinaires. Une chose est claire: ils démentent formellement l'assertion, que *personne* ne peut savoir si ses péchés sont pardonnés. La parole de Dieu m'apprend qu'un grand nombre d'hommes, sujets aux mêmes passions, aux mêmes infirmités, aux mêmes chutes et aux mêmes péchés que l'écrivain et le lecteur, ont connu le pardon des péchés et s'en sont réjouis, et par conséquent ceux qui soutiennent qu'on ne peut arriver à aucune certitude sur cette importante question, n'ont aucun fondement scripturaire pour appuyer leur opinion.

Mais est-il bien vrai que les cas rapportés dans l'Écriture soient si spéciaux, si extraordinaires, que nous ne puissions en tirer aucune conséquence légitime pour nous? Non, certainement. Si un cas peut être regardé comme extraordinaire, c'est assurément celui d'Abraham, et cependant nous lisons à son sujet : « Or que

cela lui a été compté n'a pas été écrit pour lui seulement, *mais aussi pour nous*, à qui il sera compté, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. IV, 24, 25). « Abraham crut au Seigneur et cela lui fut compté pour justice » (Genèse XV, 6). Et le Saint-Esprit déclare que la justice sera aussi imputée à nous, si nous croyons. « Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui » (Actes XIII, 38, 39). « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, *quiconque croit en lui, reçoit la rémission des péchés* » (Actes X, 43).

Or je demande ce que les apôtres, Pierre et Paul, voulaient dire, lorsqu'ils prêchaient sans restriction le pardon des péchés à ceux qui les écoutaient? Voulaient-ils réellement présenter à leurs auditeurs l'idée que personne ne peut être sûr de posséder le pardon de ses péchés? Quand, dans la synagogue d'Antioche, Paul dit à son auditoire : « Nous vous annonçons de *bonnes nouvelles,* » nourrissait-il la pensée que personne ne peut être assuré du pardon des péchés? Comment l'évangile pourrait-il être appelé une « bonne nouvelle, » s'il n'a pour effet que de laisser l'âme dans le doute et l'anxiété? S'il est vrai que personne ne peut jouir de l'assurance du pardon, il faut alors que la prédication apostolique signifie précisément l'opposé de ce qu'elle exprime. Est-ce que les apôtres ont jamais dit : « Sachez, hommes frères, que personne dans cette vie ne peut savoir si ses péchés sont pardonnés, ou

non? Est-ce qu'il y a quelque chose de pareil dans la prédication et l'enseignement apostolique? Partout, au contraire, les apôtres n'annoncent-ils pas, de la manière la plus claire, la rémission des péchés comme le résultat nécessaire de la foi en un Sauveur crucifié et ressuscité? Est-ce qu'il y a dans cet enseignement la plus légère allusion à cette pensée, sur laquelle quelques docteurs modernes insistent tant, savoir, que c'est une présomption dangereuse de croire au pardon entier de tous nos péchés et qu'une âme humble et pieuse doit vivre dans un doute perpétuel à cet égard? N'y a-t-il donc aucune possibilité pour nous, de jouir jamais, dans ce monde, de la consolante assurance de notre éternelle sécurité en Christ? Ne pouvons-nous pas compter sur la Parole de Dieu, ou nous confier pour nos âmes au sacrifice de Christ? Serait-il bien possible que le seul effet de l'évangile de Dieu fût de laisser l'âme dans une perplexité sans espérance? Christ a ôté le péché; mais je ne peux pas le savoir! Dieu a parlé; mais je ne peux pas être sûr! Le Saint-Esprit est descendu; mais je ne peux pas me reposer sur son témoignage! C'est de la piété et de l'humilité que de douter de la Parole de Dieu, de déshonorer l'expiation de Christ et de refuser de croire du cœur au témoignage du Saint-Esprit! Hélas! hélas! si c'est là l'évangile, alors, adieu la joie et la paix en croyant! Si c'est là le Christianisme, alors c'est en vain que « l'orient d'en haut nous a visités pour nous donner la connaissance du salut dans la rémission de nos péchés » (Luc I). Si personne ne peut avoir cette « connaissance du salut, » alors dans quel but a-t-elle été donnée?

Je prie mon lecteur de ne pas perdre de vue la ques-

tion qui est devant nous : il ne s'agit point de savoir si une personne peut se tromper elle-même, ou tromper les autres. Ceci serait immédiatement accordé. Hélas ! oui, des milliers se sont trompés eux-mêmes, et des milliers ont trompé les autres. Mais est-ce là une raison pour que je ne puisse pas avoir la certitude absolue que ce que Dieu a dit est vrai, et que l'œuvre de Christ a ôté tous mes péchés ? Les hommes se trompent eux-mêmes, et pour cela je craindrais de me confier en Christ ! Les hommes se sont trompés les uns les autres, et par conséquent je craindrais que la parole de Dieu ne me trompât ! Voilà réellement à quoi tout cela se réduit, quand on appelle les choses simplement par leurs noms. Et n'est-il pas bien nécessaire de nos jours, de dépouiller certaines propositions des enveloppes que leur donne une religiosité légale et charnelle, afin que nous puissions voir ce que sont ces propositions ? Et quand des hommes se présentent comme les prédicateurs déclarés et autorisés d'un Christianisme sain et éclairé, ne nous convient-il pas d'examiner si ce qu'ils enseignent est conforme aux Saintes-Ecritures, seules infallibles ? Oui, cela nous convient ; et s'ils nous disent que nous ne pouvons jamais être sûrs du salut, que c'est de la présomption de le croire, et que tout ce à quoi nous pouvons arriver dans cette vie, c'est à une faible et vague espérance que, par la miséricorde de Dieu, nous irons au ciel quand nous mourrons, nous devons expressément rejeter un tel enseignement, comme étant en opposition directe à la Parole de Dieu. Une fausse théologie me dit que je ne puis jamais être sûr de mon salut, la Parole de Dieu me dit le contraire. Qui dois-je croire ? La première me remplit de

tristes doutes et de craintes ; la dernière me donne une certitude divine. Celle-là me rejette sur mes propres efforts ; celle-ci sur une œuvre accomplie. Laquelle écouterai-je ? L'idée que personne ne peut être assuré de son salut a-t-elle le moindre fondement dans l'Écriture ? J'affirme hardiment, au contraire, que, partout, la Bible place devant nous, de la manière la plus claire, le privilège qu'a le croyant de jouir de l'assurance la plus parfaite de son pardon et de son acceptation en Christ.

Et je le demande, n'est-il pas légitime qu'une âme, qui se confie en la fidèle Parole de Dieu et en l'œuvre accomplie de Christ, jouisse de l'assurance la plus entière ?

Il est vrai que c'est par la foi que l'on peut avoir une telle assurance, et que cette foi est produite dans le cœur par le Saint-Esprit. Mais ceci ne touche en rien notre question. Ce que je désire, c'est que mon lecteur n'abandonne l'étude de ces pages qu'en étant bien fermement convaincu de la possibilité de posséder dès à présent l'assurance d'une sécurité telle que Christ lui-même la peut procurer. Si quelque pécheur a jamais joui de cette assurance, pourquoi mon lecteur n'en jouirait-il pas maintenant ? L'œuvre de Christ n'est-elle pas achevée ? La Parole de Dieu n'est-elle pas vraie ? Oui, certainement. Alors si je me repose simplement là-dessus, je suis pardonné, justifié et accepté. Tous mes péchés étaient mis sur Jésus quand il fut cloué à la croix. Jéhovah les avait fait venir tous sur lui. Il les a portés et les a ôtés ; et maintenant, Christ est en haut, dans les cieux, sans ces péchés. C'est assez pour moi. Si Celui qui s'est chargé de toute ma culpabilité est maintenant à la droite de la majesté dans les cieux,

alors, évidemment, il n'y a rien contre moi. Tout ce que la justice divine avait contre moi a été placé sur Celui qui a porté le péché, lequel a souffert la colère d'un Dieu qui hait le péché, afin que je puisse être gratuitement et pour toujours pardonné et accepté dans un Sauveur ressuscité et glorifié.

Ce sont là de bonnes nouvelles. Est-ce que mon lecteur les croit ? Dis, bien-aimé, crois-tu de cœur en un Christ mort et ressuscité ? Es-tu venu à lui, comme un pécheur perdu, et ton cœur se confie-t-il en lui ? Crois-tu qu'il « est mort pour nos péchés selon les Ecritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Ecritures ? » Si tu crois, tu es sauvé, justifié, accepté et accompli en Christ. Il est vrai qu'en toi-même, tu es une pauvre faible créature, ayant une méchante nature contre laquelle il faut incessamment lutter ; mais Christ est ta vie ; il est ta sagesse, ta justice, ta sanctification, ta rédemption, ton tout. Il est toujours vivant pour toi dans les cieux. Il est mort pour te purifier ; il vit pour te garder dans la pureté. Tu as été rendu net autant que sa mort peut nettoyer et tu es gardé net autant que sa vie peut te conserver tel. Il s'est rendu responsable pour toi. Aux yeux de Dieu, tu es ce que Christ t'a fait être. Il te voit en Christ et comme Christ. Ainsi donc, je t'en supplie, ne reste plus dans les parvis glacés du légalisme, de la religiosité et de la fausse théologie, dans lesquels, pendant des siècles, ont retenti les soupirs et les gémissements de pauvres âmes angoissées au sujet du péché et mal enseignées ; vois la perfection de ta portion et de ta position dans un Christ ressuscité et victorieux, réjouis-toi en lui tout le long de tes jours et vis dans l'espé-

rance d'être avec lui pour toujours dans les demeures de la gloire céleste.

Ayant ainsi cherché à établir le fait, que nous pouvons savoir que nos péchés sont pardonnés et que cette connaissance repose sur une autorité divine, nous considérerons maintenant, sous la dépendance de l'enseignement du Saint-Esprit, le sujet du pardon des péchés, tel qu'il est révélé dans la Parole de Dieu, et nous le présenterons sous les trois chefs suivants : 1° le *fondement* sur lequel Dieu pardonne les péchés ; 2° l'*étendue* de ce pardon ; 3° la *manière* dont Dieu pardonne. La considération du sujet sous ces trois points de vue, servira, je l'espère, à nous en donner une idée claire et complète. Mieux nous comprendrons quel est le fondement du pardon divin, mieux aussi nous en apprécierons l'étendue et admirerons la manière dont Dieu pardonne.

Considérons d'abord :

LE FONDEMENT DU PARDON DIVIN.

Il est de la dernière importance qu'une âme inquiète au sujet du péché comprenne bien ce point-ci, car il est impossible qu'une conscience divinement réveillée puisse trouver le repos, si elle ne voit pas clairement quel est le fondement du pardon. On peut avoir certaines pensées vagues au sujet de la miséricorde et de la bonté de Dieu, de sa disposition à recevoir les pécheurs et à pardonner leurs péchés ; on peut savoir qu'il est lent à la colère et abondant en grâce. Une âme convaincue de péché peut savoir tout cela, mais jusqu'à ce qu'elle soit amenée à comprendre comment Dieu peut être juste et cependant justifier le pécheur — comment

il peut être à la fois un Dieu juste et Sauveur — comment il a été glorifié au sujet du péché — comment tous les attributs divins ont été mis en harmonie, — jusqu'à ce, dis-je, qu'une âme ait compris ces choses, elle doit être étrangère à la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Une conscience, sur laquelle la lumière de la vérité divine a lui pour la convaincre de péché, sent et reconnaît que le péché ne peut jamais entrer en la présence de Dieu, et qu'il ne peut être rencontré que par le juste jugement d'un Dieu qui hait le péché. Et voilà pourquoi il ne peut y avoir qu'angoisse, jusqu'à ce qu'on connaisse et qu'on croie la manière dont Dieu a agi au sujet du péché. Car le péché est une réalité, la sainteté de Dieu est une réalité, la conscience est une réalité, le jugement à venir est une réalité, Toutes ces choses doivent être sérieusement considérées : la justice doit être satisfaite, la conscience purifiée, et Satan réduit au silence. Comment tout cela peut-il se faire? Uniquement par la croix de Jésus!

Ici donc, nous avons le vrai fondement du pardon divin. La précieuse expiation de Christ forme la base du seul terrain, sur lequel un Dieu juste et un pécheur justifié peuvent entrer dans une douce communion. Dans l'expiation, je vois le péché condamné, la justice satisfaite, la loi glorifiée, le pécheur sauvé, l'adversaire confondu. La création n'a jamais produit une chose semblable. La création manifeste la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, mais tout ce qu'il y a de plus beau en elle n'offre rien de comparable à la « grâce régnant par la justice » — rien de semblable à la glorieuse alliance de « la justice et la paix, de la miséricorde et la vérité. » Il était réservé au Calvaire de ma-

nifester cette merveille. C'est au Calvaire, c'est à la Croix que nous apprenons comment Dieu peut être juste et justifier le pécheur. Un Dieu juste a eu affaire avec le péché à la croix, afin qu'un Dieu qui justifie puisse avoir affaire avec le pécheur sur le fondement nouveau et éternel de la résurrection. Dieu ne pouvait pas tolérer le péché, ou passer sur un seul iota de péché, mais il pouvait l'ôter. Il a condamné le péché. Il a répandu sa juste colère sur le péché, afin qu'il pût répandre toute sa faveur sur le pécheur croyant.

Sur la croix de Jésus, ce grand fait est gravé :

Les péchés sont jugés et le pécheur sauvé.

Témoignage précieux ! Puisse tout pécheur inquiet le lire avec l'œil de la foi ! C'est un témoignage qui procure au cœur une paix solide. Dieu a été satisfait au sujet du péché. C'est assez pour moi. Ici, ma conscience troublée trouve un doux repos. J'ai vu mes péchés se dresser devant moi comme une sombre montagne et me menacer de la colère éternelle ; mais le sang de Jésus les a tous effacés et Dieu ne les voit plus ; ils sont ôtés, ôtés pour jamais, ils sont tombés comme du plomb dans les grandes eaux de l'oubli divin, et j'en suis délivré par Celui qui a été cloué à la croix pour mes péchés, et qui maintenant est sur le trône sans eux.

Tel est donc le fondement du pardon divin. Quel solide fondement ! Qui peut y toucher ? Qu'est-ce qui pourrait l'ébranler ? La justice l'a établi, et la conscience troublée peut se reposer sur ce fondement. Il faut que Satan le reconnaisse. Dieu s'est révélé lui-même comme Celui qui justifie, et la foi marche dans la lumière et la puissance de cette révélation. Quand les gloires morales de la croix ont éclairé le pécheur, il

voit et il sait, il croit et il reconnaît que Celui qui a jugé ses péchés dans la mort, l'a justifié dans la résurrection.

Lecteur inquiet : applique-toi, je t'en supplie, à bien saisir le vrai fondement sur lequel repose le pardon des péchés. Il n'y aurait aucun profit pour toi à considérer l'étendue de ce pardon, et la manière dont Dieu l'accorde, aussi longtemps que ta conscience troublée n'a pas été amenée à se reposer sur ce fondement inébranlable. Raisonçons ensemble. Qu'est-ce qui t'empêche, dès cet instant même, de te reposer sur le fondement d'une rédemption accomplie? Ta conscience a-t-elle besoin de quelque chose de plus pour la satisfaire, que de ce qui a satisfait l'inflexible justice de Dieu! Dieu se révèle lui-même comme Celui qui justifie avec justice le pécheur qui croit en son Fils : ce fondement n'est-il pas assez fort pour toi, et ne peux-tu pas t'y tenir ferme comme un pécheur justifié? Que dis tu, ami? Es-tu satisfait? Christ te suffit-il? Cherches-tu encore quelque chose en toi-même, dans tes œuvres, tes pensées, tes sentiments? S'il en est ainsi, cesse toute recherche pareille, comme absolument vaine, car tu ne trouveras jamais rien, ou si tu trouvais quelque chose, ce ne serait qu'un obstacle, une perte, un empêchement. Christ est suffisant pour Dieu, qu'il soit suffisant pour toi aussi. Alors, et seulement alors, tu seras vraiment heureux.

Dieu veuille que, dès cet instant, tu te reposes sur le parfait sacrifice de Christ, comme sur le seul fondement du pardon divin, et que tu puisses avec intérêt comprendre ce que nous allons dire sur le second point de notre sujet.

L'ÉTENDUE DU PARDON DIVIN.

Plusieurs ne sont pas au clair sur ce point. Ils ne voient pas la plénitude de l'expiation, et n'en saisissent pas l'application à tous leurs péchés ; ils ne comprennent pas toute la force de ces paroles : « C'est lui qui pardonne *toutes* tes iniquités ; » ils paraissent être sous l'impression que Christ n'a porté que quelques-uns de leurs péchés, ceux qui ont précédé leur conversion, et ils sont angoissés au sujet de leurs péchés de chaque jour, comme si ces péchés devaient être ôtés d'après un autre principe que leurs péchés d'autrefois. Ainsi ils sont, tout ensemble, très-abattus et sérieusement embarrassés. Et il ne peut pas en être autrement, tant qu'ils ne comprennent pas que, dans la mort de Christ, ils ont tout ce qu'il leur faut pour le pardon complet de tous leurs péchés. Il est vrai que l'enfant de Dieu qui commet un péché doit s'approcher de son Père et le lui confesser. Mais que dit l'Apôtre au sujet de ceux qui confessent ainsi leurs péchés ? « Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité. » Fidèle et juste ! Pourquoi ne dit-il pas plutôt : « plein de grâce et de miséricorde ! » Parce que l'Apôtre raisonne d'après cette vérité, savoir : que toute la question du péché a été traitée à fond et résolue par la mort de Christ, qui est maintenant dans le ciel comme un avocat juste. Sur aucun autre fondement que celui-là, Dieu ne pouvait être, « fidèle et juste, » en rapport avec le pardon des péchés. Les péchés du croyant ont *tous* été expiés sur la croix. Si un seul de mes péchés n'était pas expié, je serais éternellement perdu, car il est impossible qu'un seul péché puisse jamais entrer

dans le sanctuaire de Dieu. De plus, si tous les péchés du croyant ne sont pas expiés par la mort de Christ, alors ils ne pourraient jamais être pardonnés, ni par la confession, ni par la prière, ni par le jeûne, ni par aucun autre moyen,— car la mort de Christ est le *seul* fondement sur lequel Dieu puisse, avec fidélité et justice, pardonner le péché ; et nous savons qu'il ne pardonnera pas du tout, s'il ne peut le faire avec fidélité et justice ; ce qui est à sa louange et pour notre plus grande joie.

Mais mon lecteur dira peut-être : « Quoi ! voulez-vous dire que mes péchés *futurs* ont tous été expiés ? » A quoi je répons que tous nos péchés étaient futurs, quand Christ les a portés sur le bois maudit. Les péchés de tous les croyants des dix-huit derniers siècles étaient futurs quand Christ mourut pour eux. Si donc l'idée des péchés que nous pouvons commettre à l'avenir est une difficulté pour nous et nous arrête, celle des péchés passés n'est pas une moins grande difficulté. Mais, en vérité, tout cet embarras au sujet des péchés futurs provient en grande partie de l'habitude que nous avons de regarder la croix sous notre propre point de vue, au lieu de la considérer sous le point de vue de Dieu : nous la voyons de la terre au lieu de la voir du ciel. L'Écriture ne parle jamais de péchés futurs. Le passé, le présent, le futur ne sont que des choses humaines et terrestres. Devant Dieu tout est un présent éternel. Tous mes péchés étaient devant l'œil de la justice infinie, à la croix, et tous furent mis sur la tête de Jésus, qui, par sa mort, posa le fondement éternel du pardon des péchés, afin que le croyant, — à quelque moment que ce soit de sa vie, à quelque étape que ce soit de sa carrière, depuis l'instant où les précieuses bonnes nou-

velles de l'évangile frappèrent son oreille et où il les crut, jusqu'au jour où il entrera dans la gloire, — soit capable de dire avec clarté et décision, sans réserve, sans crainte et sans hésitation : « Tu as jeté *tous* mes péchés derrière ton dos. » Et parler ainsi n'est que la réponse de la foi à la propre déclaration de Dieu qui dit : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » « L'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. »

Prenons, comme exemple, le cas du brigand sur la croix. Quand, pécheur convaincu, il eut jeté le regard de la foi sur Celui qui était crucifié près de lui, ne fut-il pas dès cet instant rendu capable d'entrer dans le paradis de Dieu ? Ne fut-il pas investi d'un titre divin pour passer de la croix d'un malfaiteur dans la présence de Dieu ? Incontestablement. Y eut-il dès lors quelque chose de plus à faire pour lui et en lui, afin de le rendre propre à entrer au ciel ? Nullement ! Eh bien ! supposons qu'au lieu de passer dans le ciel, il lui eût été permis de descendre de la croix. Supposons qu'on eût arraché les clous de ses mains et de ses pieds et qu'on l'eût laissé aller en liberté. Il aurait eu le péché dans sa nature, et par conséquent il aurait été exposé à pécher, en pensées, en paroles et en œuvres. Mais pouvait-il perdre son titre, ce qui le rendait propre à habiter le ciel ? Non, certainement ! Car son titre était divin et éternel. Tous ses péchés avaient été portés par Jésus. Ce qui le qualifiait pour entrer au ciel dès le commencement, l'en avait qualifié une fois pour toutes et pour toujours, de sorte que s'il fût resté cinquante ans sur la terre, il aurait été, à tout instant, qualifié pour entrer dans le ciel.

Il est très-vrai que, si le pécheur pardonné commet le péché, sa communion avec Dieu est interrompue et qu'elle ne peut être rétablie que par la confession sincère de son péché. « Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité. » Mais si ma communion peut être interrompue, mon titre ne peut jamais être annulé. Tout a été accompli sur la croix. Tout péché, toute culpabilité a été expié par ce sacrifice précieux, incomparable, qui fait passer le croyant, d'une position de péché et de condamnation, dans une position de justification et de faveur parfaite. Il est transféré, d'une condition dans laquelle il n'avait pas la plus légère trace de justice, dans une condition dans laquelle il n'a et ne peut avoir la plus légère trace de culpabilité. Il est établi dans la grâce, il est sous la grâce, il respire l'atmosphère de la grâce : telle est sa seule et constante position aux yeux de Dieu et devant Dieu. S'il commet le péché — et qui ne pèche pas? — il doit le confesser. Et quoi ensuite? Pardon et purification, sur le fondement de la fidélité et de la justice de Dieu, qui ont été satisfaites en la croix de Christ. *Tout est fondé sur la croix* : la fidélité et la justice de Dieu — l'office de Christ comme avocat — notre confession — notre pardon entier — notre parfaite purification — la restauration de notre communion — tout repose sur la base solide du précieux sang de Christ.

Mon lecteur ne doit pas perdre de vue que nous ne nous occupons en ce moment que d'un seul point : l'étendue du pardon divin. Il y a d'autres points d'une grande importance en rapport avec notre sujet : ainsi

l'unité du croyant avec Christ, son adoption dans la famille de Dieu, la demeure du Saint-Esprit en lui, tout autant de choses qui impliquent nécessairement le pardon complet des péchés. Mais nous devons nous restreindre à la question que nous traitons, et après avoir essayé d'exposer le fondement et l'étendue du pardon des péchés, nous terminerons par quelques mots sur

LA MANIÈRE DONT DIEU PARDONNE.

Nous savons tous qu'il y a bien souvent plus de puissance dans la manière de faire un acte, que dans l'acte lui-même. On entend dire fréquemment : « On m'a fait une faveur, mais la manière dont on me l'a accordée en enlève tout le prix. » Or le Seigneur a sa manière de faire les choses. Non-seulement il fait de grandes choses, mais il les fait de manière à nous convaincre que c'est son cœur qui agit. Non-seulement les actes qu'il fait sont bons en eux-mêmes, mais la manière dont il les accomplit est des plus délicieuses.

Prenons un exemple, dans le XV^me ch. de Luc. Chacune des paraboles qu'il renferme nous montre la puissance et la beauté qu'il y a dans la manière dont le Seigneur fait les choses. Quand l'homme trouve sa brebis, que fait-il? Se plaint-il de toute sa fatigue, et se met-il à chasser sa brebis devant lui? Oh! non; ce n'est pas là ce qui lui conviendrait! Que fait-il donc? « Il la met sur ses épaules. » Et comment? Se plaint-il du poids ou de la peine? Non, mais il est « bien joyeux. » Il montre qu'il est content que sa brebis soit retrouvée, et c'est « bien joyeux » qu'il la porte sur ses propres épaules jusque dans le bercail! Quelle manière admirable de faire les choses!

Voyez ensuite le cas de la femme qui a perdu la drachme. « Elle allume la lampe — balaye la maison et cherche *diligemment* : » point de lenteur, point de mollesse, point d'indifférence. « *Diligemment* ; » comme quelqu'un dont tout le cœur est à son travail. Il était manifeste que la femme désirait ardemment retrouver sa drachme.

Enfin, remarquez la manière dont le père reçoit l'enfant prodigue : « Comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion, et *courant* à lui se jeta à son cou. « Il n'envoie pas un mercenaire dire au vagabond qu'il peut venir quelque part hors de la maison, ou dans la cuisine, ou même dans sa chambre. Non ! le père *lui-même court*. Il met de côté, pour ainsi dire, sa dignité de père, afin de manifester son affection paternelle. Il n'est pas satisfait amplement de recevoir le fils prodigue, il faut qu'il montre que tout son cœur est dans cette réception ; il veut qu'on sache non-seulement qu'il reçoit le fils égaré, mais comment et de quelle manière il le reçoit.

Il serait facile de citer d'autres passages qui montrent la manière dont Dieu pardonne, mais ceux que nous venons de rappeler suffiront, et je terminerai ces lignes en suppliant mon lecteur de ne pas oublier que le fondement sur lequel Dieu pardonne est aussi solide que le trône même de Dieu ; que l'étendue de ce pardon est infinie et que la manière dont il est accordé est propre à rassurer le cœur le plus timide. Oh ! dis-moi donc, cher lecteur, es-tu convaincu au sujet de cette grande question du pardon des péchés ? Pourrais-tu douter plus longtemps de la bonne volonté de Dieu à pardonner ? Pourrais-tu encore hésiter quand il t'ou-

vre son cœur, et te montre combien ses pensées sont pleines de grâce et de miséricorde? Il tient ses bras ouverts pour te recevoir. Il te montre la Croix où il a posé le fondement du pardon; il te dit que tout est accompli et te supplie de te reposer dès maintenant et pour jamais sur ce qu'il a fait pour toi! Que Dieu veuille te montrer ces choses dans toute leur clarté et leur plénitude, afin que non-seulement tu croies au pardon des péchés, mais aussi que tu croies, que tous les péchés sont pardonnés, et pardonnés pour jamais!



Fragment.

Notre affaire, c'est de thésauriser dans nos cœurs la Parole; c'est l'affaire de l'Esprit de la tirer de ce dépôt et de l'appliquer. Avez-vous, aujourd'hui, renouvelé votre force au moyen de la Parole de Dieu? Savez-vous quels dards enflammés Satan peut diriger contre vous, où ce dont vous aurez besoin pour les éteindre? — Un seul petit passage, reconnu comme étant *la Parole même de Dieu*, est souvent une arme puissante contre l'infidélité au jour de la bataille.

Quelle différence il y a pour un homme selon le côté du Jourdain dans lequel il vit! Comme tout est différent: climat, fruits, perspectives etc. Quand une fois on a traversé le Jourdain, alors, par exemple, ce sont les batailles du Seigneur, et non les nôtres, que nous livrons.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le dévouement chrétien.

S'il y a une chose qui soit importante aujourd'hui, c'est le dévouement chrétien : un dévouement qui est inséparable de la doctrine, comme de la présence et de la puissance de l'Esprit, un dévouement qui est fondé sur la vérité et qui est produit par la puissance de l'Esprit. Rien, je le répète, ne peut être plus important que ce dévouement, soit pour les saints eux-mêmes, soit pour le témoignage de Dieu.

Sans doute, nous ne pouvons attacher une trop grande importance à la doctrine, à une connaissance claire et vraie de la rédemption, à la présence et à la puissance vivante de l'Esprit envoyé du ciel, à la bienheureuse espérance de la venue de Christ, qui vient nous prendre auprès de Lui, afin que là où il est, nous y soyons aussi, le voyant tel qu'il est, et lui étant faits semblables. Sans doute aussi, nous sentons de quel prix il est pour nous de savoir que si nous venons à mourir, nous serons présents avec Christ, que, ressuscités, nous

ne serons pas seulement bénis par Lui, mais bénis *avec* Lui, et que présentement nous sommes unis à lui par le Saint-Esprit, car toutes ces choses et beaucoup d'autres vérités qui s'y rattachent, si elles sont gardées, si nous les tenons ferme par la puissance du Saint-Esprit, nous séparent du monde, nous abritent des raisonnements trompeurs de l'incrédulité qui nous entoure, et deviennent une source vivante de joie et d'espérance pour toute notre vie chrétienne. Mais l'expression de la puissance de ces choses dans le cœur se manifestera dans le *dérouement*.

Le christianisme a exercé une grande influence sur le monde, là où il est ouvertement rejeté, et là où on professe l'avoir reçu. La société reconnaît comme un devoir de venir en aide aux pauvres, et de suppléer à leurs besoins temporels ; et là où la vérité est inconnue et où le christianisme est corrompu, cette corruption est grandement propagée par la manière dont, sur le faux principe du mérite, on insiste sur ce devoir et on s'y applique diligemment ; là même où l'incrédulité prévaut, l'influence du christianisme demeure encore dans les habitudes, et l'homme devient l'objet de soins diligents, quoique souvent pervertis. — Le témoignage du vrai chrétien ne devrait certainement pas se trouver en défaut en un point, où le mensonge a imité les précieux effets de la vérité. Mais il y a des mobiles plus élevés que ceux qui gouvernent le monde appelé chrétien : et c'est de ces mobiles et du caractère du dévouement chrétien que je voudrais dire ici quelques mots.

J'admets, comme règle générale, que, à part le cas d'un appel spécial de la part de Dieu, les chrétiens doivent demeurer dans l'état dans lequel Dieu les a ap-

pelés. Mais cette position n'est que la sphère de leur vie pratique. Les mobiles et le caractère de celle-ci, il faut les chercher plus loin, — en *Christ*. « Pour moi, dit Paul, vivre c'est Christ » (Phil. I), car Christ est à la fois la vie et l'objet ou le mobile de la vie en nous, et Celui dont notre conduite tire son caractère.

Il y a dans la vie divine deux côtés infiniment précieux pour nous, tous les deux, et tous les deux accomplis par Christ et manifestés en Lui. L'un qui est Dieu lui-même ; l'autre, qui est l'activité et la manifestation de la nature divine, qui est amour, le témoignage divin de cette nature. Ces deux côtés de la vie divine, on peut les contempler en Christ : sa communion avec son Père était parfaite ; son désir de glorifier son Père était parfait également. Il pouvait dire de sa vie ici-bas qu'elle était : « à cause du Père » (διὰ τὸν πατέρα) (Jean VI, 57) ; mais il était en même temps, au prix du sacrifice de lui-même, la manifestation de l'amour divin envers les hommes : ces deux parties de la vie de Jésus sont inséparablement liées l'une avec l'autre. Son Père était sa joie et son objet, toujours ; l'exercice de son amour et la manifestation de son Père, de la nature divine, étaient chez lui également constants et parfaits. Mais c'était là son dévouement, un dévouement qui s'alliait à un autre principe directeur de sa vie, savoir à une obéissance absolue à la volonté de son Père, la volonté de Celui-ci étant le mobile constant de son activité. L'amour pour le Père et l'obéissance au Père donnaient à son amour pour nous, sa forme et son caractère. Il en est de même lorsqu'il s'agit de *nous*, avec cette différence seulement que Lui-même est devant nous comme l'objet plus immédiat, sans que ceci

cependant soit, en aucune manière, un obstacle à la manifestation par nous de la nature divine en amour. « Soyez donc, dit l'Écriture, imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur » (Ephés. V, 1-2). Quelle plénitude et quelle grandeur de motif et de caractère sont manifestées dans ces paroles ! Nous marchons sur les traces de Dieu, nous sommes des imitateurs de Dieu ! Nous marchons dans l'amour, comme Christ nous a aimés ! L'amour divin, tel qu'il a été manifesté en Christ, est en exercice en nous, sans limites, pleinement ! Il s'est donné Lui-même, Lui-même tout entier. « Il nous a aimés, et s'est livré Lui-même pour nous » (comp. Gal. II, 20 ; Eph. V, 25) ; mais l'offrande était faite à Dieu ; Dieu était l'objet et le mobile qui constituaient sa perfection. « Christ s'est donné comme offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur. » C'est ainsi que nous sommes appelés à marcher (comp. 1 Jean II, 6 ; Phil. II, 5-8) : nous devons imiter Dieu, suivre Dieu en Celui en qui il s'est manifesté.

S'il y a du bonheur à se réjouir en Dieu qui est amour, il y a du bonheur aussi à le suivre dans l'amour qu'il a exercé. Mais manifesté en Christ comme homme, cet amour a Dieu pour objet. Il en est de même lorsqu'il s'agit de nous : l'amour qui descend de Dieu opérant dans l'homme, remonte toujours vers Dieu comme vers son juste et nécessaire objet ; il ne peut jamais s'abaisser plus bas que la source d'où il procède, quel que soit d'ailleurs celui envers qui il s'exerce. Tout l'encens du gâteau était brûlé sur l'autel, quelque

douce qu'en fût d'ailleurs l'odeur pour ceux qui étaient présents (Lévit. II, 2, 16). C'est là ce qui constitue le caractère essentiel et l'excellence de l'amour divin ; et son action en nous, en elle-même, ne reste pas au-dessous de son action en Christ : « Par ceci, nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous, et nous devons laisser nos vies pour nos frères » (1 Jean III, 16). Pour nous, bien entendu, il n'est pas question d'une coupe de colère. Sur la croix, en tant que souffrant de la part de Dieu pour le péché, Christ a été seul ; mais dans le sacrifice de soi-même que nous contemplons en Lui, nous sommes appelés à le manifester, comme ayant sa vie en nous, comme l'ayant lui-même en nous (comp. Gal. II, 20 ; 2 Cor. IV, 10-11 ; 1 Jean V, 11-12, etc.).

Mais il vaut la peine de nous arrêter un moment sur ce point, avant d'en faire l'application pratiquée dans l'exhortation des frères.

Il va sans dire que toute idée de récompense, comme *motif* d'action ou comme mérite, détruit de fond en comble le vrai dévouement, parce qu'il n'y a pas d'amour dans cette idée, mais l'activité du *moi*, demandant comme Jacques et Jean une bonne place dans le royaume (Marc X, 55 et suivants). L'Écriture parle de *récompense*, mais elle en parle comme un encouragement pour nous au milieu des difficultés et des dangers, dans lesquels des mobiles plus élevés et plus vrais nous ont amenés. C'est ainsi qu'elle dit de Christ lui-même que, « à cause de la joie qui lui était proposée, il a souffert la croix, méprisant la honte » (Héb. XII, 2), alors que nous savons très-bien que le mobile de Christ, c'était l'a-

mour. Pareillement nous lisons de Moïse, que « il regardait à la rémunération, » et qu'il « tint ferme, comme voyant celui qui est invisible » (Héb. XI, 26-27); tandis que le mobile qui le portait en avant, c'était l'intérêt qu'il avait pour ses frères. La récompense est toujours présentée ainsi dans l'Écriture, et de cette manière, elle est une grande bénédiction; et tout homme reçoit sa récompense selon son propre travail (comp. en particulier Gal. VI, 7-9, 5; et aussi Luc XIX, 12-27).

La source de tout vrai dévouement, c'est l'amour divin remplissant le cœur et opérant en lui selon l'expression de l'apôtre: « L'amour du Christ nous étreint » (2 Corinth. V, 14). La forme et le caractère qu'il prend, doivent se lire dans la vie de Christ, par conséquent, il faut avant tout que nous connaissions la grâce pour nous-mêmes, car c'est ainsi que nous apprenons à connaître l'amour. Nous apprenons ce qu'est l'amour divin dans la rédemption divine, et cette rédemption nous place dans la justice divine devant Dieu. Toute prétention à quelque mérite ou à une justice propre est ainsi exclue, et la recherche de soi-même est détruite: « La grâce règne par la justice pour la vie éternelle par Jésus-Christ » (Rom. V, 21). L'amour parfait et infini de Dieu est intervenu ainsi en notre faveur, « lorsque nous étions encore pécheurs » (Rom. V, 8); il s'est occupé de nos besoins, il nous a donné la vie éternelle, lorsque nous étions morts dans nos fautes et nos péchés; il nous a donné le pardon et la justice divine, lorsque nous étions coupables; il nous donne maintenant de jouir de l'amour divin, de jouir de Dieu par son Esprit qui habite en nous, et d'avoir assurance pour le jour du jugement, parce que comme

Christ est, Lui le Juge, nous sommes, nous aussi, dans ce monde (1 Jean IV, 17). Je parle de tout cela ici au point de vue de l'amour divin qui y est manifesté. Sans justice, il était impossible pour Dieu de répandre sur nous les eaux de la grâce, mais Christ a satisfait pour nous aux exigences de la gloire de Dieu, et par Lui nos cœurs sont libres de jouir de l'amour de Dieu qui n'est plus entravé par rien dans son exercice; l'amour est manifesté à l'homme dans l'homme, car les anges même de Dieu apprennent quelles sont « les insondables richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous en Jésus-Christ » (Eph. II, 7). Le cœur est ainsi lié à Christ; nous sommes amenés à Dieu en Lui, et Dieu en Lui est amené à nous : rien ne nous sépare de son amour, et nos âmes élevées en haut sont sanctifiées de cette manière. Nous bénissons et nous adorons Dieu qui s'est ainsi révélé, et notre joie — joie d'adoration — est en Christ.

Nous sommes donc approchés et nous avons communion avec Lui, nous sommes non-seulement unis à Christ, mais nous avons conscience de notre union avec Lui par le Saint-Esprit, et l'amour divin se répand dans nos cœurs et par nos cœurs; nous sommes animés par Lui de l'amour même dont nous jouissons. Selon l'expression de Jean : « Dieu » réellement « demeure en nous; » et selon celle de Paul : « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs » (1 Jean, IV, 12; Rom. V, 5). L'amour se répand ainsi comme il l'a fait en Christ; ses objets et ses motifs sont les mêmes qu'il a eus Lui-même, sauf que Lui-même est toujours devant nous comme Celui qui est la révélation de l'amour, qui est ainsi « l'amour de Dieu en Jésus-Christ, notre Seigneur »

(Rom. VIII, 39), — Dieu, mais Dieu révélé en Christ en qui nous avons connu l'amour.

Tout vrai dévouement a donc Christ pour premier et grand objet ; ensuite les « siens qui sont dans le monde, » et après « notre prochain ; » en premier lieu leurs âmes, ensuite leur corps et tous leurs besoins. La vie d'amour et de vérité du Sauveur gouverne et dirige notre vie, mais sa mort gouverne et dirige le cœur : « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous ; — l'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui, pour eux, est mort et ressuscité » (1 Jean III, 16 ; 2 Corinth. V, 14-15).

Il est important de remarquer que, comme la rédemption et la justice divine sont ce par quoi la grâce règne et l'amour est connu, et qu'ainsi toute idée de mérite et de propre justice est exclue, ainsi c'est une nouvelle vie en nous, — qui jouit de l'amour de Dieu et à qui cet amour est précieux, — qui seule, parce qu'elle est de la même nature, moralement, est capable aussi de jouir de la bénédiction qui est en Lui, et en laquelle son amour divin opère envers les autres : ce n'est pas la bienveillance de l'homme naturel, mais l'activité de l'amour divin dans l'homme nouveau. La vérité de l'amour est ainsi mise à l'épreuve, parce que, pour cette nature, Christ a nécessairement la première place ; et l'amour opère selon cette appréciation du bien et du mal que l'homme nouveau seul possède et dont Christ est la mesure et le motif. « Car, dit Paul, se-

lon leur pouvoir, et au delà de leur pouvoir, ils ont agi spontanément....., non-seulement comme nous l'avions espéré (dans l'exercice pratique de l'amour), mais ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur et puis à vous par la volonté de Dieu » (2 Corinth. VIII, 3-5).

Mais il n'y a pas seulement une nouvelle nature, mais nos corps sont « les temples du Saint-Esprit » (1 Corinth. VI, 19), et l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (Rom. V, 5); et de même qu'il jaillit en nous comme une fontaine jusque dans la vie éternelle, des fleuves d'eaux vives découlent aussi de nous par le Saint-Esprit que nous avons reçu (Jean IV, 14; VII, 37-39).

Tout vrai dévouement donc est le résultat de l'action de l'amour divin dans les rachetés, par le Saint-Esprit qui leur a été donné.

On peut trouver dans le monde un zèle qui parcourt le ciel et la terre; mais ce zèle sert des préjugés, ou il est l'œuvre de Satan. La bienveillance naturelle peut se revêtir d'un titre plus beau, tout en s'irritant lorsqu'elle n'est pas acceptée pour elle-même. Il peut y avoir chez d'autres un sentiment légal d'obligation, et une activité légale qui, par la grâce, peut mener plus loin, mais qui par elle-même est le résultat de la pression que ce sentiment légal exerce sur la conscience, et non pas l'activité de l'amour. L'activité de l'amour ne détruit pas le sentiment de ce devoir dans le chrétien, mais elle change le caractère tout entier de son œuvre. « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Cor. III, 17). En Dieu, l'amour est actif, mais souverain; dans le chrétien, il est actif, mais un de-

voir, à cause de la grâce. Il faut que l'amour soit libre pour qu'il ait le caractère divin, pour qu'il soit amour; mais nous le devons tout entier et plus que tout entier à Celui qui nous a aimés. L'Esprit qui habite en nous est un Esprit d'adoption, et par conséquent de liberté à l'égard de Dieu; mais il attache le cœur à Dieu, selon cette expression de Paul: « L'amour de Christ nous étreint. » Tout sentiment juste dans une créature doit avoir un objet, et pour que le sentiment soit juste, il faut que cet objet soit Dieu, et Dieu révélé en Christ comme le « Père, » car c'est de cette manière que Dieu possède nos âmes. C'est pourquoi Paul, en parlant de lui-même, dit: « Je suis crucifié avec Christ, et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré Lui-même pour moi » (Gal. II, 20). La vie de Paul était une vie divine: « Christ vivait en lui, » mais cette vie était une vie de foi, une vie vivant tout entière par un objet; et cet objet était Christ, — Christ connu comme le Fils de Dieu qui aimait Paul et s'était livré lui-même pour lui. Tel est le caractère pratique du dévouement chrétien et le mobile qui le gouverne: le chrétien vit pour Christ. Nous vivons « à cause du Christ » (Jean XIV, 19; VI, 57). Christ est l'objet et la raison d'être de notre vie (tout, en dehors de cela, est la sphère de la mort), mais dans la puissance du sentiment qu'il s'est livré Lui-même pour nous. « L'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci que si un est mort, tous sont donc morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui, pour eux, est mort et a été ressuscité » (2 Co-

rinth. V, 14-15). Telle est la vie du chrétien ; il peut trouver en Christ un motif à ses devoirs de toute sorte mais la raison d'être et le but de sa vie sont là. Nous ne sommes pas à nous-mêmes, car nous avons été rachetés à prix, et nous devons glorifier Dieu dans nos corps (1 Cor. VI, 20).

Au lieu d'être placé sous une loi combattant ou arrêtant une volonté qui cherche sa propre satisfaction, le chrétien, heureux et pénétré de reconnaissance, est rempli du sentiment qu'il se doit à l'amour du Fils de Dieu ; son cœur saisit cet amour et en connaît l'objet dans une vie qui découle de Christ et de la puissance du Saint-Esprit. C'est une loi de liberté qui règne ainsi ; le cœur ne peut avoir d'autres objets de service que ceux que la vie de Dieu peut avoir, et que le Saint-Esprit peut lui présenter ; et le service auquel il se dévoue, est le libre exercice d'un cœur heureux. La chair ne peut pas avoir la même pensée que le nouvel homme et le Saint-Esprit ; ses objets sont autres, et elle cherche à entraver la vie de Dieu en nous. Mais la vie de Dieu se meut dans la sphère, dans laquelle Christ vit ; elle aime les frères, car Christ les aime ; elle aime tous les saints, car Christ fait ainsi ; elle cherche tous ceux pour lesquels Christ mourut, sachant bien que la grâce seule peut les amener ; elle « endure toutes choses pour l'amour des élus, afin qu'ils obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle » (2 Tim. II, 10) ; elle cherche à « présenter tout homme parfait en Christ » (Col. I, 28) ; elle voudrait voir les saints croître jusqu'à Celui qui est le Chef sur toutes choses » et les voir marcher « d'une manière digne du Seigneur » (Ephés. IV, 14-16 ; Col. I, 9 et

suir) ; elle cherche à présenter l'assemblée comme une vierge chaste à Christ (2 Cor. XI, 2) ; elle persévère dans son amour, lors même qu'aimant beaucoup plus, elle soit moins aimée ; elle est prête à endurer les souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ (2 Cor. XII, 15 ; 2 Tim. II, 3, 9, 10 ; Phil. II, 17).

La vie d'un homme est considérée par les motifs qui la gouvernent, et doit être jugée d'après ces motifs : l'homme de plaisir dissipe ses biens, l'homme ambitieux sacrifie tout à la position qu'il poursuit ; ils jugent de toutes choses, l'un et l'autre, d'après le plaisir ou la puissance qu'ils en retirent ; l'avare les taxe de folie, et mesure la valeur des choses d'après les richesses qu'elles peuvent lui donner. Le chrétien juge de tout par Christ : si quelque chose fait obstacle à sa gloire, en lui ou en un autre, il rejette cette chose et s'en sépare, non comme faisant un sacrifice, mais comme se débarrassant d'un obstacle ; il estime tout comme une perte, comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ notre Seigneur ; et rejeter de telles choses devant une autre d'un si grand prix n'est pas un sacrifice bien pénible ! Le *moi* a disparu ; « ce qui m'était un gain » a fait place à de meilleures choses. Quelle délivrance pour nous ! une délivrance d'un prix infini pour nous et qui nous élève moralement. Christ s'est donné lui-même ; et nous, nous avons le privilège de nous oublier nous-mêmes et de vivre pour Christ. Notre service d'amour aura sa récompense, mais l'amour trouve sa propre joie à servir dans l'amour. Le *moi* aime à être servi ; l'amour trouve son bonheur à servir ; et Christ accomplit ainsi pour nous maintenant, pendant que nous sommes sur la terre, le service

de son amour ; et il fera ainsi encore pour nous quand nous serons dans ta gloire (Jean XIII, 1-17 ; Eph. V, 26, 29 ; Hébr. II, 17-18 ; VII, 26 à VIII, 3 ; Luc XII, 57). Et nous, si Dieu nous en accorde le privilège, n'imiterons-nous pas et ne servirons-nous pas Celui qui nous a ainsi aimés ? Ne nous donnerons-nous pas nous-mêmes à Lui ? Vivre pour Dieu, intérieurement, est le seul moyen de vivre pour Lui, extérieurement. Toute activité extérieure, qui a une autre source ou qui est gouvernée par un autre motif, est charnelle, et est même un danger pour l'âme, en ce qu'elle tend à nous amener à nous passer de Christ et en ce qu'elle donne une place au *moi*. Le dévouement chrétien est autre chose : il a Christ pour objet, et fait que nous recherchons d'être avec Lui. Une grande activité, sans beaucoup de communion, est dangereuse ; mais quand le cœur est près de Christ, il vit pour Lui.

La forme du dévouement et de l'activité extérieure est gouvernée par la volonté de Dieu et la compétence à servir ; car le dévouement est humble, saint, faisant la volonté du Maître, mais l'esprit de dévouement sans partage à Christ, est le vrai partage de tout chrétien. Nous avons besoin de sagesse : Dieu la donne libéralement. Christ est notre vraie sagesse. Nous avons besoin de puissance : nous la trouvons dans la dépendance de Celui qui nous fortifie. La dépendance, aussi bien que l'humilité, caractérisent le dévouement, comme elles ont orné la vie de Christ. Le dévouement s'attend au Seigneur et compte sur Lui ; il a du courage et de la confiance dans le sentier de la volonté de Dieu, parce qu'il s'appuie sur la puissance divine en Christ. *Lui* peut toutes choses. C'est pourquoi le dévouement est

aussi patient, et accomplit son service selon la volonté et la parole de Dieu, car, alors, Dieu peut intervenir et il fait tout ce qui est bon.

Il y a un autre côté de ce sujet, dont nous devons dire quelques mots. Le service dévoué d'un cœur non partagé est en lui-même joie et bénédiction sans mélange ; mais nous sommes placés dans un monde, où ce service trouvera de l'opposition et où il sera rejeté, et le cœur voudrait naturellement sauver le moi, comme nous le voyons en Pierre, quand le Seigneur le traita d'adversaire (Matth. XVI, 21-26). La chair recule instinctivement devant le fait et devant l'effet du dévouement à Christ, parce que celui qui se dévoue, se renonce lui-même et attire sur lui le mépris, l'oubli et l'opposition. Il faut que nous chargions notre croix pour suivre Christ et que nous ne retournions pas en arrière pour prendre congé des nôtres qui sont restés à la maison, car tant que nous parlons de prendre congé de ceux qui sont dans notre maison (voyez Luc IX, 61-67), cette maison est encore notre « chez nous » et nous ne serons tout au plus que des « Jean dits Marc » dans l'œuvre (voyez Act. XV, 37-39). Celui qui dit à Jésus : « Permets-moi *premièrement*, » ne donne pas à Christ la *première* place : son dévouement n'est pas sans partage, son œil n'est pas simple. Mais que le cœur a de peine à ne pas se rechercher lui-même, à ne pas s'épargner, à ne pas avoir d'indulgence pour lui-même. Cependant tout cela n'est pas le dévouement à Christ, mais tout le contraire.

C'est pourquoi, si nous devons vivre pour Christ, nous devons nous tenir nous-mêmes pour morts, et pour vivants à Dieu dans le Christ-Jésus, notre Seigneur

(Rom. VI, 1-14 ; 2 Cor. IV, 10 ; V, 14-15 ; Col. III, 3 et suiv.) ; mais si nous permettons à la chair d'agir, si nous tolérons son activité dans le sens pratique, elle sera de fait pour nous un obstacle continu, et le mépris et l'opposition que nous rencontrerons, deviendront pour nous un fardeau, non une gloire. Il faut donc « que nous portions, » comme Paul, « toujours partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps » (2 Cor. IV, 10), et qu'ainsi « la sentence de mort » soit accomplie en nous (2 Cor. I, 9). Le Seigneur vient ici à notre secours, au milieu de nos difficultés et de nos épreuves, et « nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés (Rom. VIII, 37-38) : rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, notre Seigneur. Mais quand il s'agit du gouvernement de notre propre cœur, nous ferons l'expérience que ce : « portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus, » est une chose très-difficile et qui met à l'épreuve l'état intérieur de l'âme ; et cependant il n'y a de liberté et de puissance dans le service, que dans la mesure dans laquelle nous réalisons cette mort constante, la puissance se liant à la conscience de la grâce. C'est la puissance du sentiment que nous avons qu'il est mort et qu'il s'est livré pour nous, qui, par la grâce, nous amène à nous tenir nous-mêmes pour morts à tout, excepté à Lui. Le chemin peut être comparativement facile ; et tel est le service extérieur, quand l'opposition du moi et de la puissance de Satan ne pèse pas sur l'âme. Mais si la mort de Christ doit s'accomplir incessamment en nous, contre notre moi mis à découvert par la croix, il faut nécessairement que Christ soit tout dans nos affections.

La vraie puissance et la vraie qualité de l'œuvre, les opérations de l'Esprit de Dieu par nous, trouvent là leur mesure.

Tel est le seul chemin de dévouement devant Dieu, la seule voie pour être rempli de la puissance de Dieu et de la pensée de Christ dans le service qui nous occupe. La vie n'est que là. Tout le reste dans notre vie, pour ne rien dire de la perdition et du jugement, *périt* quand nous exhalons le dernier soupir, comme appartenant au premier Adam et à la scène dans laquelle il se meut, et non pas au second homme, le dernier Adam. La vie que nous vivons par Christ, elle seule, restera comme vie.

Les motifs gouvernants et le caractère de la vie chrétienne sont *la croix, et Christ dans la gloire*. L'amour de Christ nous étreint, dans la croix, pour que nous nous donnions tout entiers à Lui, qui nous a ainsi aimés, qui s'est *livré Lui-même* pour nous. Christ, dans la gloire, nous fait courir vers le but, afin que nous gagnions Christ et que nous lui soyons semblables, et devient la source et la puissance d'espérance pour notre sentier. Quelle puissance et quelle persuasion dans la croix, si nous l'avons jamais comprise ! Mais quel abaissement ! Combien petits nous nous trouvons devant un tel amour ! De quel sentiment de l'amour de Christ ne sommes-nous pas remplis ! L'amour de Christ prend possession de notre cœur ; il nous étreint. Nous désirons vivre pour Celui qui s'est livré Lui-même pour nous. La perfection de l'offrande, l'absolu et la perfection de l'acte par lequel elle a été offerte, en même temps que l'amour envers nous dont elle est l'expression, tout cela a de la puissance sur nos âmes :

« Par l'Esprit éternel, il s'est offert Lui-même sans tache à Dieu » (Héb. IX, 14). Le sentiment que nous ne sommes pas à nous-mêmes rend plus profonde en nous la conscience des droits que Christ a sur nous ; et toute pensée de mérite dans notre dévouement disparaît. Telles sont les voies sages et sanctifiantes de notre Dieu ! D'un autre côté, combien la pensée de « gagner Christ » fait de tout ce qui nous entoure, « une perte » et « des ordures, » à cause de l'excellence de la connaissance de sa personne ! Lui plaire, le posséder, être avec Lui et semblable à Lui pour toujours, qu'y a-t-il de comparable à cela ? Tout ce que nous faisons, par le motif qui en est la source, est revêtu de la valeur de Christ. Le cœur s'élargit, car tous ceux que Christ aime, nous sont chers, et le cœur est gardé en même temps de tout relâchement, de tout ce qui ne serait que la licence des sentiments naturels, car nous sommes liés fermement à Christ. Ce qui n'est pas sa gloire est impossible. Le péché est pratiquement exclu du cœur par la puissance des affections divines, parce que Lui remplit le cœur ; il est l'objet de la nouvelle nature en nous, et elle ne vit pratiquement que les yeux fixés sur Lui.

Ce que nous venons de dire s'applique à tout dans notre vie, parce que nous devons faire en toutes choses ce qui plaît à Christ. La toilette, les manières de faire du monde, la mondanité sous toutes ses formes disparaissent, car elles ne peuvent pas ressembler ou être agréables à Celui que le monde a rejeté, parce qu'il rendait témoignage que ses œuvres étaient mauvaises. Le courant et le caractère des pensées ne sont pas mondains et n'ont pas le monde en vue, si ce n'est

pour lui faire du bien, s'il est possible. Le chrétien est appelé à être l'épître de Christ (2 Cor. III). Quand Christ possède le cœur, les motifs, les pensées, les relations du monde n'y entrent pas; mais Christ, animant et dirigeant tout au dedans, et le cœur rapportant tout à Christ, le caractère de Christ lui-même est ainsi reproduit devant le monde. Le chrétien est gardé du mal par la pratique du bien qui est en Christ, dans la pratique de l'amour de Dieu. Son cœur est lié à Dieu, et la plénitude de Dieu se répand dans la mesure, dans laquelle le vase la contient. L'amour de Dieu, versé ainsi dans le cœur, est actif. « Christ s'est purifié pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite II, 14). L'amour de Christ a été actif : il l'est en nous. Il est dirigé par la pensée de Christ. Il aime les frères comme Christ a fait, c'est-à-dire en ayant sa source en lui-même et non pas dans ses objets; il sent toutes leurs douleurs et leurs infirmités, tout en restant au-dessus d'elles toutes pour les porter, les supporter, et trouver en elles l'occasion d'un saint exercice; il est à la fois plein de tendresse, et ferme et conséquent dans le chemin de Dieu, car tel a été l'amour de Christ. Il est en même temps obéissant, quels que soient d'ailleurs son dévouement et son activité, car une créature ne peut pas avoir une volonté juste, car la justice dans une créature, c'est l'obéissance. Adam est tombé en ayant une volonté indépendante de Dieu. Christ vint pour faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé; et dans son plus glorieux dévouement, sa voie a toujours été celle de l'obéissance: « Le chef de ce monde vient, et il n'a rien en moi; mais afin que le monde sache que j'aime le Père; et comme le Père m'a dit, ainsi je

fais » (Jean XIV, 30-31). L'amour et l'obéissance guident ainsi le dévouement et nous gardent dans la paix et l'humilité.

En résumé donc, le vrai dévouement, c'est le dévouement sans partage à Christ ; Christ est le seul objet de la vie et des pensées, quels que soient d'ailleurs les devoirs dans lesquels ce motif nous appelle à être fidèles ; cette vie ne se conforme pas au monde qui a rejeté Christ ; elle se développe dans une joyeuse et céleste espérance, qui se lie à Christ dans la gloire, à Christ qui viendra et nous prendra auprès de Lui, nous rendant semblables à Lui. Nous sommes comme des hommes qui attendent du ciel leur Seigneur ; son amour nous étreint et nous occupe de ce qui l'occupe et l'intéresse, Lui. Christ crucifié, et Christ dans la gloire, comme notre espérance, sont les deux centres autour desquels tourne notre vie tout entière.

Quelle différence il y a entre cette vie de dévouement et la bonté naturelle d'un homme ! « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Matth. V, 16). Le Seigneur ne dit pas à ses disciples de faire luire leurs bonnes œuvres devant les hommes ; il dit expressément le contraire ailleurs ; mais il veut que le témoignage qu'ils lui rendront soit si clair et positif, que les hommes sachent à quoi attribuer leurs bonnes œuvres, et qu'ils glorifient leur Père qui est dans les cieux.

Puissions-nous donc, par la grâce, nous chrétiens, être dévoués, dévoués sans partage, dans toutes nos voies, de cœur et d'âme, à Celui qui nous a aimés, et qui s'est livré Lui-même pour nous !



Pensée.

On voit des chrétiens disposés à un grand dévouement, qui n'a pas toujours ou uniquement pour source l'amour de Dieu : c'est parfois, ou en quelque mesure, le produit d'un cœur naturellement affectueux ; il n'est pas exempt de recherche de sa propre satisfaction et, par conséquent, de propre justice. Voici, je crois, une pierre de touche pour en discerner la nature. — Vous vous dévouez, je suppose, avec beaucoup de zèle, à une tâche souvent pénible, difficile, répugnante même. Vous êtes d'abord très-heureux de pouvoir le faire, et vous continuez à l'être, tant que ceux, au soulagement, au bien-être ou au profit desquels vous travaillez, savent apprécier les peines que vous prenez et vous en témoignent leur gratitude. — Mais, s'il n'en est pas ou s'il n'en est plus ainsi, si, au lieu de reconnaissance, vous rencontrez l'indifférence, la froideur, qu'est devenu votre bonheur ? Hélas ! il a disparu — et ne voyant plus que le côté fatigant et rebutant de la tâche que vous vous êtes imposée, vous perdez, à la fois, le courage et la joie avec lesquels vous l'aviez entreprise. — Qu'est-ce que cela prouve, sinon que vous vous cherchiez vous-même dans ce dévouement ; que vous aviez en vue de plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu ? Le seul moyen donc de n'avoir jamais de mécomptes dans cette voie, c'est, comme on l'a vu dans l'article qui précède, de marcher sur les traces du Sauveur, c'est de servir le Seigneur et non pas les hommes, ou, en servant les hommes, d'avoir toujours à cœur le service de Celui qui s'est donné pour nous. Ainsi l'on est toujours heureux et jamais désappointé dans le sentier du dévouement.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Psaume XXVII, 1.

« L'Éternel est ma lumière et ma délivrance, de qui aurai-je peur? L'Éternel est la force de ma vie, de qui aurai-je frayeur? »

En lisant les Psaumes, tout lecteur sérieux peut remarquer que, dans l'admirable variété de sentiments qu'ils expriment, chacun d'eux présente un état d'âme particulier, ou tout au moins des circonstances particulières, bien que relatives au même sujet. De là vient que cette lecture procure à beaucoup de chrétiens de l'édification, parce que, sous plus d'un rapport, ils y trouvent l'expression des sentiments qui les préoccupent. En d'autres cas, lorsque l'absence des sentiments que le cœur désire exprimer est sentie, les Psaumes formulent des sentiments analogues à l'état spirituel de l'âme, et dont l'Esprit de Dieu se sert pour aider le cœur à s'épancher devant le Seigneur. Sans doute que, sous ce rapport, l'état spirituel de l'un n'étant pas celui de l'autre, il s'ensuit fréquemment, quo l'un reçoit du bien de tel Psaume, et non pas l'autre. Supposons, par

exemple, qu'un des lecteurs soit en chute, il ne trouvera certes pas dans le Psaume qui est devant nous l'édification qu'il puisera au Ps. LI, parce que ce dernier est relatif à l'état de son âme plutôt que le premier, car, dans le cas supposé, le cœur a besoin d'exprimer à Dieu sa douleur intérieure, ses amers regrets ; de lui faire, en un mot, l'humble confession de son péché. Cette différence n'a absolument rien de surprenant, car ce qu'une âme fidèle, qui vit près du Seigneur, a à dire à Dieu, diffère, du tout au tout, du langage d'une âme en chute et même repentante.

Le Psaume que nous méditons exprime la confiance absolue du fidèle, au sein même de l'épreuve ; sa position est celle de témoignage au milieu des méchants, ses ennemis ; mais la foi a saisi ce que Dieu est pour le fidèle, dans cette position, et c'est ce qui est célébré au commencement de ce Psaume. Or, dans les exercices nombreux et variés que l'âme rencontre et à travers lesquels elle est appelée à passer, il peut arriver que, de prime abord, elle éprouve un état de souffrance morale qui, quelquefois, n'est pas dès le début comprise de tous ceux qui en font l'expérience : on ne se rend compte ni de la cause qui la produit, ni du but qu'elle doit avoir. Ces quelques lignes donc sont écrites dans l'intention d'aider ceux qui en auraient besoin à comprendre à quoi tient cet état de souffrance. Mais comme base à ces observations posons tout d'abord cette vérité : « toutes choses ensemble travaillent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté. »

Dans l'expérience de la vie chrétienne ou de la foi, les épreuves, les tentations, tout ce qui exerce l'âme—

servent à rendre évident l'état spirituel où l'on se trouve ; ainsi, l'état de l'âme est manifesté, d'abord à soi-même, puis aussi quelquefois à d'autres ; mais c'est là précisément *la cause* de la souffrance mentionnée plus haut, souffrance dont l'intensité varie selon le degré de communion dont nous jouissons avec Dieu. Quelquefois, hélas ! l'épreuve montre qu'il n'y avait rien de pareil en notre cœur ; alors nécessairement la souffrance n'est pas mêlée à un certain degré de jouissance, mais c'est la souffrance avec toute son amertume : nos infidélités, notre insouciance pour ce qui regarde la gloire de Christ, sont les seules pensées qui préoccupent le cœur. Mais de même que l'or, jeté par l'orfèvre dans le creuset, montre, d'abord, la crasse qui en dérobaît l'éclat, de même aussi en est-il de nous, lorsque Dieu nous jette dans le creuset de la souffrance, et c'est ici que *son but* envers nous se découvre : Il veut produire par la souffrance que nous rencontrons et, fondée sur le jugement de nous-mêmes, cette beauté morale qui ne paraissait pas auparavant, éclip­sée qu'elle était par des éléments qui nécessitent la discipline de Dieu.

Dans le Psaume que nous méditons, l'état d'âme du fidèle est décidément heureux ; il a devant lui la tentation — Satan et beaucoup d'ennemis, — mais il y entre avec la connaissance de Dieu et le courage que donne la foi. — Il ne s'agit pas pour lui de savoir s'il peut compter sur Dieu, car il sait que Dieu est pour lui, c'est même ce qui fait sa joie et sa confiance. Voici donc dans quel ordre sont placées les bénédictions de ce remarquable cantique. D'abord, c'est la lumière qui est mentionnée : « L'Éternel est ma lumière, » la raison peut en être facilement saisie. Dans le combat où l'âme

se trouve engagée, il peut arriver qu'elle ait à traverser certaine phase de la lutte, où il semble que toute lumière disparaît ; Satan cherche même à ébranler une conviction bien établie, on ne sait que faire, ni de quel côté se tourner : on ne comprend plus rien ni à son état ni à la position où l'on est. C'est donc pour répondre à ce besoin si impérieux de l'âme, dans ces circonstances critiques, que Dieu se révèle comme étant *la lumière*, car c'est comme tel qu'Il garde l'âme dans le vrai, et qu'Il rend ainsi le fidèle capable de triompher des ténèbres dans lesquelles Satan cherchait à l'envelopper.

Remarquons aussi, que de tels assauts, l'ennemi les livre indifféremment à tous les saints, qu'ils soient fidèles ou infidèles à la profession qu'ils font de la vérité. Dans le premier cas (et tel est celui du fidèle de ce Psaume), l'âme est dans une heureuse communion avec Dieu, à l'extérieur même : elle n'a pas à rougir devant ses ennemis : *il lève la tête* (vers. 6) sans craindre aucun reproche. Satan cherche bien à plonger son âme dans les ténèbres, mais il ne réussit pas à l'accabler. Même en traversant la vallée de l'ombre de la mort, le croyant s'écrie : « Je ne craindrai aucun mal, car Tu es avec moi. » Ainsi s'avance le fidèle vers le tabernacle de son Dieu, où de nombreux motifs l'appellent à offrir « des sacrifices de cris de réjouissance » etc.

Dans le second cas, l'état de l'âme étant l'opposé du premier, on comprend qu'ici l'ennemi paraisse remporter quelque avantage ; observons donc, avant d'aller plus loin, que, dans le premier cas, la lutte a le caractère d'épreuve de foi, c'est une conséquence de l'état de fidélité dans lequel on se trouve ; tandis que, dans le

second, c'est la discipline, employée de Dieu, pour rendre son enfant, « participant de sa sainteté. » Toutefois, il ne faut pas s'étonner si, dans ce cas, l'exercice par où passe le cœur n'amène pas tout d'abord la jouissance qu'il aimerait à trouver, car notre état, comme aussi nos circonstances, peut avoir, aux yeux de Dieu, un tel caractère mauvais, que l'ennemi s'en sert pour garrotter l'âme sous le poids de la souffrance. Ici évidemment, il n'est pas question de jouissance, car elle est momentanément bannie, l'âme alors est comme dans la fournaise, l'amertume de sa position est tout ce qui la remplit ; on pense que Dieu cache sa face, tout est obscurité — on n'entrevoit plus la possibilité de la délivrance que l'on désire si ardemment. Or grâce à Dieu qui est au-dessus de tous les raisonnements de l'incrédulité, car quelle que soit l'extrémité où l'on se trouve, on peut avoir une telle confiance en Dieu, que (bien qu'on n'en jouisse pas) Dieu n'en est pas moins notre lumière — notre délivrance — et la force de notre vie. Seulement notons bien, que si Dieu trouve nécessaire de nous faire passer par là, c'est afin que nous sentions toute la valeur des choses dont l'âme est privée — des choses dont la culture a été négligée dans notre vie journalière : la confiance en Dieu, — la certitude de son amour, — une entière dépendance de Lui : enfin tout ce qui a rapport à nos relations avec Dieu et à nos privilèges en Christ. Toutefois, l'ardeur de la fournaise ne produira autre chose qu'une délivrance plus complète et mieux sentie : nous y aurons fait l'expérience que *Dieu est pour nous*, et non pas contre nous, bien que les apparences aient semblé montrer le contraire.

Quant à ceux qui rencontrent un exercice d'âme ou

un combat quelconque, et qui y entrent avec la certitude qu'exprime le verset 4^{er} de notre Psaume, ils n'ont pas, on le comprend, une pareille expérience à faire, bien que la fournaise soit toujours la fournaise ; mais il y a pour eux moins d'agitation, moins de souffrance, car ils savent que, quoi qu'il advienne, Dieu est leur lumière, leur délivrance et leur force ! Tel a été le cas de notre adorable Sauveur, envisagé dans son témoignage et sa position au milieu des Juifs ; sous ce rapport on voit dans ce Psaume, d'une manière prophétique, l'expression de sa ferme confiance et de son espérance en l'Éternel. Dans ce cas, on peut y voir, avec assez de probabilité, Jésus, lui le fidèle par excellence, se rendant à Gethsémané en chantant en esprit ce psaume. Effectivement, Il savait ce qu'il allait rencontrer dans ce lieu d'oraison, où d'ordinaire il se rendait avec ses disciples (Luc XXII, 59). Cette fois-ci, l'ennemi le plus redoutable qui se puisse être, Satan, le prince de la mort, l'y attendait, cherchant à l'effrayer par les terreurs de la mort dont il entourait son âme ; au dehors, des ennemis cruels s'avançaient pour se jeter sur lui « afin de manger sa chair ; » mais « ils bronchent et ils tombent, » à la voix de Celui qui ne cherchait pas à garantir sa vie et qui pourtant demeura ferme, son cœur étant bien appuyé sur l'Éternel. Aussi goûta-t-il alors la douceur de la bénédiction qui ressort de la certitude de la foi, exprimée au commencement du Psaume : c'était aussi pour Lui du miel découlant sur son chemin (1 Sam. XIV, 27).

Deux choses résument cet excellent Psaume : 1^o la pleine confiance du fidèle en l'Éternel, en face de ses ennemis ; 2^o la détresse qui le porte à crier à l'Éternel.

Les six premiers versets sont relatifs à la confiance du fidèle, et les suivants à sa détresse. Néanmoins tout est bien pour son âme, car Dieu est sa lumière et quelles que soient l'étroitesse et la difficulté du chemin que foule la plante de son pied, l'Eternel est sa délivrance ! Porte-t-il ses regards en avant, c'est-à-dire, au delà de ses circonstances, il a la perspective d'habiter la maison de l'Eternel, de visiter soigneusement son palais, et par-dessus tout, l'incalculable privilège de contempler la face ravissante de l'Eternel. Tout ce qui révèle à l'âme Dieu et les richesses de gloire que le fidèle a en perspective, fait sa joie, sa force et son repos, dans le présent comme dans l'avenir, alors que tout combat aura cessé ; car il n'y a rien de plus vrai, ni par conséquent de plus sûr pour l'âme, que ce qu'embrasse la foi, avec une ferme assurance que jamais Dieu ne fera défaut à ses promesses.

Sans doute, Dieu permettra peut-être que, d'un bout à l'autre, le chemin soit parsemé de difficultés, — qu'en certains cas l'on soit même chargé au delà de ses forces, ainsi que l'exprime Paul (2 Cor. I, 8-9) ; mais malgré tout on est délivré, comme l'apôtre en fit l'heureuse expérience, selon cette fidélité de laquelle Dieu ne peut se départir.

Remarquons encore, dans ce qui a rapport à l'expérience de l'âme sur le chemin de la foi, qu'à part la joie anticipée d'habiter la maison de l'Eternel à toujours (Ps. XXIII, 6), il y a encore ceci d'*actuel* et de profondément précieux quant à l'effet que produisent les difficultés — la détresse même, c'est d'avoir Dieu près de soi : — « Je serai avec lui dans la détresse. » Il va sans dire que, pour en jouir, il faut y croire ; mais il

ressort de ce fait cette consolation que, déjà dans ce monde de misères et de luttes, le Dieu avec lequel nous nous réjouissons d'habiter, est *avec nous*, toujours plein d'amour, de bonté et de compassions, et sachant bien de quoi nous sommes faits. Ainsi, si la perspective de la possession de la gloire a la puissance d'attirer le cœur en haut, il est, d'un autre côté, important de ne pas méconnaître ce qu'il y a de particulièrement précieux dans les afflictions et tous les autres genres de difficultés que nous traversons durant notre pèlerinage : *Avoir Dieu avec soi !* Moïse n'appréciait-il pas à sa juste valeur cette présence divine, lorsqu'il dit à Dieu : « Si tu ne viens avec nous, ne nous fais point monter d'ici » (Ex. XXX, 15-16) ? Au reste, les exemples que nous fournit l'Écriture, relativement à la manière dont Dieu s'identifie avec les siens dans leurs épreuves, sont assez nombreux. On se rappelle ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et comment, dans toutes leurs angoisses, Dieu était non-seulement *pour eux*, mais encore *avec eux*; et de la même manière pour et avec tous ceux qui les ont suivis dans la même voie. On se souvient pareillement de ces paroles de Jésus : « Vous me laisserez seul, mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi » (Jean XVI, 32). Et ailleurs nous lisons : « Et la nuit suivante, le Seigneur *se tint près de lui* (Paul), et dit : Aie bon courage, car comme tu as rendu témoignage à Jérusalem des choses qui me regardent, ainsi il faut aussi que tu me rendes témoignage à Rome » (Act. XXIII, 44).

Telle est donc la manière dont Dieu se plaît à agir envers ses bien-aimés et à les fortifier dans leurs épreuves; aussi, les paroles qui terminent ce Psaume

sont-elles tout particulièrement en rapport avec le sujet qui nous occupe : « Attends-toi à l'Eternel, demeure ferme, et il fortifiera ton cœur. Attends-toi, dis-je, à l'Eternel. » Loué soit notre Dieu, de ce qu'en tout temps et en toutes circonstances ses sympathies nous sont acquises et son secours puissant, assuré.



Guilgal.

(Josué V.)

Si les récits du livre de Josué sont considérés comme types de la position de l'Eglise, telle qu'elle est présentée dans l'Épître aux Ephésiens, où les croyants sont assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, et conséquemment, afin de les amener à la jouissance pratique de cette position, montrés dans le combat « contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes, » si, dis-je, ce qui est dit en Josué est un type de cette position, on verra quelle place importante Guilgal occupe en rapport avec ce point de vue.

Les enfants d'Israël n'étaient ni en Egypte, type du monde ou de l'état de nature, ni dans le désert, figure frappante de la vie d'épreuve du croyant dans son passage au travers de ce monde ; il n'étaient pas non plus tranquillement établis en Canaan, figure du repos céleste. Ils entrent dans le pays, sous la conduite de Josué, et non de Moïse (car la loi ne peut pas mettre en possession de l'héritage), et ils vont commencer ces

combats sans lesquels ils ne pouvaient posséder le pays ni en jouir. Car il faut remarquer que, dans le livre de Josué, ce qui est en vue, ce n'est pas tant le repos de Canaan que les combats du peuple, « les guerres de l'Éternel » qui étaient la condition nécessaire de la possession de l'héritage.

Dieu, dans sa souveraine grâce, avait visité Israël en Egypte, il avait brisé le joug de l'esclavage sous lequel le peuple gémissait, et par le sang de la pâque, il l'avait séparé pour toujours de l'Égypte et de son jugement. Ceci est le type de la rédemption d'un état de péché et du jugement de Dieu contre le péché, par la foi au sang de Christ, car il est dit que « Christ *notre pâque*, a été sacrifié pour nous. » De sorte qu'au début de notre course et avant même que nous ayons fait un seul pas dans notre pèlerinage céleste, la confiance dans le sang de Christ nous donne une entière et absolue sécurité contre le jugement de nos péchés — jugement qui fondra sur le monde à cause du péché. Vient ensuite « le salut du Seigneur », comme cela est exprimé dans le passage du peuple au travers de la Mer Rouge, et l'entière destruction des ennemis d'Israël dans les eaux, de sorte que la mer est placée comme une barrière infranchissable entre le peuple de Dieu et l'Égypte. Pour nous, ceci est le passage, de nos âmes par la foi, au travers de la mort, dans la personne du Seigneur Jésus-Christ, de sorte que sa mort et sa résurrection sont placées par Dieu lui-même entre nous et toute la puissance de l'ennemi, en témoignage de notre éternelle délivrance, du caractère de cette délivrance, aussi bien que de la séparation finale d'un monde qui demeure dans le mal : — « Ensevelis avec lui dans le bap-

tême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Col. II, 12). Israël marche ensuite dans le désert, figure de l'affliction et des tentations que les enfants de Dieu trouvent dans ce monde, en le traversant comme étrangers et pèlerins.

Sous Josué une nouvelle scène s'ouvre : c'est le passage du Jourdain, effectué pour Israël par l'arche de l'alliance, descendant au milieu du fleuve, « quand il regorge par-dessus tous ses bords, de sorte que tout le peuple passa vis-à-vis de Jéricho. » Tableau merveilleux et béni de Christ dans sa mort, détruisant tout le pouvoir de la mort, en faisant même l'alliée du peuple de Dieu et le moyen de son entrée dans l'héritage céleste, maintenant par la foi, et finalement en réalité.

Il fallait que le Jourdain fût traversé avant que Canaan pût être possédé par Israël, à qui Dieu l'avait donné. Et il faut aussi dans le chrétien, non-seulement la foi qui l'associe à la puissance de la mort de Christ, comme seul fondement de sa justification devant Dieu, comme gage et garantie d'une rédemption éternelle ; mais encore, il faut qu'il entre, par la puissance de l'Esprit, dans cette mort et cette résurrection, comme étant le moyen de l'introduire dans sa position céleste et comme la seule puissance par laquelle cette position puisse être réalisée. « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, dit l'apôtre, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Affectionnez-vous aux choses qui sont en haut, et non à celles qui sont sur la terre. » Ceci, il est bon de le rappeler, n'est pas simplement saisir, par la foi, la mort de Christ, comme la puissance de la rédemption et le fondement

de la paix et de la sûreté : c'est une exhortation à entrer pratiquement et comme y participant, dans la mort et la résurrection de Christ, afin que les affections soient placées sur les propres objets de la vie et de la position célestes, dans laquelle nous avons été introduits par Christ.

Mais le Jourdain étant ainsi traversé, quelle est la première chose que nous rencontrons en Canaan? C'est Guilgal où, par le moyen de la circoncision du peuple, le Seigneur pouvait dire : « Aujourd'hui, j'ai roulé de dessus vous l'opprobre de l'Égypte. » A Guilgal Israël est délivré de tout signe de l'Égypte et de son esclavage, pour entrer dans son héritage comme peuple racheté de l'Éternel. Ce que nous apprenons ici, c'est que toute trace de mondanité est un opprobre pour ceux qui sont appelés à être un peuple céleste. Au reste, la circoncision, dans son application spirituelle, est parfaitement claire. L'Apôtre dit : « Nous sommes la circoncision, nous qui servons Dieu en Esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance en la chair » (Phil. III, 3). Ceci est en rapport avec être mort et ressuscité avec Christ, comme ce qui suit ce verset nous le montre bien : l'apôtre, dans ce troisième chapitre aux Philippiens, montre jusqu'où s'étend « la confiance dans la chair », et ce qu'elle comprend ; ensuite il dit qu'il regarde toutes les choses, dans lesquelles la chair se confie, comme « une perte, et comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance » d'un Christ mort et ressuscité. La chair ne peut rien avoir à faire avec cette vie céleste, dans laquelle Christ nous a introduits ; elle s'attache aux choses de ce monde et ne peut pas s'élever plus haut ; aussi n'a-t-elle rien à at-

tendre que la mortification, dont la circoncision est l'expression typique.

Aussi longtemps qu'Israël erra dans le désert, il ne fut pas circoncis. Et en vérité, ce n'est pas dans les peines et les épreuves d'une vie de pèlerinage, ni dans la grâce déployée en une telle vie, que nous puissions la force nécessaire pour mettre de côté ce qui nous attache au monde. Une telle vie peut bien être le résultat de la rédemption ; il faut que nous traversions ce monde et que nous y soyons fidèles, mais cette vie dans le désert laisse toujours sur nous les traces de l'Égypte, elle ne s'élève pas jusqu'à la sphère qui est propre à la vie céleste, dans laquelle la rédemption nous amène. La puissance qui nous dépouille des traces de l'Égypte se réalise en entrant pratiquement, par l'Esprit de Dieu, dans cette vérité, savoir : que nous sommes morts et ressuscités avec Christ. En Colossiens III, 1, nous avons cette exhortation : « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, » etc ; or cette exhortation est fondée sur l'exposé du chapitre second, dans lequel nous apprenons quelle est la vraie force de la *circoncision* : « Vous êtes accomplis en lui qui est le chef de toute principauté et autorité, en qui aussi vous avez été *circoncis* d'une circoncision faite sans main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ, étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu » etc (Col. II, 12, 13). « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, » est évidemment la conséquence immédiate de ceci. De plus, l'exhortation : « Mortifiez donc vos membres qui sont sur

la terre, » est fondée sur ce qui est dit : « que nous sommes morts et que notre vie est cachée avec Christ en Dieu. » Voilà notre Guilgal, à nous. Toute jouissance de notre portion en Christ, et toute puissance spirituelle pour surmonter nos ennemis, en dépendent.

Mais ce n'est pas tout ce que Guilgal nous présente. C'était là qu'on célébra la pâque — « dans les campagnes de Jérico. » Instituée en Egypte, la pâque était le symbole de la délivrance du jugement qui entourait le peuple ; là, on la mangea à la hâte, les reins ceints, et prêts à quitter le jour même le pays de l'esclavage, où l'on ne devait jamais rentrer. Mais dans les campagnes de Jérico, la pâque était la table de Dieu préparée pour son peuple à la vue de ses ennemis. Elle était, à la fois, pour Israël la commémoration de sa délivrance de l'Egypte et de toute la miséricorde, la puissance et la bonté que Dieu avait déployées pour son peuple à la mer Rouge, au désert pendant quarante ans, et qui maintenant l'établissaient en Canaan. Ainsi cette pâque réunissait la rédemption de l'Egypte et le repos de Canaan. Pour nous, nos cœurs sont ramenés jusqu'à la croix pour y voir l'union inséparable de la rédemption et de la gloire céleste, pour apprendre comment cette mort merveilleuse de Christ, dans laquelle nous trouvons d'abord la délivrance de la colère et de la condamnation, est encore le fondement de toutes les autres grâces de Dieu, qui nous a fait « vivre ensemble avec le Christ, nous a ressuscités ensemble et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ. »

« Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du blé du pays » et la manne, le pain du désert, cessa. Avant qu'une seule ville fût prise, et lorsqu'en appa-

rence l'ennemi était encore dans toute sa force, le peuple de Dieu mangeait tranquillement du fruit du pays de Canaan. Ainsi, quand l'âme jouit de la puissance de sa position et de sa portion célestes, Christ devient pour elle une nourriture d'un caractère différent que quand elle le considère dans sa marche sur la terre. Comme incarné, comme « pain qui est descendu du ciel, » Christ est pour l'âme celui qu'elle est appelée à suivre dans sa course de soumission et de perfection divine, en tant qu'homme sur la terre. Au milieu des épreuves et des difficultés du chemin, c'est pour l'âme un appui et une force que de voir de quelle manière Christ, comme homme, a passé par toutes les peines et toutes les circonstances, que peut rencontrer le croyant dans sa marche de fidélité au Seigneur ici-bas. Mais comme « ressuscités avec Christ, » un Christ ressuscité et glorifié dans les cieux devient l'aliment indispensable de ceux qui sont ressuscités et glorifiés avec lui. Il faut que nous le connaissions dans son caractère propre de Christ céleste, dans les cieux, et comme nous ayant aussi amenés là où il est. « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. »

En Egypte, la vue d'Israël ne s'étendait pas au delà de la délivrance du jugement, lors de la pâque. A la mer Rouge, son horizon fut élargi, et un chant de triomphe s'éleva de ses bords, quand Israël vit le salut du Seigneur. Dans le désert, il vit plus loin encore, car il y apprit quelles sont les ressources inépuisables de la grâce et de la patiente bonté de son Dieu. Mais à Guilgal, quand les Israélites eurent passé le Jourdain et que leurs pieds pressèrent la terre promise, toutes ces mer-

veilles étaient réunies comme en un seul grand panorama, lorsque « ils célébrèrent la pâque et mangèrent du blé du pays. » Quand nous parlons d'être dans les lieux célestes et de nous nourrir d'un Christ céleste, ce n'est pas que nous perdions de vue la croix, ou que nous estimions à la légère le pain qui est descendu du ciel. Non, car c'est en partant de la croix et de la croix seulement, que l'on peut connaître le prix infini et la vraie signification de ce que Christ a fait pour nous et le caractère, sous lequel il nous a été présenté.

Mais autre chose encore caractérise Guilgal. Les douze pierres, qui avaient été prises du milieu du Jourdain, où les pieds des sacrificateurs s'étaient arrêtés avec l'arche, furent dressées à Guilgal. Car le peuple était introduit dans le pays et le mémorial de son passage au travers du Jourdain fut élevé avant que la circoncision eût lieu. Mais si le droit d'Israël à posséder le pays était ainsi établi par la puissance divine, il ne pouvait en jouir, cependant, qu'autant qu'il en prendrait possession de fait et en chasserait, par la puissance victorieuse de Dieu, les ennemis qui l'occupaient encore. C'est une vérité divine que chaque croyant est mort et ressuscité avec Christ, par la foi en celui qui « a annulé la mort et fait luire la vie et l'immortalité par l'évangile ; » mais la réalisation de cette vérité, par la puissance du Saint-Esprit, est une chose toute différente. L'entrée du cœur avec joie dans la position à laquelle la mort de Christ nous donne droit, est inséparable de l'application de cette mort, par la puissance du St-Esprit, à la mortification de la chair et de tout ce qui est contraire à la vie céleste. Et ceci non plus ne peut pas être séparé des combats avec les ennemis spirituels,

dont les guerres de Josué ne sont qu'un type. Guilgal doit être notre camp, comme il était celui d'Israël, le camp « où nous prenons l'armure complète de Dieu ; » Dieu était là dans toute sa force contre les ennemis du peuple. Et l'Apôtre s'exprime ainsi en parlant de l'armure de Dieu : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, » et il termine son exhortation par ces paroles : « Priant par toutes sortes de prières et de supplications en tout temps par l'Esprit et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints. » La prière est la reconnaissance de notre dépendance et de notre faiblesse, mais elle est aussi le moyen direct d'amener jusqu'à nous la force de Dieu.

Mais ce qui donne à Guilgal son caractère propre et pratique, c'est la circoncision du peuple, par laquelle l'opprobre de l'Égypte disparaissait. « Et l'Éternel dit à Josué : Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre de l'Égypte. Et ce lieu-là a été nommé Guilgal jusqu'à ce jour. » La circoncision enlevait de dessus le peuple la dernière trace de l'esclavage dont il avait été délivré. Maintenant il est manifeste que les Israélites ne sont plus les esclaves de l'Égypte, mais les citoyens de Canaan, portant dans leurs propres personnes la marque et le sceau de la séparation pour le Seigneur. Ce qui convient à une position céleste, c'est précisément ce qui nous sépare de tout ce qui nous caractérise comme appartenant à ce monde. Cela ne consiste pas à rejeter toutes les affections et les obligations naturelles, sous prétexte que le cœur est occupé de choses plus excellentes. Ce n'est pas de l'ascétisme, mais c'est le dépouillement des habitudes et des

goûts, qui nous rattachent moralement au monde, pour que nous soyons sous la puissante influence des objets qui conviennent à la vie céleste, comme ressuscités avec Christ et appartenant à une sphère où il est lui-même.

Guilgal est le lieu de la jouissance d'une rédemption accomplie, où l'on se nourrit d'un Christ céleste ; c'est le lieu du témoignage de la puissance de la mort et de la résurrection de Christ, comme nous introduisant dans les lieux célestes, aussi bien que le lieu de la force pour les combats spirituels. Le camp était à Guilgal, où Josué et tout Israël revenaient après leurs conquêtes en Canaan. Ainsi, quelles que soient les victoires spirituelles que nous remportons, elles cesseraient bientôt, et seraient remplacées par la défaite et l'effroi, s'il n'y a pas une constante et habituelle mortification de la chair.

La conséquence de l'abandon de Guilgal par Israël peut se voir, en considérant l'état du peuple dans le livre des Juges, où il est dit : « L'ange de l'Éternel vint de Guilgal à Bokim » — (Juges II, 4) — le lieu des pleurs. Et l'Église n'a que trop fidèlement suivi l'exemple d'Israël à cet égard ! La jouissance de Canaan, remplacée par l'asservissement aux Cananéens ! Le lieu de la victoire et de la joie délaissé pour le lieu de la défaite et des larmes ! Il n'est pas dit dans l'histoire que le Seigneur et sa force fussent liés à Guilgal, mais ce qui est évident, c'est que l'abandon de ce lieu a eu pour résultat la perte de la présence du Seigneur et de sa force, et l'infidélité du peuple. Et si l'on demande comment il se fait que les vérités célestes ont si peu de force pour produire une vie céleste en ceux qui les professent, et pourquoi elles sont si peu accompagnées de puissance spirituelle et de séparation du monde, on

peut répondre : c'est parce qu'on s'est éloigné de Guilgal ! Il nous est impossible, en effet, de vivre d'une vie céleste, ou de jouir de la position céleste dans laquelle la grâce nous a placés, si nous négligeons de « mortifier nos membres qui sont sur la terre. » Le Seigneur Jésus a transformé la mort en un instrument, par lequel nous pouvons nous affranchir des prétentions de la chair et de tout ce qui est un empêchement à notre vie céleste. Comme il est dit : « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. » C'est ainsi qu'en pratique il faut faire face aux prétentions de la chair et les mettre de côté. Si je suis mort au péché, je ne dois plus vivre dans le péché. Si je suis mort au monde, le monde sera mort pour moi. Tout ce que le monde présente, et présente avec trop de succès à celui qui « est encore vivant dans le monde, » devient sans puissance sur celui qui comprend et s'applique la mort de Christ de manière à se tenir lui-même pour mort. C'est là une œuvre de chaque jour, qui se fait sans éclat et ne procure point de crédit. La mortification de la chair n'est pas l'activité extérieure, ni le déploiement de l'énergie spirituelle. Mais elle est à la base de toute vraie force spirituelle, une condition *sine qua non* de tout service réel pour Christ et de toute jouissance possible de notre position comme ressuscités avec Lui.

Le chrétien, en vertu de son association avec Christ, a, si je puis parler ainsi, deux vies distinctes. Il y a la vie de fidélité ici-bas, au milieu des scènes et des circonstances difficiles de ce monde, dans lequel il est appelé à marcher comme Christ a marché. Dans cette vie il peut faire les mêmes choses que les autres hom-

mes, mais il les fait par un motif et dans un but entièrement différents. Sans doute, c'est la vie céleste qui donne à notre vie de fidélité dans ce monde son véritable caractère, car le Seigneur Jésus était toujours un homme céleste dans tous les actes de son séjour sur la terre. De plus, la vie dont nous parlons a une relation nécessaire avec le monde, et c'est au milieu des circonstances qui caractérisent ce monde, que cette vie est appelée à manifester ses énergies. Mais il y a une autre vie qui est spécialement et essentiellement céleste : céleste dans sa source et dans son origine, elle n'a rien de ce monde : les sources de ses jouissances, ses ressources, ses objets, sa sphère et sa fin, tout est céleste ; rien de ce monde n'entre dans cette vie. « Car vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. » Or il y a mille choses dans lesquelles le cœur peut être engagé, choses qui ne sont pas exactement les convoitises de la chair, et qui, si elles ne nuisent pas extérieurement à la fidélité de notre marche, empêchent complètement la réalisation de cette vie céleste, à laquelle nous avons été appelés et dans la sphère de laquelle nous avons été introduits par la mort et la résurrection de Christ.

Si donc, par la puissance de l'Esprit, nous avons passé par la mort pour avoir notre vie dans les cieux, ayant le Jourdain pour frontière et Canaan pour demeure, n'oublions pas que nos combats sont « dans les lieux célestes. » Guilgal était le camp d'Israël, et si la circoncision donna le nom et la vraie signification à Guilgal, là aussi étaient groupées ensemble les pierres du mémorial tirées du milieu du Jourdain ; là, dans les campagnes de Jéricho, on mangeait la pâque et le blé du pays, et là, se trouvait la présence merveilleuse du « Chef de l'armée de l'Éternel. »

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Les Fêtes juives.*Lévitique XXIII.*

Je crois que les fêtes que ce chapitre nous présente doivent être considérées comme n'ayant absolument en vue que la terre. D'autres portions des Ecritures peuvent élever nos regards plus haut, dans le ciel, vers des résultats de ce qui est enseigné ici ; mais comme ordonnées aux Juifs, les fêtes dont nous allons nous occuper ne peuvent, historiquement, être rapportées qu'à la terre. Ceci n'empêche pas que ces fêtes ne soient pour nous d'une importance infinie, car, quels que soient d'ailleurs les résultats célestes et glorieux dont nous parlons, la plupart des événements qui sont les fondements et les objets de notre foi, se sont accomplis historiquement sur la terre. Le Seigneur a été offert en sacrifice sur la terre ; le St-Esprit est descendu sur les disciples sur la terre ; l'Eglise, quoique sa gloire ne soit pas terrestre, a été formée par les souffrances sur la terre, et elle-mé-

me, elle attend que la création soit délivrée de la servitude de la corruption. Le caractère et la valeur de ce qui a été fait sur la terre, de ce en quoi l'Eglise trouve sa part, nous sont présentés avec tous les détails nécessaires dans le chapitre que nous avons devant nous.

Il y a sept fêtes : le Sabbat ; la Pâque ; les pains sans levain ; la Pentecôte ou les premiers fruits ; la fête des trompettes ; celle de l'expiation ; et enfin celle des tabernacles.

La première fête a un caractère particulier. Avant même que nous apprenions ce qui a amené ou précédé le repos, la grande vérité qu'il « reste un Repos, » est établie et mise en évidence. C'était-là la vérité première, et qui imprimait son cachet sur toutes choses. — Entre les trois fêtes qui suivent et les trois dernières qui viennent après, il y a un intervalle long et significatif, qui s'étend jusqu'au septième mois ; alors seulement la trompette retentit, pour la première des trois dernières fêtes ; et nous ne trouvons au sujet de ce long intervalle, qu'une seule remarque dont nous dirons un mot plus loin.

Nous rencontrons un arrangement du même genre dans les sept paraboles du chapitre XIII de l'Evangile de Matthieu, qui nous donnent l'histoire prophétique du royaume des cieux. Le chapitre XXIII du Lévitique nous montre, au contraire, les voies terrestres de Dieu en grâce envers Israël, et dans bien des cas, nous le savons, par la grâce d'adoption envers nous aussi. D'un côté, nous trouvons le récit de ce qui a préparé le repos, précédé par l'établissement de ce repos, qui est le repos de Dieu en type ; de l'autre, les effets et la

nature du *travail* nous sont présentés , après que nous avons pu apprendre quels sont les traits caractéristiques de *l'ouvrier*, et quels sont, en principe, et la manière de la réception et les résultats de son travail.

Le repos de Dieu est ce qui distingue l'homme de l'animal, ce qui fait que l'homme n'est pas comme l'animal, dont toutes les espérances et tout le travail trouvent leur terme ici-bas , dans œ qui périt, pour ne prendre les choses qu'au point de vue le plus favorable. « La promesse nous est laissée , dit l'Écriture, d'entrer dans son repos; » — le repos de Dieu (Hébr. IV). La part de bonheur et de communion , dans lesquels Dieu, jouissant de ses œuvres de création et de rédemption, a trouvé sa satisfaction , il nous la fait partager dans les richesses de sa grâce ; par son travail, il nous fait participer à ce qui fait sa joie et ses délices, qu'il s'agisse de communion céleste ou de bénédiction terrestre. Les pensées et les aspirations de la créature renouvelée sont amenées à trouver leur source et leur fin dans ce repos de Dieu, maintenant en espérance. Dieu et l'homme sont amenés à l'unité ou à la communion d'une même félicité , la créature (c'est-à-dire , nous) étant , par le St-Esprit, rendue capable de jouir de cette communion. La création elle-même est également bénie et en repos. La foi, la patience et la lutte y sont maintenant nécessairement liées, et donnent ainsi un caractère complexe à la pensée du fidèle, car si le repos est assuré et certain pour lui ; si le repos lui appartient, la lutte est là, dans le présent ; il y est assujetti et doit passer par ce chemin. *Le Sabbat* , c'est-à-dire le septième jour, était donc la première grande fête caractéristique et répétée. — Le Sabbat était au septième jour, parce que le repos

venait après le travail, et que ni la chair, ni la loi, ne connaissaient de repos qu'à la fin du travail, et que le repos du monde et de la terre, le repos de la création, ne devait arriver, qu'après que la peine et le travail, introduits par le péché, auraient pris fin et seraient passés. Ce septième jour figurait le repos de Dieu après la création (comp. Gen. II, 1-3); et quand le travail eût été imposé à l'homme, ce jour devint, pour celui-ci (l'homme dans la chair et ayant son héritage sur la terre) le gage et le type du repos qui restait pour le monde et pour lui.

Mais les saints n'ont rien dans le monde; ils sont morts au monde: la résurrection est pour eux le commencement, en même temps que la substance et la fin de leur espérance et de leur vie. Le premier jour de la semaine, auquel Jésus ressuscita d'entre les morts, est pour eux, dans leur culte, le vivant témoignage (aussi bien que le mémorial de ce qui leur a valu le repos), du repos qui demeure pour eux, dont ils jouissent maintenant en esprit; et dont ils sortent pour aller travailler, encore un peu de temps, dans le monde, au milieu duquel ils sont appelés à vivre pour le moment. Ce jour n'est pas pour eux le repos de la création et un repos terrestre, mais la rédemption, la résurrection, et l'espérance d'un repos dans le ciel; c'est pourquoi ils le célèbrent, non pas au jour où Dieu se reposa lors de la création, mais au jour où Jésus, le commencement de la bénédiction et de la gloire, comme chef de l'Assemblée, le premier-né d'entre les morts, ressuscita et, pour ce qui est de l'œuvre de la rédemption, se reposa. Cette œuvre, en effet, était achevée, et, sous ce rapport, Jésus se repose, continuant seulement d'agir incessamment

encore pour la bénédiction éternelle et le service des siens, qui, dans ces choses, se réjouissent et sont en communion avec Lui, comme avec leur souverain sacrificateur, Celui qui conduit leurs louanges, sans qu'ils s'en reposent jamais, — en puissance de vie maintenant, en esprit; plus tard dans le corps.

Le Sabbat représente donc le repos millénial tout entier; le repos céleste, ou la résurrection, et le repos terrestre ou repos pour la chair. Toutefois, sauf quant au principe général, le chapitre qui nous occupe ne parle que du repos terrestre, le repos de la création. La loi conservait le type de ce repos, tout en prouvant que, sous son régime, l'homme ne pouvait y arriver; c'est pourquoi, quand le Seigneur fut accusé de violer le Sabbat, il répondit: « Mon Père *travaille* jusqu'à maintenant, et moi je travaille » (Jean V, 17): le Père et le Fils intervenaient en grâce pour amener ce bonheur que la loi ne pouvait produire, auquel l'homme, dans son impuissance, ne pouvait atteindre; Dieu, dans sa souveraineté, et dans la gloire de la rédemption, comme Père et Fils, intervenait; il « travaillait » Lui-même, sans se reposer, car il était venu en grâce, là où l'homme dans sa misère ne trouvait pas de repos. *Jusqu'à maintenant*, le Père et le Fils « travaillaient, » car l'homme n'était pas encore délivré.

Mais passons maintenant aux autres fêtes. Il y avait trois grandes fêtes principales: la Pâque, la Pentecôte, et les Tabernacles, ayant chacune son caractère particulier et distinct; c'étaient les fêtes, à l'occasion desquelles tous les mâles devaient se rassembler dans le lieu que l'Éternel s'était choisi pour y faire habiter son nom (Ex. XXIII, 17; Deut. XVI, 16); mais suivons,

dans notre examen, l'ordre dans lequel les fêtes se présentent à nous dans le chapitre qui nous occupe. Le chapitre est divisé en un certain nombre d'ordonnances distinctes, commençant chacune par ces paroles : « l'Éternel parla aussi à Moïse, en disant. » — Le premier paragraphe ou la première ordonnance finit au verset 8, et réunit dans une série, formant un seul tout, le *Sabbat*, la *Pâque* et la *Fête des pains sans levain*. Bien qu'au verset 4, la Pâque soit distinguée des deux autres fêtes que je viens de nommer comme étant historiquement la première des six fêtes annuelles, les autres fêtes sont, moralement, liées et identifiées avec elle, car ce n'est que par la Pâque que l'on obtient le repos. Il peut y avoir d'autres choses qui contribuent au repos, mais on le possède par la Pâque; et, en principe, ceci est aussi vrai pour l'Église, que lorsqu'il s'agit du repos terrestre : — « qui nous a rendus capables de participer à l'héritage, » dit l'Écriture (Col. I, 12). Ce principe est d'une grande importance. *La pâque de Dieu* est l'unique et seul fondement de repos et de sécurité, de la valeur duquel les enfants et le peuple de Dieu peuvent se nourrir dans leurs maisons, pendant qu'ils sont abrités par le sang qui couvre les linteaux de leurs portes. L'ange destructeur voit le sang et, ne pouvant entrer, il passe outre. Dans les maisons des Israélites, tout est paix, quoique le jugement les environne, et que l'épreuve et la lutte les attendent : ainsi, l'Église est en repos, dans la sécurité où la place la foi en l'Agneau pascal, mangé à l'intérieur des portes teintes de sang. Ceci n'est pas l'œuvre de l'Esprit de Dieu, sauf en ce que l'Esprit en rend témoignage au dedans de nous, et pour nous. L'œuvre de l'Esprit découvre le péché, nous mène

à la lutte, provoque en nous ces exercices qui mettent au jour les fautes et les manquements de nos cœurs ; mais l'œuvre de l'Esprit n'est jamais la garantie ou le fondement de notre paix. Quand l'Ennemi nous attaque, l'Esprit peut être le moyen de prouver que la paix que nous possédons n'est pas une *fausse* paix ; mais l'œuvre de l'Esprit ne peut *jamais* être le fondement véritable de notre paix, car cette œuvre est toujours liée en nous à beaucoup d'imperfection ; et, il faut la perfection quelque part, pour qu'il y ait un fondement de paix devant un Dieu parfait. « Par une seule *offrande*, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébr. X, 14). « Il a fait la paix par le sang de sa croix » (Col. I, 20). Rien ne peut être mêlé à cela ; rien en nous ne peut s'élever à la mesure de sainteté dont ce sang est l'expression, ni ne peut par conséquent faire la paix comme ce sang l'a faite. Il est la revendication même de la parfaite sainteté en face de tout le péché, et par suite la paix *parfaite* du croyant en face de tout le péché, car ce qui seul pouvait réellement mesurer toute l'étendue du péché, abolit le péché et en purifie ceux qui marchent dans la lumière. « Car aussi notre Pâque, Christ, a été sacrifié pour nous » (1 Cor. V, 7). Christ, sacrifié pour nous, est donc bien positivement l'antitype de l'agneau qui était immolé. De plus, c'est sous ce caractère que Christ, quant à son œuvre et à la valeur de cette œuvre, occupe maintenant le trône, ainsi que nous l'apprennent Hébr. I, 3 ; Phil. II, 9, 10 ; Apoc. V, 9.

La Fête des pains sans levain se rattachait à la Pâque : elle venait nécessairement après celle-ci. Ayant été acceptés en vertu du sang, nous saisissons la perfection

sans levain de Christ, et nous nous en nourrissons. La foi nous le fait connaître, comme n'ayant en Lui aucun « levain de malice ou de méchanceté, » et par l'esprit de sa sainteté qui habite dans notre nouvelle nature, nous avons communion avec Lui, nous jouissons de Lui, et faisons de Lui notre nourriture. La fête des pains sans levain nous présente donc le sacrifice sans tache et la perfection sans levain de Christ, auxquels nous avons part ; ces choses qui sont le fondement assuré du repos, de ce repos qui reste pour le peuple de Dieu. Voilà ce que Christ était dans le monde, — et en figure nous apprenons à le connaître ainsi ici.

Du verset 9 au verset 25, il y a un nouveau commandement. — Nous y trouvons la relation de Christ ressuscité et présenté à Dieu en résurrection, avec l'Eglise ; — c'est-à-dire proprement, la relation du résidu Juif avec Lui : l'adoption des nations est une chose différente ; quoique pleinement révélée dans l'Écriture ; en sorte que, en résultat final, il n'y aura ni Juif ni Gentil. Mais l'enseignement du passage que nous avons ici devant nous ne va pas au-delà de la résurrection.

Le matin, après le Sabbat, *la gerbe des premiers fruits* était tournoyée devant l'Éternel (vers 10-14). Au premier jour de la semaine, le Seigneur Jésus, n'ayant pas vu la corruption, ressuscita d'entre les morts, et devint ainsi les prémices de ceux qui dorment ; comme dans la Pâque, l'accomplissement littéral du type, selon la propre déclaration des Écritures. On offrait le même jour à l'Éternel un agneau pour l'holocauste et une offrande de gâteau ; et, à ce propos, je suis obligé de faire ici au sujet des sacrifices une courte digression, dont nous verrons l'utilité dans la seconde partie de

l'ordonnance dont nous nous occupons dans ce moment. Nous lisons en effet, au verset 19, qu'avec les premiers fruits de la Fête des semaines, un sacrifice pour le péché et un sacrifice de prospérité étaient offerts (vers. 17); il n'en *était pas* de même à l'égard de la gerbe des premiers fruits, type de la résurrection de Christ, sur laquelle repose l'acceptation de l'Eglise et des Juifs, ainsi qu'il est dit au verset 11 : « afin qu'elle soit agréée pour vous. »

Les sacrifices dont nous entretient le livre du Lévitique, sont dans l'ordre dans lequel ils nous sont donnés : l'holocauste, l'offrande du gâteau, le sacrifice de prospérité, le sacrifice pour le péché et le sacrifice pour le délit. Les deux premiers représentent Christ, s'offrant Lui-même à Dieu sans tache et parfait; le troisième est la figure de la communion de l'adorateur avec le sacrifice, et avec Dieu par le sacrifice; les deux derniers sont l'expression du besoin de l'adorateur comme pécheur responsable devant Dieu, cette responsabilité étant portée pour lui par la victime à lui substituée, et qui sous le poids du péché et de la responsabilité dont elle s'est chargée, est traitée comme le pécheur lui-même devait l'être. Ces différents traits donnent un caractère très distinct à chacun de ces sacrifices, et trouvent tous leur révélation dans la mort et le sacrifice de Jésus.

L'holocauste était donc la figure de l'abandon complet de la vie, duquel tout dépendait; et cela non pas par suite d'une transgression imputée, mais l'offrande de Lui-même, offrande non imposée mais absolument volontaire, comme nous pouvons lire au chapitre X de l'Evangile de Jean : « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Per-

sonne ne me l'ôte, mais je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et le pouvoir de la reprendre : j'ai reçu ce commandement de mon Père » (vers. 17, 18). La vie entière de Jésus était l'expression de ce principe, dont sa mort fut le plein accomplissement et la pleine manifestation et le sceau : « *Il se donna Lui-même pour nous !* » C'est de cette offrande de Lui-même que l'évangile de Jean, qui présente Christ spécialement comme le Fils de Dieu, rend particulièrement témoignage. Je ne parle que de ce qui se rapporte au sujet que nous traitons. Jean ne fait pas mention du jardin de Gethsémané, mais il dit : « Levez-vous, partons d'ici. » Et puis : « C'est moi : » — et « ils reculèrent et tombèrent par terre. » — « Si vous me cherchez, laissez aller ceux-ci, afin que la parole qu'il avait dite, fut accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés, » même ceux-là qui l'abandonnèrent et s'enfuirent. Jean ne rapporte pas le : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? » — Il ne dit pas simplement que Jésus : « *expira* » mais qu'il « *remet son esprit* » (comp. Matth. XXVII, 50; Marc XV, 37; Luc XXIII, 46; Jean XVIII, 50). N'est-ce pas là l'holocauste offert à l'entrée du tabernacle d'assignation de l'offrande de la victime elle-même, de sa propre et libre volonté, jusqu'à la dernière limite? Il était toujours vrai, en principe, que la « viande » de Jésus était « de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé » (Jean IV, 34); mais jamais davantage que lorsque notre bien-aimé Maître et Seigneur, le libre Seigneur de toutes choses, rendit son âme au Père. Ce sacrifice était une offrande faite par feu, d'agréable odeur à l'Éternel. La même chose n'est pas dite du *sacrifice pour le péché*

comme tel ; on confessait les péchés sur le *sacrifice pour le péché* ; il était brûlé hors du camp comme une chose souillée ; la victime substituée portait les péchés sur sa tête et dans son corps , fait péché pour le pécheur , souillé et traité comme tel. Seulement , afin de faire ressortir le lien qui unit cette offrande et l'holocauste , car toutes les deux figurent Christ , la graisse était brûlée sur l'autel * , et était d'agréable odeur à l'Éternel ; mais le sacrifice lui-même , dans son caractère propre , n'était pas une offrande faite par feu d'agréable odeur à l'Éternel. Le *sacrifice du gâteau* avait le même caractère général que l'holocauste , en ce qu'il était comme celui-ci une offrande volontaire faite par feu , d'agréable odeur à l'Éternel ; l'holocauste étant , ce me semble , l'offrande complète de la vie ; l'offrande du gâteau , celle des facultés naturelles du Seigneur comme homme , facultés qui , étant toutes parfaites comme sa volonté , faisaient de Jésus comme homme , de toute manière , une offrande faite par feu , d'agréable odeur à l'Éternel. Le *sacrifice de prospérité* était par la graisse brûlée sur l'autel , une offrande faite par feu , d'agréable odeur à l'Éternel : Ceux qui l'offraient en mangeaient la chair , et puisqu'il était la communion des adorateurs , et que ceux-ci avaient en eux du péché , ils devaient offrir en même temps des pains levés (voyez Lévit. VIII, 44 et suiv.)

Avec l'offrande de la gerbe des premiers fruits , il n'y avait donc pas de sacrifice pour le péché , ni de sacrifice de prospérité ; le témoignage de la perfection du

* Excepté dans le cas de la génisse rousse , qui était toute entière un sacrifice pour le péché.

dévouement de lui-même, dans lequel Christ s'est offert lui-même dans sa vie et dans sa mort, son offrande parfaite de lui-même accompagnait seule le tournoiement de l'offrande devant Dieu figurant la présentation à Dieu de celui qui était ressuscité sans avoir vu la corruption (comp. Jean XIV, 50 ; Actes II, 24-52 ; Rom. VI, 4). Il ne pouvait être question ici de levain ; — la semence semée et la première gerbe élevée en étaient également absolument exempts par leur nature. — C'est à ce fait que se rattache l'Assemblée ; c'est sur ce fait qu'elle est fondée, comme toute espérance, sur la résurrection. Le péché et la mort étant entrés dans le monde, la résurrection est le seul chemin pour en sortir. Jésus seul pouvait présenter à Dieu une offrande pure et sans tache, qui délivrât l'homme du péché et de la mort. La résurrection fut le témoignage et la puissance de l'acceptation de l'Assemblée, car Jésus, comme son représentant, avait porté ses péchés dans son corps sur le bois, et les avait ôtés ; ils n'étaient plus ; ils étaient pardonnés. Jésus ressuscita quitte de ces péchés. « Il a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. IV, 25) ; par conséquent nous avons la paix. La résurrection fut aussi le commencement, la source et le caractère de la vie de l'Eglise, comme elle fut la puissance dans laquelle Jésus accomplit tout ce qui assurait au Juif « les gratuités immuables de David » (Esaïe LV, 5), et, par une sacrificature perpétuelle, assurait la gloire à l'Eglise, — au pécheur appelé par grâce. L'Eglise est ressuscitée avec Christ, toutes ses transgressions ayant été pardonnées.

Mais en relation avec la résurrection et l'élévation de Christ, nous trouvons la communication de la puis-

sance nécessaire pour jouir de ces choses et de toutes leurs conséquences, savoir* le don du St-Esprit, qui correspond au don de la loi après la rédemption hors de l'Égypte. C'est pourquoi, le matin après le septième sabbat qui suivait l'offrande des premiers fruits (le cinquantième jour ou jour de la Pentecôte), on célébrait la fête associée à celle de la gerbe tournoyée; — on offrait un nouveau sacrifice de gâteau; — c'était la fête des premiers fruits. « Vous apporterez de vos demeures deux pains pour en faire une offrande tournoyée; ils seront de deux dixièmes, et de fine farine, pétris avec du levain, ce sont les premiers fruits à l'Éternel » (vers. 17). Ces pains-là devaient donc être pétris avec du levain; et le sens de cette partie de l'ordonnance nous est expliqué dans la première épître aux Corinthiens, chapitre V, vers. 8. C'est pourquoi faisons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité, Phil. III, 20, et le lieu de sa communion (Eph. II, 6 et même toute l'épître). — Je dis que l'ascension de Christ était « nécessaire, » tant à cause de la révélation du mystère, qu'à cause des paroles du Seigneur (Jean XX, 17), qui ne veut être reconnu et adoré du Juif, comme ressuscité, avant qu'il soit entré dans la gloire par son ascension, le ciel le rece-

* Je dis : « toutes leurs conséquences, » par la raison que, quoique le type, tel que nous le trouvons ici, ne s'étende pas jusque dans les lieux célestes, de fait, comme nous le savons, l'ascension de Christ était nécessaire, pour que l'Église reçut le don du St-Esprit — pour que les Gentils fussent amenés — pour constituer pour l'Église le fondement de la connaissance de la justice (Jean XVI, 10), — le caractère de sa vie (Col. I, 27).

vant, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses (comp. Actes III, 21). C'est pourquoi Pierre, en parlant du don du St-Esprit, présenté ici en type, dit : « Etant donc exalté par la droite de Dieu, *Il a répandu ce que maintenant vous voyez et entendez* » (Actes II, 33). Mais les fêtes, dont le Lévitique nous entretient, étant en elles-mêmes l'expression de ce qui se réalise sur la terre, comme se rapportant aux Juifs (quoique les Gentils pussent être introduits), elles ne pénètrent pas au-delà du voile, bien que le tournoiement de l'offrande devant l'Eternel figure, dans un sens général, la présentation à Dieu, nécessaire pour tous.

Dans les directions données au sujet de l'offrande, du gâteau, nous lisons d'abord : « Quelque gâteau que vous offriez à l'Eternel, il ne sera point fait avec du levain, car vous ne ferez point fumer de levain, ni de miel, dans aucune offrande faite par feu à l'Eternel. » Et puis, relativement à l'oblation des premiers fruits, le verset suivant nous dit : « Vous pourrez bien les offrir à l'Eternel dans l'offrande des prémices, mais ils ne seront point mis sur l'autel pour être une oblation de bonne odeur » (voyez Lévit. II, 11-12). L'accomplissement historique de cette fête des premiers fruits ou de la Pentecôte, qui faisait partie de celle de la gerbe de résurrection, est trop bien connue, pour que nous ayons besoin d'en faire l'application (voyez Actes II, 1 et suivants). C'est au « jour de la Pentecôte, » que l'Eglise fut, pour la première fois, formellement rassemblée ; et quoique les opérations de l'Esprit aient continué ce rassemblement jusqu'à nos jours, elles portent toujours le même caractère. « Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité, pour que nous

soyons comme une sorte de *prémices de ses créatures* » (Jacq. I, 18).

Ainsi, de même que Christ sacrifié nous a été présenté en figure dans la Pâque, Christ ressuscité et élevé sans souillure, devant Dieu dans la gloire, dans la gerbe des premiers fruits, accompagnée d'un holocauste et d'un sacrifice de gâteau sans levain, ainsi nous avons trouvé maintenant, en relation avec ce qui précède et comme conséquence, l'action vivifiante du St-Esprit qui nous rassemble, mais les prémices de la nouvelle créature formées ainsi, mêlées avec du levain. Dans l'œuvre que le St-Esprit produit, il reste autre chose que lui-même : il y a du levain, et par conséquent, quoique offerte à l'Eternel, l'offrande ne pouvait être brûlée sur l'autel en agréable odeur. Telle est la différence essentielle entre l'Eglise et Christ. Christ est parfait de toute manière, et dans son sacrifice, une odeur agréable, faite par feu, beauté et perfection sans mélange, propre à être présenté à Dieu, selon la sainteté de son jugement; l'Eglise aussi, par l'opération du St-Esprit, est offerte à Dieu; mais quelle que soit l'étendue des bénédictions dont elle est comblée, elle renferme encore du levain « le levain de malice et de méchanceté, » et par suite, elle ne peut être offerte en agréable odeur en offrande faite par feu à l'Eternel. Tel est donc, maintenant encore, le caractère de l'Eglise, présentée en elle-même à Dieu. Les fruits de l'Esprit en elle peuvent être agréables à Dieu, et lui sont agréables sans doute, un parfum de bonne odeur; la chair peut être soumise et mortifiée, et ces fruits bénis, contre lesquels il n'y a pas de loi, peuvent être agréés de Dieu, comme le résultat en nous et pour sa gloire, de la semence de sa grâce, et cela

d'autant plus qu'ils sont produits dans un pareil terrain; toutefois, étant offerts à Dieu en eux-mêmes, ils sont mélangés de levain. Mais Dieu, dans l'ordonnance, pourvoyait d'une manière remarquable à cette infirmité, il ordonne un sacrifice pour le péché, offert et tournoyé avec les pains levés (vers. 19-20); et comme l'offrande de Christ était présentée dans sa pureté propre, et pouvait être un parfum de bonne odeur, ainsi aussi les pains levés étaient acceptés en vertu de ce qui les accompagnait, c'est-à-dire du sacrifice pour le péché, qui subvenait pour ainsi dire, et suppléait à la présence du levain. Un sacrifice de prospérité accompagnait aussi l'offrande, parce que la joie et la communion de l'Eglise par l'Esprit y sont associées.

Toute la dispensation actuelle porte le caractère de cette fête; la Pâque et les Pains sans levain se rattachent au repos; la Gerbe des prémices aux offrandes parfaites qui l'accompagnent; les Pains levés qui la suivent, au sacrifice pour le péché qu'ils rendaient nécessaire, et au sacrifice de communion qui en était le résultat et qui était encore caractérisé par le levain qui était là (voyez Lévit. VII, 3). L'œuvre de Christ pour le repos, et le rassemblement et l'état de l'Eglise auxquels répond le sacrifice pour le péché, sont mis ainsi clairement et distinctement en évidence; et la dispensation dans laquelle nous nous trouvons placés ne va pas au-delà de ces choses.

Nous trouvons au vers. 22 une allusion à *la moisson*, mais ce sujet n'est pas traité pour le moment. « La moisson » embrassait des choses célestes, le froment (puisque Christ lui-même a été rejeté, ressuscité et glorifié) qui devait être recueilli dans son grenier. Sa po-

sition dépassait les choses terrestres, car Christ, lui, était sorti des choses terrestres pour aller dans le ciel.

La condition toute entière et les circonstances dans lesquelles l'Eglise se trouve, quoiqu'elle soit sous l'action de l'Esprit de Dieu manifestée sur la terre, n'appartenaient pas aux choses célestes; c'était toujours le pain levé. La moisson se rattachait proprement à la gerbe tournoyée, — à la résurrection, et elle est passée sous silence, parce que l'Eglise ressuscitée sera associée à Christ dans la gloire céleste. Toutefois il est fait allusion à la moisson, non par le moyen d'une fête, ou d'une partie d'une fête, mais par un fait qui s'y rattache. La moisson ne dépouillait pas, et, selon le dessein de Dieu, ne devait pas dépouiller entièrement le champ. Les bouts du champs n'étaient, ne devaient pas être moissonnés; les épis qui restaient ne devaient pas être glanés: il restait dans le champ, après la moisson, des épis qui, quoique n'étant pas recueillis dans le grenier, étaient cependant du froment; et il n'est question ici que de cela, et il n'est fait aucune mention de l'ivraie.

Après ces choses, nous sommes ramenés au cours des choses terrestres. Bien des mois s'étaient écoulés depuis que Dieu avait commencé à travailler, et bien des mois devaient s'écouler encore, après la période non-mentionnée des choses célestes, avant que le temps fut là de revenir aux conseils divins qui se rapportaient proprement à la terre*. Les premiers fruits caractérisent toute l'époque, et quant à la moisson il n'en est

* Je suppose d'après cela que, strictement parlant, le passage se rapporte aux Juifs, quoique d'autres portions de l'Écriture nous montrent l'introduction des Gentils dans la bénédiction et les circonstances qui s'y rattachent.

question qu'en passant pour dire qu'elle ne dépouillait pas entièrement le champ.

Le verset 23 amène, comme accompagnant le commencement du septième mois, une sainte convocation, *un mémorial de jubilation*, un jour de joie et de repos. On s'y souvenait de l'Éternel. C'était le caractère de la fête : — c'était un mémorial. La fête se célébrait quand la lune commençait de nouveau à recevoir la lumière du soleil, quoique faiblement encore et ayant été jusqu'ici obscurcie. Quand les autres pensées ont passé, le mémorial du Seigneur prend de la puissance. Les trompettes se faisaient entendre à d'autres époques, comme mémorial devant le Seigneur ; mais cette fête-ci était elle-même la fête de mémorial : les trompettes caractérisaient l'objet même de la fête ; seulement, celle-ci avait lieu à la réapparition de la lune et non pas à celle du soleil de justice. Jusqu'au temps figuré par cette fête, la lune avait été éclipsée par la lumière spirituelle au moins du soleil de justice, maintenant elle reparait éclairée par le soleil de justice lui-même, dont elle reflète les rayons, toute oubliée qu'elle eût été, au moins par l'homme dans son orgueil.

La trompette se faisait entendre à la nouvelle lune, au jour solennel de la fête (Ps. LXXXI, 5 ; Esaïe LX) : car si une femme pouvait oublier son enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fruit de son ventre, encore que les hommes l'oubliassent, Sion était gravée sur les paumes des mains de Celui qui ne se lasse point et ne se travaille point, et dont il n'est pas possible de sonder l'intelligence (Es. XLIX, 45, 46 ; XL, 28). — « Car s'il a parlé de lui, il n'a pas manqué de s'en souvenir avec tendresse » (Jér. XXXI, 20). — « Ses servi-

teurs se sont affectionnés à ses pierres » (Ps. CI, 14). — L'appel était public et retentissant, quoiqu'il se fit pendant la nouvelle lune ; — et quand la trompette se faisait entendre, elle réclamait l'attention des îles, de tous les habitants du monde, de tous ceux qui demeureraient sur la terre (comparez Esaïe XVIII, 3, 4 et suivants).

L'appel général et public étant fait, le jour des propitiations arrive pour Israël, où chacun de ceux du peuple est appelé à passer par une humiliation personnelle, qui, dans son caractère, était une mise à part pour Dieu. C'était un jour auquel les Israélites devaient affliger leurs âmes, et s'abstenir de toute occupation mondaine : « Vous ne ferez aucune œuvre. » Toute âme qui ne s'affligeait pas devait être retranchée, et il en sera ainsi, en effet, quand ce jour viendra pour Israël ; Joël nous le montre (Joël II) ; Sophonie nous en fait connaître le caractère (Soph. III, 12) ; l'affliction elle-même nous est décrite par Zacharie (Zach. XII) ; Esaïe enfin au chap. LIII, nous montre Israël, reconnaissant hautement la valeur de l'œuvre qui a fait la paix pour ceux qui menaient deuil*.

Ces deux fêtes des trompettes et des propitiations sont encore à venir ; ce sont des ordonnances pour Israël, dont l'accomplissement anti-typique aura lieu plus tard, après que la période accordée d'une manière spéciale à l'Eglise, rassemblée par l'Esprit comme un pain levé des premiers fruits tournoyé devant l'Eternel, sera écoulée.

* Je n'ai pas besoin de dire que la valeur de cette œuvre est applicable à l'Eglise ; mais confessée hautement par le résidu Juif au dernier jour.

Le jour du retentissement de la trompette et le jour de l'expiation, — ce jour d'humiliation et d'affliction pour Israël, — sont suivis, après l'intervalle parfait de deux fois sept jours, par la sainte convocation de la *Fête des Tabernacles*, à laquelle tous les enfants d'Israël devaient se présenter : — c'était « la grande assemblée. » Quelques détails remarquables se rattachent à cette fête. Pour autant que je sache, elle seule est appelée une assemblée solennelle, sauf une seule fois, probablement dans le même but, la fête de la Pâque, au chapitre XVI, vers. 8 du Deutéronome. La fête des Tabernacles était la dernière grande fête de l'année. Ce fut à l'occasion de cette fête qu'eût lieu la dédicace du temple de Salomon, lorsque « le roi, tournant son visage, bénit toute l'assemblée d'Israël, » après que le Dieu d'Israël eut accompli de sa main, ce qu'il avait dit de sa bouche à David, et que la gloire de l'Éternel eut rempli la maison de Dieu. Ce fut à l'occasion de cette fête que les enfants d'Israël furent rassemblés sous Néhémie, après qu'ils eurent été ramenés dans leur pays après la captivité de Babylone. Ce fut encore à la même occasion que les frères de Jésus l'engagèrent à se montrer *au monde*; mais son temps n'était pas encore venu, quoique leur temps fut toujours prêt et il ne monta pas alors à la fête (Jean VII). C'était le rassemblement final de toute la congrégation d'Israël.

A suivre.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Les Fêtes juives.*Lévitique XXIII.**(Suite et fin de la page 280)*

Un autre détail remarquable, dans la fête des Tabernacles, c'est qu'il y avait un huitième jour, ou, comme nous dirions, un premier jour de la semaine, ce qui n'avait pas lieu aux autres fêtes. Il en est fait mention au verset 39, après la récapitulation des fêtes que nous venons de passer en revue ; et il est dit, pour que nous le remarquions, que la fête devait être célébrée après qu'on avait recueilli le fruit du pays. De plus, tous ceux qui seraient nés d'entre les Israélites devaient demeurer dans des tentes, en témoignage de ce qu'ils avaient été appelés à demeurer comme des pèlerins dans des tentes, à l'ombre du Seigneur, dans une terre déserte et sans abri. C'était la fête de la rentrée de la récolte ; et « le huitième jour » est, comme nous l'avons vu, le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection. Les Is-

raélites devaient se réjouir devant l'Éternel pendant sept jours ; c'était la part qui leur revenait dans leur repos ; mais le huitième jour était le jour de l'assemblée solennelle, « la grande journée de la Fête. » L'introduction de l'Église ressuscitée, sa relation particulière avec le repos qui reste pour le peuple de Dieu, se lient, sans doute, à ce jour-là. Ce que le Seigneur dit à l'occasion de « la grande journée de la fête, » établit et confirme ce que nous avançons. « En la dernière journée, la grande journée de la fête, » à laquelle, quoique présent en type, Jésus n'avait pas voulu se montrer au monde, Il cria, disant : « Si *quelqu'un* a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui) » (Jean VII, 37, 38).

Ce passage nous présente, en premier lieu, l'admission des nations : « Si *quelqu'un* a soif ; » puis le don du St-Esprit, ce témoin des choses célestes, duquel découlent les eaux rafraîchissantes de la divine connaissance et de la grâce ; ce témoin de ce qui a été établi, lorsque Jésus, en montant au ciel, a été glorifié, et dont le St-Esprit, venant du ciel, rend témoignage. Il y a sans doute ici, dans les paroles du Seigneur, une allusion au rocher du désert. C'était lorsqu'Israël, sorti du désert, serait entré dans le pays, qu'il devait célébrer la fête des Tabernacles. Jésus n'était pas encore manifesté au monde, et ne devait pas l'être avant d'être glorifié. En attendant, les saints altérés se trouvaient dans le désert, « dans une terre déserte et aride, où il n'y avait point d'eau, » attendant de voir la gloire qui leur apporterait le repos, — ce premier jour de la semaine nou-

velle et éternelle, alors que Jésus apparaîtrait. Mais, de chacun d'eux découleraient des fleuves d'eau vive; l'âme de chacun d'eux, par le St-Esprit demeurant en lui, deviendrait le moyen d'une bénédiction sans bornes; chacun de ceux qui autrefois étaient altérés, serait une source de bénédiction pour d'autres. Ce n'est pas seulement que le croyant serait né du St-Esprit, ou que le St-Esprit demeurerait en lui, comme une source jaillissant en vie éternelle, mais de son âme découlerait un fleuve de choses spirituelles et célestes, toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ. « De son ventre, » dit l'Écriture; parce que pour celui qui croyait, ce n'était pas seulement un don qui lui était fait, ce qui est la forme la moins importante de la présence du St-Esprit, car là même où le don existait, Jésus pouvait toujours dire: « Je ne vous connais pas » (comp. Nomb. XXIV, 1-4; Matth. VII, 22-23; 1 Cor. XIII, 1-3); mais que les affections de l'âme étant divinement renouvelées, l'homme, qui aurait reçu l'Esprit, serait rendu capable, par la puissance de cet Esprit, de posséder et de communiquer ces joies célestes, d'en jouir, de les faire connaître, en attendant qu'elles soient réalisées à la huitième et grande journée de la fête, quand Jésus, après s'être caché pendant si longtemps, et avoir fait les choses comme en secret, serait manifesté au monde. La scène dont nous parlons embrasse, par conséquent, ce que nous nommons habituellement l'Église des nations, l'Église glorifiée, et dont le Seigneur avait dit que l'Esprit qui y habite dans sa bénédiction toute puissante, dans chaque âme *individuellement*, serait le signe dans le désert, non-seulement comme un rocher d'où découleraient pour tous des fleuves d'eau vive, mais en ce

que ces fleuves découleraient du ventre de celui qui croirait. La portée du huitième jour de la fête apparaît ainsi bien clairement.

La fête de la récolte se rapportait proprement à Israël, le peuple de Dieu, ramené du milieu de tous les peuples, hors du désert, au lieu du repos de Dieu, pour s'y réjouir. Mais cette fête nous ouvre une autre perspective, vaguement accusée encore, dans laquelle Israël et le monde auront sans doute leur part de bénédiction, mais (le regard du croyant rempli du St-Esprit saura le discerner) dans laquelle les bénédictions découleront de sources plus élevées, quoique les plaines inférieures puissent être arrosées par elles, de sources intarissables, infinies, alimentées par le ciel même, lorsque, en réponse aux désirs ainsi formés de ses rachetés, le Seigneur répandra de sa plénitude : et « l'Éternel répondra aux cieux, et les cieux répondront à la terre, et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et eux répondront à Jizrébel. » Dieu « la sèmera pour Lui en la terre, et fera miséricorde à Lo-Ruhama, et il dira à Lo-Hamini : Tu es mon peuple ; et il Lui dira : mon Dieu ! » (Osée II, 24-25). Alors les montagnes, recevant la pluie des bénédictions d'en haut, distribueront ces richesses par les vallées que le Seigneur aura formées ; et les plaines inférieures seront arrosées par la bonté et la gratuité que par elles-mêmes, dans leur position basse et éloignée, elles n'auraient jamais pu atteindre ou amener jusqu'à elles. Bienheureux sera ce jour-là : — un jour d'union et de joie sans obstacle ! Toute cette création longtemps divisée, cette création, qui n'a jamais été véritablement unie dans la gloire, mais seulement dans la misère apportée par celui qui a souillé

les cieux et qui a trompé et perdu l'homme sur la terre, sera réunie dans toutes ses parties. en un tout complet, dans une bénédiction commune, bien co-ordonnée, en même temps que appropriée, à chaque partie : et cela en relation avec une autre plénitude plus élevée, la plénitude infinie de Celui qui, étant le Seigneur venu des cieux, est descendu dans les parties les plus basses de la terre et est remonté là où il était auparavant, afin qu'il remplit toutes choses. Toutes choses, tant celles qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, seront réunies en un, sous la primauté de Celui en qui nous avons ainsi été faits héritiers, et en qui nous serons à la louange de sa gloire ; et dans une union parfaite, réfléchissant diversément sa gloire, nous contribuerons à la perfection du témoignage rendu à l'amour de Celui à qui toute cette gloire appartient. Toute la glorieuse excellence et tout le fruit du sang de l'Agneau, par lequel toutes ces choses auront été accomplies, seront mis en évidence, et seront exaltés par les rachetés émerveillés et remplis d'une éternelle gratitude. Ce sang nous a lavés et nous a sauvés pour que nous eussions communion avec le Très-Haut ; il a purifié l'héritage qui était souillé — et a amené le repos de Dieu maintenant accompli dans l'amour et dans la paix.



Les deux brigands sur les croix.

• Et l'un des malfaiteurs qui étaient pendus, l'outrageait, disant : • Si tu es le Christ sauve-toi toi-même et nous aussi. • Mais l'autre, répondant, le reprit, disant : • Ne crains-tu donc pas Dieu, toi, car tu es dans la même condamnation ? Et pour nous,

ous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises ; mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire. » Et il disait à Jésus : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume. » Et Jésus lui dit : « En vérité, je te dis qu'aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc XXIII 39-43).

Mon cher lecteur, arrêtez-vous un moment et réfléchissez à l'histoire des deux malfaiteurs qui est placée ici devant vous. — Que n'importe ce récit, me répondrez-vous peut-être, je n'ai jamais volé, ni tué ; j'ai été toujours un honnête homme, un homme droit et comme il faut ; je n'ai jamais fait tort à mon prochain, ni fait souffrir personne ; ma réputation est intacte sous tous les rapports. — Il est possible que tout cela soit vrai ; cependant arrêtez-vous et réfléchissez ; il en vaut la peine. — Où se trouve en ce moment l'un de ces brigands dont l'évangile nous entretient ici ? — Dans le paradis. — Et l'autre ? — En enfer. — Et ne serait-ce pas un bonheur pour vous que de pouvoir être sûr de rencontrer celui qui est dans le paradis, quand même il a été un malfaiteur ?

Ne désirez-vous pas, n'espérez-vous pas aller aussi dans le paradis ? S'il en est ainsi, dites-vous bien que vous n'y entrerez qu'aux mêmes conditions auxquelles le brigand mourant fut admis, et préparez-vous à avoir pour compagnons des gens dont un grand nombre ont été voleurs, fornicateurs, adultères, meurtriers (comp. 1 Cor. VI, 10-11).

Vous seriez indigné de vous trouver ici-bas en pareille compagnie, parce que vous craindriez de ternir ainsi votre bonne renommée, et parce que vous vous croyez meilleur et plus saint que tous ces gens-là. — Mais rappelez-vous que beaucoup d'hommes et de fem-

mes qui ont été ici-bas de misérables pécheurs perdus, rejetés du monde, estimés comme les balayures et le rebut des hommes, resplendiront de toute la gloire de Jésus, quand Il reviendra sur la terre.

Dieu a-t-il donc deux manières de sauver les hommes, l'une pour le brigand et la femme adultère; et une autre pour l'homme honnête et respectable tel que vous êtes? — Non, — la Parole de Dieu dit : « il n'y a point sous le ciel d'autre nom qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes IV 12); et ce nom, c'est celui de *Jésus-Christ!* Ou bien y a-t-il deux chemins pour arriver au paradis, l'un que le malfaiteur mourant a trouvé, et un autre, tout différent, dans lequel vous marchez? Non, — le Seigneur Jésus dit qu'il n'y a qu'une seule porte étroite et un seul chemin étroit qui mènent à la vie éternelle; et puis une autre large voie qui mène à la perdition. Dieu ne reconnaît, dans tout le monde, que deux classes d'hommes, ceux qui sont sauvés et ceux qui sont perdus, tout comme il y avait aux côtés de Jésus deux hommes qui mouraient, l'un qui fut sauvé, l'autre qui périt. — Lequel de ces deux hommes êtes-vous? Avec lequel vous rangez-vous? Car, au jugement, vous vous trouverez, nécessairement, avec l'un ou avec l'autre, avec celui qui est sauvé et bienheureux dans le paradis, ou bien avec l'autre qui a outragé Jésus, et qui sera jeté dans l'étang de feu. Quel avantage avez-vous donc devant Dieu de votre honneur et de votre bonne réputation, si bientôt un homme qui est un voleur doit être votre compagnon dans le ciel ou dans l'enfer?

Il vaut la peine de rechercher ce qui distinguait les deux malfaiteurs. Tous les deux, ils avaient fait le mal;

ils ne différaient pas l'un de l'autre quant à leurs péchés; et en effet celui qui fut sauvé dit à son compagnon : pour nous.... nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises. Quant à leur culpabilité donc, la condition de l'un de ces hommes n'était pas meilleure que celle de l'autre. L'un ne pouvait pas dire à l'autre : « Je ne mérite pas la mort, mais toi tu la mérites, » car celui-là même qui a été sauvé reconnaissait qu'il était, aussi bien que son compagnon, — « justement » condamné. Il n'y avait pas non plus de différence dans les circonstances extérieures, dans lesquelles ils se trouvaient placés; ils étaient tous deux dans la même misère et les mêmes souffrances : la mort était devant leurs yeux à tous les deux; leurs vies s'évanouissaient dans la même agonie, sur la croix. — Qu'est-ce qui les distinguait donc l'un de l'autre? Le voici : l'un confessait qu'il était un pécheur, recevant le juste châtiment de ses crimes; il avait foi en Jésus; l'autre était indifférent à son état de péché, et ne croyait pas que Jésus eût le pouvoir de le sauver.

Maintenant, cher lecteur, — comme vous êtes destiné à vous trouver pendant toute l'éternité avec l'un de ces deux hommes, dites-moi, auquel des deux vous ressemblez le plus? L'un, vous le voyez, se joignit à ceux qui entouraient la croix et se moquaient de Jésus, disant : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous aussi. » Il doutait que Jésus eût le pouvoir de sauver. Ce n'est pas qu'il ne désirât d'être sauvé : il n'aimait ni le jugement ni la colère qui l'attendaient; il eût bien voulu échapper aux douleurs qu'il endurait sur la croix, et aux tourments futurs de l'étang de feu et de soufre. Mais il ne savait pas se confier en

Christ comme son Sauveur, et il dit : « SI tu es le Christ, »

Vous aussi , cher lecteur, sans doute vous souhaitez de ne pas aller en enfer ; plus d'une fois , je suppose, vous avez pensé avec terreur à la mort et au jugement : peut-être aussi avez-vous entendu parler de Jésus , et votre pensée s'est-elle arrêtée sur Lui ; mais n'y avez-vous pas toujours mêlé un : « si ? » — Vous vous êtes dit : Christ me sauvera, *si* ma conduite devient meilleure ; j'irai au ciel, *si* je ne fais jamais de mal à personne, et *si* je remplis mon devoir ; Dieu me fera peut-être miséricorde, *si* je le prie assez ; mes péchés me seront pardonnés par Jésus , *si* je mène une vie juste et pieuse ; je puis espérer d'être heureux, *si* je sers Dieu et Lui obéis. Eh bien ; c'est ce petit mot de « *si* » qui était dans la pensée du brigand et qui était la preuve qu'il ne croyait pas en Jésus ; et user de ce petit mot de *si*, c'était « outrager » Jésus. Il n'y a pas de *si* dans le sujet qui nous occupe. Jésus est le Christ, Celui que le Père a envoyé pour mourir pour (ou à la place) des pécheurs ; et quiconque croit CELA, est sauvé, sans aucun *si*. Le salut ne dépend ni de la conduite ni de la vie d'un homme, car s'il en était ainsi, comment jamais un brigand aurait-il pu être sauvé ? Considérez donc, que vous doutez ou de la *puissance*, ou de la *volonté* de Dieu pour sauver. Mais pouvez-vous mettre en doute la puissance de Dieu ? Ne pensez-vous pas que le sang du propre Fils de Dieu ait assez de valeur pour la rédemption des pécheurs ? Croyez-vous qu'il y aurait un sacrifice pour le péché plus efficace que celui-là ? Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître que Dieu a le *pouvoir* de sauver. — C'est donc, de sa *volonté* que vous doutez !

Et comment? Lorsqu'il a déclaré qu'il ne veut pas la mort du pécheur? Oseriez-vous admettre pour un seul moment que Dieu ne soit pas disposé et prêt à recevoir tous ceux qui viennent à Lui par Jésus-Christ? Ce fut l'amour de Dieu qui donna Jésus-Christ pour les pauvres pécheurs.—Ce fut parce qu'il les aimait qu'il n'épargna pas son propre Fils. Ah! ne doutez donc pas du désir de Dieu de vous sauver, mais croyez au contraire, qu'il a Lui-même ouvert le chemin, en son propre Fils, « afin que *quiconque* croit en Lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16).

Quant à l'autre malfaiteur, il reprenait celui qui outrageait Jésus et lui disait : « ne crains-tu donc pas Dieu, toi, car tu es dans la même condamnation. » Il ne lui dit pas : « ne crains-tu pas l'enfer? ou le châtiment? — mais : « ne crains-tu donc pas Dieu? » — « La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse » (Prov. IX, 10). — Personne dans le monde n'a par lui-même la crainte de Dieu. L'Écriture dit que « les hommes n'ont pas la crainte de Dieu devant leurs yeux » (Ps. XXXVI, 1). — Vous vous figurez peut-être que vous craignez Dieu, mais vous n'avez d'autre crainte que celle de l'enfer et des tourments éternels. S'il n'y avait pas de châtiment dans un autre monde pour le péché et l'iniquité, vous n'auriez point de crainte. Si *vraiment* vous craigniez Dieu, vous ne seriez certainement pas ce que vous savez qui déplaît à Dieu, et vous le serviriez « avec révérence et avec crainte » (Hébr. XII, 28); et si vous craigniez réellement Dieu, vous n'auriez pas peur de l'enfer, car la première chose que ferait une personne qui aurait véritablement la crainte de Dieu, ce serait de croire à sa parole, ce serait de croire que Dieu dit

la vérité , quand il dit qu'il « n tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). Doubter de la parole de Dieu, ne pas la croire, est une preuve évidente qu'on ne craint pas Dieu, de même que rien ne prouverait mieux que vous ne respectez ni ne craignez un homme sur la terre, que si vous méprisiez ou mettiez en doute les paroles qu'il prononce.

Le pauvre malfaiteur à l'agonie était si rempli de pensées de Dieu et de la crainte de Dieu, qu'il semble oublier la position terrible dans laquelle il se trouve, et perdre de vue ses crimes et sa misère, et les souffrances au milieu desquelles il va mourir, et même il reprend son compagnon. Oui, en vérité, un voleur mourant peut reprendre son compagnon de péché (tout en n'étant ni moins coupable, ni moins pécheur que lui); oui, il peut faire ainsi, parce que le sentiment de la présence de Dieu remplit son âme, et que la crainte de Dieu domine toutes les autres pensées, tous les autres sentiments, toutes les autres craintes. Il n'essaye pas de dissimuler sa propre culpabilité, ou de pallier ses crimes. Il ne s'excuse pas d'avoir fait le mal, en disant que ce ne fut pas sa faute, que la tentation dans laquelle il s'est trouvé était grande. Il ne demande pas à Dieu de le traiter avec indulgence à cause de cela. Non, — il reconnaît que lui-même et son compagnon sont *justement* condamnés : « pour nous, nous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises » (v. 41). — Vous peut-être, lecteur, quand vous avez eu conscience d'avoir péché, vous vous êtes excusés, vous avez pensé en vous-mê-

me : « après tout, le péché n'est pas si grand ; je ne sois ni aussi coupable, ni aussi mauvais que plusieurs de ceux que je vois autour de moi : je n'ai commis qu'un bien petit péché, et Dieu est un Dieu de miséricorde ; je tâcherai de mieux faire à l'avenir, et j'ose dire que Dieu me pardonnera. » Or, en pensant et en parlant ainsi, vous montrez que vous ignorez entièrement ce qu'est votre méchant cœur corrompu et ce qu'est la sainteté de Dieu. Le malfaiteur expirant n'essaie pas de se justifier ; au contraire, il reconnaît qu'il est un pécheur coupable et justement condamné. Il ne cherche pas non plus à transiger avec Dieu, en promettant de mieux vivre dorénavant, si Dieu voulait lui pardonner. Comment l'eut-il pu, en effet ? Il n'avait plus qu'une ou deux heures à vivre, — il était cloué à la croix par les mains et par les pieds. Il n'eut servi de rien à un homme mourant, de prendre des résolutions qu'il n'aurait jamais eu le temps d'accomplir. Il se sentait et se confessait pécheur ; il ne cherchait pas à se justifier, mais il en appelle à Jésus comme le Seigneur, à Lui qui « n'avait rien fait qui ne se dût faire, » qui mourait à ses côtés, « le Juste pour les injustes : » — et le paradis lui fut ouvert !

Et vous, si vous voulez être sauvé, il faut faire comme fit ce malfaiteur. Il faut reconnaître que vous êtes un pécheur perdu, justement condamné, « par nature un enfant de colère » (Eph. II, 3). Il ne faut pas chercher un abri dans la pensée que vous êtes meilleur que d'autres ; il ne faut pas vous imaginer que de bonnes résolutions vous sauveront ; mais il faut confesser à Dieu que votre « cœur est rusé, désespérément malin par dessus toutes choses » (Jérémie XVII, 9), et regarder

à Jésus, qui est mort tout exprès pour de pareils pécheurs hors d'état de se sauver eux-mêmes, et qui n'ont en eux-mêmes rien de bon sur quoi ils puissent s'appuyer. Je sais que bien des hommes disent, avec légèreté et indifférence : « nous sommes tous pécheurs, » comme si c'était une chose naturelle et de peu de conséquence. Mais songez qu'en vous reconnaissant pécheur, vous reconnaissez que vous êtes justement condamné, que si Dieu venait à vous dans ce moment avec ce que vous méritez, l'enfer et ses tourments éternels seraient inévitablement votre part : — vous prononcez vous-même votre propre condamnation. Songez encore que si vous en demeurez là, cet aveu que vous faites que vous êtes un pécheur, ne fait qu'augmenter votre culpabilité, et justifierait pleinement la justice de Dieu, si à cause de vos péchés, elle vous frappait maintenant d'un châtimement éternel. — Mais le malfaiteur ne s'arrêta pas là : le sentiment profond qu'il était un pécheur justement condamné, tourmentait son âme ; mais il voyait sous cette même condamnation, qu'il reconnaissait avoir justement méritée, Celui qui n'avait rien fait qui ne se dût faire, Jésus, qui, quoiqu'il fut juste, était mis au rang des transgresseurs, — qui, quoique innocent, était fait péché, — Jésus, à qui il pouvait regarder comme à son substitut devant Dieu, qui portait ses péchés, et mourait sous la malédiction que lui-même avait encourue. Il ne dit pas : « Sauve-toi, toi-même et nous aussi. » — Non, car il savait que c'était parce que Jésus ne se sauvait pas Lui-même, qu'Il le sauvait, lui, pauvre brigand expirant. Il voyait que Dieu n'épargnait pas même son propre Fils, mais le livrait pour nous, et par conséquent, tout pécheur qu'il était, il

pouvait se confier entièrement dans l'amour de Dieu pour être sauvé. Et regardant au travers des souffrances de Christ vers ce qui était le but de ses souffrances et de sa mort, le malfaiteur ne pensait qu'à la gloire. Ses péchés n'oppressaient plus sa conscience, car à ses côtés se trouvait une victime qui les portait ; il n'avait plus à craindre la justice de Dieu : *le sang de Jésus* coulait pour satisfaire cette justice ; tout pécheur qu'il était, il pouvait sans crainte se tenir devant le trône de Dieu, parce que Dieu Lui-même avait fourni la rançon pour tous ses péchés dans la mort de son propre Fils.

Tous avaient abandonné « l'homme de douleurs ; » et ceux qui l'entouraient l'accablaient de mépris. Seul, un malfaiteur qui se mourait, un misérable brigand à l'agonie, osait prendre la défense de Jésus contre tous. Le souverain sacrificateur avait déclaré que Jésus était un blasphémateur ; les anciens l'avaient jugé digne de mort ; le peuple lui avait préféré un voleur et un assassin ; Hérode et ses soldats s'étaient moqués de lui ; Pilate et les Romains l'avaient crucifié ; Pierre l'avait renié ; ses disciples l'avaient abandonné, — seul, le brigand sur la croix leur donnait un démenti, et disait : « cet homme n'a rien fait qui ne se dût faire, » et il reconnaissait Jésus comme le Seigneur, quand tout le monde l'avait rejeté et le traitait comme le dernier des malfaiteurs.

On dit volontiers qu'il faut à un pécheur des preuves manifestes de son salut, qu'il faut qu'il sente qu'il est sauvé ; — *mais la foi simple en Jésus, la foi au témoignage que Dieu rend à l'égard de son Fils, est le seul véritable fondement de la paix et du salut.* Quelle preuve évidente le brigand avait-il que Jésus fut le Seigneur ? Tout

semblait le contredire. La couronne d'épines n'accusait guère la dignité royale ; l'abandon et la mort sur une croix n'annonçaient pas davantage le Seigneur ; et cependant, en dépit de toutes ces apparences contraires, le brigand confesse Jésus comme le Seigneur et comme étant celui qui plus tard « viendra dans son règne. » Et cette foi simple, Dieu la lui compta pour justice (comp. Rom. III, 5) ; par elle il fut tenu pour juste. Le brigand ne possédait pas de justice par lui-même, car il recevait la juste punition de ses forfaits, mais il croyait en Jésus et *cela* Dieu le lui compta pour justice, et cela le rendait digne du paradis. Vous aussi, cher lecteur, vous n'avez pas de justice par vous-même. Dieu ne trouve pas, et ne s'attend pas à trouver en vous aucune justice, car il dit : « il n'y a point de juste, non pas même un seul » (Rom. III, 10) ; mais si vous croyez, si vous acceptez Jésus comme étant vraiment votre Sauveur, Dieu vous comptera cela pour justice ; et cela vous rendra digne du ciel.

De plus, le malfaiteur ne se confiait pas aux opinions des hommes. Vous dites peut-être et bien d'autres avec vous, que les uns ont une opinion quant au salut, que les autres en ont une autre, et que vous ne savez de quel côté est la vérité ; et peut-être osez-vous ajouter que tous ont raison à leur manière (comp. Matth. XVI, 15-17 ; Jean VI, 67-69). Mais croire véritablement, c'est pouvoir dire : « je sais que cette chose est vraie ; et quiconque ne la croit pas, se trompe, qu'il soit ce qu'il voudra. » — C'est ici la vérité de Dieu ; et que les hommes disent ce qui leur plaît, et qu'ils cherchent à corrompre la vérité, c'est ici la vérité de Dieu, et il faut qu'elle demeure ; oui, « que Dieu soit vrai et tout homme

menteur » (Rom. III, 4) ! Le brigand défendit hardiment Jésus, malgré toutes les opinions des hommes, et le confessa hautement comme étant le Seigneur, malgré la mort ignominieuse que Jésus souffrait. C'est pourquoi le Seigneur aussi confessa le malfaiteur comme étant digne d'être avec lui dans le paradis. Il ne dit pas : « tu es trop hardi : tu as trop de présomption, tu as été un trop grand pécheur pour que je te sauve : il faut attendre et voir si la vie sera meilleure. » Non, — Jésus lui dit : « En vérité je te dis, qu'aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis » (v. 43) ! Telle est la promptitude avec laquelle Dieu répond à la foi. Le Fils de Dieu « est venu au monde pour sauver les pécheurs » (1 Tim. I, 45) ; et il y avait ici un pécheur à sauver. Et lorsque les soldats vinrent pour rompre les jambes des deux malfaiteurs, ils trouvèrent que Jésus était déjà mort. Il avait exhalé son âme dans la mort, afin que ce misérable brigand, perdu, eût la vie éternelle. Et au milieu de l'agonie horrible d'une mort comme la sienne, alors que tous l'avaient quitté, alors que Dieu Lui-même l'avait abandonné, ce dût être une grande douceur pour Jésus, que l'un de ces brigands, qui se mouraient à ses côtés, le confessât devant les hommes. Les anges avaient servi Jésus lorsqu'il avait eu faim dans le désert ; un ange avait été envoyé pour le fortifier dans les angoisses du jardin de Gethsémané ; — mais ce fut un voleur mourant qui eût le privilège et la gloire de Lui dire une parole de consolation à sa mort. Jésus mourait pour l'homme ; il souffrait à la place de l'homme ; c'est pourquoi il fut donné à un homme pécheur et perdu, de racheter son âme dans la cruelle agonie de la croix.

Lecteur, « il y a de la joie au ciel pour un pécheur

qui se repent » (Luc XV, 7). Vous pouvez être une source de joie pour Dieu Lui-même, un témoin pour la gloire de sa grâce. Acceptez sa grâce ; croyez qu'il est amour ; ayez foi dans le sang de Jésus ; confessez son nom comme étant le seul précieux ; confessez-le devant les hommes ; et votre nom sera confessé par le Seigneur Lui-même, devant les anges de Dieu, pour la joie du ciel.



Comment un pécheur peut-il être justifié ?

Il est évident que cela est impossible aux hommes ; car, avec toute sa science tant vantée, l'homme n'aurait pas pu imaginer un moyen par lequel il eût pu être justifié. Prenez pour exemple un prisonnier, amené devant le tribunal, et véritablement coupable du crime dont il est accusé. Le juge peut bien lui accorder son *pardon* ; mais peut-il dire au coupable : « Vous pouvez vous retirer justifié, dès ce moment nul ne pourra vous accuser de quoi que ce soit ? »

Il n'y a que Dieu *seul* qui puisse justifier le coupable et être juste en le justifiant. L'épître aux Romains, depuis le 4^e jusqu'au 8^e chapitre, expose le plan merveilleux de Dieu pour justifier le pécheur.

Tous sont coupables, Juifs et Gentils, religieux et profanes ; il n'y a pas de différence, car tous ont péché. C'est Dieu qui le dit. La conscience le dit. Vous savez et je sais qu'il en est ainsi. Tous sont coupables. « Oui, dites-vous, c'est là précisément ce qui m'inquiète. Je

sais que je suis un pécheur; comment donc puis-je être justifié, de telle sorte que rien ne puisse plus m'être imputé? »

Voyons d'abord comment vous *ne pouvez pas* être justifié. Ensuite nous verrons quel est l'unique plan de Dieu pour justifier le pécheur. « Nulle chair ne sera justifiée devant Lui par les œuvres de la loi » (Rom. III, 20). Devant les *hommes*, le croyant est justifié par les œuvres, comme il est dit en Jacques II, 24; mais *devant Dieu*, il est absolument impossible d'être justifié par des œuvres de loi; elles nous laissent toujours coupables. « Sachant que l'homme n'est pas justifié sur le principe des œuvres de loi; car sur le principe des œuvres de loi, nulle chair ne sera justifiée. » « Car si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien » (Gal. II, 16-21) : « Car tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction; car IL EST ÉCART : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire. Or que par la loi personne ne soit justifié devant Dieu, cela est évident » etc. Nous avons transgressé la loi, elle ne peut que nous maudire. Nous ne pouvons pas même, par tous nos efforts pour garder la loi, obtenir le *pardon*, combien moins être *justifiés*. Que si vous dites : « Faisons de notre mieux pour aimer Dieu et garder ses commandements, puis espérons qu'Il nous pardonnera et nous justifiera, » où, vous demanderai je, Dieu a-t-il dit que nous eussions à faire de notre mieux, et où est l'homme qui le fusse? Non, par le moyen des œuvres, nul ne sera justifié : Dieu l'a dit, et il est dur de combattre contre Dieu.

Voyons maintenant quelle est l'unique voie par la-

quelle Dieu justifie l'impie. *C'est Christ qui est mort!* Réponse admirable pour tous mes péchés! « Etant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire par la foi en son sang, etc., lequel a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. » « *C'est Dieu qui justifie* » (Rom. III, 19-28 ; V, 1 ; VIII, 31-34).

Cher lecteur, que vos pensées se portent et demeurent sur la croix de Christ. Bienheureux sont les yeux qui voient et les oreilles qui entendent le témoignage de Dieu concernant la mort de Jésus, qui est la propitiation pour nos péchés. « Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui » (Rom. V, 8). Ce que l'homme n'aurait jamais pu faire, Dieu l'a fait. Il a mis nos péchés sur Jésus, par le sang expiatoire duquel ils ont été effacés. Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et *celui qui croit est justifié de toutes choses*. Ainsi Dieu est juste non-seulement en pardonnant les péchés du croyant, mais encore Il est *juste*, en justifiant celui qui croit. Celui-ci, quoique ci-devant coupable, est maintenant justifié par la mort de Jésus, et justifié de telle sorte que nulle accusation ne peut désormais être élevée contre lui. Pensez à cela, mon frère en la foi ; Dieu vous a *si parfaitement justifié* par le sang de Jésus, que rien ne peut plus être mis à votre charge, vu que Jésus a pris sur lui *tout*, oui tout ce qui était

contre vous. N'y a-t-il pas là suffisamment de quoi vous donner la paix ? Oui, la paix de Dieu est à vous ; elle est vôtre pour toujours.

Cantique.

C'est dans le ciel, où la gloire est promise,
Que nos désirs te cherchent par la foi ;
Viens, ô Seigneur ! enlever ton Église,
Introduis-la près du Père avec toi.

C'est là, Seigneur, que tout est allégresse,
Chants de triomphe, ineffables plaisirs ;
Là, plus de deuil, plus de maux, de tristesse,
Là, plus d'ennuis, de langueurs, de soupirs.

Là, près de Toi, nous n'aurons plus d'orage,
Là, nous serons abrités à jamais ;
Un calme entier sera notre partage,
Nous jouirons de l'éternelle paix.

Avec la foi, cessera l'espérance,
Mais dans nos cœurs dominera l'amour ;
L'affreux péché n'aura plus de puissance :
Tout sera beau dans ton heureux séjour.

Seigneur Jésus ! nous aimons à t'attendre,
En haut, vers toi, nous élevons les yeux.
O Rédempteur ! lève-toi, viens nous prendre,
Et nous ravir avec toi dans les cieux.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Pensées sur le chap. IV de l'Apocalypse.

Les chap. IV et V de l'Apocalypse sont bien propres à nous faire comprendre le caractère et la position célestes des saints dans le temps présent, par la manière dont ils nous décrivent la position que ces saints occuperont, au temps où Dieu exécutera ses jugements. L'Église n'est pas mentionnée comme telle, avant qu'elle apparaisse comme « l'Épouse » à la fin du livre.

Le sujet de ce livre de l'Apocalypse n'est pas la grâce, mais le jugement, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, la grâce de Dieu s'y montre dans la patience dont il use dans l'exécution du jugement. Tout, dans ce livre, est proprement jugement, même ce qui concerne les églises, car le Fils de l'homme marche au milieu d'elles, prenant connaissance de leur conduite : se promenant au milieu du corps nombreux de ceux qui font profession de christianisme, jugeant ses voies et ses œuvres (tandis que ceux qui sont vainqueurs reçoivent la bénédiction promise), il finit par le vomir de sa bou-

che, dans son dernier état (chap. III, 16), et puis il s'occupe des jugements qui vont fondre sur le monde.

La division de tout le livre en trois parties distinctes est indiquée par le St-Esprit lui-même. La première comprend « les choses que tu as vues, » la gloire et la manifestation de Christ lui-même ; la seconde, « les choses qui sont, » c'est-à-dire les églises ; la troisième, « les choses qui doivent arriver après celles-ci, » c. à. d. les choses qui n'appartiennent pas à la position de l'Eglise dans son témoignage ici-bas, comme corps professant, mais ce qui concerne l'état de choses qui suivra, quand ce qui aura un caractère corporatif aura été vomi de la bouche du Seigneur (chap. I, 19 ; comp. IV, 1).

« Les choses que tu as vues, » c'est donc la gloire de Christ. « Les choses qui sont, » c'est la condition de l'Eglise, non pas seulement dans des églises locales, mais comme grand tout : car le Fils de Dieu dit à Thyatire « de tenir ferme jusqu'à ce qu'il vienne » (chap. III, 25), et à Philadelphie il promet de la garder « de l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable, » montrant clairement ainsi que l'Esprit ne s'adresse pas seulement à une assemblée locale, mais qu'il embrasse l'Eglise tout entière, envisagée au point de vue du jugement, depuis le temps de l'abandon de son premier amour jusqu'à celui où elle est entièrement rejetée. Ce qui occupe Christ, c'est l'Eglise, jusqu'à ce que commence une dispensation tout à fait nouvelle.

Un autre trait digne de remarque se rattache aux « choses qui sont, » savoir que l'Eglise est un témoin pour Dieu. Dans la première église déjà, dans Ephèse, ce témoignage a fait défaut ; dans la dernière, dans Lao-

dicée, l'Eglise a entièrement perdu son caractère de témoin, et Christ Lui-même, dans le sens le plus étendu et le plus complet, se présente pour prendre possession de l'héritage et reçoit le caractère que l'Eglise aurait dû conserver ; il est « l'Amen, le Témoin fidèle et véritable. »

Ensuite, comme ayant revêtu ce caractère, Christ prend de nouveau entre ses mains le gouvernement de ce monde : la position dans laquelle il apparaît ainsi est tout à fait différente de celle, dans laquelle nous l'avons vu marchant comme juge au milieu des églises sur la terre, et prononçant le jugement contre tout ce qui aurait dû rendre de Lui un fidèle témoignage. Le prophète voit Christ désormais dans le ciel ; il en a fini avec l'Eglise sur la terre. Christ n'apparaît pas comme « Chef du corps, » mais comme « l'Agneau qui a été immolé : » Celui qui a été rejeté sur la terre est sur le trône dans le ciel, d'où les jugements doivent procéder. C'est un moment bien solennel. Nous voyons comment le monde passe sous le regard de Dieu et avec quelle patience il l'a supporté.

Il y a, relativement aux voies de Dieu envers l'homme comme homme, après la chute, trois grandes époques principales à distinguer : la période qui a précédé la venue de Christ ; la période actuelle ; et puis le temps qui s'écoulera après la seconde venue de Christ. On peut envisager les choses aussi autrement et distinguer plusieurs époques durant lesquelles Dieu, avec une constante et infatigable patience, mettait l'homme à l'épreuve, pour voir si ce qui est bon pouvait être obtenu de lui, avant que Christ fût rejeté. Dieu savait à l'avance quel serait le résultat de cette épreuve, mais il

y soumettait l'homme. Il avait planté une vigne : La vigne produisit des raisins sauvages, sa haie fut renversée, et un sanglier de la forêt la dévora ; à la fin Dieu dit : J'ai encore un fils, mon bien-aimé ; ils auront du respect pour mon fils ! Mais les cultivateurs dirent : C'est ici l'héritier ; venez, tuons-le (Matth. XXI, 3 et suivants ; Marc XII, 4 et suivants ; Luc XX, 9 et suivants). Alors le monde fut, en un certain sens, jugé, non pas que le jugement fût exécuté, mais l'instruction du procès, l'épreuve était terminée : Satan, le prince de ce monde, est jeté dehors (Jean XII, 31). Ceci s'accomplit quand le vrai et légitime prince, le Fils de Celui à qui la vigne appartenait, fut rejeté ; le monde fut jugé alors quant à son caractère et à ses voies : Il est sous la condamnation ; c'est pourquoi nous sommes exhortés à ne pas nous conformer à ce présent siècle, Dieu rendant ainsi moralement le témoignage le plus clair contre Lui. « La figure de ce monde passe. » « Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. » L'amitié du monde est inimitié contre Dieu » (1 Cor. VII, 7, 31 : 1 Jean II, 15 ; Jacq. IV, 4). Le monde ayant rejeté le Fils de Dieu, Dieu prononce contre lui la sentence de réjection : le Fils quitte le monde, et le monde ne le voit plus ; Satan est démontré « le chef du monde. » Le St-Esprit vient pour convaincre le monde de péché, parce qu'il n'a pas cru ; de justice, parce que Christ l'a laissé pour s'en aller au Père ; de jugement, parce que le témoignage de jugement contre le prince de ce monde est rendu. Le monde est convaincu de justice par ces deux choses : savoir que le Fils de Dieu a été rejeté et est monté à la droite du Père et puis que le monde ne le voit plus ; et le St-Es-

prit est donné à l'Eglise qui est le vase du témoignage de l'homme glorifié, jusqu'à ce qu'il revienne. Les saints sont rassemblés par le St-Esprit, hors du monde, pour s'en aller au-devant de l'Epoux.

Quelle paix ne donne pas à nos âmes la vue du pouvoir de Christ sur toute la création, quand nous voyons ce pouvoir lié à l'anéantissement de la puissance de Satan. Ce pouvoir de Christ, devant un Satan lié, sera pleinement manifesté dans le siècle à venir, et les miracles que les disciples opéraient étaient un signe de cette puissance du Fils de l'homme, qui sera connue dans le monde qui est encore à venir : « Voici, je vous donne l'autorité pour marcher sur les serpents et sur les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi, et rien ne vous nuira ; toutefois ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux (Luc X, 19-20).

La terre fut rejetée quand l'Homme rejeté prit dans le ciel la place qui lui appartient. Les Juifs furent les instruments immédiats de cette réjection ; mais l'homme, le premier Adam, fut entièrement mis de côté par cet acte, et le Juif dut être amené à reconnaître que, dans la chair, il n'y a point de bien et que la grâce céleste se rattachait entièrement au nouvel homme. « Il est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses » (Ephés. IV). Il descendit ici-bas en grâce comme le dernier Adam, afin d'introduire la gloire ; et ainsi quand l'Eglise est formée, l'Homme céleste prend sa vraie place dans le ciel, et l'homme terrestre est jugé. Toutes choses sont faites nouvelles : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle

réation ; » nous ne connaissons plus Christ « selon la chair » (2 Cor. V, 17). C'est comme chef de la nouvelle création que nous lui sommes unis. Le premier homme est de la terre, poussière ; le second homme est le Seigneur, venu du ciel ; » le second homme est monté, « mais qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre » (1 Cor. XV, 47 ; Eph. IV, 9). Il est monté comme le second Homme, afin d'entrer dans sa gloire auprès du Père, et comme résultat de tout ce travail de Dieu, l'Eglise est envisagée comme morte et ressuscitée avec Christ, assise dans les lieux célestes dans le Christ Jésus (Ephés. II, 6). Ceux qui sont de Christ sont appelés à manifester ce nouvel Homme par la puissance du St-Esprit ici-bas, et l'Eglise devient ainsi le témoin vivant de la réjection de Christ sur la terre et de sa réception dans le ciel.

L'Eglise étant placée dans cette position, le Seigneur est avec elle et s'occupe d'elle, comme telle, aussi longtemps que, en quelque manière, il peut la regarder comme son témoin sur la terre : ensuite, ainsi que nous l'avons dit, il prend Lui-même la place de « l'Amén, le Témoin fidèle et véritable. »

En ayant fini ainsi avec « les choses qui sont, » nous voyons que pour être associé aux pensées de Dieu et à ses voies, le prophète doit être élevé au ciel. « Voici, une porte fut ouverte dans le ciel, et Jean voit l'Agneau sur le trône, et ceux qui ont été fidèles sur la terre, sont là avec Lui. Le caractère du trône lui-même, c'est que ce trône va revendiquer les droits de l'Agneau rejeté et que le jugement va être exécuté. Une voix me dit : « Monte ici, et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci ; et sur-le-champ, je fus

en Esprit. » Quand il est en Esprit, le prophète n'est pas appelé à regarder autour de lui sur la terre, mais à monter dans le ciel.

Au trône se lie la manifestation de la puissance et de la majesté. Il en fut ainsi au Sinaï, où le jugement accompagnait le don de la loi; Moïse dut mettre des barrières tout autour du mont : « Celui qui touchera la montagne, sera lapidé ou transpercé d'un dard » (Ex. XIX). Plus tard, le trône de Jéhovah fut établi de nouveau à Jérusalem, et il fut entouré de la manifestation de la gloire de Celui qui était assis entre les chérubins au-dessus du propitiatoire. Après l'érection du veau d'or, en vertu de l'intercession de Moïse, nous voyons Dieu pardonner les péchés, quoique ne tenant pas le pécheur pour innocent. « Je ferai passer toute ma bonté devant toi » (Ex. XXXIII). Tels furent toujours les principes du gouvernement de Dieu à l'égard d'un peuple terrestre. — Il y a un autre trône, maintenant : « le trône de grâce » (Héb. IV), non pas que nous n'ayons pas une place plus élevée que celle qui nous est faite devant ce trône, car nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ; mais c'est pour nous un immense privilège d'avoir pleine liberté d'approcher de ce trône, « afin que nous obtenions miséricorde et que nous trouvions grâce ... » pendant que nous traversons ce monde dans la faiblesse, dans l'épreuve, l'infirmité et la perplexité : auprès de ce trône nous trouvons la puissance de Dieu pour nous dans tout ce dont nous avons besoin comme direction et comme secours.

Le trône que le prophète voit ici dans le ciel n'est ni l'un ni l'autre des trônes dont nous venons de parler, mais un nouveau trône placé dans le ciel et d'où

procède l'exécution du jugement. En un sens, sans doute, tous ces trônes sont un, parce qu'ils sont tous le trône de Dieu ; mais le trône qui apparaît ici dans le ciel est si différent du trône de grâce, que l'effet de la prière devant ce trône est le jugement, comme nous pouvons voir au chap. VIII, où les prières des saints étant présentées et l'encens montant, le feu et le jugement descendirent sur la terre : « et il y eut des voix et des tonnerres et des éclairs et un tremblement de terre. » Au lieu du trône de grâce, où nous trouvons « grâce pour avoir du secours au moment opportun » (Héb. IV), nous voyons ici qu'en réponse aux prières des saints, l'encensoir est jeté sur la terre et y apporte le jugement.

Ce n'est ni « l'Agneau, » ni « la Parole de Dieu » qui exécutent le jugement, mais nous voyons le trône avant que le Christ sorte du ciel ; nous nous trouvons placés dans l'intervalle de temps qui sépare le moment où il en a fini avec les églises sur la terre (car il ne reste plus rien dans l'Eglise à juger) et le moment où il reviendra de nouveau sur la terre comme le Témoin fidèle et véritable. Le trône, ici, est dressé pour l'introduction du Fils unique dans le monde pour le jugement, et le chapitre tout entier est l'expression des relations de Dieu avec la création. Dieu apparaît comme Créateur. S'il vient pour le jugement, tout doit être mis à sa place devant Lui. Dieu n'est pas là pour rendre l'homme capable de marcher contre le courant du mal, mais pour changer le courant lui-même : la création doit être remise en ordre, et toutes les gloires appartiennent à Christ. Quant à Israël, Christ est Roi d'Israël. Lorsqu'il naît dans le monde, il est Jéhovah-

Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés. Osée signifiant Sauveur ; Jah, Jéhovah, Jésus signifie Jah-Osée, Jéhovah le Sauveur. Il est Seigneur sur toute la création : « toutes choses ont été créées par lui... ; » et il est aussi Roi des nations.

Comme Fils de David, donc, Israël lui appartient ; comme Fils de l'homme, le monde, tout est à lui ; comme Fils de Dieu, il a (Colos. II) son propre droit personnel à toute gloire comme Créateur et Chef, sur toutes choses, de l'Eglise qui est son corps.

Ici, au chap. IV de l'Apocalypse, je le répète, il s'agit des relations de Dieu avec la création : quand Dieu établit ces relations, il donna l'arc-en-ciel comme signe de son alliance et gage de sa fidélité ; et quand il va exécuter des jugements contre la terre, il s'entoure Lui-même de ce signe de sa fidélité à l'égard de son alliance avec la création (vers. 3).

Et il y avait « autour du trône, vingt-quatre trônes, et sur les trônes vingt-quatre anciens assis, vêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes des couronnes d'or. » Ces vingt-quatre anciens représentent les saints dans leur caractère céleste, mais non pas comme l'Eglise, le corps de Christ. Ils sont « rois et sacrificateurs ; » le chap. IV nous les montre comme *rois*, le chap. V, comme *sacrificateurs*. Quand le moment est venu où Dieu va s'occuper de la création, les saints sont vus assis sur le trône avec Lui. Quelle place glorieuse il nous a faite ! Nous sommes « une sacrificature royale » (1 Pierre II, 9) ; nous n'appartenons pas à cette création, mais nous sommes « comme une sorte de prémices de ses créatures » (Jacq. I, 18). La gloire et le profit en reviennent tout entiers à Dieu ; quoique la bénédiction soit à

nous. Nous avons la gloire toute particulière d'être : « héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ » (Rom. VIII, 17 ; Gal. IV, 7) ; mais il y a plus, nous devons être son « Epouse. » L'épître aux Colossiens, chap. I, nous montré cette double gloire du Christ qui est « premier-né de toute la création, » comme l'héritier des domaines de Dieu et, à côté de cela, « le premier-né d'entre les morts. » Il est le Chef de la nouvelle création. Il est ressuscité d'entre les morts dans la puissance de cette vie que la mort ne pouvait pas retenir ; l'épître aux Ephésiens nous montre quelque chose de plus : « Et il l'a donné pour être Chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps. » Toutes choses sont à Lui, et il est Chef sur toutes choses à l'Eglise ; non pas Chef sur le corps, bien qu'il juge le corps ; car l'Ecriture ajoute que l'Eglise est « la plénitude de Celui qui remplit tout en tous » (Eph. I, 22-23). Le Chef ou la Tête, sans le corps, serait incomplet et l'Eglise le rend complet. Nous sommes unis à Lui ; nous ne sommes pas de la vieille création, mais de la nouvelle, quoique nous soyons encore dans le corps et que nous ayons à porter ce corps avec nous dans la servitude de la corruption. Nous faisons partie de la nouvelle création comme étant un avec Lui qui remplit tout en tous ; tandis que, envisagés individuellement, nous avons le caractère de « rois et de sacrificateurs. » Tous les saints qui seront ressuscités, sont assis ici autour du trône de Dieu, autour du trône d'où sortent « des éclairs, et des voix et des tonnerres. »

Quelle position glorieuse pour nous ! « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges » (1 Cor. VI, 3) ? Ne pensez pas que cette gloire soit trop haute pour vous ;

il en est pour vous de plus élevées encore.— Vous êtes appelés à manifester sur la terre le caractère du ciel dans la vie de tous les jours. Quand Jésus était sur la terre, l'homme humble et obéissant, Celui que Dieu avait « envoyé dans le monde, » il apporta ici-bas les principes de l'esprit du ciel dans toutes ses voies et toutes ses paroles : il était « le Fils de l'homme qui est dans le ciel, » et il dit de ses disciples : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean XVII, 16 ; XV, 19). Cette vérité condamne tout principe de conduite qui ne nous associe pas à Celui que le monde a rejeté. Le monde hait ce qui est céleste et ne peut pas supporter le témoignage de ce qu'a accompli ce qui est céleste. Nous sommes appelés à n'être rien dans le monde ; nous devons savoir être méprisés et trouver en Christ notre céleste part, en sorte que nous n'ayons plus aucune ambition d'être quelque chose là où Lui n'a rien été. « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un de l'autre » (Jean V, 44) ? Nous sommes appelés à manifester l'esprit et le caractère du Christ céleste.

« Et il y avait sept flambeaux de feu brûlant devant le trône etc... » (vers. 3-4). La figure que nous trouvons ici est empruntée au temple.— Tout est jugement ici ; une septuple perfection, mais un septuple jugement. Les sept lampes ne sont pas ici, comme dans Zach. IV, « les yeux de l'Éternel qui vont çà et là par toute la terre, » mais un feu brûlant qui consume tout ce qui ne convient pas à la présence de ce trône céleste. Ce jugement du ciel est une chose solennelle. Notre position repose tout entière sur la grâce. Nous demeurons en Lui et Lui en nous. Les révélations que l'Esprit de Dieu

ous apporte le concernent Lui, comme notre Dieu, et le ciel comme notre demeure. « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par le St-Esprit... » Etienne rempli du St-Esprit, et ayant les yeux arrêtés sur le ciel, vit le trône, et Jésus à la droite de Dieu. Mais ici tout est bien différent : l'Esprit lui-même est comme des « lampes de feu brûlant. » Que fera la terre quand le ciel aura ce caractère de jugement, lorsqu'il n'y aura ni trône de grâce, ni patience, mais que tout sera jugement ?

« Et au milieu du trône et autour du trône quatre animaux pleins d'yeux, derrière et devant » (vers. 6). Les quatre animaux sont les figures symboliques de ceux qui sont à la tête du pouvoir judiciaire de Dieu. Dieu peut donner cette place aux anges ou aux saints. L'Écriture fait souvent mention des chérubins que nous retrouvons ici sous le nom d'animaux. Au chap. III de la Genèse, nous les voyons placés à l'entrée du jardin d'Eden pour garder le chemin de l'arbre de vie. Dans le prophète Ezéchiel, ils sont associés au jugement : quand la gloire de Jéhovah s'est élevée de dessus le chérubin, au chap. IX, le jugement tombe sur tous ceux qui n'ont pas la marque Thau. Nous les retrouvons au dedans du voile dans le tabernacle, comme le symbole du pouvoir judiciaire de Dieu, car ils avaient les yeux tournés vers l'arche, le trône de la puissance de Dieu (Ex. XXV, 20) ; Dieu gouvernait Israël et usait du même pouvoir dans la création tout à l'entour. Plus tard, quand Salomon eut bâti le temple, les chérubins ne regardent plus vers l'arche, mais leurs ailes touchent les deux murailles opposées de la maison, et leurs regards sont tournés en avant vers le dehors (2 Chron.

III, 11-15); c'est là une figure du règne de Christ comme vrai Salomon, alors que toute sa puissance judiciaire promènera ses regards au dehors pour bénir ; son règne s'étendra par-dessus toute la terre, quoique spécialement sur Israël (comp. Ps. LXXII) : « par moi, règnent les rois ; et par moi, les princes décernent la justice » (Prov. VIII, 15).

Les « quatre animaux » représentent les quatre classes de la création que nous trouvons dans la Genèse : le premier animal était semblable à un lion, type des bêtes sauvages ; le second était semblable à un veau, type des bêtes des champs ; le troisième avait la face d'un homme, et était la figure des hommes ; le quatrième était semblable à un aigle volant, type des oiseaux de l'air ; en sorte que les symboles du pouvoir et du jugement de Dieu nous sont présentés ici en connexion avec la création sur la terre, quels que soient d'ailleurs les instruments dont Dieu se sert, Nébucadnetzar, les anges ou les saints.

« Et ils sont pleins d'yeux devant et derrière. » N'est-ce pas là une figure bien claire de l'intelligence intuitive et secrète ? — ils voient tout, devant et derrière : rien n'échappe à l'œil et à la puissance de Dieu. Là où le regard de l'homme ne peut pas pénétrer, Dieu voit tout : toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de Celui avec qui nous avons affaire » (Hébr. IV).

« Et les quatre animaux avaient chacun six ailes tout à l'entour, » comme dans Ezéchiel, afin que nous comprenions la rapidité de l'exécution des conseils et des desseins de Dieu, et l'empressement de ceux qu'il envoie, dans leur service.

« Et ils ne cessent point, ni jour, ni nuit, disant : Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout-puissant, qui étais, qui es, et qui viens » (vers. 8). Les quatre animaux ne rendent pas proprement culte ici, comme au chap. XVIII : ils célèbrent Dieu dans son pouvoir et sa gloire. Les anciens, dont les affections sont réveillées par la gloire du Seigneur, se prosternent et adorent ; mais à côté de cela, il y a la célébration, la célébration publique du pouvoir. La création sera la célébration perpétuelle de la sainteté, et de la sagesse, et de la puissance du Seigneur Dieu Tout-Puissant. Tout ce que l'arc-en-ciel embrasse, dans le ciel et sur la terre, proclame la puissance créatrice de Dieu ; le soleil et les étoiles diront sa puissance et sa gloire ; « toute créature sur la terre et sous la terre etc... » Toute la création muette aura une voix qui célébrera à perpétuité la puissance et la gloire éternelles de Dieu. « Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles ; toutefois leur voix est ouïe (Ps. XIX, 3) » Quand Dieu établira le règne de sa puissance dans la personne du Seigneur Jésus, la création étant délivrée de la servitude de la corruption, pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu, son gouvernement, aussi bien que sa grâce, montrera qu'il est un Dieu saint. Il n'y aura point de péché là, ni de souillure ; au jour des propitiations (Lév. XVI), le tabernacle et tous les vaisseaux du service étaient aspergés de sang.

Le chapitre qui nous occupe anticipe ce qui sera et que nous retrouvons au chapitre suivant en relation avec la Rédemption. Il est un tableau de la puissance de Dieu en création, comme le chap. V l'est en rédemption, et cela, l'un comme l'autre, avant la révélation des jugements qui introduiront la gloire.

Nous ne trouvons rien au sujet du Père ici, mais les noms de Dieu sont ceux qu'il prend dans l'Ancien Testament, comme Tout-Puissant et Seigneur en relation avec Israël : « Jéhovah qui était, qui est, et qui vient, » le Tout-Puissant connu d'Abraham (comp. Ex. III et VI). Il n'est pas question du tout du caractère de Dieu comme Père et de sa relation comme tel avec les enfants, pas davantage de Jésus comme Chef à l'égard des membres de son corps, mais de Dieu publiquement célébré. Quand il s'agit du Père, c'est de la maison et d'une place dans la maison que l'Écriture nous parle, non pas de trônes ; nous sommes chez nous auprès du Père, dans sa maison, nous trouvons notre joie dans le Père. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père... ; je vais vous préparer une place ; et... je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi » (Jean XIV, 2-3). Mais ici il s'agit de la majesté de Dieu ; la voix de la création et de la providence célèbre, à travers l'éternité, « Celui qui était, qui est, et qui sera. »

Deux faits caractéristiques se lient à la position des saints célestes. D'abord, lorsque le trône est dressé, ils sont assis au milieu même des jugements dans un repos calme et paisible. Les éclairs et les tonnerres n'ébranlent ni leurs couronnes sur leurs têtes, ni leurs cœurs au dedans d'eux. Tout est paix pour eux ! Quel témoignage précieux de la place qui nous appartient ! Veuille le Seigneur que nous sachions la prendre et élever nos cœurs à la hauteur des pensées de Dieu à notre égard. Que ses voies, envers nous apparaissent merveilleuses, quand nous pensons à la paix parfaite dont la grâce nous a appelés à jouir, même en présence des signes du jugement de Dieu, et à la puissance rédemptrice qui

nous a rendus capables de nous tenir dans une semblable position ! En second lieu, quand Dieu apparaît dans sa majesté, sa présence ne produit pas de crainte. Les saints célestes sont là dans sa sainteté, placés dans la lumière, non pas en esprit seulement, mais de fait. Ils sont rendus « participants de sa sainteté, » et quand ils entendent les quatre animaux qui ne cessent ni jour ni nuit, disant : « Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout-Puissant, » l'adoration et non la crainte s'élève de leurs cœurs. Et quand les animaux rendent « gloire et honneur et actions de grâces à Celui qui est assis sur le trône, » ils ne restent pas assis sur leurs trônes, mais ils tombent sur leurs faces devant Celui qui est assis sur le trône, et se prosternent devant Celui qui vit aux siècles des siècles » (vers. 9-10). Ils sont si remplis du sentiment de la gloire de Celui qui est assis sur le trône, qu'ils abandonnent leur position de gloire personnelle, et qu'ils n'en usent que pour célébrer cette gloire qu'ils ont à reconnaître.

Les saints dans la gloire sont heureux qu'il y ait quelque chose qui soit au-dessus d'eux ; ils pourront se dépouiller de la gloire, afin que le Seigneur l'ait toute entière. Quel contraste entre cette scène et l'esprit d'incrédulité dans le cœur qui se glorifie lui-même ! L'orgueil du cœur naturel ne peut pas supporter qu'il y ait quelque chose qui soit plus élevé que lui ; mais les saints dans la gloire se réjouissent de ce que Christ ait toute la gloire. Ils peuvent trouver leur joie dans le caractère et l'exaltation de Dieu, ils se réjouissent de la manifestation de sa gloire, et de sa gloire intrinsèque : « Tu es digne, Seigneur... » (vers. 11). Quel sentiment de la louange qui appartient à Dieu ! Quelque

faibles et infirmes que soient les saints, c'est ce sentiment-là qui est, pour ainsi dire, le premier instinct de leur vie ! Tel était le brigand sur la croix : il avait discerné le vrai caractère de Dieu. « Celui-ci, dit-il, n'a rien fait qui ne se dût faire » (Luc XXIII) ; et ayant reconnu ainsi la gloire de Dieu, il sentit le besoin de la partager, et Jésus lui répondit : « En vérité, je te dis, qu'aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Au lieu de vouloir accabler Celui que Dieu allait élever, il y avait de la joie dans le cœur du pauvre brigand, à la pensée de trouver quelque chose qui fût au-dessus de lui : tel était le premier mouvement de la vie en lui. N'aurons-nous pas de la joie à voir la gloire de Christ, et l'excellence du ciel ? Ne serons-nous pas heureux de voir un Paul, un Pierre, dans une place plus élevée que nous ? Tel est l'esprit du ciel ; ici-bas, l'homme mettrait volontiers Dieu sous ses pieds, si Dieu s'opposait à la tendance naturelle de son cœur mauvais. La célébration de la puissance de Dieu produit le culte et l'adoration : « Les vingt-quatre anciens jettent leurs couronnes devant le trône, disant : Tu es digne, Seigneur... »

Une autre remarque à faire ici, c'est que, à cet esprit d'adoration, est liée une vraie intelligence de ce qui la produit. « Tu es digne, Seigneur, *car* tu as créé.... » C'est ainsi que, dans le chap. II de l'ép. aux Hébreux, nous lisons : « Il était convenable pour Lui.... » Quelle chose extraordinaire que d'être capable de dire qu'il était convenable pour Dieu de traiter son Fils ainsi. On sent que les choses qui sont convenables pour Dieu sont familières à celui qui vient de parler si puissamment de la gloire de Christ. Nous l'entendons plus loin encore une fois, disant : « Un tel sou-

verain sacrificateur était convenable pour nous » (Hébr. VII, 26) : nous faisons partie d'un peuple céleste en connexion avec Lui qui a été élevé plus haut que les cieux, et nous avons besoin d'avoir là un sacrificateur pour nous. Une âme dépouillée d'elle-même commence à comprendre et à aimer la gloire de Dieu ; elle n'est pas molle et indifférente, mais elle a la connaissance et l'intelligence, et c'est là la vie. Nous retrouvons cette intelligence dans le chap. suivant : « Tu es digne..., car tu as été immolé et tu nous as achetés pour Dieu par ton sang. »

Comme cet anéantissement complet du cœur devant Dieu, et cette bienheureuse intelligence des caractères de Dieu, délivrent l'homme le plus pauvre et le plus vil de ce monde des misérables oripeaux de sa corruption. L'égoïsme de l'homme l'enfermerait dans l'étroitesse de son esprit, au lieu de l'élever jusqu'à Dieu.

Ne sommes-nous pas heureux d'avoir des couronnes à déposer aux pieds du Seigneur? « C'est à cause de ta volonté qu'elles existent et qu'elles furent créées ! » Le bon plaisir de Dieu et la volonté de Dieu sont la source de toutes choses. Si nous avons pris la position qui nous convient devant Dieu, nous serons soumis à sa volonté ; si nous sommes loin de lui, nous n'aimerons pas que son bon plaisir s'accomplisse : cependant ce bon plaisir de sa volonté est la seule source de bénédiction. Pussions-nous connaître Dieu ainsi, et nous pouvons dire que, en Jésus et par Jésus, nous connaissons son amour, et par le bon plaisir de sa volonté, nous avons été faits ses enfants (comp. Ephés. I, 5). Quand le Seigneur Jésus naquit, il devint le lien entre Dieu et de pauvres pécheurs, car il était le don de l'a-

mour de Dieu dans sa « bonne volonté envers les hommes : » en Lui, mort et ressuscité, nous sommes, par l'Esprit, amenés à Dieu. Que Dieu nous donne d'apprécier dignement Jésus ! Si Lui demeure dans nos cœurs, tout sera simple ; tout sera paix, tout sera amour.



Pourquoi je suis sûr d'être sauvé ?

Vous m'avez demandé dans votre dernière lettre, comment je pouvais être sûr que j'étais sauvé pour l'éternité. — Je viens répondre à votre question en vous disant que c'est simplement parce que « je crois Dieu » (Actes XXVII, 25), c'est-à-dire, parce que je crois chacune des paroles que Dieu a prononcées, tant au sujet de l'état de chute et de mort dans lequel je me trouvais par nature, qu'au sujet de la vérité de « l'évangile de la gloire du Christ » (2 Cor. II, 4).

Par la foi je comprends (voyez Hébr. II, 2) que Jésus-Christ est venu dans le monde pour *chercher* et pour *sauver* des pécheurs tels que moi, et en conséquence, je ne méprise pas l'offre de la vie éternelle que Dieu me fait par Christ, mais je regarde en dehors de moi-même vers Lui, pour toutes choses, et je trouve qu'en Christ Dieu a répondu à tous mes besoins.

De même qu'un homme qui a faim, sait parfaitement quand ses besoins sont satisfaits, ainsi je *sais* (d'après l'autorité de la Parole de Dieu « qui ne peut mentir » (Tite I, 2), que Christ a vidé la question tout entière de ma culpabilité, lorsque, d'après le commandement du Père (voyez Jean X, 18), « Il fut manifesté une fois pour l'abolition du péché » (avec sa racine, ses branches, ses fruits), « par le sacrifice de Lui-même » (Hébr. IX, 26), et qu'il put dire : « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai *achevé* l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (Jean XVII 4).

Et Christ n'est pas mort en vain ! Car maintenant je sais n'avoir rien, n'être rien, ne savoir rien, ne m'inquiéter de rien, en dehors de Christ ressuscité d'entre les morts, et assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux, dans la plénitude de la paix, après qu'il a remporté la victoire sur tous ses ennemis et tous nos ennemis.

Être occupé de Christ dans le ciel est « justice, paix et joie dans l'Esprit saint » (Rom. XIV, 17) ; car en Christ je trouve pour moi la justice, la paix, la joie, simplement en détournant mes regards de moi-même et en les portant sur Lui comme mon tout.

Être occupé d'un Seigneur qui est vivant et qui aime, c'est la vie de la foi, dans son sens le plus strict ; c'est en même temps une source éternelle de bonheur, et la seule puissance de sainteté de vie.

La résurrection renferme tout pour celui qui croit ; car le croyant n'existe réellement et véritablement devant Dieu que dans un Christ ressuscité.

C'est la résurrection de Christ qui démontre que Dieu a été parfaitement satisfait par le prix payé pour notre rédemption : « Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père » (Rom. VI, 4). — Je le répète, la résurrection renferme tout pour le croyant ; et nous en serons persuadés, si nous nous souvenons que le péché dominait sur nous tous, — par nature, — et que ses gages sont la mort ! — Si le péché, qui était notre maître, nous avait payé nos gages, il nous eût livrés à une mort éternelle ; mais le Fils béni du Père est venu, et a reçu ces gages pour nous, parce que Lui seul avait le pouvoir de reprendre sa vie, après qu'il l'avait laissée (voyez Jean X, 17-18). Si ce pouvoir ne lui eût pas appartenu, et n'eût pas été exercé par Lui, nous n'aurions pu obtenir le pardon, nous n'aurions jamais eu devant Dieu l'existence positive que nous possédons maintenant, dans la personne glorifiée de Christ, le Chef de cette création nouvelle, dont tous les chrétiens font partie.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Notes d'une Méditation sur
1 Thessaloniens I.**

Le sujet sur lequel je voudrais attirer votre attention, est la venue de Christ considérée comme l'espérance propre de l'Eglise, et je voudrais vous montrer qu'elle lui est toujours présentée comme telle, par l'Esprit de Dieu. Quand une fois il est établi comme fondement, que sa première venue est celle qui apporte la paix et le salut — même, avant cela, comme moyen d'éveiller la conscience — la seule chose qu'il était recommandé aux saints d'attendre et de désirer était la venue du Seigneur. Il est évident que la première chose que l'âme ait besoin de savoir, c'est la raison de son salut. Quand une fois elle est connue, le Seigneur Lui-même devient précieux au croyant, et nous verrons que, tant que l'Eglise fut en bon état, le cœur des saints était lié à Lui et attendait sa venue. Maintenant aussi nos cœurs devraient comprendre, comme nous voyons par les Ecritures que c'était le cas alors, que

la venue de Christ n'est point quelque spéculation étonnante, ou l'idée exaltée de quelques-uns, mais qu'elle est, au contraire, présentée à l'Eglise comme une vérité élémentaire et fondamentale, qu'elle formait jadis une partie des habitudes et des sentiments des saints et se mêlait à chacune de leurs pensées. — Elle était, et est encore, la pierre centrale de tout ce qui soutient le cœur dans ce lieu solitaire (en tant que nous y regardons en traversant le désert); et avec un cœur plein d'amour pour Dieu et un désir ardent de voir Christ, nous pouvons apprécier cette prière de l'Apôtre pour nous : « Or le Seigneur veuille diriger vos cœurs à l'amour de Dieu et à la patience du Christ. » Nous n'avons pas longtemps à attendre, et il vaut la peine d'être patients! — Nous verrons aussi que les enseignements de l'Écriture, à propos de la seconde venue de Christ, jettent une merveilleuse lumière sur la valeur de sa première venue. Car sa seconde venue pour les saints doit les consommer quant à leurs corps, et les amener ainsi dans le plein résultat de l'œuvre du salut — cette œuvre de vie que Christ a déjà fait comprendre à leurs âmes et qui est fondée sur le droit à la parfaite justice qu'Il leur a acquis sur la croix. Il vient pour les prendre à Lui, afin que là où Il est, ils y soient aussi, pour transformer leurs corps vils et les rendre conformes à son corps glorieux. Pour les saints, la résurrection est une résurrection de vie et non de jugement. C'est une élévation dans la gloire, par le pouvoir du Seigneur, pour ceux qui sont déjà vivifiés et justifiés. Quand des personnes, des chrétiens même, attendent un jugement et disent comme Marthe : « Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour... » elles oublient le

jugement des vivants ; ce dont elles parlent est le jugement de ce monde, — qui les surprend mangeant et buvant, en sorte qu'il leur survient une soudaine destruction, comme le travail à un femme qui est enceinte, et qu'ils n'échapperont point. Voilà ce que l'homme n'aime pas, il remet le jugement de Dieu à une époque vague et indéterminée, où il espère que tout ira bien. Il pense qu'alors seulement son sort final sera décidé et il espère que ce sera pour son bonheur. Sans doute il y a un jugement, mais toutes les pensées de l'homme là-dessus sont erronées. Tout est décidé dès maintenant. Celui qui croit n'est pas jugé, et celui qui ne croit pas est déjà jugé. Si nous croyons les Ecritures, tout est aussi simple que possible : La première venue de Christ pour faire la volonté de son Père, a été si parfaite dans son efficacité, que ceux qui appartiennent à cette première venue, qui ont part à son efficacité par la foi, sont justifiés, purifiés, pardonnés en vertu de cette venue, et quand Il viendra une seconde fois, ce sera pour les introduire dans la gloire. Du moment que je comprends cette vérité, qu'Il vient pour prendre les croyants à Lui, du moment que je vois qu'Il vient une seconde fois pour nous placer dans la gloire, pour nous changer à sa propre ressemblance et nous avoir avec Lui, cela change tout pour moi, bien loin d'être une chose de peu d'importance. Je crois que la mort est l'événement le plus heureux qui puisse arriver au fidèle, mais ce n'est pas là ce que j'attends. J'attends de le voir, Lui. Il peut venir demain, aujourd'hui, maintenant. Ne pensez-vous pas que cela changerait tous vos plans ? Si vous croyiez qu'Il va venir, cela n'apporterait-il pas une grande différence dans vos pensées ? Vous savez qu'il

en serait ainsi ! Supposez qu'une femme attende le retour de son mari qui est en voyage, ne ferait-elle pas des efforts pour que tout soit bien en ordre ?

Une autre chose que j'ai trouvée particulièrement bénie, c'est que cette attente nous lie si étroitement à Christ, que ma pensée n'est plus seulement d'aller au ciel et d'y être heureux. Sans doute nous y serons parfaitement heureux. — Sa divine présence répandra autour de nous une bénédiction réelle et infinie. Mais je pense aussi, qu'il va venir Quelqu'un que je connais, qui m'aime, qui s'est donné Lui-même pour moi et que j'ai appris à aimer ! Je serai avec Lui pour toujours. Ainsi Christ devient personnellement plus en vue, Il devient plus particulièrement l'objet de nos pensées. Rien n'est plus puissant que cela. Rien n'est plus puissant que l'Écriture pour toutes choses. Elle agit sur l'âme avec le pouvoir de la lumière divine — elle révèle Christ, place le jugement du cœur en sa présence. Elle juge chacune des pensées du cœur et montre ce qu'elles sont en vérité.

Il y a trois positions dans lesquelles Christ nous est présenté dans les Écritures :

- Sur la croix à sa première venue ;
- Assis à la droite de Dieu ;
- Venant une seconde fois.

Dans la première, il a posé le fondement de ce que nous possédons en Lui. Ce fondement est la croix, et maintenant qu'Il est assis à la droite de Dieu, Il nous a envoyé le Saint-Esprit, le Consolateur, pendant que nous attendons son retour, lequel donne à ceux, dans lesquels Il demeure, une pleine certitude de foi quant à l'efficacité de l'œuvre de Christ et de leur propre ré-

demption ; l'amour de Dieu et leur propre adoption les amenant ainsi à désirer ardemment sa seconde venue.

Ayant ainsi donné une idée de la place que la seconde venue de Christ occupe dans les Écritures, je citerai quelques passages de différentes portions de la Parole, sans entrer maintenant dans beaucoup d'explications, pour montrer que cette venue est la grande vérité de l'espérance scripturaire, et que toutes les pensées, les espérances, tous les sentiments et les intérêts des enfants de Dieu sont étroitement liés à cette vérité. Que non-seulement cette idée n'est pas fausse, mais qu'elle n'est même ni rare, ni étrange, — qu'elle fait partie, au contraire, de toute la structure du Christianisme.

1 Thess. I, 9-10 : « Car eux-mêmes racontent de nous quel accès nous avons eu auprès de vous, et comment vous avez été convertis des idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai ; et pour attendre des cieux son Fils, Jésus, qu'il a ressuscité des morts, et qui nous délivre de la colère à venir. » Ici, nous voyons que le monde parlait de cette attente des chrétiens, tant cette attente était sûre et tant était grande l'influence qu'elle exerçait sur leur conduite. Eux — les disciples — attendaient le Fils de Dieu du ciel, et cette attente formait une partie de ce à quoi les païens étaient convertis ; une attente actuelle et si vive du Fils de Dieu venant du ciel, que le monde lui-même s'en apercevait.

1 Thess. II, 18, 19 : « Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? » Qu'il est beau de voir ici l'affection de Paul pour les saints ! mais quel était le moment que son cœur attendait, comme celui où toutes ses affections seraient satisfaites ? La venue de Christ. De même, quant à ce qui regarde la

sainteté, nous voyons au 3^me chap. vers. 12, 13 : « Et le Seigneur vous fasse croître et abonder de plus en plus en amour les uns envers les autres et envers tous, comme nous abondons aussi en amour envers vous ; pour affermir vos cœurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père, à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, avec tous ses saints. » — La venue de Christ, sa venue avec tous ses saints était si présente à son esprit, qu'il pense à l'état de perfection dans lequel les Thessaloniens devaient être trouvés à ce moment-là, comme à ce que son cœur désirait surtout pour eux.

Et dans le chap. IV, 13-18 : « Or, frères, nous ne voulons pas que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez point attristés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus mourut, et qu'il est ressuscité ; de même aussi ceux qui dorment en Jésus, Dieu les amènera avec Lui. Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur : que nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur Lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants, qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolés-vous donc l'un l'autre par ces paroles. » Nous voyons que, bien loin que la venue du Seigneur fût alors une doctrine étrange, Paul, tout en n'ayant pas l'idée que les chrétiens pussent mourir sans aller au ciel, ne leur présente pourtant point cette pen-

sée comme sujet de consolation, mais bien celle qu'ils reviendraient avec Jésus. La mort ne pouvait pas les priver de cela — Dieu voulait les avoir avec Lui. Remarquez d'abord, chers amis, cette pleine assurance au sujet des saints vivants comme de ceux qui sont morts. Comment peut-on continuer à dire qu'il est impossible de rien savoir à cet endroit, de ce côté-ci du tombeau. L'Apôtre parle de ce qui se passe des deux côtés.

La première venue de Christ a si bien accompli l'œuvre de la rédemption et de l'abolition du péché, que sa seconde venue n'est plus, pour les saints vivants, comme pour ceux qui sont morts, que gloire et réunion avec Lui. Voyez combien cette venue du Seigneur était alors présente à l'esprit des saints. Si j'allais consoler les amis d'un fidèle qui vient de mourir, en leur disant que Dieu l'amènera avec Jésus quand Celui-ci reviendra, que penseraient-ils de moi? Que je suis fou! Et pourtant telle est la consolation que Paul donne aux Thessaloniens — il ne leur en donne aucune autre, quoiqu'il enseigne clairement ailleurs, que l'âme d'un saint va au ciel quand il meurt. — Ces exemples montrent combien la venue du Seigneur se mêlait à chaque pensée, à chaque sentiment du christianisme alors; — de même aussi ce souhait de l'Apôtre pour les chrétiens, au chap. V, 23 : « Or, le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement; et que votre esprit, et l'âme, et le corps, soient conservés absolument sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. » Mais le monde rejette cette doctrine, l'église se mondanise et n'y attache plus de valeur; il n'en était pas ainsi pour les premiers disciples — leurs cœurs étaient attachés à leur Maître, ils

désiraient de Le voir, de devenir semblables à Lui. L'attitude constante de leurs âmes était d'attendre du ciel le Fils de Dieu.

J'ai parcouru avec vous ces passages, non-seulement pour prouver que la doctrine est scripturaire, mais encore pour vous montrer comme elle se lie à toute la vie du chrétien. Nous retournerons en arrière maintenant, pour examiner le témoignage constant que rend l'Écriture à la vérité de cette doctrine, et les différents points de vue sous lesquels elle nous la présente.

D'abord, au chap. XXIV de Matthieu, 30-31 : « Et alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel. Alors aussi toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande gloire. Et il enverra ses anges avec un grand son de trompette; et ils assembleront ses élus, des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout. »

Lorsque les disciples lui demandent quand ces choses arriveront, Il leur dit de veiller, et au 44^{me} verset : « C'est pourquoi, vous aussi, tenez-vous prêts; car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. » Mais le Seigneur va plus loin dans les paraboles suivantes qui s'appliquent aux chrétiens. Le caractère du mauvais serviteur ici donné, consiste en ce qu'il dit dans son cœur : « Mon maître tarde à venir; » et c'est pourquoi il se met à manger et à boire avec les ivrognes. Ils perdent de vue l'attente de l'Église, et tombent bien bas dans le pouvoir hiérarchique et dans le monde, dans les plaisirs et le confort. Mais l'époux tardait à venir, et l'église perdit l'attente constante de Christ et les fruits bénis que cette attente produit dans les âmes.

Matth. XXV, 1 : « Alors le royaume de Dieu sera fait semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, sortirent à la rencontre de l'époux. » Voilà l'essence de la vocation de l'église. — Ils sortirent, mais comme l'époux tardait à venir, ils s'endormirent tous, les saints aussi bien que les professants, sans exception ; ils perdirent tous le sentiment de ce pourquoi ils étaient sortis et cessèrent de veiller. Et qu'est-ce qui vint les arracher à l'état de sommeil dans lequel ils étaient tombés ? vers. 6 : « Or au milieu de la nuit il se fit un cri : Voici, l'époux vient, sortez à sa rencontre. » Ils durent être appelés encore une fois à sortir ; ils étaient rentrés dans le monde, ils avaient cherché une place où ils pussent dormir plus commodément ; c'est précisément là que se trouve maintenant l'église professante, mangeant et buvant avec les ivrognes, et ce cri, je le crois, se fait de nouveau entendre : « Voici, l'époux vient ! »

Ce qui fit que l'église perdit le sentiment du fait pour lequel elle avait été appelée à sortir, c'est qu'elle dit précisément ce que le monde, ce que les chrétiens même disent maintenant : « Le Seigneur *tarde* à venir. » — Ils ne disent pas qu'Il ne viendra pas, mais qu'Il tarde à venir ; nous n'avons donc pas à l'attendre.

Je laisserai de côté l'Évangile de Marc, non qu'il n'y ait là aussi plusieurs passages importants, mais parce que, en général, ces passages sont les mêmes que ceux de Matthieu. Nous passerons donc au chap. XII de Luc, 35-38 : « Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées ; et vous-mêmes, soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur Seigneur, quand il s'en reviendra des noces, afin que quand il viendra, et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux sont ces

esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillants. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira. Et s'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième, et qu'il les trouve ainsi, bienheureux sont ces esclaves-là. » Remarquez ici que l'attente de la venue de Christ, est ce qui caractérise le chrétien, d'après la pensée de Christ. Les hommes parlent de la mort, mais la mort n'est pas « mon Seigneur. »

Nous trouvons la même vérité présentée avec force aux hommes, au XVII chap. 22-57, où l'exhortation est relative non pas au péché, mais à cette mauvaise pensée : que le monde pourrait ne jamais finir. Aussitôt que Noé fut entré dans l'arche, le déluge vint et les fit tous périr. Aussitôt que l'Eglise sera enlevée, Satan ayant rempli de mensonges le cœur des hommes, le jugement aura lieu. Et comme dans les jours de Noé et de Lot, ils mangeaient, ils buvaient, ils achetaient, ils vendaient, ils plantaient et bâtissaient, ils en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera *révélé*. Remarquez ici qu'il est impossible d'appliquer cela au grand trône blanc. — Quand le Seigneur siégera sur le grand trône blanc, les cieux et la terre auront passé; il y a une destruction totale de toutes choses — les hommes ne pourront donc pas alors manger et boire, planter et bâtir.

Voyez maintenant au chap. XXI, 26-36. On applique généralement à la destruction de Jérusalem ce qui est dit au verset 21 de ce chapitre : « Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient aux montagnes; et que ceux qui sont au milieu de Jérusalem s'en retirent; et que ceux qui sont aux champs n'entrent pas en elle. » Mais, après

cela, Jérusalem est foulée par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis (le temps qui s'écoule maintenant jusqu'au moment où l'iniquité de la dernière bête sera à son comble), puis viennent les signes, et le Fils de l'homme est révélé.

Jean XIV, 1-3 : « Que votre cœur ne soit pas troublé ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père : s'il en était autrement, je vous l'eusse dit ; je vais vous préparer une place. Et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Telle est la promesse qui nous est laissée, la consolation que Jésus donne à ses disciples au moment de les quitter : Il reviendra pour les prendre à Lui.

Actes I, 9-11. « Et comme ils regardaient fixement vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici, deux hommes en vêtements blancs se tinrent là à côté d'eux, qui aussi dirent : Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel ? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel. » Ceci aussi, quoique ce soit Christ venant dans les nuées, n'est pas le grand trône blanc, — mais ce qui est frappant ici, c'est qu'ils perdent Christ ; et quelle est la parole que leur adressent les anges : « Pourquoi regardez-vous vers le ciel ? — Il en reviendra de la même manière. » Ce que les anges leur présentent pour les consoler, au moment où Jésus les quitte, c'est qu'il reviendra — et ce que l'Écriture présente aux cœurs

des saints pour les consoler et les fortifier, c'est qu'il va revenir.

Ce qui est réservé aux hommes, c'est de mourir une fois, et après cela d'être jugés. Voilà le sort de la semence du premier Adam — mais comme c'est là le partage de l'homme, ainsi Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs ; et à ceux qui l'attendent, Il apparaîtra une seconde fois sans péché et pour le salut (Hébr. IX, 27-28), et Christ attend seulement que la plénitude des Gentils soit entrée.

Nous ne devons pas même tous mourir. — « Nous ne mourrons pas tous » (1 Cor. XV, 51 ; Rom. XI, 25) : « Car, je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux : c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée. » Quand l'Eglise est complètement formée, que son dernier membre y est introduit, quand la plénitude des Gentils est entrée, alors Israël sera sauvé comme nation, et le Libérateur viendra de Sion. Christ apparaîtra pour leur délivrance.

Voyez encore 1 Cor. I, 6, 7 : « Selon que le témoignage du Christ a été confirmé au milieu de vous, — de sorte que vous ne manquez d'aucun don, pendant que vous attendez la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Toutes les promesses des prophètes seront accomplies à cette venue. Voyez Actes III, 19-21 : « Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés : en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus-Christ qui vous a été préordonné ;

et lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé de tout temps par la bouche de ses saints prophètes.» — Christ leur avait été prêché auparavant, mais c'est le même Jésus dont on leur avait parlé; nous ne pouvons pas appliquer cela au Saint-Esprit, puisque c'est le Saint-Esprit, alors descendu du ciel, qui parlait par la bouche de Pierre et déclarait qu'Il viendrait, Celui que les cieux avaient reçu. Au chap. XVII, 30, 31, l'apôtre témoigne que « Dieu, passant par-dessus les temps de l'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se repentent; parce qu'il a établi un jour, auquel il doit juger, en justice, le monde habitable, par l'homme qu'il a destiné pour cela; de quoi il a donné une preuve certaine à tous, en l'ayant ressuscité d'entre les morts.»

La résurrection distincte des saints aura lieu à sa venue. 1 Cor. XV, 25 : « Mais chacun dans son propre rang, Christ, les prémices, puis ceux qui sont de Christ à sa venue. »

Les épîtres aux Ephésiens et aux Galates sont les seuls livres du Nouveau Testament, dans lesquels vous ne trouviez rien sur la venue du Seigneur. Les Galates s'étaient éloignés du fondement de la foi, l'absolue justification par la foi en Christ et Paul était obligé de revenir avec eux aux premiers principes de la justification.

L'Épître aux Ephésiens est à l'extrême opposé : là vous voyez l'Eglise en Christ dans le ciel — il ne peut donc pas être question de la venue de Christ pour la prendre à Lui, puisqu'elle est envisagée comme déjà unie à Lui là-haut. Mais nous voyons qu'il en est constam-

ment parlé dans les autres épîtres. C'est un sujet présenté continuellement aux Chrétiens pour produire un effet pratique et immédiat.

Phil. III, 19-21 : « Desquels la fin est la perdition, le dieu desquels est leur ventre, et desquels la gloire est dans leur honte, lesquels ont leurs pensées aux choses terrestres. Car notre bourgeoisie est dans les cieus, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur ; qui transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses. »

Colos. III, 1-4 : « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire. »

C'est le sujet principal des deux épîtres aux Thessaloniens. Dans la première, sauf l'exhortation du 5^{me} chap., c'est la bénédiction que cette venue apportera aux saints. Dans la seconde épître, c'est le caractère judiciaire, quoique la gloire des saints y soit comprise aussi, car quand Il exécutera le jugement sur les vivants, nous paraîtrons avec Lui en gloire.

1 Tim. VI, 14 : ... « de garder ce commandement, sans tache et irrépréhensible, jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ. » L'apôtre exhorte Timothée à continuer à être fidèle et diligent, en attendant l'apparition. Si la parole de Dieu veut parler de joie

aux saints, elle leur parle de la venue de Christ. Si elle parle de responsabilité au monde ou aux saints, c'est encore et toujours la venue de Christ qui est présentée. Pourquoi aurait-il été dit à Timothée de garder les commandements jusqu'à la venue de notre Seigneur, si cette attente n'était pas une chose actuelle et pratique? — et alors quelle influence puissante cette attente exerce sur la conscience : ce n'est pas le mobile le plus élevé, mais c'en est un dont nous avons tous besoin. Et si, par Sa grâce, le Seigneur a retardé sa venue, ne voulant pas qu'aucun périsse, ceux qui ont marché dans cette attente, n'auront pas perdu le fruit de leur fidélité — elle trouvera sa récompense en ce jour-là.

2 Tim. IV, 8. « Désormais, m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur, juste juge, me rendra dans ce jour-là, et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition. » « Qui aiment. » Aimez-vous, pouvez-vous aimer ce qui mettra un terme à tout ce qui est agréable dans ce monde? Ce grand fait sollicite le cœur. Comme cela montre un esprit totalement opposé à celui du monde!

Héb. II, 5, 6 : « Car ce n'est pas aux anges qu'il a assujetti le monde habitable à venir, duquel nous parlons; mais quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant : Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites? » Christ est maintenant à la droite de Dieu, jusqu'à ce que Dieu mette toutes choses sous ses pieds.

Chap. IX, 24. « Car le Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de mains, copies des vrais; mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour

nous devant la face de Dieu.» Il y eut un temps d'épreuve avant que l'homme fût chassé du paradis; depuis lors l'homme a été éprouvé de toute manière pour le ramener à Dieu : la loi, les prophètes, l'envoi du Fils de Dieu, tout a été vain jusqu'à la mort de Christ! — Ce que l'homme découvre maintenant, c'est qu'il est perdu; mais que, alors que le péché de l'homme était à son comble, l'œuvre de Dieu commença, et qu'il y a rédemption par la croix sur laquelle l'homme crucifia le Seigneur. Le péché était à son comble alors, mais Il est apparu pour abolir le péché par le sacrifice de Lui-même. Cette œuvre est complète, et ceux qui, par grâce, croient et y ont part, attendent ce même Sauveur qui viendra pour leur délivrance finale.

Jacq. I, 8 : « Vous donc aussi, usez de patience; affermissez vos cœurs, car la venue du Seigneur est proche.» Ici encore, nous voyons qu'elle est présentée comme un motif actuel de patience, comme devant être attendue dans la vie de chaque jour, pour soutenir l'âme dans la patience; mais aussi, comme ce qui doit changer complètement l'état du monde.

Dans la première épître de Pierre, nous avons un témoignage remarquable de l'ordre des voies de Dieu à cet égard : D'abord les prophètes, qui apprenaient, en étudiant leurs propres prophéties, que ce dont ils rendaient témoignage ne devait pas être accompli de leur temps, — ensuite l'Évangile, mais qui n'était pas l'accomplissement. Là, les choses sont annoncées par l'Esprit-Saint envoyé du ciel. Il est recommandé aux saints d'être sobres et d'espérer parfaitement dans la grâce qui leur *sera apportée* à la révélation de Jésus-Christ, que nous aimons, quoique ne l'ayant pas vu. Le mo-

ment où les saints reçoivent ce qui leur est promis, c'est celui de la révélation de Christ (1 Pierre 1, 10-13).

Dans la seconde épître de Pierre, vous pouvez remarquer, qu'il regarde le mépris de cette promesse, le doute à cet égard, — parce que le monde continue à être ce qu'il a été, — comme ce qui caractérise les moqueurs des derniers temps.

Dans la première épître de Jean, elle est mentionnée au chap. II, 28, comme sujet d'exhortation pour la conscience; — mais dans le troisième chap. 1-3, elle est présentée au cœur et pour la marche des saints: « Nous sommes maintenant enfants de Dieu, — ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que quand Il sera manifesté, nous Lui serons semblables, car nous Le verrons, tel qu'Il est: et quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur. » Notre espérance bénie et assurée est d'être semblables à Christ Lui-même. Nous le serons quand Il apparaîtra. L'effet présent de cette espérance spéciale — est que le saint se purifie comme Lui est pur; cherche à être, autant que possible, semblable à Lui; dès maintenant déjà; il fait, de sa part avec Lui à son apparition, le grand motif et la règle de sa marche.

Jude 14, 15: « Or Enoch aussi, le septième homme après Adam, a prophétisé de ceux-ci, en disant: «Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades. » L'épître est frappante en ce qu'elle montre le déclin de l'église, dans laquelle de faux frères se glissaient subrepticement, — ce qui indiquait l'état de l'église professante dans les derniers jours — et l'objet du jugement du Seigneur quand Il apparaîtrait.

Tout le livre de l'Apocalypse a rapport à cela; c'est

un récit des jugements préparatoires de Dieu, jusqu'au chap. XIX^m, où le Seigneur sort pour exécuter le jugement. Il a accompli l'œuvre du salut et Il est assis à la droite de Dieu, puis Il vient pour rétablir toutes choses. C'est ce qui donne une si grande importance à sa venue, à côté de la juste manifestation de sa propre gloire de Fils éternel de Dieu, comme homme, centre de toutes choses. — C'est là ce qui seul complète les conseils et les plans de Dieu. La gloire est fondée sur Sa première venue. Cette première venue, moralement parlant, surpasse toute gloire. C'est la parfaite manifestation de ce que Dieu est, quand le péché est entré, mais ce n'est qu'à Sa seconde venue, que le résultat actuel sera manifesté. Il vient pour prendre à Lui l'Église, le témoin de sa souveraine grace, pour ordonner et s'assujettir le monde en puissance et en faire son royaume béni, et pour déployer ainsi le gouvernement de Dieu. Rien de tout cela ne peut avoir lieu jusqu'à ce qu'Il vienne. Nous jouissons de la pleine révélation de Celui, duquel découle toute bénédiction, et nous en jouissons ici-bas dans une nature qui y est appropriée et qui en procède, — mais nous en attendons les résultats pour nous-mêmes et pour le monde qui est sous la servitude de la corruption. Nous aimons son apparition. En est-il ainsi de vous? Êtes-vous liés au monde qu'Il détruira quand Il viendra, ou à Celui, qui apporte la plénitude de la bénédiction, quoique avec le jugement sur ce qui l'empêchait? S'Il venait maintenant, serait-ce pour vous la joie et le bonheur que vous attendriez, ou cette idée alarme-t-elle et éprouve-t-elle vos cœurs?

Que le Seigneur vous donne de répondre à cette question devant Lui. J'ai cherché à vous montrer, ce soir,

que cette venue de Christ est le sujet constant des Ecritures, et qu'elle entraine, comme attente actuelle, dans tout l'ensemble des pensées habituelles de ceux qui étaient enseignés par les Apôtres, par l'Esprit de Dieu Lui-même ; — que la perte de cette espérance est le signe du déclin de l'Eglise et de sa chute dans la mondanité et dans le monde. Je laisse à l'Esprit de Dieu d'appliquer cet enseignement divin à toutes nos consciences. Pour attendre véritablement Christ, nous devons avoir la conscience purifiée par Sa première venue et le cœur fixé sur « Celui qui vient ! »



Explication de passages.

Un de nos frères, C. K. à R., nous a demandé une explication des passages suivants :

Matth. XI, 12. Nous le renvoyons au premier volume du *Messenger évangélique*, où ce passage a déjà été l'objet d'un article.

Matth. XVI, 19. Le Seigneur dit à Pierre : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux etc. » — Il s'agit ici du royaume que Christ allait établir. Dans les desseins de Dieu, ce royaume devait avoir la forme du royaume des cieux ; mais le Roi ayant été rejeté sur la terre, le royaume allait s'établir d'une manière spéciale. Tout rejeté d'ailleurs qu'il fût, le Seigneur tenait les clefs de ce royaume : l'autorité lui en appartenait.

Il devait les confier à Pierre, afin que lorsque lui, Christ, s'en serait allé, Pierre ouvrit les portes du royaume, premièrement aux Juifs, et puis aux Gentils. Pierre devait avoir aussi de l'autorité dans ce royaume de la part du Seigneur, de sorte que ce qu'il établirait sur la terre de la part du Seigneur, vrai Roi, quoique monté au ciel, serait confirmé dans le ciel. En un mot, Pierre avait l'autorité d'ordonner dans le royaume de Dieu sur la terre, ce royaume ayant maintenant le caractère de royaume des cieux, car son Roi était dans le ciel. Les clefs représentent l'autorité dans le royaume, donnée à Pierre, comme administrant ce royaume de la part de Christ, et y ordonnant ce qui était conforme à la volonté du Seigneur et qui serait ratifié dans le ciel. Tout ceci se rattache personnellement à Simon, en vertu de l'élection du Père qui l'avait choisi dans sa sagesse pour recevoir cette révélation, et en vertu de l'autorité de Christ qui lui avait conféré le nom qui le signalait comme jouissant personnellement de cette faveur.

En Matth. XVIII, 18, les mêmes privilèges concernent l'Eglise qui devait occuper la place de Christ sur la terre. Des chrétiens assemblés au nom « et avec la puissance de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Cor. V, 4), pour prendre des décisions dans des cas de discipline, peuvent compter sur la présence et la direction du Seigneur. Le ciel ratifiera ce que l'assemblée liera ou déliera sur la terre. (Voir les Etudes sur la Parole, sur ces passages).

(A suivre.)



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Le tribunal de Christ.

Quelqu'un a communiqué le fait suivant à l'un de nos frères : « Une très-chère amie a été très-inquiète pendant quelque temps en pensant que ses plus secrètes pensées et tous les motifs de son cœur seront manifestés devant le siège judiciaire de Christ, en présence de tous ceux qui y seront. — Elle n'a ni doutes ni craintes à l'égard du pardon de ses péchés ou de son salut éternel, mais la pensée que les secrets de son cœur seront manifestés à tous devant le tribunal de Christ, la remplit d'horreur. »

Un autre écrit : « En regard des vérités si bénies et d'une si grande et éternelle importance, contenues dans les passages suivants : Jean V, 24 ; 1 Jean I, 7-9 ; II, 12 ; Hébr. X, 1-17 ; comment expliquez-vous les passages suivants, que je transcris tout au long, en soulignant les mots auxquels je veux surtout faire allusion : « Car il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive les choses ac-

complies dans le corps *selon* ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. V, 10). « Ainsi donc, chacun de nous *rendra compte pour soi-même* à Dieu » (Rom. XIV, 12). « Mais celui qui agit injustement recevra *ce qu'il aura fait injustement*; et il n'y a point d'acception de personnes » (Colos. III, 25). Ces passages sont si clairs, si simples et si positifs à l'égard de la question, que nous n'avons qu'à les prendre justement tels qu'ils sont, pour les laisser exercer leur influence propre sur le cœur et la conscience. « Il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ. » « Ainsi donc chacun de nous *rendra compte pour soi-même* à Dieu. » « Celui qui agit injustement recevra ce qu'il aura fait injustement. » — Ce sont des assertions bien claires. Devrions-nous désirer d'en affaiblir la force, d'en émousser la pointe? Que Dieu nous en garde! Nous devrions chercher, au contraire, à en faire un saint usage, pour qu'ils agissent avec puissance sur notre nature, sur toutes ses vanités, ses convoitises et ses caprices. Le Seigneur a entendu que nous en usions ainsi. Il n'a jamais voulu que nous en fissions un usage légal, pour ébranler notre confiance en Christ et dans la plénitude du salut qu'Il nous a acquis. Nous ne viendrons jamais en jugement à l'égard de nos péchés. Jean. V, 24; Rom. VIII, 1; 1 Jean IV, 17, et plusieurs autres passages ne laissent pas l'ombre de doute sur ce point. Mais nos services passeront sous le regard du Maître. L'œuvre de chacun sera éprouvée. Le jour manifestera toute chose. Tout cela est très-sérieux et devrait nous faire veiller soigneusement sur nos œuvres, nos pensées, nos paroles, nos motifs, nos désirs, notre marche, en un mot. Le plus profond sentiment de la grâce, et la plus claire

intelligence de notre parfaite justification comme pécheurs n'affaiblira jamais en nous le sentiment de la profonde solennité du tribunal de Christ et n'amoindrira point notre désir de marcher de manière à pouvoir Lui être agréable.

Il est bon que l'on comprenne bien cela. L'Apôtre travaillait de manière à être approuvé. Il mortifiait et asservissait son corps, pour qu'il ne fût pas réprouvé (1 Cor. IX, 27). Chacun des saints devrait en faire de même. Nous sommes déjà acceptés *en* Christ, voilà pourquoi nous travaillons, afin que nous soyons acceptés par Lui : Nous devrions chercher à donner à chaque vérité la place qui lui est propre, et le moyen d'y parvenir, c'est de nous tenir beaucoup en la présence de Dieu, et de considérer toute vérité dans ses rapports immédiats avec Christ. Il est toujours dangereux de nous servir d'une vérité de telle sorte que, en pratique, nous en mettions une autre de côté. Nous devrions nous tenir soigneusement en garde contre cet écueil. Nous croyons qu'il y aura une pleine manifestation de chacun et de chaque chose devant le tribunal de Christ. Là toute chose sera dévoilée. Ce qui paraissait ici-bas brillant et digne de louanges, ce qui a fait beaucoup de bruit parmi les hommes, sera brûlé entièrement, comme « du bois, du foin, et du chaume. » Ce qu'on aura vanté au loin pour entourer des noms d'hommes d'une auréole d'applaudissements humains, sera soumis à l'action scrutatrice « du feu, » et il se peut que la plus grande partie en sera réduite en cendres. Les conseils de tous les cœurs seront manifestés. Tous les motifs, toutes les intentions, tous les desseins seront pesés à la balance du sanctuaire. Le feu

éprouvera l'œuvre de chacun , et rien ne sera approuvé comme vraiment bon , excepté ce qui aura été le fruit de la grâce divine dans nos cœurs. Tous les motifs mélangés seront jugés, condamnés et brûlés. Tous les préjugés, tous les jugements erronés, tout mauvaissouçon à l'égard des autres, tout cela et les choses semblables seront mis au jour et jetés au feu. Alors nous verrons les choses comme Christ les voit, nous en jugerons comme Il en juge. Personne ne sera plus content que moi-même de voir tout mon chaume brûlé. Mais maintenant, à mesure que le Seigneur nous augmente les lumières, la connaissance et la spiritualité, à mesure que nous nous approchons davantage de Christ et que nous Lui devenons plus semblables , nous condamnons cordialement bien des choses , qui jadis nous paraissaient bonnes ou permises. A combien plus forte raison le ferons-nous et le ferons-nous mieux, quand nous serons dans le plein rayonnement de la lumière qui procède du tribunal de Christ.

Or, quel devrait être l'effet pratique de tout ceci sur le croyant? Est-ce de lui suggérer des doutes à l'égard de son salut, ou de le placer dans un état d'incertitude quant à son acceptation et à son union avec Christ? Non certainement. L'effet pratique de la considération de ce sujet sera de le faire marcher dans une sainte sollicitude, de jour en jour, comme étant sous les regards de son Seigneur et Maître, — de produire en lui la vigilance, la sobriété, le jugement de soi-même, — en y ajoutant la fidélité, la diligence et l'intégrité dans tout son service et toutes ses voies.

Prenez un exemple : Un père quitte la maison pour un temps et, en prenant congé de ses enfants , il leur

prescrit une tâche, un certain ouvrage à faire, une certaine ligne de conduite à observer pendant son absence. Or, quand il revient, il pourra avoir à louer quelques-uns d'eux pour leur fidélité et leur diligence, tandis qu'il blâmera les autres qui auront fait le contraire. Mais est-ce qu'il rejette ces derniers de la famille? Est-ce qu'il brise leurs relations avec lui? Nullement; ils sont autant ses enfants que les autres, quoiqu'il leur montre en quoi ils ont manqué et qu'il les en blâme dans sa fidélité. S'ils se sont mordus et dévorés l'un l'autre, au lieu d'accomplir sa volonté; s'ils ont jugé l'œuvre d'un autre au lieu de faire attention à la leur propre; s'ils se sont laissés aller à l'envie et à la jalousie, au lieu de s'occuper, d'un cœur sincère, à faire la volonté de leur père — toutes ces choses recevront la censure qu'elles méritent. Comment pourrait-il en être autrement?

Mais il est des chrétiens qui frémissent d'horreur à la pensée que les secrets de leurs cœurs seront manifestés à tous ceux qui seront devant le tribunal de Christ. Le Saint-Esprit déclare que « le Seigneur... mettra en lumière les choses cachées dans les ténèbres, et manifestera les conseils des cœurs etc. » (1 Cor. IV, 5). Il ne dit pas à qui ils seront manifestés; car cela n'a rien à faire avec la question qui nous occupe, attendu que toute âme sincère et droite s'inquiètera beaucoup plus du jugement du Maître que du jugement de ses compagnons de service. Pourvu que je sois agréable à Christ, je n'ai pas lieu de me troubler au sujet du jugement de l'homme. Et, d'un autre côté, si je suis plus troublé en pensant que mes motifs seront tous dévoilés devant les hommes, que je ne le suis de

ce qu'ils sont et seront tous exposés aux regards de Christ, il est évident qu'il doit y avoir là-dessous quelque chose de mauvais. Cela prouve que je suis occupé de *moi-même*. Si j'ai horreur de la manifestation de *mes* motifs secrets, — alors il est évident que mes motifs secrets ne sont pas bons, et que plus tôt ils seront jugés, mieux ce sera.

Et après tout, quelle différence cela ferait-il, si tous nos péchés et nos manquements étaient manifestés à tout le monde? Pierre et David sont-ils en rien moins heureux, parce que des millions d'hommes ont lu le récit de leurs honteuses chutes? Assurément non. Ils savent que le récit de leurs péchés ne fait que magnifier la grâce de Dieu, et démontrer la valeur du sang de Christ, et voilà pourquoi ils se réjouissent de cette publication. Il en est de même pour nous dans tous les cas. Si nous étions moins occupés de nous-mêmes et plus occupés de Christ, nous aurions des pensées plus simples et plus justes à l'égard du tribunal de Christ, comme de tout autre chose.

Que le Seigneur garde nos cœurs dans la fidélité envers Lui, pendant son absence, afin que nous ne soyons point confus de sa présence à sa venue (1 Jean II, 28). Que nos œuvres soient commencées, poursuivies et terminées en Lui, afin que la pensée qu'elles seront dûment pesées et appréciées en présence de sa gloire, ne trouble point nos cœurs. Oh! puissions-nous être pressés « par l'amour de Christ » et non pas par la crainte du jugement, à vivre pour Celui qui est mort et qui a été ressuscité pour nous. Nous pouvons avec confiance et sécurité Lui remettre toute chose, puisqu'Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. Nous n'avons pas lieu

de craindre, attendu que nous savons que, quand Il paraîtra, nous Lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'Il est. Au moment où Christ apparaîtra, nous serons transformés à son image, nous passerons dans sa gloire, et de là nous verrons tout le passé. De cette haute et sainte demeure, nous jetterons un regard sur notre carrière ici-bas. Nous verrons les choses sous un jour bien différent. Peut-être serons-nous étonnés de trouver que bien des choses, dont nous avons une bonne opinion ici-bas, seront trouvées défectueuses là-haut ; et d'un autre côté, bien des petites choses, faites dans l'amour de Jésus et dans l'oubli de soi-même, seront soigneusement rappelées et récompensées abondamment. Nous pourrons voir aussi, dans la lumière de la présence du Maître, bien des erreurs et bien des fautes, que nous n'avions jamais su voir auparavant. Quel sera l'effet de tout cela ? Précisément de faire jaillir de nos cœurs de joyeux hosannas à la gloire de Celui qui nous a conduits à travers tous nos dangers, et toutes nos difficultés, qui nous a supportés à travers toutes nos fautes et tous nos manquements, et qui nous a assigné une place dans son royaume éternel, pour nous réjouir aux rayons brillants de sa gloire, et pour resplendir à toujours dans son image.



Genèse XVIII.

Dans ce beau chapitre, ce qui frappe, instruit et édifie, c'est évidemment la vue de l'intimité et de la liberté qui existe entre le Seigneur et Abraham et entre

Abraham et le Seigneur. Celui-ci s'assied à la table d'Abraham, Il converse avec lui, Il lui révèle ses pensées et ses projets, soit quant à lui, Abraham, soit quant à Sodome. Abraham de son côté montre ici une entière et joyeuse liberté en présence de « son Seigneur. »

Il faut bien remarquer cependant quelle est l'attitude, si je puis ainsi parler, d'Abraham devant l'Éternel. La voici : dès qu'il aperçoit le Seigneur, *sa face est contre terre* (v. 2). Et lorsqu'Abraham lui parle avec tant de liberté, il le fait dans le profond sentiment que, devant Dieu, « il n'est que poudre et que cendre » (v. 27). Et ainsi du commencement à la fin, Abraham ne perd pas un instant de vue qu'il est devant « son Seigneur. » Mais quelles que soient la vivacité et la profondeur du sentiment d'Abraham, de n'être que poudre et que cendre, il ne se méprend pas sur la disposition du cœur de Dieu à son sujet. N'est-Il pas venu le trouver à la porte de sa tente? N'est-Il pas assis à sa table? Ne converse-t-il pas familièrement avec lui et même ne lui révèle-t-il pas ses secrets? Oui. Et si vous voyez Abraham si plein d'un saint respect, vous ne voyez cependant percer chez lui aucune espèce de crainte, de frayeur, de gêne, de malaise! tout en lui, au contraire, respire la paix, la joie, la liberté. Cela est si vrai, si certain que, si Abraham doit aller prévenir Sara, c'est *à la hâte* qu'il y va; s'il va lui-même au troupeau choisir un veau tendre et bon, c'est encore *en courant*. Et pendant que ses hôtes sont à table, où le trouve-t-on? Dans la tente? Près de sa chère Sara? Non! *Il se tient près d'eux* sous l'arbre (v. 8). Quand le repas est terminé, que les hôtes se lèvent et se dirigent vers Sodome, que fait Abraham? Va-t-il à ses troupeaux, à ses tra-

vaux? Non! — *Il marche avec eux!* — Abraham, on le sent, respire ici le bonheur; il est joyeux, il est heureux, quoiqu'il soit sérieux, quoiqu'il se connaisse « poudre et cendre. » C'est qu'il est *avec Dieu!* et qu'en Dieu est la joie, en Dieu est le bonheur! Que sont les autres jouissances en comparaison de celles que l'on trouve dans une intime communion avec Dieu? Pures misères. Pour être avec Dieu, Abraham quittait volontiers Sara, sa tente et ses troupeaux. Puissions-nous en cela l'imiter! Quand nous sortons dans ce monde pour vaquer à nos affaires, hâtons-nous; ne perdons pas notre temps; rentrons en courant dans la *solitude avec Dieu*, là où nous pouvons sans entraves l'écouter et lui parler! Celui qui a déjà « goûté combien le Seigneur est bon » peut dire aux autres : « Goûtez et voyez combien l'Eternel est bon » (Ps. XXXIV, 8). Car mieux vaut un jour dans tes parvis que mille ailleurs. J'aime mieux me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu que de résider dans les tentes des méchants (Ps. LXXXIV, 10). Voilà ce que peut dire, celui qui, comme Abraham, a été dans une intime communion avec Dieu. Il y a une telle jouissance pour l'âme dans cette communion, qu'aussi longtemps qu'elle demeure emprisonnée dans ce corps vil, elle est comme dévorée de soif : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant : oh ! quand irai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu? » (Ps. XLII, 2). « O Dieu ! tu es mon Dieu, je te cherche dès le point du jour ; mon âme a soif de toi » (Ps. LXII).

Revenons à notre chap. Depuis le verset 9^{me} au verset 22, Dieu parle et Abraham écoute; Il renouvelle au patriarche la promesse déjà faite d'un fils, et Il lui révèle sa pensée au sujet de Sodome. Depuis le verset

22 à la fin, c'est Abraham qui parle et Dieu qui écoute... Etonnant échange de pensées ! Non que Dieu ne connaisse pas nos pensées avant que nous les exprimions ; « car la parole n'est pas encore sur ma langue, que déjà, ô Eternel ! tu la connais tout entière. » (Ps. CXXXIX, 4). Mais voilà le terrain sur lequel Dieu consent à être avec nous, vermisseaux ! avec nous, poudre et cendre ! Et c'est lui-même, le Seigneur, qui est venu nous chercher, nous appeler hors de ce monde souillé, et nous donner une place d'honneur en sa présence ! et là, aussi purs au moins que le sont les anges, nous pouvons parler à Dieu, et Dieu, notre Père, peut sans se déshonorer parler avec nous ; et il le fait, et même c'est sa joie de le faire, car Il nous aime. « Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis... parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (Jean XV, 15.) « Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire ? » (v. 17.) Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté (Eph. I, 9) ; tout son conseil nous est dévoilé, il ne nous a rien caché des choses qui pouvaient nous être profitables. Sans doute nous ne connaissons encore qu'en partie, mais seuls avec Dieu, l'oreille ouverte à ses paroles, nous apprenons chaque jour mieux quelle est sa volonté, et ce qu'il est, lui-même. Être, comme Marie aux pieds du Seigneur pour écouter sa parole... c'est là notre grand privilège. Mais il faut être là pour bien entendre ; si comme Marthe nous sommes trop agités par les soins domestiques, nous profiterons peu, nous jouirons peu, quoique Jésus soit tout près, sous le toit même de Marthe. « Quand tu entres dans la maison de Dieu, appro-

che-toi pour... *écouter*, plutôt que pour donner ce que donnent les fous... »

Ce qui caractérise donc un homme devant Dieu, ayant la conscience de l'amour de Dieu pour lui, c'est d'abord un saint et profond respect et un sentiment puissant de son propre néant, sachant qu'il n'est que poudre et cendre ; mais aussi, c'est une sainte et joyeuse liberté, une joie intérieure, douce, inexprimable, glorieuse, et un grand besoin de recevoir plutôt que de donner, d'écouter plutôt que de parler. Dès que notre langue se déchaîne, dès que nous nous précipitons à parler, même en priant, le regard de notre cœur n'est plus fixé sur Dieu, quelque chose nous a distrait ; Dieu est près de nous, mais nous ne nous en apercevons pas.

Bien des chrétiens ont horreur d'une réunion religieuse qui n'a pas un président. Quel désordre ! disent-ils, quelle confusion ! Oui, certainement, oui, si Jésus-Christ n'y est pas. Mais s'il y est, et si chacun est devant lui, le regarde, l'écoute, se tait, ou parle, ou prie, ou chante en sa présence, croyez-le, il y aura là un sérieux, une gravité, une liberté, une joie, que vous cherchiez en vain dans une assemblée où il y aurait dix présidents pour un, et d'où Jésus serait exclu. Ah ! la présence de Jésus, voilà ce qui a de la vertu sur nos âmes, voilà ce qui a de la puissance dans une assemblée ! Un prédicateur peut être éloquent, pressant, puissant, il peut émouvoir son auditoire jusqu'aux larmes ; ta présence, Jésus, est bien plus agréable et plus profitable, que tous les discours du monde. Sont-ce des paroles humaines qui peuvent réchauffer nos cœurs ? Non ! Qui a été avec toi, qui a goûté combien tu es bon, ne cherche que toi, ne veut que toi, n'est satisfait que

•

de toi ! Un chant harmonieux, une prière onctueuse, une riche méditation, ce n'est pas encore ta présence. Heureux sont ceux qui se réunissent au nom de Jésus et qui le trouvent ! Ils peuvent ne passavoir grand'chose et ne pas être grand'chose, n'être que poudre et cendre, eh bien, ceux-là, oui, ceux-là éprouveront une puissance, une joie, une paix inconnues à tous ceux qui cherchent autre chose que Jésus simplement. Ah ! que de bons frères s'efforcent de ranimer, de vivifier les assemblées dont ils font partie ; le moyen pour cela est tout trouvé : que Jésus soit là ! Oh ! Seigneur :

Que de ta présence
 Au milieu de nous
 L'heureuse influence
 Nous pénètre tous !

Quand, comme Abraham, nous avons été avec le Seigneur, quand il nous a parlé et que nous l'avons écouté, quand nous nous tenons près de lui et marchons avec lui, comme Abraham aussi, nous prenons la hardiesse de parler à notre Seigneur. Il nous autorise à lui présenter nos demandes par des prières, des supplications, avec des actions de grâces. Il nous dit : « Rejette ton souci sur moi, fais-moi connaître tes besoins, j'y pourvoirai, ouvre ta bouche, je la remplirai. » Et c'est ici la confiance que nous avons en lui que, si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute... et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que nous lui demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées (1 Jean V, 14, 15).

On dit : les besoins sont grands, — et cela est vrai ; mais Dieu est plus grand que tous nos besoins. exposons-lui tous ces besoins, puis restons tranquilles, car

à lui seul appartient l'action ; c'est auprès de Dieu qu'il nous faut agir pour les Lots d'aujourd'hui. N'aurions-nous pas encore entendu ceci : « c'est que la force appartient à Dieu » (Ps. LXII, 12)? Que pouvons-nous sans son intervention? Rien ; et nous en avons assez fait l'expérience. La force appartient à Dieu, et pour nous la force n'est ni dans notre savoir, ni dans nos dons, ni dans notre piété, ni dans notre nombre, elle est en Christ seul : « Je puis tout en Christ qui me fortifie » — et qui dit : « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire. » Je le sais, rien n'est mieux connu, mieux reçu parmi les croyants, que cette vérité ; rien n'est plus généralement oublié dans la pratique. Et c'est pour cela que nos intercessions pour les Lots et pour toutes les misères des saints ont si peu de ferveur ; voilà pourquoi elles sont peu fréquentes. L'état de l'Église nous afflige, c'est très-bien ; parlons-en à Celui qui seul peut y porter remède. Ne devons-nous donc pas agir? Oui, certainement, si nous agissons avec Dieu. Nous ne devons pas agir sans Dieu. Le faire, c'est travailler pour le feu. Dieu veuille nous faire sentir le besoin que nous avons de rechercher sa communion, sa présence ; nous en raisonnons, nous en parlons, peut-être même que nous en discutons ; dorénavant vivons dans cette communion, et là nous apprendrons ce que ni homme, ni livre, ni discours ne peuvent nous apprendre.



Comment devez-vous être sauvé?

« Que dois-je faire, pour hériter de la vie éternelle? »
(Luc X, 25.) Qui aurait pensé que cette question, que

tant de gens répètent, aurait été faite pour éprouver le Christ? C'est le langage d'un docteur de la loi « qui voulait se justifier lui-même. » Que dois-je faire? Rien ne dévoile mieux l'ignorance d'un pécheur déchu que cette question. Aussi longtemps qu'il a ces paroles sur les lèvres, il ne connaît pas qu'il est déchu, perdu, sans ressource.

Mais le Seigneur connaît l'orgueil du cœur abusé. Le dévot peut réciter la loi, et se croit sans doute capable de l'observer. « Fais cela, lui dit Jésus, et tu vivras ; » puis Il répond à la question, soulevée pour le tenter, en lui racontant une des paraboles les plus frappantes de l'Écriture. Cette parabole est celle du bon Samaritain ; elle répond à la question : « Que faut-il que *je fasse*, pour hériter de la vie éternelle? » Elle montre la condition de l'homme — la vôtre par conséquent — tombé dans les mains des voleurs, dépouillé, blessé, laissé à demi-mort. Quel fidèle tableau ! L'homme n'est pas innocent, il n'est pas heureux ; il est déchu, coupable, ruiné, sans ressources. Voyez l'homme de la parabole, mourant au bord du chemin, incapable d'avancer d'un pas ; il n'a pas même la force de demander du secours, car il est mourant : convient-il à cet homme de prétendre *faire* quelque chose? Hélas ! à un pauvre homme mourant, la loi n'est d'aucun secours. Le Sacrificateur et le Lévite, le voyant, passent outre, ils ne peuvent le secourir.

Lecteur, tu es cet homme-là ; c'est ton état spirituel qui est ici dépeint. La loi ne t'est d'aucun secours ; les prêtres et les Lévites ne sauraient rien faire pour toi ; tes propres efforts, tes résolutions, tes luttes, tout est inutile. Crois-moi, Un seul peut t'aider.

« Un Samaritain, faisant son chemin, vint à lui ; et le voyant, il fut ému de compassion ; et s'approchant, il banda ses plaies, et y versa de l'huile et du vin ; et l'ayant mis sur sa propre bête, il le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. » C'est ici Jésus, le Fils du Dieu vivant. Amour infini, puissant pour sauver ! C'est ainsi que Dieu a aimé l'homme déchu, nu, sans ressource, mourant ; c'est ainsi qu'Il a eu pitié de lui. Il l'a vu où il était, et tel qu'il était. Et c'est en ceci que consiste la gloire de l'Évangile : Dieu, qui est plein de tendre compassion, riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont Il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, oui, alors même, Dieu *envoya* son Fils bien-aimé, pour sauver l'homme, étendu sur le bord du chemin, plongé dans le péché et dans la misère (voy. Eph. II, 4-10).

L'homme était incapable de faire quoi que ce soit pour se sauver ; Jésus est venu le trouver là où il était. Quelle excursion d'amour ! Il est venu accomplir tout ce qu'il y avait à faire pour le pécheur, et il l'a fait : tout est accompli. « Gloire à Dieu, dans les lieux très-hauts, et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes. »

Mon cher lecteur, est-ce ainsi que tu connais Jésus ? Ne dis-tu plus : que dois-je *faire* ? Te reposes-tu sur l'œuvre que Jésus a accomplie sur la croix ? As-tu été amené à reconnaître ton état de perdition complète ; semblable à celui de l'homme mourant au bord du chemin ? Jésus est-Il venu à toi, bander tes plaies, ton cœur brisé et y verser de l'huile et du vin ? Dieu t'a-t-il révélé Jésus, prenant *la place* et te mettant à *sa place* dans une pureté parfaite pour toujours ? Sais-tu maintenant que ce n'est pas toi qui as cherché Jésus, mais que

c'est Jésus qui t'a cherché et qui prend soin de toi ? bien plus qui, jusqu'à son retour, t'a remis dans les mains de Dieu son Père, qui te garde par sa force toute puissante et qui prendra soin de toi jusqu'à la fin ? (Jean XVII, 11 ; 1 Pierre I, 5).

Si tu veux faire pour gagner la vie éternelle, tu re jettes, tu méprises, et tu tentes Christ. Mais si tu con nais et que tu croies l'amour de Dieu en ce qu'Il a en voyé Jésus pour te sauver, tu as la vie éternelle : c'est le *don* de Dieu. Que tes œuvres consistent désormais à publier les louanges de Celui qui t'a regardé, qui t'a sauvé et qui t'aime pour toujours. « Nous l'aimons parce qu'Il nous a aimé le premier. » — Je vous engage à relire sept fois la parabole (Luc X).



Explication de passages.

(Suite de la page 340.)

Matth. XIX, 30 ou Marc X, 31 : « Plusieurs des premiers seront des derniers etc. » Les Apôtres auront la première place dans l'administration du royaume terrestre ; au reste chacun aura la sienne ; quelque avantage ou bien, que l'on ait quitté pour l'amour de Jésus-Christ, on en recevra le centuple et la vie éternelle (vers. 28 et 29). La décision d'ailleurs n'en sera pas établie sur les apparences : « plusieurs des premiers seront les derniers, et des derniers seront les premiers. »

En Matth. XX, 16, les mêmes paroles sont bien faciles à comprendre : c'est la morale de la parabole. Les ouvriers qui ont travaillé à la vigne dès le matin

sont les premiers; ceux qui n'ont travaillé qu'une heure sont les derniers (voir vers. 8, 10, 12). Ceux-ci jouissent aussi de la grâce de leur Maître. Un Paul pouvait entrer tard dans l'œuvre, Dieu l'ayant appelé alors, et servir néanmoins de témoignage plus puissant à la grâce que ceux qui travaillaient depuis l'aube du jour de l'Évangile.

Enfin la même déclaration se trouve encore en Luc XIII, 30. Ici, une lecture attentive de ce qui précède en fait aussitôt comprendre la portée. Les premiers, ceux qui paraissaient être les premiers et qui, de fait, l'étaient (Rom. III, 1, 2; IX, 4, 5), ce sont les Juifs; l'on n'entrait dans le royaume que par la conversion, et par conséquent, la masse d'Israël n'entrerait pas, parce qu'ils refusaient de se convertir. Jetés dehors dans les pleurs et dans l'angoisse, ils verraient les Gentils, qui certes étaient bien alors les derniers (Eph. II, 11, 12), assis dans le royaume de Dieu avec les dépositaires des promesses, tandis qu'eux-mêmes, fils du royaume selon la chair, ils en seraient exclus, et d'autant plus misérables qu'ils en étaient plus rapprochés.

Enfin notre frère C. K. indique encore Luc XVI, 9. Nous pensons que c'est plutôt le vers. 8 qui l'achoppe, vu ces mots qu'il ajoute : « ce passage est inexplicable par les versets suivants, Dieu ayant en horreur le mal et l'Écriture ne pouvant se contredire. » — Oh! plus de simplicité et tout deviendrait plus clair. Le seigneur qui loue l'économe injuste, c'est son maître qui était mondain comme lui, qui n'avait égard qu'aux intérêts terrestres et qui admirait la prudence avec laquelle son intendant, en vue de ces intérêts, avait agi. Puis le Seigneur, notre Seigneur, nous donne cette prudence

en vue de l'avenir, comme exemple pour nous, en vue du ciel, des tabernacles éternels. « *Par rapport à leur propre génération* (remarquez donc ces paroles), les fils de ce siècle sont plus prudents que les fils de la lumière. »

Nous résumons et complétons notre explication par cette citation des Etudes sur la Parole sur ce passage :

« L'homme est l'économe de Dieu, c'est-à-dire que Dieu lui a confié des biens : Israël se trouvait particulièrement dans cette position. Mais l'homme a été infidèle : Israël l'avait été beaucoup ; — aussi Dieu lui a ôté sa charge. Néanmoins, l'homme est encore en possession des biens, les administre au moins de fait, ainsi qu'Israël le faisait dans le moment où le Seigneur parlait. Il est question ici des choses d'ici-bas, de ce que l'homme peut posséder selon la chair. Ayant perdu sa charge par son infidélité et étant encore en possession des biens qui lui ont été confiés, l'homme se sert de ce qu'il a pour payer les débiteurs de son maître en leur faisant du bien : c'est ce que le chrétien devrait faire des biens de cette terre, c'est-à-dire en user pour les autres en vue de l'avenir. L'économe aurait pu emporter l'argent dû à son maître, mais il aime mieux se faire des amis avec cet argent et sacrifier un avantage présent à un meilleur avenir. Nous pouvons convertir les misérables richesses de ce monde en moyen d'accomplir la charité : l'esprit de grâce qui nous remplit le cœur, en tant que les objets de la grâce, s'exerce à l'égard des choses temporelles ; on se sert de ces biens pour les autres ; — quant à nous, c'est en vue des tabernacles éternels. Cette expression : « Afin qu'ils vous reçoivent » équivaut à : « afin que l'on vous reçoive ; » c'est une expression employée dans Luc pour désigner un fait, sans

parler de ceux qui l'accomplissent, quoiqu'il soit dit : « *ils vous reçoivent.* »

« Remarquez que les richesses de cette terre ne sont pas celles qui sont nôtres ; tandis que les richesses célestes le sont pour le vrai chrétien. Celles-là sont « iniques » en ce qu'elles se rattachent à l'homme en chute et non à l'homme céleste. »

Notre frère, M. à G., nous écrivait, il y a longtemps déjà, qu'il trouvait difficile de concilier Matth. XVIII, 15-17, avec 2 Thessal. III, 12-15 (pour ce dernier passage, il faudrait commencer au vers. 6). La difficulté pour notre frère vient de ceci, qu'en Matth, il est dit : « qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain, » et dans l'épître de Paul : « toutefois ne le tenez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère. » — Il nous semble qu'il s'agit là de cas de discipline tellement différents que la solution de chacun d'eux peut et doit être différente. En Matthieu, il est question de torts faits par un frère à un autre frère. Il n'est pas écrit : « Si ton frère pèche ou a péché, » d'une manière générale ; mais : « Si *ton* frère pèche *contre toi.* » Dans un tel cas, c'est l'esprit de douceur et de support dont Christ a donné l'exemple, qui convient aux disciples ; c'est le moyen par lequel ils doivent gagner leur frère : « Va et reprends-le entre toi et lui seul ; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère : » alors la chose est ensevelie dans le cœur du frère offensé. Mais si les moyens prescrits n'aboutissent pas, celui-ci doit placer le fait devant l'assemblée, et si le coupable ne se soumet pas, il sera regardé comme un étranger, comme le serait un Gentil pour Israël. Au

reste il est dit proprement : « Qu'il TE soit comme un païen etc. » Puis vient le passage (vers. 18), dont il a été question ci-dessus.

Chez les Thessaloniens, il ne s'agit pas de torts individuels, ni de rébellion obstinée contre les décisions de l'assemblée ; mais de frères qui marchaient dans le désordre. L'attente constante du retour de Christ, qui doit lier nos cœurs aux choses du ciel et les détacher de celles d'en bas, peut parfois (et nous en avons vu des exemples), lorsqu'elle est mal comprise ou exploitée par l'ennemi, détourner des chrétiens du travail ; ordonné de Dieu à tout enfant d'Adam. Le Seigneur va venir, se dit-on, à quoi bon travailler ? C'est là un désordre, auquel quelques-uns des saints de Thessalonique s'étaient laissés entraîner, surtout probablement, par l'excitation qu'avaient produite les fausses vues qui leur avaient été suggérées par ceux qui leur affirmaient que le jour du Seigneur était là, était présent, était arrivé (chap. II, 2). Ce désordre consistait en ce qu'ils négligeaient le travail, ne faisaient rien et se mêlaient de tout. L'Apôtre leur avait donné un tout autre exemple ; et il voulait que les Thessaloniens eussent de la fermeté, et se retirassent de ceux qui n'écouteront pas ses admonitions, et qui continueraient à marcher dans le désordre sans vouloir travailler. Se retirer d'eux suffirait dans ce cas : il ne fallait pas les traiter comme des ennemis, mais les avertir comme des frères égarés que l'on espère ramener.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

La volonté de Dieu.*Lisez Hébr. X, 5-10 — comp. Rom. XII, 2.*

Le caractère, sous lequel la volonté de Dieu nous est révélée dans ces quelques versets de l'épître aux Hébreux, est digne de toute notre attention, aussi bien que l'expression sous laquelle Dieu a formulé cette volonté.

Dans la loi aussi Dieu avait formulé sa volonté, mais dans la loi l'expression de la volonté de Dieu était limitée par l'étendue de la responsabilité de l'homme, car Dieu, alors, réclamait de l'homme né d'Adam ce que sa justice devait exiger de lui, si l'homme voulait avoir affaire avec Dieu et s'approcher de Lui sur le pied de sa responsabilité, par des œuvres de loi. En donnant la loi, Dieu était demeuré caché pour l'homme; il avait parlé du milieu de l'obscurité et du feu, posant des barrières tout autour du Sinaï, afin que personne n'approchât, et si même une bête touchait la montagne, elle était lapidée. Moïse lui-même était tout tremblant et le peuple épouvanté disait : « Que Dieu ne parle plus

avec nous, de peur que nous ne mourions » (Rom. II, 17-18, 20; Ex. XIX-XX, 19; Deut. IV, 10-12; Hébr. XII, 18-21). La loi était « écrite en lettres, empreintes sur des pierres; » elle avait égard à la dureté du cœur de l'homme (2 Cor. III, 7; Matth. XIX, 8), mais elle exigeait de l'homme la justice (Rom. II, 13, X, 5; Luc X, 26-28); elle mesurait la responsabilité de l'homme dans la chair et était la sainte et exacte expression de la volonté de Dieu à son égard au point de vue de cette responsabilité. La loi exigeait la justice, mais elle trouvait l'homme loin de Dieu dans le péché; la volonté de Dieu dans la loi rencontrait la volonté de la chair qui, au lieu de se soumettre, était excitée par elle et faisait de la loi « la puissance du péché » (Lév. XVIII, 5; Matth. XIX, 17; Rom. II, 12-13; X, 5; VII, 5, 8-9; VIII, 7; 1 Cor. XV, 56). Donnée dans un sens pour la vie, la loi apportait de fait, partout et toujours, la mort et la condamnation pour quiconque avait affaire avec elle (Rom. III, 19-20; VII, 11-13; 2 Cor. III, 6, 7, 9; Gal. II, 19; III, 15); elle était faible par la chair, elle n'amenait rien à la perfection (Rom. VII, 3; Hébr. VII, 18-19; X, 1, 4, 8), aussi apprenons-nous, quand Dieu nous fait connaître sa pensée, à l'égard du don de la loi, que la loi n'a pas été donnée pour la vie, comme si elle avait dû ou pu procurer la justice qu'elle exigeait, mais qu'elle a été donnée pour convaincre de péché (Rom. III, 20; IV, 13-15; Gal. III, 2, 3, 17 et suiv.): « par la loi est la connaissance du péché. » La loi n'est pas pour le juste (1 Tim. I, 9); tous ceux qui ont affaire avec Dieu sur le principe de la loi sont sous malédiction, ils ne peuvent plaire à Dieu (Gal. III, 10; Rom. VII, 5-8), non pas que le commandement ne soit pas « saint,

juste et bon,» « mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché fût rendu par le commandement excessivement pécheur» (Rom. VII, 13).

À un point de vue un peu spécial, nous retrouvons la même vérité dans le chapitre qui nous occupe : la loi a l'ombre des biens à venir, elle n'a pas l'image même des choses, elle ne peut pas rendre parfaits pour Dieu ceux qui s'approchent ; elle est incapable d'ôter les péchés dont elle ne fait après tout que rappeler d'année en année le souvenir devant Dieu ; les sacrifices même « qui sont offerts selon la loi, » « les œuvres de justice que nous eussions faites » (Tit. III, 5), sont insuffisants, incapables de satisfaire Dieu une fois qu'il est question de Lui, selon la révélation qu'il a donnée de Lui-même en Christ.

Tel est le régime de la loi, de cette volonté qui, quelque sainte, juste et bonne qu'elle soit par elle-même, devient pour l'homme une « lettre qui tue, » ou selon une autre expression de l'Écriture, « un joug que ni nos pères, ni nous n'avons pu porter ; » et c'est « tenter Dieu » que de vouloir chercher la bénédiction dans un ordre de choses qui laisse Dieu caché, et l'homme loin de Dieu sous une responsabilité, à laquelle il ne satisfait ni ne peut jamais satisfaire. (Actes XV, 10 ; Gal. III, 10.)

Mais Dieu, — son Nom en soit béni, — établit un autre ordre de choses : « il ôte le premier, afin d'établir le second » (vers. 9), et dans le passage que nous avons sous les yeux, comme d'ailleurs dans l'épître aux Hébreux tout entière, le St-Esprit fait ressortir la supériorité et la glorieuse excellence du « second », en contraste avec « le premier. » L'ordre de choses carac-

térisé par « la lettre » qui « tue, » par l'expression de la volonté de Dieu, formulée dans la loi, par les sacrifices « offerts selon la loi, » — ce régime qui n'amenait rien à la perfection, dont les fruits, même s'ils eussent existé, ne pouvaient plaire à Dieu, fait place à un nouvel ordre de choses, lié à la révélation de la justice de Dieu et de la valeur infinie de l'offrande du corps de Jésus-Christ, faite une fois pour toutes. Il ne s'agit plus seulement de ce que l'homme devait être pour Dieu, de ce dont la loi était la mesure et l'expression, mais Dieu entre en scène pour l'accomplissement de ses conseils éternels pour sa gloire; et il nous révèle le caractère de la volonté qui les a conçus, qui en a posé la base, et qui les achèvera.

Les vers. 5-7 de notre chapitre soulèvent le voile sur ce qui se passe à ce sujet entre le Père et le Fils dans le sein de la divinité. C'est le Fils lui-même que nous entendons, disant : « Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps. Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché, alors j'ai dit : Voici, je viens, il est écrit de moi au rôle du livre, que je fasse, ô Dieu, ta volonté. » Le Fils qui est dans le sein du Père, qui connaît le Père, qui sait ce en quoi il a trouvé son plaisir, ce qu'il a trouvé bon devant ses yeux (Jean I, 1-2; III, 11-13; VI, 46; X, 15; Matth. XI, 27), dans l'intimité de la communion divine, dit : « Tu n'as pas voulu de sacrifice... mais tu m'as formé un corps; tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes.... alors j'ai dit : Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté. » Il a reçu le commandement du Père et il s'offre pour l'accomplir, mais il s'offre de son plein gré, de sa libre et bonne volonté.

Il sait ce que le Père veut, et il entreprend de l'accomplir : il se fait homme pour obéir. Le Père trouve son bon plaisir à nous bénir, à glorifier les richesses de sa grâce par sa bonté envers nous ; Lui aime le Père et fait comme le Père lui a dit ; Il y trouve son plaisir : « J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas... ; ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jean IV, 32-36), et ses yeux contemplant les campagnes déjà blanches pour la moisson. Rien ne le fatigue, ni ne le rebute dans l'accomplissement de l'œuvre qu'il a entreprise. « Ayant dit auparavant : Tu n'as pas voulu de sacrifices, ni d'offrandes, ni d'holocaustes, ni de sacrifices pour le péché, et tu n'y as pas pris plaisir, lesquels sont offerts selon la loi ; — alors il dit : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (vers. 8) ; et quand le saint sentier de l'amour et de l'obéissance ne lui laisse d'autre issue que la mort, et la mort de la croix, quand il doit être fait péché pour nous et porter la malédiction, lui juste pour les injustes, il dit : « Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite : » il se livre lui-même. « Il nous a aimés et s'est livré pour nous » (Gal. II, 20 ; Eph. V, 1-2, 25 ; Apoc. I, 5-6).

Le Père et le Fils ont eu une même pensée ; ils ont marché ensemble, comme Abraham et Isaac allant à Morija (Gen. XXII, 6, 8 ; Jean V, 17-20). La bonne volonté du Père envers nous pour sa gloire, le Fils est venu la révéler et l'accomplir ; elle n'a trouvé à se formuler que dans l'offrande du corps de Jésus-Christ faite une fois pour toutes. Au lieu donc d'avoir affaire maintenant avec une lettre qui tue, avec une loi sainte, mais

faible par la chair, incapable non-seulement d'ôter le péché, mais même, si elle eût été accomplie, de présenter à Dieu ce qui eût pu le satisfaire réellement, nous nous trouvons en présence de l'expression absolue, vivante, efficace et parfaite de la volonté éternelle de la grâce, d'une volonté qui a réjoui Jésus, qui l'a amené sur la terre, qui a conduit tous ses pas, qui l'a fait marcher résolument à la croix, et qui ne sera satisfaite que lorsque, dans un monde purgé du péché et renouvelé, il nous verra semblables à Lui-même, les compagnons de sa gloire. Cette volonté ne porte pas seulement le cachet vivant de la grâce, de la sainteté et de la justice divine, mais en se révélant, elle a triomphé déjà de tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à elle et à ses desseins. Là où nous lisons l'amour, la sainteté et la justice de Dieu, nous apprenons aussi la puissance et le triomphe d'une volonté, par laquelle nous sommes réellement et efficacement mis à part pour Dieu comme les objets de sa faveur éternelle. « C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus-Christ, faite une fois pour toutes » (vers. 10). Le régime de la loi qui exige, fait place au régime de la grâce qui apporte le salut par le moyen de l'offrande du corps de Jésus-Christ, faite une fois pour toutes. Dieu n'est plus caché, le voile est déchiré ; le péché n'est plus rappelé d'année en année, il est ôté, Dieu et sa justice sont révélés : la grâce règne par la justice. Dieu est *pour* nous et il y trouve sa gloire. Le Père a envoyé le Fils ; le Fils a accompli l'œuvre ; le St-Esprit en rend témoignage.

Bienheureux celui qui, par la foi, a saisi la sainteté, la grâce, la puissance efficace de la volonté, qui est ainsi intervenue pour l'accomplissement des desseins qu'elle

s'était proposée, et qui, par l'offrande du corps de Jésus-Christ, nous a sanctifiés, nous a rendus parfaits à perpétuité, pour que nous puissions jouir maintenant de la communion de Celui dont cette volonté est procédée et de Celui qui l'a accomplie au prix du sacrifice de Lui-même.

Mais ce n'est pas tout encore : cette même volonté qui m'a sanctifié est toujours active envers moi : elle est toujours vivante et opérante, et son caractère n'a pas changé. Si elle m'a ouvert le chemin du sanctuaire, si elle m'a placé sur le chemin qui mène au repos, elle me conduit aussi maintenant tout le long du chemin, elle s'occupe de moi incessamment, et au travers de toutes les difficultés, de toutes les tribulations de la vie d'ici-bas, elle m'amènera sûrement et certainement là où elle m'a préparé une place, à sa propre louange par sa bonté envers moi. Le souverain sacrificateur, qui a été consommé par les souffrances, le Sauveur, qui s'est offert pour moi, a traversé maintenant les cieux, et comparait pour moi devant la face de Dieu, toujours vivant pour intercéder pour moi ; il est à même de secourir ceux qui sont tentés et sait assaisonner la Parole à celui qui est accablé de maux ; il est miséricordieux, fidèle, et ne se reposera pas avant qu'il puisse se réjouir en moi et dans tous les siens de tout le fruit du travail de son âme et rassasier ses regards (Es. LIII, 11).

L'âme affligée et exercée puise ici à une source de paix et de joie supérieure à toutes les circonstances de la vie d'ici-bas. Elle connaît le secret et le bon plaisir de la volonté, de laquelle elle-même et toutes choses dépendent : elle se repose sur elle, car cette volonté a réjoui Christ et l'a amené à la croix pour nous.

Si nous avons à endurer la discipline, c'est que Dieu agit envers nous comme envers des fils (Hébr. XII) : il veut nous dépouiller de nous-mêmes, de notre propre volonté, de tout ce qui est du vicil homme, et nous rendre participants de sa sainteté ; car sans la sainteté nul ne verra le Seigneur ; il veut nous former pour la lumière de sa présence et nous apprendre l'obéissance qui a conduit Jésus et qui nous conduira nous-mêmes sur ses traces jusqu'à Lui, dans ce seul chemin nos âmes, bénies et heureuses, le glorifient. Le joug de cette obéissance, que Christ portait, est aisé et son fardeau léger : puissions-nous les prendre sur nous, et apprendre de Lui, car il est débonnaire et humble de cœur et nous *trouverons* le repos de nos âmes (voyez Matth. XI, 25-50), nous aurons la confiance de la foi pour dire en tout temps que « la volonté de Dieu » est « *bonne, agréable et parfaite* » (Rom. XII, 2). La volonté de notre Dieu et Père achève maintenant ce qu'elle avait commencé et assuré à la croix : mieux que nous elle sait le chemin du bonheur et de la gloire, et sa toute-puissante activité en notre faveur fait concourir toutes choses ensemble à notre bien (Rom. VIII, 28). Le jour aussi viendra où, dans le repos de Jésus, dans la maison du Père, regardant en arrière vers le sentier qui nous y aura amenés, alors que la foi sera changée en vue, nous contemplerons avec adoration toutes les voies de cette volonté, par laquelle nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus-Christ, faite une fois pour toutes. Dieu aura alors accompli tous ses desseins, et nous, dans la gloire, bénissant sa volonté, nous serons les témoins vivants et éternels du bon plaisir de cette volonté !

« Levez vos yeux et regardez les campagnes, car elles sont déjà blanches pour la moisson » (Jean IV, 31 et suivants)!



Le vase d'albâtre.

« En vérité, je vous dis qu'en quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera aussi publié en mémoire d'elle. » Marc XIV, 9.

Savoir donner à chacune des vérités de la Parole de Dieu la place qui lui convient, est la vraie preuve de puissance et d'intelligence spirituelles : étant guidé par l'Esprit, on saura mettre toutes choses sous le jour qui lui appartient, et s'il est question de zèle dans une direction donnée, ce ne sera jamais aux dépens d'une autre vérité, car chacune d'elles a sa valeur et son importance propres.

Si on laisse agir la nature, d'une façon ou d'une autre, elle sera d'autant plus active que la conscience sera engagée, et l'activité de la nature agit toujours au détriment de la vérité. C'est probablement ainsi que sont nées une grande partie des erreurs qui se trouvent dans l'Eglise : une vérité particulière était mise en avant et poursuivie, et la puissance spirituelle venant à manquer, on avait recours à celle de la nature, et celle-ci conduit bientôt au delà de ce qui est seul vrai. Dans tout réveil de l'Eglise, et plus ce réveil est zélé et selon Dieu, plus il est nécessaire de juger toutes choses, « communiquant des choses spirituelles par des moyens spirituels » (1 Cor. II, 13).

Il me semble donc que, dans un temps comme celui où nous vivons, nous pourrions nous occuper, avec quelque fruit pour nos âmes, de la valeur respective de la Parole et du commandement que notre bien-aimé Seigneur a joints ensemble ici : « En quelque lieu que cet évangile soit prêché.... ce que cette femme a fait sera publié en mémoire d'elle. »

L'Évangile est annoncé assez généralement, et, par la grâce de Dieu, il est accepté par bien des âmes ; mais « ce que cette femme a fait, » et qui doit être « publié en mémoire d'elle, » cela est-il vraiment mis en lumière avec intelligence et de manière à produire un résultat ?

L'Évangile est le récit de l'œuvre de Jésus sur la terre. Le Seigneur nous y fait connaître à la fois sa volonté et sa capacité de venir au secours de l'homme, dans quelque circonstance de faiblesse ou de besoin qu'il se trouve, car la bonne nouvelle, annoncée à l'homme, n'est en réalité que l'histoire de ce que le Seigneur Jésus-Christ est pour lui dans son amour, amour qu'Il lui a prouvé en faisant ce qu'Il a fait ; et c'est dans la plénitude de son amour et de sa puissance, que Jésus s'adresse à l'humanité souffrante tout entière.

Y eut-il jamais nouvelle semblable à celle-ci ? Que le Fils de Dieu avait été fait à la ressemblance d'un homme, afin d'endurer toutes les souffrances qu'un être humain peut endurer, manifestant en même temps, sur la terre, le pouvoir de soulager pratiquement ces souffrances. Et plus encore, il nous est dit, que dans son propre corps sur le bois, Jésus porta le jugement et la peine que méritait l'homme à cause du péché.— Dans le passage que nous avons cité, nous voyons Jésus arrivé au terme de son service ici-bas : l'acte suprême,

base de toute son œuvre, par lequel Il porta le péché du monde, va s'accomplir, et pendant qu'Il se repose pour quelques instants dans la maison de Simon le lépreux, à Béthanie, une femme vint, ayant un vase d'albâtre, rempli d'un parfum de nard pur et de grand prix, et ayant brisé le vase, elle répandit le parfum sur la tête de Jésus. Ceci n'était *pas* l'Évangile, mais devait être *publié avec* lui ; c'était l'appréciation de la valeur intrinsèque de Celui dont l'Évangile n'est simplement que la biographie.

L'Évangile, je le dis encore, place devant nos yeux le service de Christ et l'amour de Dieu envers l'homme ; mais le vase d'albâtre brisé nous montre Christ, apprécié selon sa valeur dans sa relation avec le présent siècle mauvais. Dieu, manifestant ses desseins d'amour envers l'homme, est une chose, et l'homme, témoignant qu'il reconnaît le prix de ce que Dieu fait, est une autre chose. Le Seigneur donne personnellement la preuve de son amour envers l'homme, et l'homme lui rend cet amour en appréciant Dieu selon ce qu'Il est. Le premier objet de tout ministère de la part de Dieu, c'est d'apprendre à l'homme ce qu'il a perdu, et comme « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, » peut seul révéler le Père, l'Évangile nous fait connaître les œuvres et le ministère de ce Fils bien-aimé. Quiconque sert l'Évangile, selon la capacité que Dieu lui a donnée, met en évidence Celui qui révèle le Père, c'est-à-dire, le Seigneur Jésus-Christ ; et quiconque fait ainsi connaître Jésus, concourt au service de l'Évangile. Ce fut le témoignage de tous les serviteurs de Dieu depuis Adam jusqu'à maintenant. Il est vrai que, dans les dispensations passées, ce témoignage n'était rendu qu'obscurément ;

toutefois, c'était toujours de ce côté que le service, les types et les ombres dirigeaient le regard.

Mais le dévouement personnel, qui disait quel prix ce Seigneur, ainsi annoncé, avait pour le cœur, ce dévouement était plus rare; il était moins exigé, quoiqu'il n'eût pas moins de valeur. Hénoc nous donne l'exemple d'un homme, qui ne se contentait pas de rendre pleinement témoignage à la vérité, telle que Dieu la lui avait révélée, mais qui reconnaissait de plus la valeur de la vérité qui était en Dieu lui-même, en montrant que, quoiqu'il vécût dans le monde, il n'était pas du monde, car il « marcha avec Dieu ; » de telle sorte qu'il y a un mémorial d'Hénoc qui se rattache à la vérité qu'il a prêchée. Rendre témoignage à la vérité qui nous a été révélée est une chose, et manifester notre affection pour le Seigneur, jusqu'à mettre de côté ses dons pour jouir de Lui-même, est une autre chose. Là où ceci a lieu, il y a un « mémorial. »

Ce renoncement ne produit, ou ne prétend produire aucune impression favorable sur les hommes : tout au contraire. Souvent on encourt le reproche de faire une « perte » de ce qui aurait pu être employé différemment. Mais le Seigneur apprécie tellement ce qu'on fait pour Lui, qu'Il commande que l'on s'en souvienne, et chaque action de ce genre est spécialement remarquée et racontée dans les Ecritures. Un homme peut être un bon évangéliste, c'est-à-dire un prédicateur fidèle de la vérité qu'il a reçue; mais celui qui abandonne tout pour Christ, se renonçant lui-même, fait preuve d'un sentiment plus profond et plus réel de l'excellence de la vérité et du Dieu de vérité qu'il proclame. Abraham rendit témoignage de l'amour de Dieu envers l'homme, lors-

qu'il montra son amour à lui, en risquant sa vie pour délivrer Lot. Cet acte-là était une manifestation de l'Évangile, car l'Évangile est essentiellement l'expression de l'amour de Dieu envers l'homme. Mais lorsque Abraham refusa les offres du roi de Sodome, tout comme précédemment il avait abandonné son pays et sa parenté, il témoigna qu'il connaissait le prix de ce qu'il possédait en Dieu, et ces choses sont rapportées de lui comme un mémorial. Aussi la première parole que Dieu lui dit après cela, c'est : « Je suis ton bouclier et ta grande récompense » (Gen. XV, 1). Le renoncement d'Abraham était tellement agréable à Dieu, qu'immédiatement il lui confirme la promesse qu'Il lui a faite.

Dieu appelle ses serviteurs à être l'expression de son amour envers les hommes, et surtout envers leurs frères ; mais le fait même qu'il est dit : « en tant que vous avez fait ces choses, à l'un des plus petits de ceux-ci, qui sont mes frères, vous me les avez faites à moi-même » (Matth. XXV, 40), prouve que faire une chose pour *Christ Lui-même*, est le témoignage le plus élevé et le plus excellent. Un des principaux caractères des serviteurs de Dieu, c'est l'amour : « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour » (1 Jean IV, 8) ; mais c'est une chose différente et meilleure, de ne pas aimer le monde, ni les choses qui sont au monde, parce que l'amour du Père est en nous, et nous dédommage de tout.

Quand le cœur naturel participe à quelque chose, il tend à tout accaparer, et même quand il s'agit de l'Évangile, le danger existe de faire de l'homme le seul objet de notre attention ; nous pouvons être entraînés à montrer tant d'intérêt pour l'homme, qu'il ne reste ni temps

ni occasion pour rendre au Seigneur ce qui Lui revient en honneur et en sacrifice. L'égoïsme trouve à se satisfaire de cette manière, car alors le service est particulièrement évangélique et expressif, sans qu'aucun dévouement personnel pour le Seigneur soit demandé; du moins le Seigneur n'occupe-t-il pas la première place, comme nous le savons et le sentons trop bien. En brisant le vase d'albâtre et en répandant le parfum sur la tête de Jésus, la femme faisait de Lui-même son principal objet, et quiconque prêchait la bonne nouvelle, devait rapporter ce qu'elle avait fait, en mémoire d'elle.

Et l'action de cette femme est-elle, en effet, commémorée de nos jours? c'est-à-dire la personne de Christ est-elle placée devant le cœur, comme étant ce qu'il y a de plus excellent et de plus digne? Personne ne dira que cela soit. Eh! bien, dans ce cas, l'une de ces deux choses doit être vraie: — ou que le Seigneur ne voulait pas dire ce que ses paroles expriment, quand Il dit: « en quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera publié en mémoire d'elle; » — ou bien que *cet* évangile n'est pas toujours annoncé! La première chose, nous le savons, est impossible; la seconde est possible, et doit nous être à tous un sérieux avertissement.

Le serviteur de Dieu le plus dévoué a reconnu, à un moment ou l'autre de sa vie (quelque béni qu'ait été d'ailleurs son ministère), qu'il y avait quelque chose au delà de toutes les démonstrations de la puissance et de la grâce de Dieu, qu'il lui était donné de faire, et cette chose était — Dieu Lui-même. Moïse savait combien le cœur était plus fortifié en voyant la gloire de Dieu, qu'en Le servant même de la manière la plus

fidèle. Quelque nécessaire et quelque dévoué que fût le ministère de Moïse, il pouvait y renoncer pour dire : « Je te prie, fais-moi voir ta gloire » (Ex. XXXIII, 18). Il lui était doux et glorieux de servir, mais de contempler la gloire de Dieu, en oubliant tout ce qui était de la terre, était meilleur et atteignait plus haut. Aucune mesure de service ne fait mieux connaître Moïse que cette appréciation, quant à lui-même, de la valeur personnelle du Seigneur ; aussi le retrouvons-nous plus tard sur la montagne de gloire : l'entière satisfaction qu'il trouvait dans le Seigneur devant être rapportée en mémoire de lui. La gloire du Seigneur et la gloire avec le Seigneur, surpassaient pour lui le service le plus actif. Dieu était pour lui quelque chose de plus que de servir le peuple, même dans la plénitude de la puissance et de l'amour de ce Dieu. Il n'ôtait rien à ceux-ci, mais il trouvait davantage son bonheur en Dieu Lui-même, et ce besoin étant le plus élevé, il y fut satisfait au delà de toute pensée. Moïse parla avec le Seigneur sur la montagne de la transfiguration.

Le ministère de l'Évangile, c'est-à-dire, l'expression de ce que Dieu est pour l'homme, est le message le plus beau qui soit confié à l'homme ; mais pour celui qui connaît et qui aime Christ, il y a encore le renoncement empressé et facile à toute distinction et à toute œuvre, pour jouir de *Christ Lui-même*. Le Seigneur Jésus pouvait dire : « ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jean IV, 34) ; toutefois, il y avait pour Lui quelque chose de plus précieux encore, — où son cœur se reposait, — et qui se faisait jour quelquefois par des paroles comme celles-ci : « Père, je te rends grâces » —

« Père, glorifie ton nom » — « Je ne suis passeul, car le Père est avec moi » (Jean XI, 41 ; XII, 28 ; XVI, 32). Ce sentiment de satisfaction en Dieu, séparé et indépendamment de tout autre chose, est le témoignage le plus précieux envers Dieu de la part de ses serviteurs, quelque chétive que soit la mesure dans laquelle nos pauvres faibles cœurs puissent le rendre. C'est une appréciation de Lui-même, fondée sur ce qu'Il a fait pour nous, mais qui dit en même temps quelle est la valeur et l'excellence de la Personne, qui a ainsi agi en notre faveur.

Nous retrouvons, dans différentes parties des Ecritures, les preuves du prix que Dieu attache à ce témoignage. Dans la consécration des sacrificateurs, par exemple, il n'était pas question de l'Évangile, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait d'aucun service envers l'homme, mais on reconnaissait, à cette occasion, devant Dieu, quelle plénitude de bénédictions on avait reçues, et c'était les mains remplies de ce qui les rappelait, que les sacrificateurs se présentaient devant l'Éternel. C'est ainsi que le ministère le plus excellent consiste à proclamer « les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (1 Pierre II, 9). La femme, qui mit en pièces sa fiole d'albâtre et oignit la tête de Jésus, cette femme était un *sacrificateur* ; ses mains étaient pleines des vertus de son Seigneur, et l'acte qu'elle accomplissait, disait à quel point elle reconnaissait Jésus pour ce qu'Il était. Tout serviteur de Dieu reconnaîtra, et est appelé à reconnaître, par un témoignage pratique, que Dieu est en Lui-même quelque chose de meilleur qu'aucune démonstration faite de Lui. Les œuvres et les voies de Jéhovah nous réjouiront et occuperont nos pensées, selon la mesure de spi-

ritualité à laquelle nous sommes parvenus ; mais Jéhovah Lui-même peut seul satisfaire nos cœurs.

Après que David eut réussi d'une manière si remarquable, par la puissance de Dieu, à se frayer un chemin à travers tous les obstacles, jusqu'à la montagne de Sion, où il fut établi roi, il ne put trouver le repos dans l'accomplissement fidèle de son service. Il ne pouvait supporter la pensée d'être plus en honneur sur la terre que Dieu, et de demeurer dans une maison de cèdre, tandis que l'arche de l'Éternel n'était que sous des courtines. D'après son appréciation, le Seigneur était moins bien traité que Lui. Cette pensée de David ne dénotait pas une pleine intelligence de celle de Dieu, car une époque de guerre n'était pas celle qui convenait à la glorification de Dieu sur la terre. Toutefois, ce sentiment de David fut agréable à Dieu, et il le reconnaît, en mettant dans le cœur de son serviteur cette conscience de proximité et d'intimité avec Lui-même, qui, plus que toutes choses, répondait à tous les désirs et à toutes les intentions de David. « David entra et se tint devant le Seigneur. » — De plus, quoique l'honneur de bâtir un temple à Dieu fût refusé à David, il prépara pour sa construction des choses magnifiques. Si les circonstances et la nature de son service lui interdisaient d'élever une habitation au Seigneur, rien ne pouvait l'empêcher de faire travailler aux préparatifs de toute sa puissance. « J'ai, » dit-il, « une grande affection pour la maison de mon Dieu ; » et « David eut une fort grande joie, » tout en disant : « Toutes choses viennent de Toi, et les ayant reçues de Ta main, nous Te les présentons » (1 Chron. XXIX, 3, 9, 14).

Tout ceci doit nous faire comprendre de quelle plus

grande valeur est le service accompli par dévouement pour le Seigneur, qu'accompli en vue des hommes seulement; et nous voyons qu'il demeure un mémorial du premier, tandis que, quant à l'autre, après que nous avons fait tout ce qui nous a été commandé de faire, nous ne sommes, à nos propres yeux, que des serviteurs inutiles (Luc XVII, 40). Sans doute le Seigneur récompensera aussi ce service-là, quand Il viendra en son jour, et qu'Il accueillera chacun de ses serviteurs fidèles par cette parole précieuse : « Bien, bon et fidèle esclave, — entre dans la joie de ton Seigneur » (Matth. XXV, 21) ; mais sans nul doute aussi, c'est en appréciant la personne de son Seigneur, que chacun d'eux aura été amené à faire abnégation de Lui-même et à expérimenter la vérité de cette promesse : « il n'y a personne qui ait laissé maison, ou frères, ou sœurs, etc. pour l'amour de moi et de l'Évangile, qui n'en reçoive maintenant, en ce temps-ci, cent fois autant » (Marc X, 29, 30). En un mot, renoncer à quoi que ce soit pour le Seigneur, est plus excellent qu'aucun ministère. L'âme est alors sous la consécration de la sacrificature.

La pauvre veuve qui mit dans le trésor ses deux pites, toute sa subsistance, attira immédiatement l'attention de Jésus, qui place son humble offrande au-dessus de toutes les autres. Dans la mesure de lumière et de connaissance qu'elle possédait, cette femme donnait tout ce qu'elle avait pour l'entretien du temple (figure de Christ), et montrait ainsi que son cœur était affectionné au Seigneur plus qu'à toute chose. Ce fut un rafraîchissement pour l'âme de Jésus, à cette dernière visite au temple; de même, qu'à Béthanie, cette autre femme le réjouit encore par un acte de même nature,

produit toutefois par une intelligence et une appréciation de Lui-même plus profondes et plus entières. En brisant le vase d'albâtre et en versant l'huile précieuse sur la tête de Jésus, elle déclarait que son cœur renonçait à toute joie terrestre, non pour un Christ vivant, dont le temple était le type, mais pour un Christ rejeté, et enseveli quant à ce monde. Elle prodiguait ce qui était rare et de grand prix, afin de mettre en relief et de commémorer, ce qui allait passer devant les hommes inaperçu et inapprécié, c'est-à-dire la mort du Seigneur. Elle veut, dans un sens, partager avec Lui sa réjection, et ensevelir avec Lui toute distinction et toute gloire de la terre. Elle lui rend honneur, là où les hommes l'accablent d'outrages, et toutes ses ressources sont concentrées vers ce but.

Une autre fois elle s'occupera de l'Évangile de l'amour de Christ, ce récit merveilleux, béni pour celui qui l'annonce comme pour celui qui l'écoute, mais dans ce moment, elle manifeste solennellement que Christ Lui-même est l'objet de son âme, au-dessus et au delà de toute réquisition de service. Et comment le Seigneur accueille-t-Il sa déclaration silencieuse ? « Laissez-la, pourquoi lui donnez-vous du déplaisir ? » dit-Il, lorsque les autres la reprennent. Il ne veut pas qu'elle soit troublée ou affligée dans l'accomplissement d'un acte, dont son cœur à Lui lui sait tant de gré. Les hommes peuvent considérer ce qu'elle fait comme étant « une perte, » le cœur de Jésus lui en tient compte, et Il commande qu'on s'en souvienne « en mémoire d'elle. »

C'est ainsi que l'apôtre Paul, dans sa prison à Rome, dit : « J'ai le désir de déloger et d'être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur » (Phil. I, 23), meilleur

que tout, malgré que nul n'ait servi avec plus de zèle que lui. Mais il place une plus entière jouissance de Christ au-dessus de tout ministère. Il avait souffert la perte de toutes choses pour Christ ; c'était là le témoignage qu'il avait rendu, le plus doux pour le cœur du Seigneur, et qui devait être commémoré partout où son Evangile serait annoncé dans tout son entier.

Combien ceci est différent des vues qui prédominent de nos jours, vues d'autant plus subversives, qu'elles sont, en apparence, louables. Je veux parler de la tendance de s'occuper exclusivement du service de l'homme. L'Evangile même est sans cesse mis en avant pour produire ce service, tout à fait bon en lui-même sans doute, sauf en ce qu'il est exclusif, c'est-à-dire, qu'il n'a en vue que l'homme seulement, en refusant au Seigneur l'onction du parfum de grand prix, sous prétexte de le donner aux pauvres. En un mot, lorsque tant de choses sont faites en vue de l'homme, il n'en est point fait qui montre que le cœur sache apprécier un Christ rejeté, dont le dernier témoignage devant le monde a été Sa mort. Il est peu visible que le cœur ait renoncé à toute louange, à toute distinction humaines, par dévouement à Christ, s'associant à Lui, et rendant hommage au dernier grand acte de sa vie sur la terre. Le fait même que le Seigneur, ainsi rejeté, a quitté ce monde, devrait flétrir pour nous tout ce qui s'y trouve, et nous faire ensevelir avec Lui tout ce qui par nature a quelque charme et quelque attrait.

Prenons donc garde, qu'en prêchant l'Evangile, nous ne négligions de mentionner ce que Jésus Lui-même y a attaché comme un « mémorial, » méprisant ainsi la parole de notre Seigneur.



LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Notes sur le chap. V de l'Apocalypse.

Nous avons vu, au chap. IV*, le trône de Dieu dressé dans le ciel, afin que l'Héritier de toutes choses soit amené dans le monde, selon l'expression de l'épître aux Hébreux : « quand il introduit le premier-né dans le monde habitable » (Hébr. I, 6). Mais nous ne voyons pas que toutes choses lui soient encore assujetties, et que les desseins de Dieu à cet égard soient accomplis, car dans le livre qui nous occupe ici, ce premier-né n'apparaît qu'au chap. XIX.

La fin du chap. III nous a dit le témoignage du Seigneur Lui-même à l'égard de la chute de l'Eglise sur la terre, car il vomit l'Eglise de sa bouche. Nous avons vu aussi que Christ prend la place, dans laquelle l'Eglise n'a pas su se maintenir, et qu'il se présente lui-même comme « l'Amen, le témoin fidèle et véritable.... » Le pouvoir judiciaire du Seigneur ayant ainsi pris fin au milieu des chandeliers sur la terre (voyez les chap.

* Voir ci-dessus, p. 500.

I, 9-20, II et III), nous avons trouvé au chap. IV un trône, — non pas de grâce, mais de jugement, établi dans le ciel, et autour de ce trône les saints glorifiés, assis sur leurs trônes, parfaitement tranquilles au milieu des tonnerres et des éclairs, procédant du trône qui est au milieu d'eux : mais quand les animaux célèbrent la majesté de Dieu, alors les saints jettent leurs couronnes devant le trône et se prosternent et adorent Celui qui y est assis, le Créateur.

Le chap. V, dont nous allons nous occuper maintenant, nous donne l'état de choses qui remplit l'espace de temps, depuis le moment où Christ vomit de sa bouche ce qui a le nom d'Eglise sur la terre, moment où ont lieu les jugements qui précèdent la prise de possession de son trône sur la terre.

Il n'est pas question, au chap. V, de la manifestation de la gloire générale de Dieu, mais de l'ouverture, ou plutôt de la préparation à l'ouverture d'un livre qui n'est réellement ouvert qu'au chap. VI. Ce chapitre V ne nous parle pas davantage d'un trône qui promet des bénédictions à la terre, comme au chap. IV, où nous le voyons entouré de l'arc-en-ciel, ce signe de la fidélité de Dieu à son alliance avec la terre. Nous ne retrouvons pas non plus les titres de Dieu, qui appartiennent à l'Ancien Testament ; il ne s'agit plus du « Seigneur Dieu le Tout-Puissant, » il n'est pas question du « Créateur, » de Celui qui « a créé toutes choses et à cause de la volonté duquel elles existent et furent créées, » mais c'est le « Rédempteur » qui est loué et béni. Le chap. V nous place en présence des conseils de Dieu, quand l'Eglise a disparu. Dieu toujours patient, même en jugement, va intervenir maintenant de diverses ma-

nières, jusqu'à l'accomplissement de son premier et principal dessein qui est d'amener « le premier-né » dans le monde. Le chapitre IV ne contenait rien à ce sujet, parce que si ce dessein doit s'accomplir, la *création* ne suffit pas et il faut que la *rédemption* intervienne. Remarquez aussi que les conseils de Dieu ici sont liés à la terre, et non pas, en aucune manière, à ses desseins de grâce envers les pécheurs individuellement. Il faut que la *rédemption* intervienne, si Dieu doit être glorifié comme Sauveur aussi bien que comme Créateur. .

« Et je vis dans la droite de Celui qui était assis sur le trône un livre... » (vers. 4). Les desseins de Dieu sont dans la main de Celui qui était assis sur le trône, dans la droite de la puissance, afin qu'ils soient accomplis, car Celui qui est assis sur le trône est capable de les accomplir. Il y a une grande consolation dans cette pensée que, quelque terribles que puissent être les jugements, — et certes ils sont terribles, — le livre est dans la main de Dieu en sorte que, s'il est question des sceaux, des trompettes, des coupes de la colère, nous les voyons dans la main de Dieu, comme expression de l'accomplissement de ses desseins. Il en est de même ici, quand nous voyons que l'Agneau qui nous a aimé et qui s'est donné pour nous, est Celui qui va prendre le livre avec la même tranquillité, avec laquelle Dieu le tient dans sa main.

Le cœur naturel, car nous sommes encore « dans le corps, » tremblerait à la vue de ces choses, comme dit Luc : « les hommes rendent l'âme de peur à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitable » (Luc XXI, 26). Mais la foi a une place assurée dans les conseils de Dieu ; elle voit tout entre les mains

de Dieu et pour la gloire de Dieu. Dieu, dans la stabilité de sa propre puissance, tient le livre sur le trône, car Lui seul connaît ses propres conseils, — et la foi le reconnaît. Ainsi, Celui qui nous a aimé et qui nous a lavé de nos péchés dans son propre sang, c'est Christ, qui est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu, et qui vient ouvrir le livre de ces conseils de Dieu. Les choses qui sont écrites dans le livre ne concernent pas l'Eglise ; mais le chrétien doit en avoir pourtant l'intelligence, car il a « la pensée de Christ » (1 Cor. II, 16). Quand une prophétie est donnée, le Seigneur en ouvre le livre pour nous et nous l'expose, afin que nous intercédions avec Lui pour d'autres. Ainsi après que Dieu eut appelé Abraham hors de son pays et l'eut placé sur le chemin de la foi, se révélant Lui-même à lui, et lui donnant les promesses, il lui révéla d'autres choses qui ne le concernaient pas, lui Abraham ; il lui donna non-seulement la seconde promesse : « J'ai donné ce pays à ta postérité ; » mais il lui parla de ses desseins à l'égard de Sodome (Gen. XVIII, 16-23 ; XV, 18). Il en est de même pour le chrétien ; il est entièrement en dehors de la scène du jugement. Il participe sans doute, tandis qu'il marche ici-bas, au jugement présent du mal, sous la forme de discipline pour son profit, mais quand Dieu lui parle de jugement, prophétiquement, ce jugement se rapporte toujours à d'autres personnes qu'à lui-même. Enoch marcha avec Dieu, et eut le secret de Dieu à l'égard des jugements qui devaient tomber sur le monde. « Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement etc... » (Jud. 15). Mais Enoch ne supposa pas que ce jugement tomberait sur lui : il fut retiré de la scène sur laquelle le

jugement devait être exécuté ; et , comme je viens de le dire , il en est de même pour l'Eglise : les terribles jugements qui procèdent du trône ne la touchent pas , quoiqu'elle soit appelée le vase du témoignage à l'égard de ce qui doit arriver et qu'elle doive intercéder , comme il en fut d'Abraham. Dieu dit : « Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire ? » Puis quand Abraham a la connaissance de ce que Dieu va faire , il est comme un sacrificateur dans la présence de Dieu , et il intercède pour Sodome. Telle est aussi , dans un sens plus élevé , la position de l'Eglise : « Nous avons la pensée du Christ ; » et c'est dans ce sens que le chrétien est un prophète : il a la pensée de Christ ; il est aussi un sacrificateur , car il a l'esprit d'intercession ; il est encore serviteur , pour porter l'Evangile aux pécheurs , et il régnera quand Christ régnera. L'Eglise , ayant reçu grâce , par la croix de Christ , est , dans le temps présent , le messager de la grâce auprès de ceux qui s'en vont périr.

Mais revenons à notre sujet : Quand Dieu commence à manifester ses desseins , il faut que Christ entre sur la scène , car non-seulement il a droit à toutes choses en vertu d'un droit divin , mais il est aussi héritier de toutes choses par le décret de Dieu. C'est pourquoi , quand il s'agit de la rédemption de la possession acquise , de la délivrance de l'héritage d'entre les mains de l'usurpateur , par des jugements , l'Ecriture nous présente le livre des conseils de Dieu , comme l'acte de transmission de l'héritage au vrai Héritier , à Celui qui a acquis son droit à l'héritage par l'œuvre qu'il a accomplie. C'est pourquoi aussi , quand ce livre des conseils de Dieu apparaît , le Fils aussi , qu'« il a établi héritier de toutes

choses » (Héb. I, 2) entre sur la scène. Les Juifs avaient la coutume (comp. Jér. XXXII, 14), quand il s'agissait de transmission de propriété, d'avoir deux livres, l'un ouvert, dans lequel se trouvaient les actes ou titres, et un autre scellé, qu'on gardait en réserve, afin de prévenir toute erreur : et ce livre que Dieu plaça dans la main de l'Agneau était un livre scellé, « scellé de sept sceaux. »

« Et je vis un ange fort proclamant à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux? ... Et moi je pleurais fort, parce que nul n'était trouvé digne d'ouvrir le livre, ni de le regarder » (vers. 2-4). L'âme du prophète n'était pas préoccupée de la manière dont Dieu accomplirait ses desseins, car quand le cœur est près de Dieu, il ne cherche pas indiscrètement à pénétrer dans ce que Dieu lui cache, ce serait pécher ; mais quand Dieu a des desseins qu'il veut nous révéler, ce serait un sujet de peine pour nous que de ne pas les connaître. Mais quelqu'un dira peut-être : sans doute le salut est une matière d'une importance capitale, mais n'est-il pas assuré? Oui, il est assuré ; et s'il ne l'était pas encore pour quelqu'un, c'est lui, ce salut, qui doit être la première préoccupation. Mais une fois que je suis enfant, j'ai à cœur les intérêts de la famille, et aussi lorsque ce qui concerne le Premier-né est révélé je m'y intéresse, parce que mes affections sont révélées par Lui. Il y a en effet des affections qui découlent de la relation elle-même dans laquelle on se trouve, comme il y en a qui découlent du fait qu'on est sauvé. S'occuper de la prophétie, avant que la grande question du salut soit réglée entre l'âme et Dieu, n'est que vaine curiosité ; mais quand la conscience est en

paix avec Dieu, les affections qui découlent des nouvelles relations dans lesquelles l'âme est placée, ont leur libre essor. Ces affections découlent de la relation elle-même, quel que soit le degré de la réalisation de celle-ci dans l'âme, dès que l'âme s'y trouve réellement placée, et avant qu'elle ait la connaissance de sa position. Il y a des personnes qui ont le cœur réellement tourné vers Dieu, sans qu'elles jouissent d'une paix bien établie. Job disait à Dieu : « Voici, qu'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en Lui » (Job XIII, 15). Dieu, brisant sa volonté, l'éprouvait, l'humiliait, afin de lui apprendre ce qu'il était. Job avait pleine confiance en Dieu quoique son âme ne connût pas la vraie paix. Son cœur était tourné vers Dieu, et quand son âme trouva la paix, les affections du cœur, retenues jusque-là, s'épanchèrent, car je n'entends pas dire qu'il n'y ait pas d'affections jusqu'à ce que l'âme jouisse de la paix. Mais quand la question du salut est vidée, les affections ont libre cours et l'âme en paix est ouverte pour apprendre, dans la communion avec Dieu, tout ce que Dieu s'est proposé de faire et qu'il va accomplir.

« Et l'un des anciens me dit : Ne pleure pas » (vers. 5). On ne peut qu'être frappé de voir à quel point ces 24 anciens occupent la place qui appartient à l'Eglise auprès de Dieu — et combien leur culte est un culte *intelligent*. Ils sont toujours ceux qui sont les vases de la connaissance : ils ont été faits « rois et sacrificateurs. » L'Eglise a une connaissance d'un ordre bien plus élevé que celle des prophètes qui introduisaient leurs messages par un : « Ainsi a dit l'Eternel. » Les prophètes délivraient ce que le Seigneur leur avait communiqué, et, après l'avoir délivré, ils avaient eux-mêmes à en sonder

le sens et la portée : « Il leur fut révélé, dit Pierre, que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils administreraient ces choses qui vous sont maintenant annoncées..... » (1 Pierre I, 12). Et ainsi Jean, qui apparaît ici sous le caractère de prophète, n'a pas le même degré d'intelligence que les anciens, dans ce qu'il révélait : il a tout juste la lumière que Dieu donnait dans ce moment-là, — tout juste ce qui lui était nécessaire pour la délivrance de son message, et rien de plus. Mais maintenant que le Saint-Esprit est venu et que la pleine révélation de la pensée de Dieu a été donnée dans la parole écrite, l'Eglise, comme telle, ayant « la pensée de Christ, » non-seulement connaît le message, mais a l'intelligence de la pensée de Christ au sujet de ce qui est révélé (comp. 1 Cor. II).

Jean ne voit personne ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, qui soit digne d'ouvrir le livre ni de le regarder, et, on le comprend trop bien, il « pleura fort. » Mais les anciens autour du trône ? Pleurent-ils ? Sont-ils troublés ? — Les éclairs et les tonnerres les avaient laissés en parfait repos — et ici encore d'une voix sereine et calme nous entendons l'un d'entr'eux disant : « Ne pleure pas. » Pouvaient-ils douter que Christ fût établi héritier de toutes choses ? — Non-seulement ils en avaient la glorieuse certitude, mais ils connaissaient Christ comme « le Lion de la tribu de Juda, » comme celui qui avait toute puissance pour prendre possession de l'héritage. Les anciens savaient ce que c'était que la *rédemption*, et par conséquent ils avaient la parfaite et paisible assurance que ce « Lion » avait toute puissance pour ouvrir le livre et ses sept sceaux, pour révéler et accomplir les conseils de Dieu et pour

porter le poids de cette gloire. Les deux choses qui appartiennent tout particulièrement à Christ, sont la puissance et la sagesse : « Christ, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » (1 Cor. I, 24); et Christ fait participer l'Eglise à sa sagesse : « Il nous a été fait sagesse... » (1 Cor. I, 50), — et il la fera participer à son pouvoir. N'est-ce pas là ce que nous présente, en type, l'histoire de Joseph? Quand Joseph est en prison, Dieu lui donne de la sagesse pour interpréter les songes ; plus tard, nous le trouvons, à la droite du trône du roi, exerçant tout pouvoir. L'Eglise partagera le pouvoir avec Christ, car elle régnera avec Lui et elle partagera tout avec Lui, la gloire personnelle de la divinité exceptée ; mais le temps de cette participation au pouvoir n'est pas encore venu pour l'Eglise, car je ne parle pas ici de la puissance spirituelle pour remporter la victoire sur le mal. Le temps présent est le temps où l'Eglise est appelée à manifester la sagesse dans l'intelligence des voies de Dieu : elle a le St-Esprit dont le Seigneur a dit : « Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité » (Jean XVI, 13), mais l'Esprit agit par la Parole écrite, car la Parole écrite est le seul dépôt de la vérité de Dieu : c'est pourquoi l'Ecriture est le grand instrument dont Dieu se sert pour la communication de cette vérité, par l'enseignement de l'Esprit saint, quoique en même temps Dieu puisse trouver bon de se servir de différents canaux pour répandre ce qui est ainsi communiqué.

« Voici, le lion qui est de la tribu de Juda, la racine de David a vaincu.... » Là où les désirs du cœur sont formés par la pensée de Dieu, Dieu ne peut que satisfaire ces désirs. Si même ils sont exprimés par des

pleurs, ils rencontrent infailliblement un : « Ne pleure pas, » car Christ a accompli ce qui permet à la pensée de Dieu d'être communiquée à toute âme qui a soif. Jusque-là cette communication n'était pas possible, comme Christ le dit Lui-même : « Bienheureux sont ceux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous dis que plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré de voir les choses que vous voyez etc... » (Luc X, 23-24). Dès que l'œuvre de la rédemption fut accomplie, Jésus s'assit à la droite de Dieu, le St-Esprit fut envoyé sur la terre en témoignage de l'acceptation de l'œuvre et de la personne de l'homme ressuscité qui était maintenant dans la gloire. C'est pourquoi partout où maintenant il y a un désir dans le cœur, selon Dieu, Dieu répond à ce désir et y satisfait dans la puissance de l'Esprit, car si Christ est révélé, la pensée de Dieu est aussi que « nous croissions en toutes choses jusqu'à Lui qui est le Chef, le Christ » (Eph. IV 13) ; mais il faut un cœur humble pour la recevoir, car : « Il fera marcher dans la justice les humbles, et il leur enseignera sa voie » (Ps. XXV, 9).

« Voici, le lion qui est de la tribu de Juda, la racine de David. » Juda était celui en qui les promesses avaient leur centre : Quand Jacob bénit ses fils, il dit : « Juda, quant à toi, tes frères te loueront » (Gen. XLIX, 8). La promesse générale, au commencement (Gen. III, 15), était que la semence de la femme briserait la tête du serpent. Plus tard toutes les promesses furent dévolues à la semence d'Abraham : « En ta semence seront bénies toutes les nations de la terre » (Gen. XXII, 18). Le cercle devint toujours plus étroit : Juda fut choisi au milieu de ses frères, et après, la famille de David, com-

me il est dit du Sauveur : « Et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père » (Luc I, 32). Ce trône n'est pas un trône dans le ciel pour dominer sur la création, mais un trône sur la terre pour gouverner la terre. » Quand le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples, selon le nombre des enfants d'Israël » (Deut. XXXII, 8).

Christ est appelé « le lion de la tribu de Juda, » parce que c'est par puissance qu'il accomplira les conseils de Dieu. Il est aussi « la racine de David. » Si nous considérons David comme type, et comme homme responsable, il a failli, et sa famille a fait comme lui ; et l'homme a fait de même toutes les fois que Dieu l'a mis à l'épreuve dans une position qui dépendait de sa responsabilité. Mais Dieu ne peut pas faillir, et il faut qu'il suscite une semence à David selon sa promesse. A la fin de l'Apocalypse il est parlé de Christ comme de « la racine » et de « la postérité » « de David, » mais avant qu'il puisse être manifesté comme étant « la postérité, » il faut qu'il soit démontré « la racine ; » car il est la racine et la source de toutes les promesses de Dieu : en Lui elles sont toutes « oui et amen, » soit qu'il s'agisse de l'Eglise, ou d'Israël. Si David porte un fruit de bénédiction, il n'est cependant pas la racine, quoiqu'il puisse être le tronc : s'il porte du fruit, ce ne peut être que par Celui qui est « la racine. »

« Et je vis au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu des anciens, un agneau qui se tenait là, comme immolé. » Le Seigneur apparaît ici avec les marques de son humiliation : « comme un agneau mené à la boucherie..., comme une brebis muette devant

Celui qui la tond, il n'a point ouvert sa bouche...» (Es. LIII, 7). Il revêt un caractère dispensationnel de la rédemption : il est « l'Agneau, qui est comme immolé ; » il apparaît dans ce caractère d'humilité, de soumission, dans lequel il a souffert dans un monde de pécheurs ; et là se trouve le secret de la vraie puissance. Nous aussi, maintenant, nous habitons dans un monde où le mal règne, et nous sommes appelés à souffrir comme Christ a souffert, nous sommes appelés à savoir discerner ce qui est bien et ce qui est mal, et à souffrir plutôt que de céder un moment au péché.

Quoique l'Agneau soit un agneau souffrant par rapport à la terre, sa vraie place est toutefois sur le trône lui-même. Christ remplit toutes choses ! Si je descends dans « les parties les plus basses de la terre » je l'y trouve ; si je monte jusqu'au trône des cieux, je l'y trouve encore, et non-seulement comme Dieu, mais comme Celui qui s'occupe du bien et du mal. Et qui est plus près de nous que Lui ? Il a été au milieu de nous comme Celui qui sert, et Lui qui a lavé les pieds de ses disciples ne cesse pas de les servir, quoiqu'il n'ait pas pu demeurer avec eux sur la terre, il les sert néanmoins ; et il viendra même encore, « et s'avancant, il les servira » (Jean XIII, 4 et suiv. ; Luc XXII, 27, XII, 37). Celui qui était un avec le Père, à qui, comme Fils, Dieu avait remis toutes choses, s'est anéanti Lui-même pour être le Serviteur ! Depuis les hauts cieux jusqu'au plus bas de la terre, il n'y a rien qui ne soit rempli de la gloire du Seigneur, le Christ-Jésus, excepté, hélas ! le cœur misérable et vide d'un pécheur incrédule ; il n'est pas un lieu, depuis le Calvaire jusqu'au trône de Dieu, qui ne soit rempli de l'amour et de la justice de

Dieu, tels qu'ils ont été manifestés en Christ ; et si nos cœurs savaient se reposer, sur cette précieuse, toujours puissante et glorieuse vérité, de quelle paix ne seraient-ils pas continuellement remplis ? La paix de Dieu Lui-même nous garderait, car nous ne pourrions rencontrer ni lieu, ni circonstance, ni chagrin, ni souffrance, sans que nous y trouvions Christ, et si Christ est entre nous et la souffrance au lieu que la souffrance vienne se placer entre nous et Christ, nous reconnaitrons que la souffrance qui nous enveloppe est, sur toute la surface de la terre, la meilleure place pour nous, parce que toute souffrance, ainsi, nous rapprochera de Christ. Il n'y a pas de place intermédiaire : « les corps des bêtes dont le sang était porté par le souverain sacrificateur dans les lieux saints pour le péché, sont brûlés hors du camp » (Hébr. XIII, 11-13), et si nous voulons jouir du sanctuaire dans le ciel intérieurement, il faut que au dehors nous portions la croix. Dieu était caché derrière un voile pour Israël, mais nous, nous avons « la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus ; » en Christ, le voile est déchiré, et dans le ciel nous avons le trône et le temple pour part ; — ici-bas la croix et l'Agneau. Ceux qui sont unis dans une céleste association à un Christ ressuscité doivent porter ici-bas l'opprobre d'un Christ crucifié et rejeté ; la croix est leur part, parce qu'ils sont vivants et rendus agréables au dedans du voile. Tout ce qu'il y a de précieux est renfermé là. L'Eglise apprend à voir le péché comme Dieu le voit ; elle est amenée dans la lumière comme Dieu est dans la lumière ; et purifiée du péché, elle est introduite dans le sanctuaire au travers du voile déchiré. Nous sommes séparés de la terre, si ce n'est pour autant que (comme Israël au

désert) nous y sommes étrangers et pèlerins et dans la mesure selon laquelle, pratiquement, nous connaissons la croix ici-bas, nous jouirons de la communion de Christ là-haut dans les lieux célestes. La lumière remplit tout entre la croix et la gloire : nous ne pouvons nous trouver nulle part sans que nous y trouvions Christ, car pour la foi simple, pour la foi qui a l'œil net, il n'y a pas de lieu possible entre la croix et la gloire, ou sur la terre, ou dans le ciel, qui ne soit rempli de Christ.

Quand la connaissance de ces choses est donnée à Jean, il voit « un Agneau comme immolé, » et le pouvoir est donné à cet Agneau, car « les sept cornes et les sept yeux » sont la figure de la perfection de la puissance et de l'omniscience qui appartiennent à l'Agneau, avant qu'un seul sceau du livre soit ouvert. Avant le développement des desseins de Dieu, la personne du Fils nous est présentée : il en est précisément ainsi dans les voies de Dieu envers une âme, quand l'œil de l'âme vient à être fixé sur la personne de Christ, l'âme trouve la paix, comme avant qu'elle puisse trouver cette paix par l'œuvre de Christ, il faut qu'elle ait tourné ses regards vers la *personne* de Christ. Ainsi il en a été pour le brigand sur la croix, pour « la femme de la ville qui était une pécheresse » et qui pleurait aux pieds de Jésus. Il faut que le regard soit fixé d'abord sur la personne de Celui « qui a fait la paix, » avant que l'âme puisse jouir de la connaissance de l'œuvre qui a fait la paix. Avant tout et après tout, c'est *Lui-même* qui est présenté.

Nul ne pouvait ouvrir le livre, ni même le regarder, avant que l'Agneau, si je peux parler ainsi, n'eût illuminé ses yeux. Là est le secret qui donne de la paix

et de l'assurance à l'âme dans l'étude de la prophétie ; car si nous nous occupons de la prophétie sans Christ, nous pourrions bien peut-être la comprendre, mais elle ne sera pour nous qu'un nouvel ornement de notre esprit profane. Si au contraire nous étudions la prophétie avec Christ, il en sera Lui-même la clef, car s'il est le centre de la gloire qui est prête à être révélée, il en est aussi la clef, et ainsi avec Christ, l'étude de la prophétie sera pour la gloire de Dieu.

« Un agneau qui se tenait là comme immolé, ayant sept cornes, et sept yeux. » Il est dit *sept* et non pas dix ou douze. Le nombre « sept » est l'expression de quelque chose de spirituellement complet : le nombre douze, l'expression de la perfection humaine dans sa puissance administrative ; il y a eu douze apôtres, douze patriarches. Les « sept yeux » sont cette sagesse qui voit toutes choses ; les « sept cornes » sont l'expression de la puissance. Une « corne » dans l'Écriture est toujours, comme figure, le symbole de la puissance, qu'il s'agisse d'une personne ou d'un royaume. L'Agneau avait « sept cornes. » Il avait aussi « sept yeux ; » ou, comme nous venons de le dire, cette sagesse parfaite qui voit toutes choses et qui prend connaissance de toutes choses. La parfaite harmonie des Écritures apparaît ici de nouveau pour témoigner (si cela était nécessaire) de la divinité de ces Écritures. Quelle intelligence humaine eût su sauvegarder et maintenir cette unité et cette harmonie entre des passages écrits à 2000 ans de distance ? Mais Dieu est le véritable Auteur des Saintes Écritures et sa pensée les remplit d'un bout à l'autre. « Les yeux du Seigneur, disent-elles (2 Chron. XVI, 9), regardent çà et là par toute la terre, afin qu'il se mon-

tre puissant en faveur de ceux qui sont d'un cœur intègre envers lui. » Confiez-vous dans le Seigneur, et appuyez-vous sur Lui en toutes choses, faites tranquillement sa volonté, et il se montrera puissant en votre faveur. Ailleurs nous lisons : « Sur cette pierre qui n'est qu'une, il y a sept yeux ; » cette pierre était la figure de l'établissement de l'autorité de Dieu à Jérusalem ; et puis : « les yeux de l'Eternel qui vont çà et là par toute la terre, se réjouiront et verront la pierre du niveau en la main de l'Eternel » (Zach. III, 9 et IV, 10). A côté de la vérité générale de ce gouvernement providentiel de Dieu, nous voyons que, dans un temps futur, quand le vrai « Germe » est introduit, la perfection sera établie dans Jérusalem comme centre de la paix et de la bénédiction : les « sept yeux » seront là et se réjouiront. En attendant Dieu s'occupe de la terre, prenant connaissance de tout, et manifestant sa puissance en gouvernant toutes choses. Mais pour nous, notre position est de souffrir avec Christ, non pas de régner : « Si nous souffrons avec Lui, nous régnerons aussi avec Lui » (Rom. VIII, 17). Ici, dans l'Apocalypse, les yeux de Dieu sont au milieu du trône dans le ciel ; il n'est pas question du Père et des enfants, ni de Christ comme le Chef du corps et de ses membres ; mais l'Agneau rejeté est assis sur le trône du jugement dans le ciel ; il n'a pas encore pris possession de son trône terrestre, mais il est assis sur le trône du jugement « placé dans le ciel, » ayant les yeux de la sagesse et de l'intelligence pour dérouler le livre des conseils de Dieu.

La personne de l'Agneau ayant été placée devant nos yeux, nous voyons maintenant l'Agneau prenant le livre. Avec quelle parfaite paix et quelle plénitude de

puissance (car la toute-puissance est toujours calme et paisible) il prend le livre des conseils de Dieu pour le dérouler et l'accomplir ! Quelle différence entre l'Agneau ici au milieu du trône, et l'Agneau quand, pour l'accomplissement des conseils de la grâce, il passe par cette heure terrible dont la seule pensée remplissait son âme de trouble et d'angoisse. « Maintenant mon âme est troublée, et que désiré-je... » (Jean XII, 27) ? « Mon âme est, de toute part, saisie de tristesse jusqu'à la mort » (Matth. XXVI, 38). Tous les flots de la colère de Dieu passèrent sur Lui pour notre pleine, parfaite et éternelle bénédiction. Le même Agneau, qui est ici au milieu du trône, a bu jusqu'à la lie la coupe de la colère, afin qu'il n'en restât pas une goutte de tourment ou de souffrance pour ceux qui le connaissent : Lui qui est l'Agneau immolé et en même temps la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu, il a pu ainsi prendre le livre et dérouler et accomplir tous les profonds desseins qu'il renfermait.

« Et lorsqu'il eut pris le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre anciens tombèrent sur leurs faces..; et ils chantent un cantique nouveau, disant : Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux... » (vers. 8-10). Nous retrouvons ici ceux qui sont « rois et sacrificateurs » pour Dieu ; ils chantent un nouveau cantique, non plus la gloire du Dieu Créateur, mais les louanges du Dieu Rédempteur, car l'Agneau immolé est au milieu du trône. Si, au chapitre IV, la gloire du Seigneur Dieu le Tout-Puissant a produit l'adoration, la gloire de l'Agneau rédempteur a ici la même puissance si la manifestation de la majesté de Dieu a produit un culte sans frayeur, ainsi ici les mêmes personnes

qui ont célébré sa gloire, tombent sur leurs faces devant l'Agneau, la manifestation de sa gloire réveille les affections et les pensées de leurs cœurs. Celui qui est descendu si bas pour nous est l'objet de toutes les pensées et de toutes les affections du ciel; et s'il nous a faits rois et sacrificateurs; nous avons communion avec la pensée du ciel, maintenant déjà; et ce fait se lie de la manière la plus immédiate à notre vie de tous les jours. Si j'étais Juif, j'aurais besoin d'un prêtre; mais je suis chrétien et je ne pourrais jamais si fort méconnaître la rédemption, que de penser que j'aie besoin d'un prêtre, car moi je suis prêtre ou sacrificateur, et nous avons un grand Souverain Sacrificateur « élevé plus haut que les cieux » (Hébr. VII, 26), en sorte que nous allons directement au trône de grâce (Hébr. IV, 14-16), car par Lui, nous avons accès auprès du Père par un seul Esprit (Ephés. II, 18). Si nous avons trouvé Christ, nous avons trouvé Dieu, — et n'oublions jamais cette grande et précieuse vérité, que nous avons été amenés à Dieu (1 Pierre III, 18). Si nous permettons à quoi que ce soit, en dehors de Christ, de s'élever entre notre âme et Dieu, la gloire de Dieu sera obscurcie pour nos yeux. Christ est le grand Souverain Sacrificateur, et puisque Lui entre dans le lieu très-saint lui-même, nous y entrons; en sorte que nous sommes plus que de simples sacrificateurs qui ne pouvaient jamais dépasser le lieu saint : Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, parce que Jésus y est; et si nos cœurs ne vont pas ainsi droit à Dieu en témoignage de la valeur du sang de Jésus, nous ravalons l'efficacité de l'œuvre de Jésus (comp. Hébr. X, 19-22). Autour du trône où est assis l'Agneau,

tout est adoration, adoration de cœurs libres. Un enfant est sur un pied de liberté avec son père ; il respecte son père, mais son cœur est libre et ouvert devant lui, sans crainte ni tremblement à l'égard de ce qui lui plaira. Il devrait en être de même dans nos relations avec Dieu : son amour est aussi parfait que sa gloire ; — s'il nous approche de Lui pour que nous l'adorions, il approchera nos cœurs de lui dans la confiance de l'amour qui nous a amenés à Lui.

L'intelligence des anciens apparaît ici comme au chapitre précédent ; leur culte est vrai et intelligent : « Tu es digne de prendre le livre... », disent-ils, *car* tu as été immolé et tu nous as achetés pour Dieu par ton sang... » A côté de la gloire de Christ comme Créateur, comme homme, comme Fils de Dieu, nous trouvons ici ... dès que « l'Agneau immolé » paraît sur la scène, la gloire du Rédempteur. La rédemption éveille de nouvelles louanges ; c'est elle qui manifeste tout ce que Dieu est. Si je pense à la sainteté de Dieu, qui ne peut pas supporter le péché, je la vois glorifiée dans la rédemption ; si c'est l'amour pour les pécheurs qui me préoccupe, n'est-ce pas la rédemption qui en est la plus complète et parfaite expression ? Si je considère la justice qui doit punir le péché, elle est apparue là encore. Dieu est glorifié dans ce livre, et dans son amour et dans sa sainteté, dans sa majesté, dans sa grâce, dans son jugement contre le péché : — Dieu répond à tout, a triomphé de tout, a tout mis en lumière dans cette grande œuvre de la rédemption. Le Fils aussi y est glorifié pareillement, car si Adam n'avait jamais péché en mangeant le fruit défendu, Adam eût continué à vivre dans l'innocence, mais qu'eût été son obéissance en comparaison de l'o-

béissance de Christ, de cette obéissance jusqu'à la mort, à la mort même de la croix ? Et le dévouement absolu de Christ, n'est-ce pas la rédemption qui nous le dit ? — Dieu a été glorifié en Lui ! « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui » (Jean XIII, 31) ! Toutes les différentes gloires de Christ sont manifestées dans la rédemption (comp. Jean XII). Combien les pensées de Dieu sont plus élevées que nos pensées (comp. Ps. XL, 5) ! Elles confondent toutes les pensées de l'homme ; car quand les hommes disaient « Aha ! aha ! » — et nous étions de ces hommes, — et quand l'inimitié des hommes contre le Fils de Dieu était manifestée en ce qu'ils le mettaient en croix, à ce moment-là, l'amour de Dieu a été à son comble : l'homme insultait Christ et le poursuivait de sa haine implacable, mais Dieu, à ce moment-là, accomplissait le salut, son amour s'élevait au-dessus de l'iniquité de l'homme sans rabaisser dans la plus petite mesure l'absolu de la sainteté divine ; le péché était porté à son comble dans la crucifixion de Christ, mais il n'a fait que rehausser et donner un plus libre cours à cet amour divin qui à ce même moment sauvait des pécheurs perdus. (A suivre.)

Fragment.

Dans la création, le péché a amené toute espèce de confusion : — confusion de pensées, confusion de faits ; mais le chrétien a la clef pour les comprendre ou les expliquer, il a en lui le secret pour juger de toutes choses. Il voit la confusion, il la traverse, il la sent, mais il ne peut pas la redresser. Il y a des peines de cœur qu'il ne peut guérir, il y a des choses mauvaises auxquelles il ne peut se mêler : cependant, au milieu de tout ce labyrinthe de mal, il connaît le but de Dieu.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Notes sur le chap. V de l'Apocalypse.*(Suite et fin de la page 400.)*

Ainsi, si nous avons pu voir le caractère du Lion de la tribu de Juda sauvegardé et maintenu dans toute son intégrité, Dieu n'abandonnant pas un iota de sa justice ou de sa sainteté, nous pouvons en même temps admirer et adorer la merveilleuse sagesse qui, par la réjection même du Lion de la tribu de Juda, amenait à Lui de pauvres pécheurs d'entre les Gentils. Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir, c'est pourquoi Israël sera rétabli, selon sa parole ; mais Dieu, en attendant, ouvre le ciel au Juif et au Gentil ; il n'ôte pas au Lion de la tribu de Juda la gloire qui lui appartient d'être la source future de la bénédiction pour Israël, mais il appelle toutes les familles de la terre à le célébrer comme Rédempteur. « Et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu, et ils régneront sur la terre » (vers. 10) ! Ils sont faits « rois » et « sacrificateurs » : ils n'ont pas seulement la joie d'être avec Dieu, comme

nous avons vu, mais ils ont aussi la première place auprès de Dieu en puissance et dans l'adoration. Si la royauté place les saints dans la plus étroite proximité de Dieu en puissance, et que la sacrificature les place dans cette même proximité pour l'adoration, c'est la personne bénie du Christ — l'Agneau immolé — qui amène de pauvres pécheurs à de si précieux et glorieux privilèges, car Christ étant fait Roi et Sacrificateur, nous aussi nous sommes faits rois et sacrificateurs. Tout ce que Christ a été fait, nous le sommes faits, *en Lui* maintenant, au jour de la grâce, et *avec Lui* bientôt, au jour de la gloire. Nous jouissons déjà maintenant de ces choses dans nos âmes quand nous nous tenons près de Dieu, mais nous sommes encore, par nos corps de péché et de mort, liés à la vieille création, et ainsi nous soupignons étant chargés (2 Cor. V, 1-4) : la présence du mal nous fait gémir. Mais quand le trône sera placé dans le ciel, ce sera pour délivrer tout ce qui est maintenant dans la servitude de la corruption, et pour l'introduire dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu — dans la liberté, non pas de la grâce, mais de la gloire (Rom. VIII, 17 et suiv.). Maintenant, les âmes de ceux qui croient sont amenées à la liberté de la grâce ; dans la gloire, nous serons délivrés du corps dans lequel nous soupignons. La puissance du St-Esprit nous soutient maintenant contre les flots du mal, mais alors l'exercice de la puissance divine ôtera le mal, le Seigneur régnera. Si le Seigneur gouvernait maintenant d'une manière immédiate et directe, la misère et la corruption qui nous entourent de toute part, subsisteraient-elles ? Sans doute Dieu règne en un certain sens, maintenant, et d'une manière tout particulièrement précieuse pour ses en-

fants, car les cheveux mêmes de nos têtes sont comptés; cependant, comme il est écrit : « Un même accident arrive à tous, au sage comme au fou » (Eccl. II, 14-15). Mais quand Christ vient en puissance prendre les rênes du gouvernement de toutes choses comme Fils de l'homme, il distingue entre le juste et l'injuste, entre le mal et le bien : alors le méchant ne prospérera pas. Le soleil de grâce s'est levé dans nos cœurs et il est donné au juste, maintenant, de souffrir pour Christ; mais quand le soleil de justice se lèvera sur la terre, quand la puissance interviendra directement, alors un homme sera un abri contre la tempête (comp. Es. XXXII, 2). Maintenant l'homme ne sait pas où trouver un refuge, « les lieux ténébreux de la terre sont remplis de cabanes de violence » (Ps. LXXIV, 20); mais alors la terre se réjouira du fruit du règne de Christ. Maintenant nous sommes appelés à souffrir avec Christ, alors nous régnerons avec Lui (Rom. VIII, 17; 2 Tim II, 12; 1 Pierre II, 19-21; Hébr. XI, 34-36 et suiv.). Quand « les cieux régneront, » alors les saints du Souverain prendront le royaume et régneront avec Christ. Nous n'aurons pas Christ pour régner sur nous, mais nous régnerons avec Lui; notre joie sera en Christ et avec Christ, mais notre position officielle sera de régner avec Lui.

« Et je vis et j'entendis la voix de beaucoup d'anges autour du trône et des animaux et des anciens..., disant à haute voix : Digne est l'Agneau qui a été immolé... » (vers. 11-12). Nous ne retrouvons pas dans les anges la même intelligence que nous avons vue dans les anciens. Les anges célèbrent la gloire et l'honneur de l'Agneau, mais nous ne les entendons pas, comme les anciens,

motiver leurs louanges : ceux-ci en relation avec la création, disant d'abord : « Tu es digne..., » car tu as créé toutes choses ; » et puis, en relation avec la rédemption : « Tu es digne..., car tu as été immolé et tu nous as achetés pour Dieu... » L'Eglise est bien plus rapprochée de Dieu que les anges, car elle est une avec Christ et nos corps sont les temples du St-Esprit, ce qui ne peut jamais être dit d'un ange, quoique les anges soient infiniment au-dessus de nous comme créatures, excellant en puissance et qui font son commandement en obéissant à la voix de sa parole » (Ps. CIII, 20). Christ ne mourut jamais pour un ange, c'est pourquoi il ne prit pas la nature d'un ange, mais il fut fait homme pour des pécheurs (Hébr. II, 16-17) ; il n'envoya pas non plus le St-Esprit à des anges, et quoiqu'ils excellent en force et soient plus élevés que nous en puissance, qu'est-ce que toute cette puissance en comparaison de la manifestation de la grâce de Christ à un pécheur ? C'est dans la rédemption que Dieu est parfaitement glorifié ; c'est pourquoi ce sont les rachetés auxquels Dieu donne la place la plus rapprochée de Lui, car en eux la rédemption est manifestée. Quelle grâce merveilleuse que celle qui a pu prendre de vils pécheurs dépravés, tels que nous sommes, et les placer plus près du trône que ces saintes créatures qui n'ont jamais péché et qui obéissent toujours à sa voix, « afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus » (Eph. II, 7) ! Est-ce que nos cœurs ne devraient pas être touchés par une telle grâce ? Jamais nous ne pourrions comprendre la bonté de Dieu, si nous ne connaissons pas la valeur de la rédemption : les affections découlent de

cette connaissance, et l'adoration en sera la conséquence. Le bégaiement d'un enfant est acceptable, mais nous devrions être capables de dire à un ange ce que Christ a fait pour nous et pourquoi il est si précieux pour nous. Nous serons associés avec Lui dans la présence même de Dieu ; les anges seront tout autour du trône ; ils savent ce que sont la puissance et la louange, car ils les rendent à Celui qui est assis sur le trône ; ils voient la gloire de la personne de l'Agneau, mais ils ne savent rien de la rédemption ; ce mot jamais ne passe par leurs lèvres. Tout a sa place dans les conseils de Dieu !

Au vers. 13, toutes les créatures et toute la création se joignent au chœur universel, donnant louange, honneur, gloire et forcé à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau. Ils sont en relation éternelle avec cette gloire divine ; ils n'adorent pas seulement Christ comme Dieu, mais comme l'Agneau. Il est « Dieu sur toutes choses, » certainement ; mais il revêt une gloire particulière comme Fils de l'homme, et cette gloire particulière que Christ a acquise par la rédemption, ne sera jamais effacée. Comme « l'Agneau, » il la possédera toujours : louange à l'Agneau au siècle des siècles ! Celui-là même que nous avons aimé, que nous avons vu des yeux de la foi, que nous avons touché comme Parole de vie, sera l'objet d'une adoration incessante et éternelle !

Nous apprenons quels sont les conseils et les pensées de Dieu à notre égard, quand nous voyons les rois et sacrificeurs dans la gloire éternelle : le privilège de l'Eglise, c'est qu'elle rend culte. Tels sont les conseils de Dieu envers nous ; l'Eglise est si entièrement iden-

tifiée avec Christ que, lorsque Dieu va intervenir en jugement pour Christ, elle a sa place avec Lui dans le ciel. Si elle est son corps, l'épouse, il ne peut pas la laisser en arrière, elle qui est la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Le livre n'est pas ouvert, on n'entend pas les voix et les éclairs du jugement qui va tomber sur le monde, avant que nous soyons en parfaite paix autour du trône devant l'Agneau, rois et sacrificateurs pour Dieu, louant le Rédempteur, célébrant l'œuvre glorieuse de la rédemption; et tandis que le flot montant du jugement détruit tout devant lui, et comme le déluge s'élève jusqu'aux plus hautes montagnes pour les couvrir et ôter tout lieu de salut, ceux qui sont « rois et sacrificateurs » chantent la gloire de cette rédemption qui les a délivrés de la colère qui vient.

Que le Seigneur nous donne de trouver dans ces choses qui sont le fruit de la Rédemption, non-seulement la paix de l'âme, mais l'intelligence de tous les conseils du Dieu de gloire au sujet de l'Agneau Rédempteur !



Le repos de Dieu, le repos du chrétien.

Épître aux Hébreux, chapitre IV.

C'est une chose précieuse, quoique effrayante aussi dans un sens (effrayante toujours pour la chair), que de savoir que nous « *avons affaire à Dieu* » (vers. 13); et pourtant il n'y a rien que nous oublions aussi facilement, ou que nous perdions de vue aussi vite. La tendance naturelle de nos cœurs est de fuir la présence de

Dieu, de la haïr et de la craindre, comme l'enfant rebelle, qui fuit la présence du père dont il ne veut pas rencontrer le regard. C'est à Dieu que nous « avons affaire, » toujours, à chaque instant, dans chaque détail de notre vie. Ceux qui regardent habituellement à des causes secondes, sont entraînés à une infidélité pratique, et, en quelque mesure, il en est de même chez les enfants de Dieu. Si nous nous arrêtons aux circonstances, nous perdons le sentiment « d'avoir affaire » à *Dieu*, car, que ce soit pour la bénédiction ou pour le profit de notre conscience, toujours est-il que c'est à *Dieu*, que nous « avons affaire. »

Si nous cherchons le bonheur, où le trouverons-nous ? Où trouverons-nous une félicité que rien n'altère ou n'empêche, que rien ne peut détruire, si ce n'est en Dieu ? Il n'est pas seulement la source du bonheur, Il est le bonheur même. Les enfants de Dieu rencontrent, il est vrai, sur leur route, bien des bénédictions extérieures, et les inconvertis aussi en peuvent trouver, mais pour le chrétien, la force, la sécurité et la joie sont en ce qu'il « a affaire » à *Dieu*. Dieu est la source et le centre de ce qui le rend heureux.

Une fois que nous en sommes réellement venus à connaître Dieu, nous le connaissons comme étant amour, et alors, quoique nous soyons dans le désert, n'importe où et quelles que soient les circonstances, sachant que toutes choses nous viennent de Dieu, nous interprétons tout par son amour. Je puis être appelé à passer par la souffrance, l'affliction, l'épreuve, comme formant une partie de la discipline de Dieu, mais tout ce qui vient de Lui découle d'une source et d'une origine dans lesquelles j'ai confiance : je regarde à Lui à travers tout,

et rien ne peut me séparer de son amour. Là où Dieu est peu connu, et où il n'y a par conséquent aucune confiance en Lui, on s'en prendra aux circonstances, et il y aura murmure et même révolte, et dans ce cas la conscience « d'avoir affaire » à Dieu, inspirera plus de terreur que de joie. L'apôtre Jean dit : « Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui » (1 Jean IV, 16).

N'est-il pas vrai que, pratiquement, nous nous arrêtons bien souvent aux circonstances, et que nous les considérons selon notre appréciation particulière et notre propre jugement ? — Eh ! bien, ceci est une preuve que nous ne vivons pas dans une pleine communion avec Dieu. Ce qui devrait nous occuper, ce ne sont pas les circonstances, mais ce que Dieu a en vue par leur moyen. La conscience aussi doit être exercée, car il est également vrai que, dans notre conscience, nous « avons affaire » à Dieu. Cela nous est d'un grand profit, quoique cela ne soit pas agréable. « Toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire » (vers. 15); et après tout, chers amis, n'est-ce pas une bien grande faveur, que de savoir que rien n'échappe soit à la *main*, soit au *regard* de Dieu ? Quelle tranquillité n'y a-t-il pas dans l'assurance que Dieu discerne chaque pensée de notre cœur, qui pourrait l'empêcher de nous bénir, ou qui affaiblirait notre communion avec Lui ? Il pourrait y avoir quelque mal secret, agissant en nous (une de ces dix mille choses qui, tolérées, rendraient toute jouissance de Dieu impossible), et nous pourrions ne pas nous en douter ; eh ! bien, Dieu fait naître alors une circonstance qui

nous fait voir le mal, afin qu'il puisse être ôté. Cela n'est-il pas une grande grâce? La circonstance ne crée pas le mal qu'elle manifeste, elle ne fait qu'agir sur ce qu'il y a dans le cœur et le mettre au jour. « Ayant affaire » à Dieu, Il nous donne d'apercevoir en nous un mal dont nous n'avions aucune idée, et dont nous ignorions l'existence. Dieu découvre « les *pensées* et les *intentions* du cœur » (vers. 12); Il n'aurait aucun repos s'Il laissait en nous quoi que ce *fût*, qui pût mettre obstacle à notre amour, et à notre confiance en Lui, troubler notre paix et notre tranquillité. Mais le mal une fois mis à découvert, les circonstances sont perdues de vue, et le dessein de Dieu demeure seul en évidence.

Le cœur de l'homme cherche naturellement le repos, et le cherche ici-bas, tandis que, pour le chrétien, il n'y a pas de repos *ici-bas*; mais il est écrit : « Il reste donc un repos pour le peuple de Dieu » (vers 9). Ces paroles sont à la fois une source de tristesse et une source de joie ; — de tristesse pour la chair, parce que la chair, cherchant toujours son repos sur cette terre, est destinée à être toujours déçue ; — de joie pour l'esprit, parce que l'esprit, étant né de Dieu, ne trouve son repos que dans le repos de Dieu Lui-même, ainsi qu'il est dit : « s'ils entrent dans *mon repos* » (vers. 3, 5). Dieu ne peut pas trouver son repos dans la corruption du péché; Il ne le trouve que dans ce qui est parfaitement saint, et par la raison que Celui qui trouve ainsi son repos, est amour et nous aime, Il nous fait comprendre qu'Il veut nous introduire dans son propre repos, dans son propre bonheur.

Une fois que l'âme a compris quel est ce repos de Dieu, quo le cœur s'y est attaché, il y a une joie inex-

primable à penser que l'amour de Dieu ne peut être satisfait, avant de nous avoir amenés dans un même repos avec Lui ; et la conviction est là en même temps, que pour nous, il n'y a pas de repos ailleurs. Sans doute nous rencontrons quelques jouissances le long du chemin, mais du moment que nous nous y arrêtons, elles se changent, comme les cailloux pour le peuple d'Israël, en poison (Nombres XI).

Lorsque nous perdons, pratiquement, la conscience que *notre repos* se trouve dans le *repos de Dieu*, et que nos regards se détournent de ce qui « demeure, » nous nous mettons à chercher du repos ici-bas, et par suite il y a du malaise, du trouble, du mécontentement. Toutes les fois que nous rencontrons une chose à laquelle nous sommes portés à nous attacher, cette chose même devient une source de difficultés et de lutte, d'exercice et de fatigue pour le cœur. Dieu nous aime trop pour nous laisser nous reposer *ici-bas*.

Et vous, cher lecteur, ne cherchez-vous *votre repos* nulle autre part que dans le *repos de Dieu Lui-même* ?

Quel est le secret du malheur et de l'inquiétude de tant de chrétiens ? c'est qu'ils s'efforcent de trouver le repos ici-bas, et par suite, Dieu est obligé de discipliner et d'exercer leurs âmes, de permettre qu'une circonstance, peut-être, vienne entamer ce en quoi *la volonté propre* est intéressée, et découvre ainsi l'état réel du cœur. Les circonstances ne nous troubleraient pas, si elles ne rencontraient rien en nous qui s'oppose à Dieu ; elles ne feraient que nous effleurer comme un vent léger. Dieu s'occupe en nous de ce qui entrave la communion et empêche que nous cherchions notre repos en Lui seul. La discipline est l'exercice continuel et

infatigable de l'amour, qui ne prend aucun repos, afin de nous introduire dans le repos même de Dieu. Si Dieu détruit notre repos ici-bas, s'Il change notre viande en poison, ce n'est qu'afin de nous faire entrer dans son repos à Lui, afin de nous donner ce qui répond à ses désirs, non pas aux nôtres. *Dieu se reposera dans son amour.*

« Car celui qui est entré dans son repos, celui-là s'est reposé de ses œuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes propres » (vers. 10). Il ne s'agit pas ici de justification ou de paix de la conscience quant au jugement : ceci est une affaire accomplie. « Comme par la désobéissance d'un seul homme, plusieurs ont été constitués pécheurs, ainsi aussi par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes » (Rom. V, 19). C'est en cela qu'est notre repos, et qu'est le repos de Dieu. Et encore : « car par une seule offrande, Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébr. X, 14). Sous ce rapport, le croyant s'est déjà entièrement reposé de ses œuvres. Il a la paix par le sang de Christ. — La question concerne ceux qui sont justifiés, que Dieu a introduits dans sa famille, et qu'Il enseigne et prépare pour une plus entière jouissance de sa propre félicité. Si moi, comme père, je jouis d'une chose, il est impossible, si j'aime réellement mon enfant, que je ne désire pas qu'il jouisse de cette chose avec moi. Si donc nous qui sommes méchants agissons ainsi, combien plus notre Père qui est dans le ciel ! Ce que Dieu désire pour nous, ainsi que nous l'avons vu (et ce sont là ses délicies), c'est de nous faire jouir de tout ce dont il jouit Lui-même. Il nous a rendus participants de la nouvelle nature, afin que nous jouissions de cette nature. Les

Hébreux avaient une tendance constante à retomber dans la recherche d'un repos terrestre, en un mot, à ne pas *vivre par la foi*, et nous voyons que le sujet sur lequel l'apôtre insiste principalement, c'est que le *repos* de Dieu n'est pas sur la terre, et que Dieu ne peut trouver son *repos*, tant que l'exercice de son amour est entravé. Ceci nous est démontré par différents passages, voyez les vers. 3 à 8.

Quant à la condition même des Hébreux, quoique l'apôtre dise : « nous qui avons cru, nous entrons dans le repos » (vers. 5), il n'était pas nécessaire de leur prouver, non plus qu'à nous quant à nous-mêmes, qu'ils *n'étaient pas dans le repos*. Il nous est dit qu'ils enduraient un grand combat de souffrances, qu'ils étaient offerts en spectacle par des épreuves et des afflictions, et qu'ils s'associaient à ceux qui étaient ainsi traités. Les circonstances étaient donc encore de nature à ce qu'on pût leur dire : « Vous avez besoin de patience, afin qu'ayant fait la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de la promesse » (Hébr. X, 36). — Les exhortations : « Craignons donc » (vers. 4), et « appliquons-nous donc » (vers. 11), ne s'accordent nullement avec un état de *repos*.

Il peut sembler étrange qu'à un moment nous soyons exhortés à une confiance implicite dans l'amour et la fidélité de Dieu, tandis qu'à l'autre il nous soit dit : « craignons donc qu'une promesse nous ayant été laissée d'entrer dans son repos, quelqu'un d'entre vous ne paraisse pas l'atteindre » (vers. 4). C'est que Dieu ne cesse jamais de nous avertir, pour que la responsabilité envers Lui-même ne soit pas perdue de vue pendant que nous nous avançons vers le repos. S'il avait été

question de justification, il aurait été dit : « *ne craignez point,* » « *ne vous appliquez point,* » car Christ a tout accompli pour vous. « A celui qui fait les œuvres, le salaire n'est pas compté comme une grâce, mais comme une chose due » (Rom. IV, 4). « La crainte » et « l'application » dont nous parlons, ne commencent que lorsque la question de la justification a été résolue, et résolue pour toujours ; et il nous est enseigné qu'elles sont la conséquence de ce que nous « avons affaire » à Dieu. C'est parce que nous avons une entière confiance dans l'amour de Dieu et que nous connaissons la valeur du repos de Dieu, que nous *craignons* tout ; non pas seulement les tentations et les embûches du chemin, mais toute œuvre quelconque de la chair, qui pourrait se mettre entre nous et Dieu. Le bonheur nous est assuré au terme de notre course : il est « conservé, » nous est-il dit, « dans les cieux pour nous » (1 Pierre I, 4) ; mais la conscience parle ainsi : « Comment ferais-je un si grand mal et pécherais-je contre Dieu » (Gen. XXXIX, 9) ! C'est par la *foi*, que nous sommes « gardés par la puissance de Dieu pour un salut qui est prêt à être révélé aux derniers temps » (1 Pierre I, 5). La *foi* réalise la présence de Dieu. Il y a donc cette *sainte frayeur* ; — nous nous conduisons « avec crainte durant le temps de notre séjour ici-bas » (1 Pierre I, 17).

Paul, en écrivant aux Philippiens dit : « Frères, pour moi je n'estime pas avoir atteint le but ; mais je fais une chose : oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant, *je cours, regardant au but*, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus ; » et encore : « si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les

morts » (Phil. III, 15, 11). Était-ce parce que Paul ne voyait pas la certitude du but? Nullement; mais il voyait le chemin aussi bien que le but, en même temps que toutes les difficultés de la route. Paul craignait beaucoup tout ce qui pouvait le distraire dans sa course, ou l'entraîner pour un moment en arrière (la chair, quand elle est écoutée, produit toujours cet effet), et il ajoute : « Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et considérez ceux qui marchent ainsi suivant le modèle que vous avez en nous. Car plusieurs marchent, desquels je vous ai souvent dit, et maintenant je le dis en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ, desquels la fin est la perdition, le dieu desquels est leur ventre, et desquels la gloire est dans leur honte, lesquels ont leurs pensées aux choses terrestres » (Phil. III, 17-19).

Cette sainte frayeur étant en nous, et la promesse qui nous est donnée étant celle d'entrer dans le repos de Dieu, nous savons où aboutit la route; mais nous nous « appliquons » par conséquent « à entrer dans ce repos-là, afin que personne ne tombe en imitant une semblable incrédulité » (vers. 11). La grâce prévient ce résultat; mais pour celui qui n'est chrétien que de nom, c'est à cela que la chair — l'œuvre de la volonté propre — doit infailliblement le conduire.

La « crainte » est le témoignage le plus vrai de la réalité de la vie chrétienne. Un incrédule n'a, à proprement parler, aucune frayeur de Satan; mais, s'il n'est pas complètement endurci, il aura une grande frayeur de Dieu. L'enfant de Dieu n'a aucune frayeur de Dieu, tandis qu'au contraire il craint beaucoup Satan. Jésus, en parlant de ses brebis, dit : « Elles ne suivront pas un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui; parce

qu'elles *ne connaissent pas la voix des étrangers* » (Jean X, 5). Elles se méfient de tout, sauf de la voix *bien connue de leur propre berger* (Jean X, 27); et par-dessus tout, elles ont peur du loup, sachant qu'elles sont faibles. Nous avons à veiller contre tout ce qui obscurcirait notre vue de la gloire, ou rendrait notre œil moins simple quant à Dieu, quelque précieux ou quelque digne d'estime que cela pût nous paraître, car nous serions rapidement entraînés loin de Dieu. Là où l'œil est simple, tout le corps est plein de lumière, et par suite, le moindre mal est découvert, ainsi que le moindre obstacle à ce que nos affections soient fixées, simplement et sans partage, sur Dieu seul.

Ce n'est donc pas que nous ayons quelque incertitude quant à l'amour de Dieu, mais c'est parce que nous sommes *certain* d'être dans le désert, que nous devons « craindre » et nous « appliquer. » Le chrétien sait que cette terre est « déserte, altérée et sans eau » — mais dès qu'il se trouve en la présence de Dieu, son âme est nourrie comme de moelle et de graisse, et il lui est donné de se désaltérer au fleuve des délices de Dieu. La délivrance hors du pays d'Égypte nous conduit dans le désert, et si nous n'y avons pas Dieu, nous n'y avons rien. Il n'y a rien dans ce monde si vaste, ni dans ce qui est de ce monde, qui puisse satisfaire le nouvel homme, comme il n'y a rien dans le ciel qui puisse satisfaire l'homme inconverti. Si nous perdons de vue l'œil et la main de Dieu, il ne nous reste que notre propre esprit insensé et autour de nous les sables du désert. — On peut dire à un chrétien : Le repos sera doux à la fin ! — Ah ! répondra-t-il, il ne me suffit pas de savoir que bientôt je serai avec Dieu, j'ai mon repos

en Lui déjà *maintenant*, je connais Dieu *maintenant*, je jouis de sa présence *maintenant*; je ne puis être satisfait si je n'ai pas Dieu comme ma portion *présente*, et je crains extrêmement tout ce qui pourrait s'interposer entre Lui et moi! Le regard étant fixé sur Dieu et l'âme se reposant en Lui, ce n'est pas seulement le but, ce sont aussi les *voies* qui occupent le cœur, et qui deviennent les moyens de communication avec Dieu.

Tout nous dit, chers amis, que notre repos n'est pas ici-bas. Ce n'est pas le repos que de craindre, parce qu'on est dans le désert avec un cœur prompt à abandonner Dieu. Ce n'est pas le repos que d'avoir à combattre Satan. Le travail n'est pas le repos. « Il reste donc un repos pour le peuple de Dieu » (vers. 9).

Il y a, de plus, l'activité et la diligence du nouvel homme dans sa sphère propre, et il est d'une grande importance que nous nous employions avec ardeur à ce qui forme notre part à nous. L'Eglise a besoin de savoir qu'elle a sa part à elle, son propre champ de travail. « Il y a beaucoup à manger dans les terres défrichées des pauvres : mais il y a tel qui est consumé par faute de règle » (Prov. XIII, 23). Lorsque nous sommes pauvres en esprit et que nous nous « appliquons » à entrer dans le repos de Dieu, nous découvrons, dans les richesses de Christ, une réalité dont bien des chrétiens n'ont aucune idée. N'avons-nous pas une sphère de travail dans laquelle notre vie soit intéressée? Les hommes de ce monde ont leurs intérêts propres qu'ils poursuivent et qui les occupent, et la vie de Dieu en nous n'a-t-elle pas des ressources qui la consolident, pas de richesses en Christ dont elle puisse se nourrir? Sans doute. « Nous avons un autel dont ceux qui servent

le tabernacle n'ont pas le droit de manger » (Hébr. XIII, 40). Nous avons devant nous une carrière, dans laquelle la vie divine qui nous est communiquée trouve à exercer les facultés qui lui appartiennent, et rencontre les ressources qui lui sont nécessaires. — L'Eglise a ses jouissances propres, ses intérêts, ses richesses, sa sphère d'existence et d'affections ; elle a ses propres motifs ; en un mot, elle a son monde à elle, dans lequel il y a du fruit pour Dieu. — Et vous, cher lecteur, avez-vous la conscience de posséder cette part particulière, et trouvez-vous votre bonheur à sonder les richesses de Christ et les témoignages de la bonté de Dieu qu'elle renferme ? Tout ce que nous avons reçu jusqu'à présent, ne nous est donné que pour que nous obtenions davantage encore, et n'est qu'un moyen de parvenir à ces trésors dont on ne peut sonder l'immensité.

Le saint travail de rechercher les richesses qui sont en Christ, nous garde dans le sentiment vivant de tout ce que nous avons en Lui, et par conséquent rend nulles toutes les autres choses. En ayant le cœur attaché à Christ, nous serons capables de résister à la tentation et au péché, car ce n'est pas en pensant à ce qui nous est un sujet de tentation que nous aurons de la force contre elle ; ce n'est pas en permettant à notre esprit de s'y arrêter, quand même ce serait en nous efforçant de combattre. Notre privilège, c'est d'être occupés de Christ et c'est ainsi que nous serons victorieux. Notre liberté consiste à n'être jamais, et plus jamais, esclaves du péché ; c'est une délivrance par laquelle nous sommes capables de servir Dieu, sans obstacle de la part de la chair. Nous n'avons pas besoin de liberté pour la chair, mais de liberté pour le nouvel homme, afin de faire la

volonté de notre Père. Si quelque chose avait pu ôter la liberté au Seigneur Jésus, lorsqu'Il était sur la terre (ce qui naturellement était impossible), cela n'aurait pu consister qu'à L'empêcher de faire la volonté de son Père.

Parler de « crainte » et « d'application, » ne semble pas peut-être mentionner un privilège, pourtant c'en est un bien réellement; et parce que nous manquons si fréquemment dans ces choses, c'est encore un privilège précieux de savoir que Dieu sonde le cœur et agit envers la conscience, et que « toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire » (vers. 43). — Si nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, Dieu nous jugera, mais « quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde » (1 Cor. XI, 52).

N'est-ce donc pas une source de tranquillité pour un cœur réellement affectionné à la sainteté, de savoir que Dieu viendra et balayera la maison, pour que rien ne reste qui puisse offenser ses regards, ou nous empêcher de marcher dans la lumière dans laquelle Il demeure ? La grâce enhardit le saint de l'ancienne Alliance jusqu'à dire : « Sonde-moi, ô Dieu ! et considère mon cœur, éprouve-moi et considère mes discours, et regarde s'il y a en moi quelque mauvaise voie, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. CXXXIX) ! Quelle confiance merveilleuse ! et Dieu nous sonde en effet par le moyen de sa Parole. Il nous montre le mal par sa Parole. Tel est l'usage que l'Esprit en fait. « Car la Parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division

de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du cœur » (vers. 12).

Nous sommes amenés dans la présence de Dieu ; Dieu en un mot nous parle. Il sonde nos cœurs, même dans les témoignages les plus doux de sa grâce, et puis, quand Il a mis à nu le mal, nous en parle-t-il en jugement, comme devant nous être imputé comme péché ? Non ; il dit : Il y a ici quelque chose qui ne s'accorde pas avec mon amour, qui ne le satisfait pas.

Si nous avons négligé de nous juger par la Parole, la discipline peut être devenue nécessaire pour nous rappeler à nous-mêmes ; toutefois il est doux et rassurant d'avoir affaire à *Dieu*. Peut-être avons-nous cherché notre repos ici-bas ; peut-être avons-nous fini par nous y établir, trouvant une patrie dans le désert ; — alors Dieu agit pour nous détacher, nous déraciner ; — à moins qu'Il ne juge bon de nous abandonner à nous-mêmes pour un temps, afin que nos chutes réitérées réveillent notre conscience assoupie. Et quand une chose nous met dans la perplexité et nous éprouve, disons-nous : c'est à *Dieu* que *j'ai affaire*, que veut-il de moi ? Dès que le cœur est amené dans la présence de Dieu, tout est dit : il y a soumission. L'âme se trouve en communion avec Dieu au sujet de la difficulté même, et tout est paix.

Ce n'est pas le repos que d'être sondé et éprouvé ; c'est que le repos, Dieu en soit béni, n'est pas ce qui nous attend sur la terre. La sainteté de Dieu ne permet pas que nous trouvions notre repos là où il y a du péché, comme son amour ne veut pas que nous le trouvions là où il y a de l'affliction. Il nous « reste un re-

pos, » *le repos de Dieu Lui-même*. Dans le *repos de Dieu* il n'y aura ni péché, ni angoisse, ni souffrance d'aucune nature; Dieu lui-même sera là, et nous nous reposerons en Lui. Si seulement nous connaissions un peu plus le bonheur qu'il y a à s'abreuver à la plénitude de l'amour de Dieu, les circonstances présentes nous seraient comme rien! Oui, si nous entrions davantage dans les desseins de Dieu à notre égard, nous dirions : qu'Il agisse envers nous, qu'Il nous châtie, qu'Il déracine nos cœurs autant qu'Il le veut, mais que seulement nous soyons dans une entière communion avec Lui!

Ab! ne nous contentons pas d'une mesure chétive, de jouissances chétives, de n'être qu'un peu béni; mais hâtons-nous en avant, que nos yeux soient fixés droit devant nous, et cherchons, par la puissance de l'Esprit, à réaliser tout ce qui est à nous en Jésus.



Pensée.

Ce qui est à moi est à moi : c'est l'expression de l'égoïsme.

Ce qui est à toi est à toi : c'est l'expression de la stricte justice.

Ce qui est à toi est à moi : c'est l'injustice ou le communisme mondain.

Ce qui est à moi est à toi : c'est ce que dit l'amour de Dieu en Christ, aux pauvres pécheurs pour les attirer à Lui; c'est, chez les croyants, la manifestation de l'amour de Dieu, répandu dans leurs cœurs par le Saint-Esprit (Act. IV, 32; III, 6; 4 Jean III, 16-18).

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.**Méditations****sur la seconde venue de Christ.****MÉDITATION II. (*)***Ephésiens I.*

J'ai fait remarquer, mercredi soir, que les deux seules épîtres, dans lesquelles la seconde venue du Seigneur n'est pas mentionnée, sont celle aux Galates et celle aux Ephésiens ; il paraîtra donc étrange que j'aie choisi aujourd'hui le chapitre que nous venons de lire ; je l'ai fait parce qu'il contient une vue générale de tout le conseil et du plan de Dieu qui seront accomplis à la seconde

(*) Ces méditations sur la seconde venue de Christ ont été prêchées par J.-N. D. à Toronto (Canada), en mars, avril et mai 1863. Elles ont été publiées en anglais, d'après des notes prises par un auditeur. Nous avons donné une traduction de la première, dans notre N° 17, ci-dessus p. 321. Voici la seconde qui, si le Seigneur nous l'accorde, sera suivie de temps en temps des suivantes. Il y en a sept en tout.

venue de notre Seigneur; j'aurai encore recours à d'autres passages dans le même but, désirant prouver, par l'Écriture, tout ce que j'énonce. Ce chapitre ne parle point de la venue même de Christ, mais du but de Dieu qui trouvera alors son accomplissement : il indique aussi la manière dont l'Église de Dieu (les vrais chrétiens amenés à Christ par le Saint-Esprit descendu du ciel) aura part à la venue du Seigneur, et quelle est la place de cette Église dans le grand plan de Dieu, qui a nécessairement pour centre l'exaltation du Fils, « le resplendissement de la gloire de Dieu. » Il a été abaissé afin d'être élevé. Voici, bien-aimés, la manière dont Dieu a agi envers nous : Il nous a amenés à Lui parfaitement, ayant égard à toute la valeur de l'œuvre de Christ; en faisant cela, Il nous a donné une place avec Christ et nous a rendus semblables à Lui; puis, nous ayant ainsi rapprochés de soi, Il nous découvre tous ses plans. Nous sommes non-seulement sauvés, mais encore nous sommes les enfants de Dieu : « Toutes choses sont à vous et vous êtes à Christ et Christ est à Dieu. » Après nous avoir ainsi amenés à Lui, Dieu nous traite en amis; tel est en effet le nom qu'Il donne à Abraham et que Christ donne à ses disciples : « Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire? » Dieu ne dit pas seulement à Abraham qu'il a trouvé grâce devant Lui, Abraham le savait bien; Il ne lui annonce pas seulement les promesses qui lui appartiennent ainsi qu'à sa postérité; mais, preuve spéciale de son amitié, Dieu lui découvre aussi les choses qui concernent le monde. Si j'ai affaire à une personne de ma connaissance, qui m'est plus ou moins indifférente, je l'entretiens, en termes convenables, des choses qui nous oc-

cupent ; mais à un ami, je lui ouvre mon cœur. C'est ainsi que Dieu agit avec ses enfants. Christ disait à ses disciples : « Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait, mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père. »

En abandonnant son attente de la venue de Christ, l'Eglise prouve d'une manière frappante, combien elle a oublié son identité avec Lui. Or d'où vient cet oubli, si ce n'est que les cœurs de tant de chrétiens ne se sont point pénétrés de la pensée que Dieu nous a tellement rapprochés de Lui, qu'Il nous considère comme de sa propre famille ? « Fils et filles, » telle est l'expression biblique ; mais fils et filles adultes, ce qu'ils n'étaient pas sous la loi ; c'est pourquoi il est dit : « Aussi longtemps que l'héritier est en bas âge, il ne diffère en rien d'un esclave, quoiqu'il soit seigneur de tout ; mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, criant : Abba, Père ! » Et puisque vous avez l'Esprit, puisque vous avez l'onction du Saint, vous savez toutes choses, ayant la conscience d'être enfants de Dieu, enfants adultes qui possèdent la confiance du Père.

Le même Esprit, qui est l'Esprit d'adoption, nous révèle toutes les choses qui nous ont été données de Dieu, comme il est écrit : « Ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a point ouï, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (Esaïe LXIV, 4). On s'arrête ordinaire-

ment à ces paroles, tandis que l'apôtre continue et ajoute, afin de montrer la différence entre cette position et la nôtre : « mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit, car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu ; — or pour nous, nous avons reçu non pas l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données par Dieu. » N'est-il pas surprenant que l'on cite ce passage, qui déclare que le cœur de l'homme n'a point conçu les choses préparées par Dieu pour ceux qui l'aiment, et qu'on omette la déclaration qui vient immédiatement après, et qui met en contraste la position des Chrétiens avec celle des Juifs, en disant que Dieu nous a révélé ces choses, par le moyen de son Esprit, pour nous les faire comprendre ? Et quand le Seigneur nous a placés si près de Lui, qu'à nous, pauvres créatures que nous sommes, il nous confie en un certain sens la gloire même de Christ, en nous communiquant toutes ses pensées à l'égard de Christ, n'est-ce pas bien triste que nous disions : « Nous ne saurions prétendre à de telles choses ? » C'est là non-seulement de l'ingratitude, mais un grand mépris de l'amour que Dieu nous a témoigné. Qu'un enfant dise : « Je ne prétends pas à la confiance de mon père, je n'en ai aucun besoin, et je désire simplement lui obéir, » je répondrais à cet enfant : « Malheureux, tu ignores entièrement la position d'un enfant ! »

Ce que je viens de dire, l'apôtre en parle au commencement de ce chapitre ; il parle de la place que nous occupons devant Dieu : « afin que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter à lui par Jésus-Christ selon

le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé, en qui nous avons la rédemption, par son sang, la rémission des péchés.»

Vous êtes placés devant Dieu, en justice et en sainteté : « saints et irréprochables devant Lui en amour. » Ayant l'adoption, vous êtes introduits dans la position d'enfants, vous avez la rémission de vos péchés et vous êtes acceptés dans le Bien-aimé. Telle est désormais votre place ; pour le chrétien, il n'y en a pas d'autre. Maintenant, dit le Seigneur, vous ayant mis à cette place, je vais vous dire quel est mon plan touchant la gloire de Christ et votre gloire avec Lui. L'apôtre dit : « laquelle (c'est-à-dire sa grâce) il a fait abonder envers nous en toute sagesse et intelligence ; nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps. » Dieu ne nous a pas seulement accordé ce salut, de sorte que nous savons maintenant quelle est notre relation avec Lui, mais, une fois dans cette relation, Il nous a encore découvert son plan : « de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, en lui. » Remarquez comment nous sommes en rapport avec ce plan de Dieu : « en lui, en qui nous aussi nous avons été faits héritiers. » Nous sommes héritiers, comme l'apôtre le dit aux Romains, « héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. » Dieu dit : Je m'en vais donner toutes choses à Christ, je m'en vais rassembler en un toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, en Lui ; et vous êtes cohéritiers avec

Lui. Telle est la manière dont ce chapitre nous présente la pensée et le plan de Dieu.

Considérons maintenant différents passages qui nous indiquent comment Dieu accomplira ses desseins et comment il nous prendra pour nous mettre en possession de l'héritage, car c'est là ce que nous attendons : nous n'attendons pas d'être faits héritiers, mais nous attendons l'héritage. Nous n'attendons pas de devenir enfants — nous sommes enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ — mais nous attendons de posséder ce qui nous appartient comme enfants. Pauvres vases de terre que nous sommes ici-bas dans le désert, voilà ce que nous attendons ! Il nous a donné « le Saint Esprit de la promesse qui est les arrhes de notre héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire. » La gloire de sa grâce, nous l'avons, c'est la rédemption ; mais la gloire que nous n'avons pas encore, celle-là nous l'attendons. Voici l'ordre général de la prière de l'apôtre : notre appel, notre proximité de Dieu ; notre héritage, c'est-à-dire, toutes les choses dont nous sommes héritiers avec Christ ; ensuite la puissance qui nous fait participer à l'héritage ; la même puissance qui a ressuscité Christ d'entre les morts, a ressuscité chaque croyant de son état de mort dans le péché pour le mettre avec Christ dans la même place que Lui. Enfin cette puissance les ayant réunis en un, l'apôtre nous montre la place à laquelle Christ a été élevé : « à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité et puissance et domination et de tout nom qui se nomme, non-seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'église

qui est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous.» Cela nous fait entrevoir quelque peu la manière dont Dieu accomplit son plan, et j'ai lu ce chapitre afin de montrer quel est ce plan de Dieu : « pour l'administration de la plénitude des temps, de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, en Lui, » — sous Christ comme chef. Or quand Christ prendra cette place *comme homme* (il va sans dire qu'Il est, *comme Dieu*, au-dessus de toutes choses), nous prendrons avec Lui possession de l'héritage. Nous sommes cohéritiers : « en qui nous aussi nous avons été faits héritiers, » et dans l'épître aux Romains : « si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ. » Voilà un fait que beaucoup de chrétiens perdent malheureusement de vue, n'ayant plus la conscience de la manière dont ils ont été mis par Dieu dans la même position que Christ, devenu homme, afin de nous mettre dans la même position que Lui : « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » Si Christ est fils, nous le sommes aussi. Il est notre vie, notre justice et nous partageons sa gloire, fruit de la justice. Lorsqu'Il fut transfiguré, Moïse et Elie apparurent dans la même gloire que Lui, s'entretenant familièrement avec Lui. Nous devrions considérer que le Seigneur est descendu parmi nous dans l'humiliation et la pauvreté, afin que nos cœurs puissent se rapprocher de Lui assez pour comprendre tout cela.

Ayant maintenant connaissance du plan de Dieu, examinons quelques passages qui nous montreront comment Il l'exécute. Au Psaume II, nous voyons de quelle manière le Seigneur fut premièrement présenté sur la

terre pour avoir la domination terrestre et fut rejeté (les mêmes paroles sont citées dans le Nouveau Testament, mais sans parler de notre participation à l'héritage; nous verrons tout à l'heure comment ces deux faits se relient ensemble) : « Pourquoi s'agitent en tumulte les nations, et les peuples méditent-ils une chose vaine? pourquoi se soulèvent les rois de la terre et les princes consultent-ils ensemble contre Jéhova et contre son oint? » Ce passage est cité par Pierre en parlant de Hérode et de Pilate. « Celui qui siège dans les cieux s'en rira, le Seigneur se raillera d'eux, » — c'est-à-dire que Christ Lui-même se raillera d'eux. « Alors il leur parlera dans sa colère et, dans son courroux, il les fera trembler! Cela n'est pas encore arrivé. « C'est moi qui ai sacré mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté, » — en dépit du rejet des hommes. — « Je raconterai le décret; Jéhova m'a dit : Tu es mon Fils, c'est moi qui t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta propriété les bouts de la terre; tu les briseras avec un sceptre de fer, tels qu'un vase de potier tu les mettras en pièces. » Il va sans dire que ces jugements n'ont pas encore eu lieu. Maintenant, pour confirmer ce que j'ai dit plus haut, j'ouvre l'Apocalypse à la fin du chapitre II, qui montre comment nous sommes unis à Christ. « Celui qui vaincra et qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations, et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vaisseaux d'un potier, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père. » Je rappelle ce passage, afin de montrer que, même en ces choses, les saints sont unis à Christ, quoiqu'il y en ait de plus bénies pour eux. Il est dit ensuite : « Et je lui donnerai

l'étoile du matin, » Christ lui-même, autrement précieux que tout le reste. Cependant les saints sont associés à toute sa gloire : Il reçoit les nations pour héritage et les met en pièces ; si vous êtes fidèles, vous les briserez aussi avec Lui. Il est singulier de voir combien l'église de Dieu a perdu le sentiment de ce qui la concerne, et j'ai recours à ces passages, afin de prouver que les saints sont associés à Christ, même dans les jugements. « Ne savez-vous pas, dit Paul aux Corinthiens, que les saints jugeront le monde ? » Il leur demande si, en conséquence, ils ne sont pas dignes aussi de juger les affaires les plus petites, tels que des procès entr'eux. « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? » Il fallait leur dire cela, parce qu'ils avaient une fausse idée de la position, dans laquelle Christ a placé les saints, ne comprenant pas toute la portée de leur association avec Christ. J'ai parlé de l'association avec Christ dans le jugement, afin de confirmer ce que je disais, en général, touchant notre association avec Lui. Remarquez que le Psaume II parle de la venue et du rejet de Christ ; Pierre le cite dans ce sens, et Paul aussi : « Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré. » Christ rejeté se raille ici de toute l'agitation des nations ; il est dit que le temps viendra où Il siègera dans Sion en dépit d'elles, et où les bouts de la terre Lui seront donnés en héritage. Tout cela néanmoins ne Le représente pas à la place qu'Il occupe dans le Nouveau Testament. Dans le Psaume, Christ se trouve simplement en connexion avec le sort des Juifs et le jugement des nations au temps de la fin. Lors de sa première venue, Il fut rejeté comme le Christ, le Messie, l'Oint ; aussi lisons-nous que Christ ordonne expressément à ses disciples de ne plus dire qu'Il est le

Christ, parce qu'Il doit être rejeté, car « il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup. » Comme s'Il avait dit : « Ce n'est point maintenant que je dois prendre ma place comme Roi de Sion ; au contraire, je viens pour être le Fils de l'homme, souffrant, afin d'être plus tard exalté dans la gloire. » Ouvrez maintenant le Psaume VIII : « Jéhova, notre Seigneur, que ton nom est grand dans toute la terre, qui porte ta gloire par-dessus les cieux ! Par la bouche des petits enfants, même de ceux qui sont à la mamelle, tu fondes ta louange à cause de tes adversaires, pour réduire au silence l'ennemi et le vindicatif. » Cela, vous le savez, fut accompli lorsque Jésus entra à Jérusalem monté sur un ânon. « Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui et le fils de l'homme que tu le visites ? Car tu l'as fait de peu inférieur aux anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur ; tu l'as fait régner sur les œuvres de tes mains, tu as mis toutes choses sous ses pieds. » Ce passage montre que le Seigneur, rejeté comme Christ, prend la position de Fils de l'homme, dans laquelle toutes choses seront mises sous ses pieds. Vous verrez dans le Nouveau Testament comment l'apôtre explique ce passage. Les Psaumes II et VIII montrent Christ venant au milieu des Juifs, rejeté par eux et, à la fin, prenant sa place au-dessus de ses adversaires, en dépit de leur révolte. Toutefois, comme conséquence immédiate de son rejet, Christ prend la position de Fils de l'homme, qu'il s'attribue constamment dans les Évangiles. Vous trouverez le Psaume VIII cité au premier chapitre des Ephésiens : « Il a assujéti toutes choses sous ses pieds » et, par conséquent, « Il l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'église qui est son corps. » L'église est son corps, complément

de la tête, c'est pourquoi elle est nommée « la plénitude de celui qui remplit tout en tous. » Christ, quoiqu'un homme, est une personne divine et remplit toutes choses, mais c'est l'église qui le complète comme Fils de l'homme ; elle achève ainsi ce qui est nommé le Christ mystique, dont Il est la tête et dont le corps est formé par tous les membres de l'église. C'est pourquoi l'église est aussi intimement unie avec Christ que le corps d'un homme avec lui-même, comparaison employée au chapitre V des Ephésiens : « Personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit, comme aussi Christ l'assemblée. Car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os. » Et puisque dans ce corps, il n'y a qu'un seul esprit, l'église est associée avec Christ, comme étant chef sur toutes choses. Nous voyons Christ, le Fils de l'homme, établi, dans les conseils de Dieu, au-dessus de toutes choses dans les cieus et sur la terre ; et nous, unis à Lui, sauvés par Lui, nous ses frères, ses cohéritiers et membres de son corps, nous sommes complètement identifiés avec Lui. Vous voyez ainsi le rapport qu'il y a entre l'église et la gloire de Christ, lors de sa seconde venue.

On trouve la même chose dans le chap. II des Hébreux, où l'apôtre, citant le Psaume VIII, indique en même temps jusqu'à quel point il se trouve accompli : « Mais quelqu'un a rendu quelque part ce témoignage, disant : Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites ? Tu l'as fait un peu moindre que les anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu as assujéti toutes choses sous ses pieds. Car en ce qu'il lui a assujéti toutes choses, il n'a rien laissé qui ne lui soit assujéti ; mais main-

tenant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties ; mais nous voyons Jésus qui a été fait un peu moindre que les anges, à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur.» Faites bien attention à ce qui est dit ici : Dieu se propose d'assujettir toutes choses à Christ, sans rien laisser qui ne lui soit assujetti. De fait, c'est lui qui a créé toutes choses et, par conséquent, Il en est aussi héritier. Mais voici le point important : les choses qu'Il a créées comme Dieu, Il les hérite comme homme, afin que nous les héritions avec Lui. Le temps où cela doit avoir lieu, n'est pas encore venu ; nous ne voyons pas que toutes choses Lui soient assujetties ; mais nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges, couronné de gloire et d'honneur. Une moitié du passage est accomplie, l'autre ne l'est point encore — nous ne voyons pas que toutes choses soient assujetties à Christ. Voilà ce que l'apôtre indique ; nous en trouvons l'explication au Psaume CX, cité aussi dans l'épître aux Hébreux et que le Seigneur Lui-même mentionne en discutant avec les Pharisiens sur ce sujet : « Jéhova a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied. »

C'est pourquoi l'apôtre dit au chap. X des Hébreux : « Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, » c'est à-dire : qu'il a rendu parfaite l'œuvre de leur rédemption — « attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. » J'aurai l'occasion de revenir à cela. Mais quelle précieuse assurance pour les saints, que de savoir Christ assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds ! Ils

ne le sont pas encore; s'ils l'étaient, le Seigneur ne laisserait point aller le monde comme il va. Jusque-là Dieu s'occupe de rassembler les cohéritiers de Christ et, dans ce but, Il Lui dit : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que tes ennemis soient mis pour ton marche-pied. » Quand cela arrivera-il ? « Ce jour et cette heure-là, personne ne les connaît, pas même le Fils. » Mais il est dit au Fils : assieds-toi à ma droite jusqu'au jour où cela arrivera. Voilà donc le plan de Dieu aussi clairement révélé que possible. Nous voyons Jésus, après avoir expié nos péchés, « assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux, » et par le moyen de l'Evangile, rassemblant ses cohéritiers. Or, nous sommes associés avec Lui, tandis qu'Il est à la droite de Dieu, étant unis à Lui par le même Esprit.

Un autre endroit de l'Écriture, le chap. XV de la première épître aux Corinthiens, nous fait savoir comment nous entrons dans cette place de gloire lors de la résurrection, toutes choses étant assujetties à Christ. « Comme dans Adam tous meurent, de même aussi dans le Christ tous seront vivifiés, mais chacun en son propre rang : Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ, à sa venue » — ses cohéritiers, personne autre. — « Ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté et toute autorité et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort, car il a assujetti toutes choses sous ses pieds. » Or quand il dit que toutes choses lui sont assujetties, il est évident que celui qui lui a assujetti toutes choses est excepté. » C'est-à-dire que Dieu le Père ne lui est pas

assujetti ; mais cette exception même prouve que tout le reste sera assujetti à Christ. Cependant nous ne voyons pas cela aujourd'hui ; croyez-vous que l'oppression, la méchanceté, les horreurs, en un mot, qui remplissent l'histoire du monde, se verraient encore de nos jours, si toutes choses étaient assujetties à Christ ? C'est Satan, et non pas Christ, qui est maintenant le prince et le dieu de ce monde. Il est étrange que tant de personnes s'imaginent que la croix a mis fin à tout cela ; c'est bien le contraire qui est arrivé. La croix a démontré d'une manière terrible que Satan est le prince et le dieu de ce monde. « Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi, » a dit le Sauveur. Avant le rejet de Christ, Satan n'a jamais été appelé le prince de ce monde. Jéhova était sur la terre ; dans le temple — la Schekinah de gloire. Mais après que Dieu fut entré dans ce monde en la personne de Christ, et qu'il eut été rejeté, Satan est devenu le prince de ce monde. C'est dans ce sens que l'apôtre dit : « chez lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement des incrédules. » Quand le Seigneur viendra, c'est Lui qui sera le prince de ce monde ; Satan l'est jusqu'alors. Au chap. XIX de Luc, le Seigneur parle d'aller en un pays éloigné, afin de prendre le royaume, puis de revenir et d'exécuter le jugement : « Et comme ils entendaient ces choses, il ajouta et leur dit une parabole, parce qu'il était près de Jérusalem, et qu'ils pensaient qu'à l'instant le royaume de Dieu allait paraître. » Ils attendaient ce royaume, pensant qu'au lieu d'être rejeté, Christ le recevrait immédiatement sur la terre, et qu'ils en jouiraient avec Lui. « Il dit donc : Un homme noble s'en alla dans un pays éloigné, pour recevoir un royaume et revenir. Et

ayant appelé dix de ses propres esclaves, il leur donna dix mines et leur dit : Trafiquez jusqu'à ce que je vienne.» Voilà le service des chrétiens, tandis que le Seigneur est absent ; Il est parti afin de recevoir le royaume, et n'est pas encore revenu. A son retour Il juge ses serviteurs : « Et il arriva, à son retour, après qu'il eut reçu le royaume, qu'il commanda qu'on lui amenât ces esclaves auxquels il avait donné l'argent, afin qu'il sût combien chacun aurait gagné par son trafic.» Après avoir pris connaissance de leur travail, il ajoute : « Mais ceux-là, mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je régnaise sur eux, amenez-les ici et tuez-les devant moi.» Cela se passe après qu'il a reçu le royaume et qu'il est revenu ; Il ne juge pas pendant son absence. Il est dit : « Le Père a remis tout jugement au Fils ; afin que tous les hommes honorent le Fils comme ils honorent le Père.» Mais si Christ commençait à juger maintenant, Il devrait mettre terme au temps de la grâce et au rassemblement de l'Eglise. Le Père juge les saints par le moyen de la discipline. — « Si vous invoquez le Père qui, sans avoir égard aux personnes, juge selon l'œuvre de chacun.» Mais quant au jugement définitif, il est dit dans l'évangile de Jean : « Le Père ne juge personne, mais Il a remis tout jugement au Fils.» Lorsque le Fils reviendra, Il s'occupera de ses ennemis et les jugera ; Il mettra terme à la méchanceté que nous voyons dans ce monde. Mais jusqu'à cette époque, nous devons veiller fidèlement, et trafiquer avec les talents, c'est-à-dire les dons spirituels qu'Il nous a confiés.

Vous trouverez tout cela présenté d'une manière remarquable dans le premier chap. de l'épître aux Colossiens ; je désire m'y arrêter quelque peu, afin que nous

arrivions à une idée, aussi complète que possible, des pensées et des conseils de Dieu qui me paraissent être clairement énoncés dans l'Écriture. Je commencerai au vers. 42, qui nous montre, nous tous qui croyons, « rendant grâces au Père qui nous a rendus capables » — nous sommes capables, la chose est faite ; nulle part dans l'Écriture il n'est parlé de devenir capables ; il est bien parlé de devenir conformes à Christ en toutes choses, mais cela est différent — « rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés, — qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création ; car par Lui » — c'est la raison pour laquelle Il est au-dessus de toutes choses — « car par Lui ont été créées toutes choses, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou dominations, ou principautés, ou autorités ; toutes choses ont été créées par lui et pour lui. » Elles Lui seront toutes assujetties, mais non pas dans leur état actuel de perversité. « Nous ne voyons pas encore que toutes choses Lui soient assujetties. » Or, comment les prend-Il en son pouvoir ? c'est comme homme : — « qu'il a établi héritier de toutes choses » — (Hébr. I, 2). Nous sommes ses cohéritiers. « Et lui est avant toutes choses et toutes choses subsistent par lui » — à cause de sa divinité — « et il est la tête du corps de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, Lui, le premier rang. » Christ est à la fois le chef de toutes choses et le chef

ou la tête de l'Eglise, comme nous l'avons lu dans le chap. I des Ephésiens. « Car toute la plénitude s'est plue à habiter en lui, et à réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix, par lui, tant les choses qui sont sur la terre que celles qui sont dans les cieux. Et vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis en votre entendement, dans les mauvaises œuvres, il vous a maintenant réconciliés dans le corps de sa chair par la mort. » Il n'est jamais dit en parlant des saints : « Il réconciliera, » mais « Il a réconcilié. » Toutefois la réconciliation de toutes choses dans le ciel et sur la terre est future, parce que Satan n'est pas encore lié ; et à cause de cela la chrétienté elle-même s'est corrompue d'une manière affreuse, tellement qu'il n'y a dans tout l'univers rien de plus corrompu qu'elle. L'apôtre dit : « à réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, tant les choses qui sont sur la terre que celles qui sont dans les cieux, » ou bien, comme dans l'épître aux Ephésiens : « de réunir en un toutes choses dans le Christ ; » mais il ne dit pas que cela soit maintenant. Il ne parle pas non plus des choses qui sont sous la terre ; lorsqu'il parle de sujétion, il dit bien : « Afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux. » Pour ces derniers il n'emploie pas le mot « réconcilier, » mais « ployer ; » « mais vous, dit-il, Il vous a réconciliés. » Voilà donc Christ à la fois chef ou tête de l'Eglise et chef de toutes choses ; voilà aussi la double réconciliation : la réconciliation et la rédemption actuelle de l'Eglise par la grâce, puis la réconciliation de toutes choses dans le ciel et sur la terre. Toutes choses ne sont pas encore mises sous ses pieds, mais, par la foi, nous

voyons Christ assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour son marchepied. Lorsque ce temps arrivera, Christ entrera en possession de l'héritage, dans le caractère attribué à Dieu par Melchisédec quand il vint pour bénir Abraham : « Le Dieu très-haut, possesseur des cieux et de la terre, » et lorsque Christ deviendra, dans toute l'étendue du mot, Roi et Sacrificateur, sur son trône, alors Dieu aura ce titre-là.

Tandis qu'il nous est démontré que Christ réconciliera toutes choses dans les cieux et sur la terre et qu'il réunira en un toutes les choses qui sont aux cieux et sur la terre, nous voyons aussi, dans plusieurs des passages que j'ai cités, que l'Eglise, soit les saints dont elle se compose, sont cohéritiers avec lui. J'ai cherché à montrer que l'Eglise de Dieu, tous les saints que Dieu rassemble aujourd'hui par sa grâce, sont associés avec Christ comme centre des bénédictions, afin d'être élevés à la même place que Lui au-dessus de toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre. L'Écriture nous apprend que cela n'arrivera qu'au temps où Christ recevra le royaume et qu'Il reviendra, lors de l'administration de la plénitude des temps. A cette époque, toutes choses entreront dans un état d'ordre et de bénédiction sous l'autorité de Christ. Quand Dieu le Père aura assujetti toutes choses sous ses pieds, Il y introduira l'ordre, puis Il remettra le royaume à son Père. Mais pendant l'administration de la plénitude des temps, ce sera l'Eglise qui formera le centre des lieux célestes, tandis que les Juifs seront le centre de la terre. Cela nous amène aux deux sujets qui, dans l'Écriture, occupent la première place après la rédemption personnelle.

C'est dans l'Eglise que Dieu déploie sa grâce souve-

raîne en faisant participer les membres de l'Eglise à la gloire de Christ. C'est au milieu des Juifs, comme centre de son action, que Dieu donne à connaître comment Il gouverne ce monde. L'Écriture parle de l'Eglise de Dieu comme de ceux qui sont associés à Christ, héritiers de la gloire de Christ ; chose merveilleuse ! Des créatures aussi misérables que nous, participeront à la même gloire que Christ, auront la même place que Lui ! L'œuvre de la réconciliation embrassera toutes choses dans le ciel et sur la terre ; ce monde ne restera point à toujours le théâtre des exploits de Satan ; une fois le fils de David y aura aussi sa place en gloire et en domination ; alors le monde sera changé : « on ne nuira et on ne fera aucun dommage dans toute la montagne de ma sainteté. » Le temps vient, où Christ sera le Prince de la paix ; mais Il a déclaré positivement que cela n'a pas encore lieu : « Pensez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais plutôt la division. Car désormais ils seront cinq dans une maison, divisés, trois contre deux et deux contre trois. Le père sera divisé contre le fils et le fils contre le père ; la mère contre la fille et la fille contre la mère ; la belle-mère contre sa belle-fille, et la belle-fille contre sa belle-mère. » Nous sommes donc au temps où l'apparition de la lumière réveille les passions des hommes qui continueront à se révolter contre elle, jusqu'à ce que la seconde venue de Christ les soumette et les détruise. Les chrétiens doivent par conséquent charger leur croix et suivre Jésus, Pensez-vous donc que si Christ régnait aujourd'hui, ses disciples n'auraient qu'une croix pour tout partage ? Non, mais une couronne. Christ viendra « pour être glorifié dans ses saints, » et quelle gloire sera la leur, quand Il

aura le royaume ! Alors l'Eglise de Dieu sera le centre de toutes choses dans les lieux célestes, et les Juifs seront le centre de toutes choses sur la terre, Christ étant le chef. C'est ce qui est dit dans le chap. I des Ephésiens : « Afin que vous sachiez quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts ; et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté et autorité et puissance et domination et de tout nom qui se nomme, non-seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujéti toutes choses sous ses pieds et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps. » C'est cette même puissance qui ressuscite les saints ; aussi est-il dit plus loin au chap. II, en parlant de la résurrection comme d'une chose déjà acquise spirituellement : « il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. » (A suivre.)

EXPLICATION DE PASSAGES.

Notre frère G. de Paris nous demande si nous pensons que Matth. V, 13, s'applique aux chrétiens.—Nous savons que, dans son sens premier (ainsi que tout le discours sur la montagne) ce passage s'adressait aux disciples juifs, enfants du royaume, résidu d'Israël. Mais le roi ayant été rejeté, l'établissement du royaume ajourné, ces mêmes disciples, devenus membres de l'Eglise, n'ont rien perdu des privilèges spirituels qui étaient leur partage. *A plus forte raison* — selon nous — ils sont encore « le sel de la terre, » ou la seule chose conservatrice de la terre, et comme « lumière, » en témoignage au monde. Que Dieu nous donne de nous en souvenir et de réaliser davantage cette position bénie!

LE
MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Méditations
sur la seconde venue de Christ.

MÉDITATION II.

Ephésiens I.

(Suite et fin de page 440.)

Dieu nous faisant asseoir au-dessus des anges et des principautés et des puissances du siècle à venir, montrant les immenses richesses de sa grâce, dans la position qu'il nous a donnée, par sa bonté envers nous : telle est la vérité que je désirais vous enseigner par divers passages de l'Écriture. Les anges apprendront à connaître les immenses richesses de la grâce de Dieu, par notre participation à la gloire de Christ ; de sorte qu'en voyant Marie Madeleine, le brigand, la pécheresse et chacun de nous dans une même gloire avec Christ, ils pourront admirer les immenses richesses de la grâce de Dieu. En nous appropriant ces choses déjà maintenant par la foi, instruits par l'Esprit de Dieu, nous pou-

vous trouver notre position actuelle très-profitable quant à la discipline, à l'exercice et à l'éducation spirituelle; mais nous n'en jouirons pleinement que dans l'avenir, lorsque la bonté de Dieu envers nous sera révélée aux anges.

Je vais essayer maintenant de vous montrer comment le Seigneur nous associe ainsi avec Lui-même. Voyez d'abord le passage du chap. XVII de Jean, où le Seigneur déclare positivement que les saints partagent sa gloire et l'amour du Père, passage admirable en ce qu'il découvre l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance : « Or je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme toi, Père, es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. » Ces paroles se rapportent au temps actuel, ou du moins à ce qui devrait être actuellement; le reste concerne l'avenir : « Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un; moi en eux et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. » Le Seigneur parle ici de la gloire que Dieu lui a donnée comme homme, car sa gloire comme être divin est éternelle; puis il ne dit pas : « afin que le monde *croie*, » mais : « afin que le monde *connaisse* que tu m'as envoyé. » En parlant du temps actuel, le Seigneur emploie le mot *croire*, parce que les saints devraient être un, témoignant ainsi qu'il y a en l'Esprit de Dieu une puissance qui surmonte toutes les différences terrestres; mais en parlant de l'avenir, le Sci-

gneur emploie le mot « *connaître*. » Le monde connaîtra pour sa propre condamnation que c'est Dieu qui a envoyé Jésus ; ils le connaîtront pour leur condamnation, tous les hommes rebelles, en voyant arriver dans la gloire, avec Christ, ceux dont ils étaient accoutumés à se railler ici-bas ! Cet amour de Dieu pour nous, nos cœurs devraient le connaître et l'apprécier et s'y confier, quoiqu'il soit insondable ; le temps approche où le monde aussi connaîtra cet amour. « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé ; et je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux. » Ce dont nous jouissons maintenant, c'est d'avoir ainsi en nous-mêmes l'amour dont Christ est aimé ; cet amour insondable, nous devons le posséder, le connaître, Christ étant en nous. Je n'ai pas besoin d'attendre que le monde voie que je suis avec Christ dans la gloire, pour connaître cet amour ; car le Père m'aime, dès maintenant, comme il a aimé Christ. En lisant le chap. XV de la première épître aux Corinthiens, vous y trouverez cette même vérité en rapport avec la résurrection.

J'insiste sur ces deux points importants que l'Écriture nous enseigne : 1) que nous serons rendus parfaitement semblables à Christ, sauf qu'il est divin ; 2) que cela aura lieu lors de notre résurrection ; c'est alors que nous apparaîtrons avec Lui. Déjà maintenant nous ne sommes pas de ce monde ; mais il est dit que le monde saura, seulement alors, que nous avons été aimés comme Christ a été aimé, quand il nous verra dans la même gloire que Lui. Lorsque le Seigneur nous aura pris pour être avec Lui et nous introduire dans sa gloire, alors

il apparaîtra au monde et nous apparaîtrons avec Lui dans la même gloire. Il est dit au vers. 47 du chap. XV de la première épître aux Corinthiens. « Le premier homme est de la terre, poussière ; le second homme est le Seigneur venu du ciel. Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière ; et tel le céleste, tels aussi les célestes, » (c'est-à-dire, tels que Christ, sauf sa divinité) ; « et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. » Nous ne serons pas seulement dans le ciel, mais exactement tels que Christ. Voilà qui est aussi clair que possible ; puis l'apôtre ajoute, quant à la gloire future : « Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. Or je dis ceci, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu et que la corruption n'hérite pas non plus de l'incorruptibilité, » comme il est dit plus haut : « le corps est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité ; il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire. »

Examinons maintenant quelques-uns des passages qui montrent comment Christ nous reçoit auprès de Lui. J'ai soin de me fonder en tout point sur l'Écriture, afin que nous soyons bien assurés des choses que Christ nous communique. Voici ce qu'il dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, s'il en était autrement, je vous l'eusse dit : je vais vous préparer une place ; et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous y soyez aussi. » Christ est allé dans la maison de son Père ; mais il reviendra et nous prendra auprès de Lui. Il est monté

avec un corps glorieux, n'ayant point encore toutes choses sous ses pieds, mais couronné de gloire et d'honneur; et il dit à ses disciples d'attendre et de trafiquer jusqu'à son retour. Or maintenant, avant son retour, nous savons d'avance ce qu'il fera de nous qui sommes dans la même gloire que lui : « Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi. » Au chapitre précédent : « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi. » C'était comme s'il avait dit : Je ne puis rester maintenant avec vous comme Roi et comme Messie; mais je vous lave, afin de vous rendre capables de régner avec moi, lorsque je reviendrai; je suis donc encore votre serviteur en intercédant pour vous, et par le moyen de mon intercession toute-puissante, je vous laverai journellement, car pour avoir part avec moi à mon royaume, il faut que vous soyez rendus semblables à moi.

La même chose est, pour ainsi dire, publiquement annoncée dans le chap. IV de la 1^{re} épître aux Thess. : « Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus avec Lui. Car nous vous disons ceci, par la parole du Seigneur, que nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. » L'apôtre attendait constamment la venue du Seigneur. On a osé dire qu'il se trompait en croyant que le Seigneur arriverait de son vivant; c'est tout le contraire, puisque l'époque précise de l'avènement de Christ n'avait jamais été révélée, et que Paul ne prétendait point la connaître; mais il savait que le temps était arrivé où nous devons, à toute heure, attendre le Seigneur, au lieu de dire : Mon Maître tarde à venir, et de nous met-

tre à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire avec les ivrognes. C'est pour cela que Paul se met du nombre des vivants qui demeurent jusqu'à la venue du Seigneur. Aussi sa vie était-elle conforme à cette attente et sera-t-il récompensé à la venue du Seigneur ; tandis que ceux qui, repoussant de leur esprit l'arrivée de Christ et ne l'attendant pas, suivent leurs convoitises, recueilleront, eux aussi, les fruits de leurs œuvres. Paul apprit plus tard, par révélation, qu'il mourrait bientôt, Pierre aussi, qu'il devrait bientôt quitter cette tente ; mais l'époque de la venue du Seigneur n'avait été révélée ni à l'un ni à l'autre. Aussi Paul disait-il : « Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous transmués, » Christ ayant vaincu la mort. Nous pouvons tous mourir avant l'arrivée de Christ, et cependant nous pouvons dire : « Nous les vivants qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur. » Il est dit de celui qui croit que le Seigneur tarde à venir, qu'il bat ses camarades et s'enivre ; il est dit aussi que les vierges sages et les vierges folles s'endormirent toutes pendant que l'époux tardait à venir ; l'Eglise a perdu le sentiment de l'attente journalière du Seigneur. Même les serviteurs sages durent être réveillés, et ce fut une grâce de les éveiller à temps, car pour son peuple Christ est toujours fidèle. Mais c'est l'attente qui caractérise les serviteurs fidèles. L'Eglise de Philadelphie attendait la venue de Christ ; cela est nommé « la parole de sa patience » : « Parce que tu as gardé la parole de ma patience. »

Continuons le passage de l'épître aux Thessaloniens : « Nous les vivants qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont

endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement et une voix d'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel et les morts en Christ ressusciteront premièrement. » Il ne s'agit ici que des saints ; le cri de commandement, la voix de l'archange et la trompette de Dieu ne s'adressent pas à tout le monde pour ressusciter les justes et les méchants. Le « cri de commandement » est un terme militaire, employé pour rappeler les soldats dans leurs rangs, après qu'ils s'étaient débandés. Seuls, les morts en Christ entendent ce rappel, ils forment ses bataillons. « Les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles. » Le Seigneur avait dit qu'il viendrait et nous prendrait à Lui ; l'apôtre, instruit par une révélation, nous explique comment cela aura lieu. Le passage de 1 Corinth. que nous avons lu, raconte le même événement : « Mais chacun dans son propre rang, Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ, à sa venue. » Le point important, le voici : Cette résurrection n'est pas une résurrection des morts, mais une résurrection *d'entre les morts*. La résurrection de Christ n'était pas une résurrection des morts, mais d'entre les morts. Il a été pris d'entre les morts, parce que le Père avait ses délices en lui ; et nous sommes pris, comme Lui, d'entre les morts, parce qu'Il a ses délices en nous. C'est pourquoi le Seigneur viendra (il n'est pas dit *apparaitra*) et nous appellera pour être toujours auprès de Lui et partager cette gloire à laquelle il est fait allusion dans ces mots :

« Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. » Ce n'est donc pas la mort que nous avons à attendre (quoiqu'elle puisse arriver, et que ce soit une chose bénie de mourir), comme il est dit au chap. V de 2 Cor. : « Non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais nous désirons d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. » Afin de montrer pleinement sa puissance sur la mort, Christ prend à soi des hommes mortels — morts, il les ressuscite — vivants, il les transforme en gloire. D'abord il ressuscite les morts, puis il transforme les vivants ; tous vont alors à la rencontre du Seigneur en l'air. Il nous a prédestinés « à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères ; » nous avons lu : « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » Telle est notre part aux choses célestes. Si vous ouvrez le chapitre III de l'épître aux Colossiens, vous verrez que lorsque Christ apparaîtra, nous apparaîtrons avec lui dans la même gloire. Après être venu et nous avoir pris auprès de lui, il vient se manifester au monde et nous apparaissent avec Lui. L'apôtre nous identifie complètement avec Christ : « Si vous êtes morts avec Christ » (II, 20), puis au chap. III : « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut et non pas à celles qui sont sur la terre, car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Christ est caché en Dieu, Christ est votre vie, par conséquent votre vie est cachée en Dieu. « Quand le Christ qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi vous serez

manifestés avec lui en gloire. » Nous ne saurions, en aucune façon, être séparés de Christ ; nous sommes cachés en Dieu avec Lui, manifestés avec Lui, glorieux avec Lui, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. La même vérité est présentée un peu différemment dans la 1^{re} épître de Jean : « Voyez quel amour le Père nous a accordé, que nous soyons appelés enfants de Dieu. » Nous avons le même titre que Christ, « c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu. » Jésus disait : « Je m'en vais vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu, » c'est-à-dire, j'ai accompli l'œuvre de votre rédemption, et la suite en est, que je vous ai mis à la même place que moi. « Je déclarerai ton nom à mes frères, je chanterai tes louanges au milieu de l'assemblée. » « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, » voilà pour le présent, « et ce que nous serons, n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. »

Quant à notre apparition avec Christ, je citerai l'Apocalypse ; mais voyez auparavant le chap. XIV de Zacharie ; il y est dit que le Seigneur viendra et que tous ses saints seront avec lui et qu'en ce jour-là ses pieds seront debout sur la montagne des Oliviers. C'est à cela que l'ange fait allusion, en disant aux disciples après l'ascension : « Pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel ? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel. » L'apôtre Jude dit au vers. 14 : « Or Enoc aussi, septième homme après Adam, a prophétisé de ceux-ci, en disant : Voici, le Seigneur vient

avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous. » Là, les saints se trouvent associés avec Christ pour l'exécution du jugement. Quelle position est la nôtre ! L'Écriture est si explicite sur ce point, qu'il n'y a pas moyen de la comprendre autrement. La même vérité est aussi exposée dans le chap. I de la 2^{me} épître aux Thessaloniens. Les Thessaloniens souffraient d'affreuses persécutions et l'apôtre leur disait : « Nous nous glorifions de vous dans les assemblées de Dieu, au sujet de votre patience et de votre foi dans toutes vos persécutions et dans les afflictions que vous soutenez, qui sont une démonstration du juste jugement de Dieu, pour que vous soyez estimés dignes du royaume de Dieu pour lequel aussi vous souffrez, puisque c'est une chose juste devant Dieu que de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent, et qu'il vous donne, à vous qui êtes affligés, du repos avec nous dans la révélation du Seigneur Jésus, du ciel, avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et contre ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, lesquels seront punis d'une perdition éternelle loin de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force, quand il viendra pour être, en ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru. » Ce sont-là ces saintes myriades dont nous avons parlé plus haut. Elles se trouvent clairement dépeintes dans l'Apocalypse, chap. XVII. Tous les rois de la terre, au lieu de bénir Christ et de se joindre à lui, s'avancent, ligués avec la Bête, en bataille contre lui : « Ceux-ci combattront contre l'Agneau ; mais l'Agneau les vaincra, car il est Seigneur

des seigneurs et Roi des rois, et ceux qui sont avec lui, sont appelés et élus et fidèles.» D'autres passages nous apprennent que Christ aura des anges avec Lui, mais il n'en est pas question ici. Les anges peuvent bien être nommés « fidèles » et « élus, » puisque l'Écriture parle des anges « élus ; » mais ceux qui sont ici avec Christ sont « appelés ; » or les saints seuls sont « appelés par la grâce de Dieu.»

Ouvrez maintenant le chap. XIX : « Et je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus, appelé fidèle et véritable ; il juge et combat en justice. » Nous avons vu partout, que Christ viendra pour juger les méchants de la terre, car il y aura un jugement des vivants aussi bien que des morts : « Comme dans les jours avant le déluge, on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne conquirent rien jusqu'à ce que le déluge vint et les emporta tous, il en sera de même aussi de la venue du Fils de l'homme. » — « Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; et sur sa tête il y avait plusieurs diadèmes ; et il portait un nom écrit que nul n'a connu que lui seul. Et il était vêtu d'une robe teinte dans le sang ; et son nom s'appelle la Parole de Dieu. Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtus de fin lin blanc et pur, » qui est, suivant un autre passage, la justice des saints.

Je termine ici mes citations. Nous avons vu la dernière fois que la venue du Seigneur est, dans l'Écriture, présentée à l'Église comme l'objet constant de son espérance, que cette venue se rattache à toutes les pensées et à tous les sentiments des saints, qu'ils sont consi-

dérés comme étant convertis pour attendre le Fils de Dieu, que toutes les autres doctrines, renfermées dans l'Écriture, se rattachent à cette venue, que le signe distinctif d'une église en décadence, c'est la pensée que le Seigneur tarde à venir, et que le cri qui la réveille, est celui-ci : « Voici, l'époux vient. » Aujourd'hui, nous avons vu que le Seigneur nous révèle avec sagesse et prudence son plan : « de rassembler toutes choses dans le Christ, tant celles qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, » les réconciliant toutes en Christ, non point seulement pour leur propre bien, mais pour la gloire de Christ. Dieu, dans ce but, nous a associés avec Christ comme chef de toutes choses, de sorte qu'étant associés avec lui comme héritiers de Dieu, nous partageons l'héritage avec lui. Lorsque Christ prendra l'héritage, nous le prendrons avec Lui, lorsqu'il apparaîtra, nous apparaitrons avec Lui. Ayant été présenté à ce monde au milieu des Juifs, suivant la promesse de Dieu, et rejeté, Il a pris une autre place, celle de Fils de l'homme, qu'Il prendra dans sa résurrection et dans sa gloire; Il nous ressuscitera pour l'avoir avec Lui, au temps déterminé. Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties, mais nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur et nous attendons avec Lui, que ses ennemis soient mis pour son marchepied. Ce moment-là, personne ne le connaît, Dieu ne l'a point révélé; mais alors Christ commencera par rassembler son corps : Il nous prendra pour aller à sa rencontre en l'air : morts, Il nous ressuscitera; vivants, Il nous transformera; Il nous prendra dans la maison de son Père, car c'est là notre place, et Il aura tout préparé pour nous y re-

cevoir. Il ne peut entrer en possession de l'héritage sans avoir avec Lui ses cohéritiers, son corps, son épouse. Dans l'Apocalypse, vous avez d'abord les noces de l'Agneau, ensuite vous le voyez arriver avec ses armées ; ce sont elles qui sont l'épouse, car il faut à l'Agneau une associée qui partage son héritage. Il n'a pas encore pris en main le pouvoir et le règne ; mais après nous avoir élevés à Lui, Il apparaîtra et nous apparaîtrons avec Lui ; nous l'accompagnerons quand Il exécutera ses jugements sur le monde et qu'Il le brisera en pièces comme un vaisseau de terre. Mais la part bénie de notre héritage sera d'être avec Lui. Quand Il apparaîtra, le monde nous verra avec Lui et nous porterons l'image de celui qui est céleste, de même que nous avons porté l'image de celui qui est poussière. Toutefois maintenant, pendant que Christ est assis à la droite de Dieu, Il a envoyé le Saint-Esprit, afin de rassembler ses héritiers, et ce n'est que par la puissance de l'Esprit, que nous sommes capables de le suivre ici-bas ; aujourd'hui son peuple doit porter la croix — demain, il aura le royaume et la gloire. Lorsque Christ reviendra, ce ne sera point pour notre jugement : « Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois et après cela d'être jugés ; ainsi le Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent. » Maintenant je vous demanderai : avec qui êtes-vous associés ? l'êtes-vous avec Christ rejeté du monde et assis à la droite de Dieu ? Êtes-vous, par le Saint-Esprit, associés en esprit avec Christ ? ou bien l'êtes-vous avec ce monde qu'Il va venir juger, accompagné de tous ses saints ? Pendant l'absence de

Christ, qui est allé recevoir un royaume et une gloire bien supérieurs à ceux de cette terre, dont il a été rejeté, et qui vous a dit de trafiquer jusqu'à son retour, avec qui êtes-vous associés? Obligés de traverser ce monde qui a rejeté Christ, croyez-vous réellement que Satan en est le prince et le dieu, et vivez-vous selon cette pensée? Croyez-vous que Christ est assis à la droite de Dieu et qu'Il reviendra pour vous prendre auprès de Lui, pour vous faire partager, dans la maison de son Père, les bénédictions dont Il est béni, pour être témoins de la gloire de son Père, et partager son amour?

Y a-t-il dans nos cœurs quelque chose qui ressemble à la confiance d'un enfant en son père, quelque chose qui témoigne que nous sommes enfants par adoption? Y a-t-il en nous quelque chose qui nous identifie avec ceux qui sont les héritiers de cette bénédiction et de cette gloire? Pouvons-nous dire que le monde ne nous connaît pas, de même qu'il n'a pas connu Christ? Est-ce que nous Lui ressemblons dans notre position ici-bas? Lorsque Christ était sur cette terre, on ne voyait en Lui aucune beauté qui le fit désirer. Sont-ce les choses qu'on voit, ou celles qu'on ne voit pas, qui ont empire sur nos cœurs? Christ, qu'on ne voit pas, habite-t-il en nos cœurs par la foi de manière à être notre portion? S'il en est ainsi, quand il apparaîtra, nous apparaitrons aussi avec Lui en gloire et, mieux encore, nous serons toujours avec Lui. Que le Seigneur nous donne de pouvoir l'attendre et dire toujours : « Oui, Seigneur Jésus, viens! » Que notre part, notre trésor, notre cœur soient identifiés avec Lui. Encore un peu, très-peu de temps, et Celui qui doit venir, viendra et Il ne tardera pas.

Jésus, la résurrection et la vie.

« Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Jean XI, 25, 26.

Ce chapitre de l'Évangile de Jean nous présente de la manière la plus frappante les sympathies parfaites du Seigneur envers les siens dans toutes les épreuves et les vicissitudes de leur vie, même à l'égard des souffrances que la mort a introduites ; et de plus, il met en relief l'amour du Seigneur et sa puissance sur la mort. Nous y apprenons ce que l'énergie, *la plus grande énergie* du mal, peut faire contre ceux qui sont les bien-aimés du Seigneur et, en même temps, comment Jésus annule complètement cette énergie du mal dans l'énergie et la force de sa puissance. La Parole met à la fois devant nous et le résultat complet du pouvoir de Satan, et le triomphe parfait du Seigneur sur ce pouvoir.

La mort est le résultat du pouvoir de Satan : en introduisant le péché dans le monde, Satan y a introduit la mort, car « les gages du péché, c'est la mort, » le comble du pouvoir de Satan (voyez Rom. V, 12 ; VI, 28). Satan introduisit le péché et la mort, au commencement, et il les introduisit par la ruse, car « il est menteur dès le commencement et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui » (Jean VIII, 44). Ce que Satan a été, il l'est toujours ; il est appelé « le Serpent ancien, » « le séducteur : » il séduisit Ève ; il est menteur et le père du mensonge (Apoc. XII, 9 ; XX, 2 ; 2 Cor. XI, 3 ; Jean VIII, 44) ; et ayant menti, il devint meurtrier du premier Adam et, dans un certain sens, meurtrier du second Adam. Il

a été, et il est *menteur* : c'est là son caractère ; il est en tout exactement le contraire de Christ et opposé à Christ, qui est *la vérité* : il est le destructeur de la vie, Christ donne la vie ; il est l'accusateur des frères, Christ leur Avocat, leur Médiateur ; il est le père du mensonge, Christ la vérité de Dieu. Il apparaît d'abord comme menteur ; puis en dénaturant la vérité et le caractère de Dieu, il devient meurtrier des âmes des hommes : il introduit la mort, la mort qui est l'expression et la mesure de son pouvoir ; — Christ est venu pour détruire celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable (Hébr. II, 14).

Le diable tue les âmes en faussant la vérité de Dieu (Gen. III), et, à ce trait, nous apprenons sa subtilité : il introduit le mensonge et la mort par le moyen de la vérité de Dieu, en ne présentant celle-ci qu'en partie ; et étant ainsi d'abord menteur, il devient meurtrier. Les hommes ne connaissent pas les profondeurs de tromperie dont Satan fait usage : son plan n'est pas de mettre en avant dès l'abord une fausseté grossière et intelligible, qui porte sur son front même l'empreinte du mensonge. Tout au contraire, ce qu'il avance, il le couvre de l'apparence de la vérité, de la forme de la vérité, en mêlant son mensonge en un certain sens avec la vérité. C'est ainsi qu'il séduisit Ève par sa ruse, et par elle Adam. Pour leur faire désirer et manger le fruit défendu, il leur dit sans doute un mensonge flagrant : « vous ne mourrez nullement ! » mais il ajouta aussitôt : « vous serez comme des dieux sachant le bien et le mal » (Gen. III, 4, 5), et cela était vrai *en partie*, puisque, un peu plus loin, au vers. 22, nous entendons Dieu lui-même, disant : « Voici, l'homme est devenu com-

me l'un de nous, sachant le bien et le mal.» Avec tous les dehors de la bonté et de l'intérêt, Satan couvre son mensonge par ce qui était partiellement vrai, tout en cachant en même temps à l'homme la partie de la vérité qu'il lui était le plus important de connaître, savoir les conséquences qui résulteraient pour lui de l'acte auquel il était sollicité. Oui, Satan cache à l'homme que les gages du péché, c'est la mort; il ne présente pas simplement à l'homme ce qui est faux, mais il tente l'homme en mêlant à son mensonge une apparence ou une partie de vérité, et par ses appâts mortels, de *menteur* il devient *meurtrier*. Voilà comment a été introduit le pouvoir du mal, dont la mesure est la mort : car « le péché étant consommé engendre la mort » (Jacq. I, 15).

Nous allons voir maintenant que le Seigneur a affronté et vaincu ce pouvoir par un pouvoir supérieur. Satan essaie de résister au Seigneur et d'établir son pouvoir en opposition avec celui du Seigneur. L'histoire de Job nous en offre un exemple, permis par Dieu pour le bien de son serviteur et pour notre profit; elle nous montre jusqu'où va ce pouvoir de Satan et dans quelles limites il est circonscrit par la toute-puissance de Dieu. Nous lisons « qu'un jour que les enfants de Dieu vinrent pour se présenter devant Jéhova, Satan aussi entra parmi eux; et Jéhova dit à Satan : « D'où viens-tu ? Et Satan dit : Je viens de courir sur la terre et de m'y promener » (Job. II, 1, 4). Remarquez, frères, que Satan nous est représenté comme « courant sur la terre et s'y promenant, » comme « rôdant autour de nous et cherchant qui il pourra dévorer » (1 Pierre V, 8); et s'il en est ainsi, nous avons besoin d'une grande prévoyance; il faut que nous sachions veiller et prier.

Mais Dieu veut que nous sachions en même temps que ce pouvoir de l'Adversaire est un pouvoir permis, circonscrit, restreint et subordonné à la volonté de Dieu. C'est Dieu qui permet à Satan de toucher aux biens de Job : « Voici, tout ce qu'il a est en ton pouvoir, » mais Dieu ajoute : « Seulement ne mets pas la main sur lui ! » Dieu permet, et il limite la permission : Satan ne peut aller au delà de ce que Dieu a permis.

Dès que Dieu lui en a laissé la liberté, Satan est à l'œuvre : « les bœufs labouraient et les ânesses paisaient tout auprès, et ceux de Séba se sont jetés dessus et les ont pris et ont frappé les serviteurs ; » et encore : « le feu est tombé des cieux et a embrasé les brebis et les serviteurs, et les a consumés..., » et : « tes fils et tes filles mangeaient et buvaient... et voici, un grand vent s'est levé dans le désert et a heurté contre les quatre coins de la maison, qui est tombée sur les jeunes gens, et ils sont morts... » (Job I, 14-17). La puissance de Satan est effrayante, mais le pouvoir souverain de Dieu la domine absolument : Dieu permet que Satan s'en prenne aux biens de Job, mais il ajoute : « seulement ne mets pas la main sur lui, » rendant ainsi Job lui-même *inculnérable*. Plus tard il permet à Satan d'étendre plus loin son pouvoir et de frapper le corps de Job, mais il l'arrête encore ici, disant : « seulement ne touche pas à sa vie ! » Dès que Dieu a permis, Job est frappé d'un ulcère malin depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, mais sa vie est préservée, et toute la puissance de Satan ne peut la toucher, et quand les afflictions eurent achevé l'œuvre pour laquelle le Seigneur les avait permises, elles furent ôtées, car nous apprenons que « le Seigneur bénit lo

dernier état de Job plus que le premier » (Job XLII, 12).

Nous pourrions citer plusieurs exemples de la même nature pour montrer le pouvoir de Dieu dominant le plus grand pouvoir de Satan : ainsi au chap. VIII de l'Évangile de Luc nous trouvons un homme dans lequel plusieurs démons étaient entrés : c'est pourquoi il s'appelait Légion ; il ne portait point d'habits, il demeurait dans les sépulchres nuit et jour et se meurtrissait avec des pierres, personne ne pouvait le tenir lié, car il brisait ses liens et était emporté par le démon dans les déserts ; mais Dieu le gardait, et quel que fût le degré de son asservissement à Satan, Dieu, dans les voies de sa grâce, l'avait gardé au désert et n'avait pas permis qu'il fût entraîné dans l'abîme, là où il eût été hors de la portée de la grâce. Toute l'affreuse puissance de Satan ne put l'amener jusque-là : devant Jésus, les démons reconnaissent le pouvoir suprême et souverain du Dieu vivant et ils prient Jésus de leur permettre d'entrer dans les pourceaux.

Au chap. III du prophète Zacharie, nous trouvons un autre exemple de cette limitation du pouvoir de Satan et de son impuissance contre ceux que Jésus s'est engagé à défendre. Satan apparaît ici comme « l'accusateur des frères » (comp. Apoc. XII, 10), osant, dans son opposition, affronter le Seigneur Jésus dans l'exercice de sa sacrificature. Jehoshua, type d'Israël, se tient devant l'ange du Seigneur, et Satan s'y tient également comme son accusateur : les accusations de Satan pouvaient être fondées et réelles en un sens, mais ayant été écartées par la toute-puissante grâce, elles ne sont pas reçues par le Seigneur pour amener Jehoshua sous la condamnation : l'Éternel tance Satan,

disant : « N'est-ce pas ici un tison retiré du feu ? » L'office du Seigneur Jésus et celui de Satan sont ainsi mis en contraste l'un avec l'autre : Satan est l'accusateur, qui a le pouvoir de la mort ; Jésus, le sacrificateur qui intercède, celui qui donne la vie ; l'un est le menteur dès le commencement, l'autre l'éternelle vérité ; l'un fait effort pour tenir le monde loin de Celui qui est le prince de la vie, et il exerce son pouvoir sur « les enfants de désobéissance » (Eph. II, 2-3) ; l'autre, le Fils de Dieu, est venu au monde pour détruire les œuvres du diable et pour faire passer les âmes du pouvoir de Satan sous le pouvoir du Dieu vivant (1 Jean III, 8 ; Col. I, 15 ; Actes XXVI, 18 ; Hébr. II, 15).

Comme nous l'avons fait déjà remarquer, Satan acquit son pouvoir usurpé sur l'homme dans le premier Adam, en présentant le mal sous une apparence de vérité : l'homme s'est élevé lui-même, il s'est confié à sa propre sagesse : il a abandonné Dieu pour se confier à Satan, et ainsi il est tombé sous la puissance de Satan ; il est devenu « ténèbres, » spirituellement, et Satan est « le gouverneur des ténèbres de ce siècle » (Eph. VI, 12). Et comme il a acquis ce pouvoir, il l'exerce, non en présentant le mal sous sa réelle et hideuse forme, mais en le cachant sous une forme plausible et insinuante : il couvre le mal de l'apparence de choses désirables pour rendre sage (comp. Gen. III, 5-6), et si l'homme est amené à échapper réellement à ses pièges artificieux, c'est en devenant fou aux yeux du monde et en se jugeant tel lui-même. Le résultat du péché, c'est la mort, cette punition dont l'homme avait été menacé quand Dieu lui avait dit : « Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement » (Gen. II, 17) ! L'homme mangea du fruit de l'arbre, et il se vendit ainsi à celui qui avait le pouvoir de la mort, le diable.

A suivre.

LE

MESSAGER EVANGÉLIQUE.

Jésus, la résurrection et la vie.

(Suite et fin de page 460.)

Or, maintenant, Christ a été manifesté comme le Prince de la vie, et en opposition contre Lui, Satan s'efforce d'aveugler les pensées des hommes pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ ne resplendisse pas pour eux (2 Cor. IV, 4); et si leurs yeux, en dépit de lui, ont été ouverts et qu'ils aient eu pour refuge de saisir l'espérance qui leur est proposée (Hébr. VI, 18-19), Satan cherche encore à troubler leur communion avec Dieu et leur jouissance de son amour; il cherche à obscurcir leur voie, et à faire obstacle, autant qu'il est en lui, par ses conseils ténébreux, à l'exercice de la sacrificature et de l'intercession de Christ et au témoignage de l'Esprit dans les âmes. Mais pour faire face à toutes les armes de ce pouvoir destructeur, nous avons Jésus qui a traversé les cieux, toujours vivant pour intercéder pour nous à

la droite de Dieu ; et par l'énergie du Saint-Esprit qui demeure en nous, nous sommes rendus capables de soutenir une lutte victorieuse, quoique pénible, avec toutes les tentations qui nous sollicitent au dedans.

Le récit de la mort et de la résurrection de Lazare, qui fait le sujet du chapitre XI de l'évangile de Jean qui nous occupe ici, démontre le pouvoir du Seigneur Jésus, qui rend vain le plus grand pouvoir de Satan dans la complète victoire sur ce par quoi Satan avait manifesté son triomphe sur l'homme. Ce plus grand pouvoir de Satan, c'était la mort : mais ici, nous voyons ce pouvoir absolument soumis à un pouvoir supérieur que Jésus vient manifester à Béthanie dans la personne de Lazare. Marthe, la sœur du mort, dit à Jésus : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne fût pas mort ; mais, même maintenant, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera. Jésus lui dit : ton frère ressuscitera » (vers. 21-23). Dieu avait dit au commencement à Adam : « Tu mourras de mort, » et ce pouvoir de la mort avait été senti et reconnu, il avait pesé sur l'homme, et il ne fut pas ôté et il ne pouvait pas l'être, même pour ceux que le Seigneur aimait, si ce n'est par le pouvoir de Celui qui avait parlé au commencement. Rien, en effet, ne peut arrêter la mort que la présence du Seigneur Jésus-Christ qui est « la résurrection et la vie. » Jésus dit à Marthe : « Ton frère ressuscitera ; » Marthe répond : « Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela ? »

Jésus est devenu la résurrection et la vie de son

peuple de deux manières : d'abord, quant à la rédemption des gages du péché, ayant payé, lui juste, pour les injustes, tout ce qui, pour leurs transgressions, était dû à la justice éternelle; ensuite, quant à l'unité des siens avec Lui qui est la véritable vie de tout ce qui existe. Le Seigneur Jésus revendique ici ce pouvoir pour lui-même, directement et personnellement : « Je suis la résurrection et la vie ! » Mais nous voyons en même temps dans quel sens il parle ici de ce pouvoir qui lui appartient, de ressusciter ses créatures; car il restreint l'application de ce pouvoir à ceux qui croient : « *Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais.* » C'est de la foi en Lui que tout dépend ici : « parce que je vis, vous aussi vous vivrez, » dit-il à ceux qui croient en Lui : ils sont les « fils de la résurrection, » et cette bénédiction découle pour eux de leur union avec Jésus par l'habitation de l'Esprit de vie en eux, selon qu'il est écrit : « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous » (Rom. VIII, 11).

Nous voyons ici la cause spéciale et particulière de la différence que Dieu fait ainsi en faveur de ceux qui croient : ils sont « enfants de Dieu » et par conséquent « fils de la résurrection ; » ils se trouvent devant Dieu dans une condition entièrement différente de celle des enfants du monde.. Tous les hommes, sans doute, ressusciteront certainement au grand jour général des rétributions, mais ce fait est bien distinct de la puissance vivifiante de la vie qui nous est communiquée en vertu de notre union avec Christ. Tout genou fléchira devant

Jésus, de ceux qui sont aux cieux, de ceux qui sont sur la terre ou des puissances des ténèbres ; justes et injustes, hommes, anges, principautés et puissances, — tous confesseront qu'il est Seigneur quand il apparaîtra ; et le diable sur la terre, à sa première venue déjà, lui rendait ce témoignage : « Es-tu venu ici avant le temps pour nous tourmenter » (Matth. VIII, 29) ?

Il y a, en effet, un temps fixé, dont les démons même ont conscience, un temps où le jugement, dans toute sa portée, tombera sur eux. Quand le Seigneur était sur la terre, ils le priaient, disant : « Ne nous commande pas d'aller dans l'abîme » (Luc VIII, 34). Quoique démons, et possédant le pouvoir qui appartient à ceux qui sont tels, ils reconnaissaient quelqu'un devant qui ils étaient impuissants ; mais le temps vient où Jésus, devant qui les démons, au jour de son humiliation, se sont prosternés, liera les démons de chaînes éternelles et les empêchera de rôder davantage (comp. Job 4, 7 ; II, 2 ; 1 Pierre V, 8). Eux-mêmes sur la terre, lors de son abaissement, ils ont reconnu ce pouvoir tout-puissant dans la personne de Jésus-Christ, et sous la terreur qu'il leur inspirait, ils ont supplié Jésus, disant : « Ne nous tourmente pas avant le temps ! » « Ne nous commande pas d'aller dans l'abîme ! » Jésus-Christ est Seigneur de tous : son autorité s'étend et s'exercera sur tous les impies aussi bien que sur les saints ; « en la résurrection » ils seront tous soustraits au pouvoir de Satan. Mais la résurrection dont Jésus parle ici est particulière aux siens : « Je suis, dit-il, la résurrection et la vie ! » « Je sais, dit Marthe, qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour. » Mais quelle consolation ce fait que Lazare ressusciterait au dernier jour

pouvait-il donner à Marthe, puisque, en ce jour-là, le plus impie des pécheurs ressuscitera également? La bénédiction dont Jésus entretenait Marthe, c'est que là où Christ est devenu la vie de l'âme; il apporte aussi la certitude d'une résurrection pour une vie éternelle dans la vie de Christ: là où entre cette vie, elle apporte avec elle au dedans de l'homme ce sur quoi Satan, avec toute sa puissance, est incapable de prévaloir.

Les événements, qui font le sujet du beau chapitre qui nous occupe, nous montrent que ce fut pendant que Jésus était corporellement éloigné de Lazare que la mort eut son pouvoir sur celui-ci; et il en est de même pour nous maintenant. La scène de famille qui se passa à Béthanie est un type de bénédictions merveilleuses pour l'Eglise: en l'absence de son Seigneur, l'Eglise éprouve ce qu'est le pouvoir de Satan et de la mort; la mort règne sur ses membres; mais il n'en sera pas toujours ainsi, car Christ visitera sa famille affligée, et en ce jour-là, sa présence même sera le pouvoir de la vie. Tel est le grand secret que nous avons à apprendre ici: la présence de Christ donne la vie spirituelle, et sa présence corporelle non-seulement ressuscite les morts, mais arrête, interrompt et anéantit pour les saints tout pouvoir ultérieur de la mort; et dans la mesure, selon laquelle sa présence est sentie, le pouvoir de Satan et de la mort sont annulés. Pendant son absence, nous souffrons; mais quand il viendra, il ôtera, à la fois, et la souffrance et ce qui produit la souffrance. Maintenant il permet les tentations; il permet que Satan montre en elles son pouvoir, mais, même à présent, il se fait connaître en esprit comme étant plus fort que Satan; il réveille l'âme et donne la vie à son peuple. La souffrance, les

afflictions et les misères de toute sorte, dont nous avons à souffrir ici-bas, sont occasionnées par Satan, et sont particulièrement le genre d'afflictions que le récit de Jean place ici devant nous. Mais Christ communique la vie et la liberté à ceux qui sont à lui ; c'est pourquoi il dit : « Je suis la vie ! » La mort peut encore venir sur eux dans ce monde, mais quand Christ viendra et se montrera, sa présence qui auparavant réveilla l'âme, spirituellement, sera puissante alors pour vivifier le corps mortel et le revêtir d'une glorieuse incorruptibilité. « Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. » Christ ressuscitera les corps de ceux qui sont morts, et il arrêtera pour les saints vivants toute action de la mort : « Celui qui vit et croit en moi, ne mourra jamais ! »

La conséquence de la présence de Christ en esprit, est maintenant vie est liberté, car « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Cor. III, 17). Pareillement, quand Christ sera présent en personne, tout esclavage, toute misère, toute affliction, s'évanouiront. Christ nous montre maintenant, en esprit, ce qu'il fera bientôt en personne, quand le pouvoir de Satan sera entièrement ôté. Dès que Christ dit : « Me voici, » le pouvoir de la mort n'est plus ; s'il s'agit de sa présence spirituelle, le pouvoir de Satan est spirituellement anéanti, car là où Jésus a vivifié une âme en lui communiquant sa vie, là sa présence nous a mis à l'abri de tous les résultats du pouvoir de Satan dans l'âme : le pouvoir du prince de l'air a été remplacé par le pouvoir du « Prince de la vie, » le croyant ne sera plus en aucune manière assujéti au pouvoir de la mort quant à ses résultats, car il a été transporté dans une nouvelle

position par la puissance vivifiante de Christ. Celui qui est « vivifié, » est vivifié pour une vie spirituelle et éternelle, *maintenant* en esprit, *bientôt* en personne : ces deux choses sont inséparablement liées.

La puissance de la mort corporelle ne sera pas manifestée en tous, car nous lisons dans la première épître aux Thessaloniens (chap. IV, 15-16) que : « le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement, puis, nous, les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées.... » Et dans sa première épître aux Corinthiens, le même apôtre déclare expressément que « nous ne mourrons pas tous » (1 Cor. XV), mais il y aura des saints qui seront vivants à la venue de Christ, et qui par conséquent ne peuvent jamais mourir, selon la propre parole du Sauveur : « Quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. »

La présence de Christ amène naturellement avec elle l'absence de la mort : celui qui sera mort quand Christ viendra, sera ressuscité, et celui qui sera vivant, sera changé, la puissance de la mort étant ainsi absolument ôtée par la présence de Christ. La certitude de cette résurrection est la conséquence de l'union vitale du croyant avec Christ ; c'est pourquoi ceux-là seuls en feront l'expérience, qui sont unis au Seigneur Jésus par une foi vivante. Cette résurrection est une chose tout à fait distincte de la résurrection de ceux qui seront appelés hors du sépulchre par la parole de la puissance du Fils de Dieu : la présence même de Christ vivifie le croyant, en vertu de ce qu'il a été fait participant de sa nature

divine, et dès lors c'est avec cette présence que le croyant a affaire : c'est elle qu'il attend.

L'enfant de Dieu désire ardemment de connaître cette puissance, pour l'accomplissement de laquelle, en sa faveur, Christ a dépensé le travail de son âme pour annuler l'existence même du pouvoir de Satan, soit dans l'âme, soit dans le corps. Christ a triomphé du pouvoir de Satan dans l'âme de tout pécheur qui croit en lui ; et il triomphera aussi dans son corps. « Je suis la résurrection, » aussi bien que « la vie, » dit-il ; « celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Le sens de ces paroles n'est pas simplement que les hommes meurent et qu'ensuite Christ les ressuscite, mais le Seigneur veut dire que la puissance même qui a opéré sur eux pour la mort, cédera à sa présence, soit en esprit, soit en personne. Christ, comme « les prémices, » ressuscita pour montrer la certitude de la résurrection des siens ; puis, ceux qui sont de Christ ressusciteront à sa venue ; et alors sera accompli ce qui est écrit : « La mort est engloutie en victoire » (1 Cor. XV, 20-27 ; 54). Voilà ce que l'âme éclairée par Dieu est amenée à attendre, savoir, l'exercice et le triomphe du pouvoir de Christ sur l'apogée du pouvoir de Satan. Si le Saint-Esprit témoigne en nous de l'énergie de la vie de Christ qui a vivifié nos âmes, il nous donne ainsi la certitude que nos corps aussi seront vivifiés, car si Dieu crée un nouvel homme au dedans, pensons-nous qu'il laissera cette puissance de vie toujours dans un corps non racheté, assujetti au pouvoir de la mort et de la corruption ?

Mais le corps du chrétien n'est pas encore un corps

vivifié : cela, nous l'éprouvons tous les jours tristement, et nous sommes amenés ainsi à nous demander quel est l'usage que nous pouvons faire ici-bas du corps mortel, puisqu'il ne participe pas encore à l'incorruptibilité qu'il attend. L'Écriture nous le dit clairement : il faut que notre corps devienne le serviteur du nouvel homme ; il faut que les instruments mêmes de la corruption servent à la sainteté. « Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, et vos membres à Dieu, comme instruments de justice » (Rom. VI, 13). Tel est le seul usage que le chrétien doit faire de son corps. Il n'y a là nul esclavage : c'est au contraire la vraie et parfaite liberté ; c'est la liberté de l'enfant de Dieu (comp. Gal. V, 1, 13), la liberté d'un homme qui est vivifié, rendu vivant, délivré de l'esclavage, fait un « nouvel homme. » — Satan fait la guerre contre le règne de cette nouvelle vie, mais le Seigneur Jésus ne reconnaît aucune des accusations qu'il produit contre les élus de Dieu, car ceux-ci sont rendus agréables dans le Bien-aimé. Christ exerce son office de *sacrificateur* en opposition aux raisonnements et aux accusations de Satan contre les saints. Satan invoque les chutes du vieil homme, ces choses mêmes que sa malice a suggérées à l'esprit, les péchés mêmes que, à son instigation, la chair a accomplis ; il met ces choses en avant et s'efforce d'en faire peser le poids sur la conscience ; il reconnaît et donne une place au vieil homme, disant au chrétien : To voilà ! Et si le chrétien ne résiste pas à cet assaut par un « Arrière de moi, Satan, » alors Satan a réussi à troubler notre bonheur. Mais, — bienheureuse vérité !

—«Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui » et « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (1 Cor. VI, 17 ; 2 Cor. III, 17). L'Esprit présente Christ à l'âme dans son office de sacrificateur, comme Celui qui s'est chargé de tout et a tout accompli pour le croyant ; mais jusqu'à ce que le corps entier, aussi bien que l'âme, soit vivifié par la vie de Jésus, nous ne pouvons pas entrer *pleinement* dans la bénédiction d'une si glorieuse liberté. Mais quand le moment sera venu, nous verrons de nos yeux notre complet triomphe sur le monde, la chair et le diable, et nous comprendrons toute la puissance de cette consolante vérité : « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean XIV, 19).

Toutefois, en attendant, ne reconnaissant aucun bien dans la chair, nous trouvons la paix et la joie, dans la foi simple en la promesse du Seigneur qui nous assure « qu'il transformera le corps de notre abaissement pour qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, » et que « le péché n'aura pas domination sur nous » (Pbil. III, 21 ; Rom. VI, 14). Le diable voudrait, s'il le pouvait, nous priver de cette paix en entrant à cette fin en controverse avec la conscience ; il cherche à soulever des doutes et des difficultés qui deviennent entre ses mains des armes redoutables, quand ils ne sont pas immédiatement repoussés et que nous ne saisissons pas Christ dans son office de continuel Médiateur et Intercesseur. Au contraire, nous sommes fortifiés et la puissance de Satan est confondue, lorsque, dans la foi, nous regardons à Jésus, comme étant unis à lui, et le voyant, comme « la résurrection et la vie, » nous dirigeant dans notre sentier en vue de ce jour où sa gloire sera révélée et où nous pourrons voir et contempler

notre complète victoire sur l'apogée du pouvoir du mal, en Celui qui est notre glorieux Chef.

Mais le diable est incessamment à l'œuvre ici-bas pour nous pousser à commettre le mal, à faire ce qui déshonore l'Hôte saint qui habite en nous; et quand nous lui cédon, la grâce de l'Esprit est obscurcie en nous. Et là est le secret de la tristesse de tant de chrétiens : beaucoup d'entr'eux se laissent aller aux convoitises du vieil homme qui excluent la gloire, cherchant la jouissance de ce qu'ils font profession de combattre et ne marchant pas selon l'Esprit dans la liberté de Christ (comp. Gal. V, 16); ils attristent l'Esprit (voyez Ephés. IV, 30), et ainsi ils marchent sous le poids d'un lourd fardeau, non pas dans la conscience de ce que Jésus révèle quand il dit : « Je suis la résurrection et la vie! » Mais le temps vient, et il vient rapidement, où la présence du Seigneur sera *toujours sentie*, et où non pas par la foi seulement, mais manifestement, le pouvoir de Satan sera anéanti : oui, le jour est proche où ce corps corruptible que nous portons avec nous ne sera plus un obstacle et une entrave à notre bonheur spirituel, car il sera rendu entièrement conforme à l'image de Christ, au corps de sa gloire (comp. Rom. VIII, 29-30; Phil. III, 21; 1 Jean III, 2; 1 Cor. XV, 49). Comme Christ a fait que les âmes des siens ici-bas portassent son image (Ephés. IV, 24; Coloss. III, 10; 1 Cor. XV, 48; 1 Jean IV, 17), ainsi, alors, il transformera leurs corps vils à l'image de ce corps qu'il possède maintenant dans la gloire. « Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. » « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais nous savons que lorsqu'il sera mani-

festé, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est.» « Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire ! »

Tel est ce que le chrétien se glorifie de contempler : la grâce du Saint-Esprit l'y induit, car l'Esprit en entrant dans une âme y révèle toute cette gloire ; et plus l'Esprit dévoile de gloire, plus il nous rend capables de triompher de la grandeur du pouvoir du mal ici-bas et de manifester la vie du Christ dans ce monde, à qui toutes ces choses demeurent cachées et qui, dans tout ce qu'il est, est opposé à Dieu (voyez Jean I, 3, 40 ; III, 49 ; XVII, 25 ; 1 Cor. II, 7-9 ; 1 Jean II, 45-46). La gloire de Christ est absolument inconnue du monde : le monde est conduit par l'esprit des ténèbres et il ne voit pas la lumière : ses yeux sont aveuglés ; et quiconque est réellement conduit par l'enseignement de l'Esprit de gloire a pleine conscience que le monde n'est pas conduit par lui. Christ a vivifié les âmes des siens par sa vie (comp. 1 Cor. XV) ; et pour autant qu'ils reconnaissent cette puissance vivifiante, ils sont rendus capables de sympathiser avec Jésus lui-même à toutes ces choses. Lui quand il a été sur la terre, il a cherché des consolateurs, mais il n'en a pas trouvé (Ps. LXIX, 20) : personne n'avait de sympathies pour lui. Dans ses souffrances, ses souffrances étaient pour lui seul ; il en portait seul le poids, personne ne les partageait, mais à Gethsémané ses disciples dormaient, et puis « tous l'abandonnèrent et s'enfuirent » (Matth. XXVI, 56). Son cœur anticipait déjà cet abandon

quand il s'écriait : « Vous serez tous dispersés chacun de son côté, et vous me laisserez seul » (Jean XVI, 32; comp. Matth. XXVI, 31). C'était de ce manque de sympathie pour Christ que Paul souffrait, quand il se plaignait de ce que « tous cherchaient leur intérêt particulier, et non pas ce qui est de Jésus-Christ » (Phil. II, 24). Ici aussi, dans le récit de la résurrection de Lazare, Marthe, quoiqu'elle crût, quoiqu'elle fût aimée de Jésus, ne savait pas comprendre la parfaite sympathie du Sauveur envers les siens. « Je sais, dit-elle, qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra jamais. *Crois-tu CELA ?* » Jésus ne dit pas : Crois-tu qu'il ressuscitera ? mais : Crois-tu ce que j'ai dit de moi-même comme étant la résurrection et la vie de tout croyant ? Mais Marthe ne comprenait pas Jésus. Si elle eût saisi sa pensée, elle en eût retiré la plus puissante consolation pour son âme ; mais au lieu de cela, elle répond : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui vient dans le monde, » et elle laisse là le Seigneur. Elle cherche ailleurs de la sympathie et Lui, la vie de toute consolation et l'âme de toute sympathie, il est abandonné !

N'y a-t-il pas, maintenant, plusieurs enfants de Dieu qui agissent ainsi ? — Où voyons-nous cette fermeté et cette constance de satisfaction en l'amour de Christ qui exclut toute idée de chercher ailleurs de la sympathie ? Et pourquoi en est-il ainsi, chers amis ? Pourquoi rencontre-t-on tant de la faiblesse de Marthe parmi les saints ici-bas ? Hélas, comme Marthe, ils sont en souci

et se tourmentent de beaucoup de choses, tandis qu'il n'est besoin que d'une seule. Marthe croyait ; mais elle était si faible, si terre-à-terre, qu'elle ne savait pas entrer dans le sentiment de la présence sympathisante du Sauveur et qu'elle courut ailleurs et envoya sa sœur Marie auprès de Jésus.

Chers frères, je vous demande, en terminant, si vous vivez de cette parole du Seigneur : « Je suis la résurrection et la vie ? » Avez-vous renoncé à toute fausse et insuffisante consolation ? Vos âmes sont-elles vivifiées pour connaître que la puissance de la mort est annulée partout où la présence de Jésus est reconnue, et attendez-vous dans une joyeuse anticipation ce temps, où la présence de Jésus vivifiera vos corps mortels, et où corps et âmes, à la fois, délivrés du péché, délivrés du pouvoir de la mort et de Satan participeront à sa sainte ressemblance ? Attendez-vous ce temps où nous n'offenserons plus Dieu en cédant devant le pouvoir de Satan ; ce temps où le diable n'aura plus la puissance de troubler notre paix, ni les choses de la chair celle de dissiper notre joie ; ce temps où notre repos sera glorieux, car nous nous reposerons avec notre Chef glorieux ; ce temps où notre joie sera complète, car nous entrerons dans la pleine et parfaite joie de notre Seigneur ? — Jusque-là, jusqu'à ce jour-là, chers frères, vivons dans cette bienheureuse attente, ayant nos lampes allumées, attendant la lumière du matin, alors que notre Seigneur apparaîtra, témoins vivants de la vérité des promesses de Dieu, car « Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point ! » Amen !



L'Évangile de Genèse III, 15.

Cet évangile, proclamé avec la première promesse en face du diable, est maintenu dans ces derniers jours par l'Apôtre en face des hommes de la terre et des anges du ciel (Galat. I, 8). Soit dans ses plus anciennes, soit dans ses dernières prédications, ce glorieux évangile est toujours le même. C'est toujours « le témoignage de Dieu, qu'il a rendu au sujet de son Fils. » C'est l'évangile de la Semence de la femme, brisée et pourtant victorieuse. Quand il en a une notion claire et complète, l'homme demeure silencieux et passif. Abraham n'eut qu'à *croire* Dieu, et la justice lui fut imputée. Israël n'eut qu'à se *tenir debout* pour voir le salut de Dieu. Jéhosuah, dans Zach. III, le fils prodigue, la femme adultère convaincue, tous sont dans le même cas. Or ici, au commencement de notre péché et au commencement de l'évangile de Dieu, il en est précisément de même. Adam n'a qu'à *écouter*, et à croire à ce qu'il entend pour avoir la vie. La Parole est près de nous ; nous n'avons qu'à la recevoir, sans avoir rien à faire ni dans les hauteurs des cieux, ni dans les abîmes d'en bas. Toutes les *activités* sont du côté de Dieu. Les sacrifices sont de Dieu. La profondeur de notre silence et notre passivité en devenant justice ne sont égalées que par la grandeur de l'activité divine et du sacrifice qui nous acquiert la justice. En présence d'un tel mystère, nous pouvons bien dire : « Qu'est-ce que Dieu a opéré ? » — C'est bien simple pour nous, sans doute ; mais cela a coûté infiniment à Dieu.



Pensées.

Le vrai progrès chrétien est caractérisé par notre appréciation des grandes vérités, des vérités essentielles — savoir des vérités en rapport avec la personne de Christ : « afin que je le connaisse. »

La communion des saints ne procède pas d'un accord mutuel entr'eux, mais de leur union de cœur au sujet de Dieu ou de leur union en Christ.

Honorer Dieu et garder une conscience sans tache sont d'un plus grand prix que des relations avec des hommes pieux : je n'entends pas par là la communion des saints, qui ne peut jamais se trouver en dehors de l'honneur de Dieu et d'une conscience pure.

1 Pierre IV, 7. — « Mais la fin de toutes choses est proche ; soyez donc sobres, et veillez pour prier. » — Priez sans cesse, et ne vous laissez pas décourager par les difficultés du chemin ; car tout ce qui est dans le chemin n'est que pures circonstances ; or Dieu est au-dessus de toutes les circonstances, et la foi sait que Dieu est un « secours fort aisé à trouver. » « Soyons sobres et rejetons les œuvres des ténèbres, » car « nous sommes des enfants de lumière, » et « c'est dans sa lumière que nous voyons la lumière. » « Soyons sobres et veillons pour la prière ; » car le Maître vient, et regarde à la fidélité dans le service. « Soyons sobres, car la nuit est fort avancée, et le jour est prêt à paraître. » Rappelons-nous les paroles de Jésus : « Voici, je viens promptement. » Puissent nos cœurs répondre : « Amen ! viens, Seigneur Jésus ! »